LE MORMONISME

ET

SA VALEUR MORALE

LA SOCIÉTÉ ET LA VIE DES MORMONS.[1]

I. *Female Life among the Mormons*, London, G. Routledge, 1 vol. in-12, 1855. — II. *The Prophets or Mormonism unveiled*, London, Trübner and C°., 1 vol. in-8° 1855.

I. — QUE LE MORMONISME NE PEUT JUSTIFIER LES OPINIONS ANTI-RELIGIEUSES.

Je considère le mormonisme comme un des phénomènes les plus attristans de l'époque où nous vivons. Matériellement il n'est point dangereux, intellectuellement il n'a aucune de ces séductions qui trompent et entraînent les âmes; mais il fait naître de vilaines et malsaines pensées dans l'esprit de ceux qui réfléchissent sur le passé, et il peut être un argument entre les mains des *impies*, — j'entends par ce mot tous ceux qui ne croient pas à la présence de l'élément divin dans le monde, et qui pensent que l'histoire de l'humanité a un autre sens et un autre but que le triomphe de l'idéal. Au premier abord en effet, toutes les controverses religieuses du dernier siècle ne semblent-elles pas justifiées par ce fait monstrueux? En présence de ce

(1) Nos lecteurs connaissent l'origine et l'histoire de la secte des mormons; M. Alfred Maury l'a racontée ici avec détails et de manière à dispenser d'y revenir. (*Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1853.) Nous avons voulu, dans les pages qui suivent, essayer de saisir le véritable esprit de cette secte; notre jugement pourra paraitre sévère, nous croyons qu'il n'est qu'équitable.

spectacle extraordinaire, des doutes naissent sur les choses qu'on était habitué à vénérer, et jettent un nuage sur les créations religieuses et même politiques du passé. Eh quoi! peut dire un sceptique, voilà un homme notoirement connu pour le dernier des mécréans et des coquins, un homme d'une éducation vicieuse, d'une intelligence médiocre, d'une âme rapace et grossièrement sensuelle, un homme qui se recommande simplement par un appétit solide, un front d'airain, des doigts crochus et agiles, et cet homme réussit, non pas à voler une compagnie d'actionnaires ou à inventer un moyen subtil d'ouvrir les serrures, mais à fonder une religion et à entraîner sur ses pas de grandes multitudes qui révèrent son nom! Il publie une fausse bible, on l'accepte pour vraie; il se donne pour le prophète de Dieu, et il le fait croire sans trop de difficulté; il établit des dogmes qui blessent tous les sentimens de liberté des Américains, et il trouve des Américains pour accepter ses dogmes; il proclame la déchéance de la femme dans un pays où elle est plus véritablement souveraine que dans aucune contrée de l'Europe, et il se rencontre des femmes pour venir se remettre entre ses mains! C'est le cas ou jamais de rouvrir son Voltaire et de rire avec lui de la sottise humaine.

Oui, le mormonisme, pour un sceptique non encore revenu des théories du XVIII[e] siècle, peut apparaître comme la justification des railleries et des jugemens des encyclopédistes sur les religions. Allons plus loin, supposons que notre sceptique soit non-seulement imbu d'idées du dernier siècle, mais frotté de théories historiques à l'allemande. Il continuera d'argumenter ainsi. Voilà une secte qui est fondée sur les principes les plus faux et les plus immoraux du monde : observez cependant comme elle parcourt le même chemin qu'ont parcouru avant elle toutes les sectes et toutes les religions. Un homme se présente qui se dit envoyé de Dieu, il trouve des compères et des dupes; mais ces compères et ces dupes éprouvent le besoin de toutes les sociétés, celui de s'étendre et de prospérer : ils se heurtent donc forcément contre les mœurs et les lois du peuple d'où ils sont sortis. Alors commence la persécution. Cette persécution, ils la supportent très courageusement, ils se laissent piller et tuer sans que leur fermeté faiblisse, et ils vont, loin des hommes, fonder un état dans des régions qui jusqu'alors n'avaient été l'asile que des bêtes fauves et des sauvages. Immoraux ou non, ces sectaires manquent-ils de la force d'âme, de la volonté, de l'intrépidité que donnent les grandes convictions? Que leur faut-il encore pour être des martyrs et des saints? Avec la persécution commence une nouvelle ère pour eux, l'ère légendaire. Attendez cinquante ans, et lorsque les futurs historiens mormons vous donneront les actes de leurs apôtres, vous verrez comment tel petit fait que vous avez lu

dans le journal apporté par le dernier paquebot aura pris de l'importance, vous verrez comment le meurtre de tel misérable mormon par quelque fanatique américain sera devenu merveilleux; vous verrez comment ce sectaire ergoteur ou défiant qui a été proscrit de la communauté sera devenu un Simon le Magicien révolté contre les ordres de Dieu, comment ces époux chez qui le vieil homme n'était pas éteint, et que le *hierarch* Brigham Young a dû publiquement réprimander, figureront bien le couple perfide et menteur d'Ananias et de Saphira, rebelles aux ordres de l'esprit! Des milliers de légendes rempliront l'imagination populaire; la persécution dans l'Illinois, la fuite aux Montagnes-Rocheuses, l'établissement des saints des derniers jours sur les bords du grand lac Salé, fourniront le texte de récits merveilleux. Et qui sait, lorsque ces premières dupes et ces premiers fourbes seront morts, si cette sotte croyance ne s'épurera pas, si elle ne trouvera pas ses grands docteurs et ses grands métaphysiciens, et si les fidèles de cette église bâtie sur les plus vulgaires appétits ne seront pas capables alors des plus délicates vertus? Grandes sont les ressources de la nature, qui sait faire sortir un beau jour, par sa bienfaisante alchimie, une rose superbe de chardons et d'orties en putréfaction, et grandes aussi sont les ressources du temps, qui transforme en idéalités brillantes les grossières vulgarités du passé.

Ce raisonnement peut être fait et a été fait, et j'ai même lu des écrits tendant, non à établir cette thèse, — nos modernes sceptiques sont trop prudens pour cela, — mais à l'insinuer. A mesure que le temps marche et que les faits s'accumulent, — faits qui donnent tous un démenti aux théories du dernier siècle, et qui prouvent qu'il y a dans l'homme autre chose qu'un *animal sociable*, qu'il y a en lui le désir de destinées plus grandes que celles que pourrait lui offrir la constitution politique la mieux combinée, — les partisans du XVIIIe siècle prennent bravement leur parti de ces *aberrations* humaines. Ils n'ont plus le fanatisme révolutionnaire de leurs pères, et ce n'est pas eux qui demanderaient à étrangler le dernier roi avec les entrailles du dernier prêtre. Ils vivent en très bonne intelligence avec les prêtres et les rois. Ils vivraient sans scrupule avec les mormons eux-mêmes. Puisqu'aussi bien l'homme est incorrigible, semblent-ils penser, le mieux est de s'accoutumer à ses aberrations et de nous arranger pour n'en être point gênés. C'est là qu'en est venu le fanatisme anti-religieux du dernier siècle, ce fanatisme qui ne voulait souffrir dans le monde rien que lui-même, et que le simple déisme effarouchait! *Quantum mutatus ab illo!*

Je ne m'imposerai pas la tâche extravagante de justifier les choses du passé : ce terrain est périlleux; il est cependant deux courtes ob-

servations que j'adresserai comme réponse à ceux qui veulent voir dans le mormonisme la preuve matérielle et évidente que toutes les religions ont été comme lui, dans le principe, de pures jongleries, que toutes les sectes ont été fondées comme lui sur un mensonge, et que le premier qui fut dieu fut un heureux imposteur.

La première est celle-ci. Nous sommes tous juges des esprits et des doctrines, et, de même que la bête est douée d'un instinct mystérieux qui lui fait reconnaître les plantes salubres des plantes empoisonnées, l'homme, créature morale, est pourvu d'un instinct spirituel qui lui fait reconnaître les doctrines sensées des doctrines absurdes, et les âmes vraies des âmes menteuses. Nous comprenons tous, pour prendre des exemples, que Descartes est un plus grand homme qu'Helvétius, et que Voltaire possède tout le bon sens dont Naigeon est dépourvu. Il en est pour les choses religieuses comme pour les choses philosophiques : il y a un certain rayon qui nous fait discerner le vrai du faux, ce qui est fondé sur la nature de ce qui est fondé sur le mensonge. Il est impossible de s'y tromper, à moins d'être d'aussi mauvaise foi que le prophète des mormons lui-même. Tout homme de bon sens sait faire la différence entre sainte Thérèse et Marie Alacoque, entre Lavater et Cagliostro, entre Saint-Martin et Mesmer. Est-il plus difficile de faire entre les idées la différence que nous faisons entre les âmes, et n'est-il pas juste de dire que la vérité des idées est toujours en rapport direct avec la véracité de l'âme qui les professe?

Pour juger si le succès du mormonisme justifie la pensée de ceux qui ne veulent voir dans les religions que d'heureuses fourberies, on n'a qu'à comparer cette secte avec d'autres, avec les plus excentriques par exemple, avec celles qui ont le plus dévié de la tradition, telles que le swedenborgisme et le quakerisme. Parmi les personnes qui se montrent si indulgentes pour Joseph Smith, il n'en est aucune, j'imagine, qui voulût soutenir que ce hardi charlatan ait eu la moindre bonne foi; tout au plus pourrait-on admettre qu'à un certain moment il s'est grisé de ses propres mensonges, que par suite il s'est entêté et raidi contre les obstacles, et qu'il a achevé par le fanatisme ce qu'il avait commencé par l'imposture. Il est certain qu'après avoir examiné avec attention les diverses phases de la vie de Smith, on est obligé d'avouer en toute impartialité qu'au terme de sa carrière, la lutte, l'obstacle, le danger, avaient fini par lui donner une chose qu'il n'avait pas eue d'abord, la passion. Oui, ce hâbleur d'autrefois, ce vulgaire Cagliostro *yankee,* qui savait se servir de la baguette à découvrir les sources comme l'abbé Paramele et connaissait les cachettes où gisaient les trésors enfouis, avait fini par prendre un caractère à la Mahomet; mais une des plus grandes bizarreries de

la nature humaine, c'est que le fanatisme le plus violent peut très bien s'allier à la plus complète mauvaise foi, de même qu'un certain scepticisme de caractère peut fort bien s'accorder avec une conviction profonde. Jamais Joseph Smith n'a été de bonne foi, pas plus à la fin qu'au commencement de sa carrière, pas plus à l'époque où il fut devenu fanatique qu'à l'époque où il n'était qu'un simple vagabond. Smith a trouvé des défenseurs indulgens en dehors de son église, et cependant il ne s'en trouverait pas un qui voulût se porter garant de sa bonne foi. Quel est au contraire celui de ces mêmes critiques indulgens qui oserait attaquer la sincérité d'Emmanuel Swedenborg? Il a eu trop de visions, j'en conviens, les anges lui ont parlé trop souvent, et surtout lui ont trop parlé en style biblique, comme s'ils n'avaient pour s'exprimer que les éternelles métaphores avec lesquelles ils se sont jadis fait comprendre aux pasteurs de Judée et aux prophètes. C'est une question à débattre, je l'accorde, que celle de savoir si Swedenborg fut plutôt un illuminé qu'un inspiré, un visionnaire dominé et comme conquis par la double puissance de connaissances scientifiques très étendues et de sentimens religieux très nombreux et très profonds. Oui, Swedenborg, je l'accorde encore, manque d'une certaine naïveté et d'une certaine simplicité de pensée qui est naturelle à tous les inspirés et à tous les prophètes. Il ne voit pas assez une seule chose et il en voit trop, il n'a pas un seul message à annoncer aux hommes, il en a mille, et cette grande variété d'idées nuit à l'ensemble général de son œuvre. On en vient à douter, après l'avoir lu, que cet homme ait jamais eu en réalité une mission à accomplir; mais ce dont on ne peut douter, c'est sa sincérité. Et quelle grandeur intellectuelle, quelle profondeur métaphysique, quelle connaissance du surnaturel, quelle poésie mystique, quelles nobles passions sont renfermées dans ses formules algébriques, dans ses métaphores bibliques! Ce n'est plus là un vulgaire fatras de fables sans beauté ni grâce, mal cousues les unes aux autres, et de dogmes hurlant de se trouver ensemble. Quant au quakerisme, pas plus que le swedenborgisme, il n'est fait pour justifier Joseph Smith et sa secte. Tant de bonne foi, tant de charité réellement chrétienne n'ont rien à démêler avec la duplicité bien connue et l'humeur querelleuse et intolérante (les Anglais disent mieux, *pugnacious*) des mormons. La bonne foi de George Fox ne peut être mise en doute, et il y a dans l'histoire peu de spectacles plus touchans que celui de ce pauvre homme venant déclarer à ses frères que l'homme ne doit pas mentir, qu'une conscience vraie est le temple de l'esprit saint, qu'il ne faut point dire *raca* à son semblable et qu'au lieu de s'entr'égorger comme des bêtes fauves, les chrétiens feraient beaucoup mieux de s'entr'aider, et d'appeler par la prière la bénédiction

de Dieu plutôt que de solliciter la connaissance des stratagèmes du diable pour se nuire dans ce monde d'abord, et se damner dans l'autre ensuite.

Il y a encore une autre raison qui donne tort aux logiciens malencontreux qui voudraient se prévaloir de l'existence du mormonisme pour écraser toutes les sectes et même toutes les religions sous l'accusation de mensonge et d'hypocrisie. Toute secte possède au moins une idée originale qui la sépare des autres, et en vertu de laquelle elle existe. Cette idée originale est non-seulement sa raison d'être, mais son excuse, sa justification, la preuve de sa sincérité. L'existence d'une secte ne signifie généralement autre chose que ceci : c'est qu'il s'est rencontré un homme doué d'un grand enthousiasme moral dont une certaine idée s'est emparée plus puissamment qu'elle ne l'avait encore fait. Cette idée a agi sur son esprit avec une violence qui n'a pas permis à cet homme de se taire plus longtemps; elle a pris dans son intelligence une extension excessive, peut-être exagérée, mais en tout cas prépondérante, et elle est devenue pour lui le centre du monde moral. La manifestation claire, lumineuse, violente de cette idée, que les autres hommes n'aperçoivent qu'obscurément et comme cachée sous les ombres de leurs passions, de leurs intérêts, ou d'autres idées qu'ils ont appris à honorer davantage, constitue ce que le sectaire appelle sa mission, le message divin qu'il est tenu de révéler au monde. Maintenant peu importe ce que cette idée traîne après elle, les corollaires ridicules que la logique peut en tirer, les couleurs fausses et passagères dont elle s'affuble, le jargon bizarre et prétentieux dans lequel elle s'exprime, les cérémonies inutiles et les symboles toujours imparfaits par lesquels elle essaie de se rendre matériellement visible et tangible : tout cela est périssable, et le temps en fait justice; mais celui qui étudie l'histoire de telle ou telle secte reconnaît tout de suite sous cet attirail compliqué, sous cet amas confus de pratiques, de cérémonies, de prières et même de dogmes, l'idée qui fait l'âme de cette secte, idée qui est toujours grande, forte et *simple.* Ainsi donc, au fond de la religion la plus complexe, il y a toujours une idée principale, prépondérante, *unique,* d'où toutes les autres idées particulières découlent. Les fidèles peuvent s'y tromper quelquefois grossièrement eux-mêmes, prendre l'accessoire pour le principal, et s'attacher à un détail au détriment de l'ensemble : celui qui a l'habitude des choses morales ne s'y trompe pas. Or le prophète des mormons, homme habile, mais métaphysicien peu solide, ne semble pas s'être douté de cette vérité, qu'une religion doit contenir une idée principale d'où toutes les autres découlent. Il a cru qu'il suffisait, pour former une religion, d'unir ensemble tant bien que mal des dogmes et des

pratiques déjà connus. En vérité, la conception de Smith n'a pas plus de valeur que n'en ont les combinaisons de la loterie. Placez toutes les idées religieuses et philosophiques dans une urne; laissez au sort le soin de prononcer et de former un assemblage quelconque que vous décorerez du nom de système; puis voyez quelles idées sont sorties, lisez les bulletins : anthropomorphisme, baptême par immersion, négation du péché originel, dogme de la rédemption, établissement de la dîme, polygamie, imposition des mains, etc. Tel est le procédé de Joseph Smith pour créer une religion; il l'a fabriquée comme Bridoie jugeait les procès, par le sort des dés. Quelle est l'idée morale principale du mormonisme, l'idée mère de toutes les autres? Je déclare qu'avec la meilleure foi du monde, je n'ai pas pu la découvrir. Celle-ci a-t-elle plus d'importance que celle-là, ou réciproquement? Très subtil sera celui qui pourra résoudre cette question. En réalité, il n'y en a aucune qui soit plus importante qu'une autre; mais il en fallait un certain nombre pour former une religion, et Smith, qui connaissait au moins cette nécessité arithmétique, s'y est conformé: il a pris de toutes mains, — aux baptistes leur pratique du baptême, aux irvingiens leur croyance à la prophétie et à l'imposition des mains, aux sectes innombrables de l'Amérique leur croyance au *millenium,* aux méthodistes mêmes leur croyance à l'efficacité des pratiques religieuses, à la Bible l'organisation théocratique, au Koran la polygamie, enfin à certaines idées grossières qui courent l'Amérique, et qui ont toujours trouvé une certaine faveur parmi les populations ignorantes des races germaniques, la forme anthropomorphique sous laquelle les mormons conçoivent Dieu.

Ainsi rien d'intellectuel dans le sens strict du mot ne se rencontre dans la secte des mormons. Il s'en faut bien cependant que cette secte soit sans valeur. L'originalité qui lui manque métaphysiquement, elle la possède politiquement. Puisqu'ils n'ont rien énoncé de nouveau en religion, quelle est donc la base sur laquelle les mormons se sont constitués comme secte? car enfin il doit en exister une, quelque grossière et vulgaire qu'elle soit. Cette base existe en effet : c'est d'une part l'idée singulière d'une révélation faite spécialement pour l'Amérique, d'autre part l'exclusion des gentils. C'est cette espèce de mahométisme chrétien qui constitue l'originalité et la force de la secte dont nous nous occupons. Nous aurons occasion d'y revenir en parlant des persécutions que les mormons ont eu à souffrir de la part des Américains, et qui se rattachent étroitement au caractère de cette secte, que les rudes *Yankees* ont deviné d'instinct.

II. — CARACTÈRE DE SMITH, CE QU'IL REPRÉSENTE; POURQUOI IL A RÉUSSI. — SES DISCIPLES.

Un fait infiniment curieux et original, c'est que la secte a hérité directement du caractère même de son fondateur. Tel prophète, tels disciples. Ce fait n'aurait rien d'extraordinaire, si Smith eût été un Moïse ou un Mahomet, c'est-à-dire un de ces hommes qui sont comme le résumé de toute une race, dont l'âme vaste et profonde exprime d'une manière claire, grande et éternelle les pensées que leurs compatriotes n'avaient jamais senties que confusément, et devient le moule idéal où s'arrête et se précise cette lave morale des passions, des instincts et des sentimens de tout un peuple, qui auparavant flottait indécise et au hasard. Que de tels hommes impriment à leur nation un caractère ineffaçable, rien n'est plus facile à comprendre, car ils sont le résumé le plus éclatant de leur nation, qui se reconnaît en eux et qui instinctivement fait effort pour ressembler à cette image parfaite d'elle-même. Ce ne sont donc pas seulement les vérités morales enseignées par de tels hommes que les peuples retiennent, c'est l'accent avec lequel ils les prononcent et le geste dont ils les accompagnent. En un mot, ils retiennent tout de leur prophète, l'âme et le caractère, les pensées et le corps que revêtaient ces pensées. Ici toutefois, dans le cas particulier à Smith, le fait présente quelque chose de réellement inexplicable! Smith n'avait aucune vérité à exprimer, il n'avait aucun caractère moral digne d'attention. Sa personne n'avait rien de saisissant, les mensonges qu'il débitait, il les débitait mal, sans éloquence véritable, sans images, sans aucun génie. Il n'avait aucune de ces qualités qui parlent à l'imagination des masses. Eh bien! miracle très digne d'attention, cet homme d'une telle pauvreté morale qu'il n'avait pour ainsi dire rien à donner à ses coreligionnaires, cet homme qui n'avait à son service qu'un front d'airain et une volonté très forte, c'est-à-dire les qualités et les défauts les plus individuels et les moins sympathiques, cet homme a imprimé à sa secte son cachet! Joseph Smith vit tout entier dans son peuple : les qualités qu'il avait, ce peuple les a; les défauts qu'il possédait, il les possède. Smith n'avait rien d'*intellectuel*, sa secte n'a rien d'*intellectuel* non plus, et ne s'élève pas, sous le rapport du talent, au-dessus de la moyenne la plus médiocre. Smith avait cette espèce de dévouement égoïste que donne la pratique de l'association, les mormons l'ont au plus haut degré. Smith avait une force de volonté réellement très remarquable, ce n'est point la volonté qui fait défaut à ses disciples. Smith mentait avec la fermeté d'un homme qui a compris qu'un des moyens de

convaincre était d'avoir le dernier mot dans toute discussion, et de ne jamais reculer, même devant l'absurde : rien n'égale le sang-froid, l'aplomb inébranlable avec lequel ses successeurs débitent les balivernes inventées par leur maître. Smith, très patient enfin, avait des éclats de colère très redoutables, il était doué d'une humeur absolument intraitable : cette particularité se rencontre dans sa secte au plus haut degré. Le mormon est un être indomptable, et les éclats de colère qu'on prête à Brigham Young dans ses derniers démêlés avec le gouvernement fédéral sont réellement dignes de Smith lui-même.

Smith n'était donc pas un homme ordinaire. Là-dessus les avis sont partagés. Les uns représentent le prophète comme un personnage absolument stupide; les autres le regardent comme un faux prophète, mais comme un homme qui avait en lui une étincelle de génie. Je crois que tout esprit éclairé, après avoir considéré avec attention la suite des actions de Smith, avouera qu'il n'était pas effectivement dépourvu de talent; seulement ce talent était d'un ordre inférieur, et ne pouvait trouver à s'exercer que sur des personnes d'un ordre également inférieur. L'auteur du livre récemment publié, *les Prophètes ou le Mormonisme dévoilé,* parle de Smith avec horreur, mais avec respect. Il le venge des accusations de stupidité qui ont été portées contre lui, et les preuves assez curieuses qu'il donne à l'appui de son assertion valent la peine d'être citées. « L'idiot vit où a vécu son père, mange ce qu'on lui donne, meurt et est oublié, tandis que cet homme, qu'on a accusé faussement d'ignorance et d'imbécillité, n'a jamais *résidé à la même place deux mois de suite;* il est allé où personne n'aurait voulu aller, et, méprisant les vieux sentiers que d'innombrables millions d'hommes avaient parcourus sans murmurer, en a ouvert un nouveau où il a conduit à sa suite des milliers de créatures vivantes; il est mort et ne sera jamais oublié, car le livre de l'histoire contient une page signée de son nom, et l'écusson de l'Amérique porte la marque de ses forfaits. » Voilà un plaidoyer tout à fait à l'américaine. Ainsi l'homme de génie est celui qui n'aime pas la vie sédentaire, et l'idiot, celui qui n'abandonne pas le foyer paternel. L'homme de génie est celui qui invente du nouveau, fût-il absurde et mensonger, et l'idiot, celui qui reste attaché à la tradition. Un tel plaidoyer ne pouvait sortir que d'une plume *yankee.* Il doit y avoir d'autres raisons à donner en faveur de Smith.

Ainsi que nous l'avons dit, il ne manquait pas d'un certain talent grossier, propre à éblouir les ignorans. Ses ennemis reconnaissent eux-mêmes qu'il était doué de certaines facultés de séduction, qu'il exerçait *impitoyablement* (c'est le mot) sur tous les esprits faibles qu'il rencontrait sur sa route. Boiteux d'intelligence, bossus de jugement, perclus de sens moral, étaient facilement ses dupes, et il leur

faisait rendre avec habileté tout ce qu'ils pouvaient donner. Rien n'est curieux comme l'empire qu'il a exercé sur certaines de ses dupes. Un de ses premiers disciples fut un vieil avare nommé Martin Harris; on ne lui avait jamais connu d'autre passion que l'avarice, et elle était d'autant plus forte chez lui qu'elle y était à l'état d'instinct, sans être contrebalancée par aucune faculté intellectuelle. Lui demander de sacrifier son avarice était aussi difficile que de demander à la bête fauve de lâcher sa proie. Smith accomplit ce miracle. Un exemple plus remarquable de cette sorte de fascination fut la conversion qu'il opéra sur Sidney Rigdon. Sidney Rigdon, homme d'un caractère faible et turbulent, était le compère de Smith, et quelque borné que fût son jugement, il ne manquait cependant pas d'instruction. Si quelqu'un a été le complice de Smith, c'est bien lui; c'est lui qui avait indiqué à Smith le manuscrit de Spaulding, qui devint *le Livre de Mormon*. Il avait assisté pour ainsi dire jour par jour à l'édification de cette énorme imposture, il devait connaître en conséquence toutes les ressources de mensonge que contenait l'esprit de Smith; eh bien! le complice fut la dupe du charlatan. Sidney Rigdon paraît avoir été aussi convaincu que les autres disciples de la visite de l'ange à Smith. La femme de Smith, Emma Hale, qui avait résisté aux prédications de son mari, et qui passait pour une personne de bon sens, finit par être persuadée de la mission du prophète. Dans toutes les occasions où il s'est rencontré en face de masses ignorantes et fanatiques, et où il a pu exercer ses pouvoirs de persuasion avant les violences et les engagemens à main armée, Smith a fait battre ses adversaires en retraite. Ce qui prouve bien qu'il n'était pas un idiot, comme le prétendent ses ennemis trop passionnés, c'est qu'il savait parler le langage qui convenait au public auquel il avait affaire, et qu'il s'entendait à le varier selon l'occasion. Dans les momens de danger, il savait donner juste la *note* du moment aussi bien que le plus habile orateur. Je ne sais en vérité si le fameux mot de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé, mot qui peut-être sauva l'assemblée constituante, vint plus juste à son moment qu'une certaine apostrophe de Smith à la multitude déchaînée autour de lui. C'était au commencement de sa prédication; les visites de l'ange à Smith avaient fait du bruit, et ses voisins, qu'il catéchisait, l'entouraient en l'accablant d'injures. « Toi, vagabond, tu as reçu les visites d'un ange! lui disaient-ils. Nous te connaissons, faussaire; parle un peu de la bible d'or, voleur! Un charmant interprète en vérité que Dieu a choisi en toi! » La réponse qu'on prête à Smith fut hardie, éloquente et décisive. « Eh! qui vous a faits juges, faibles mortels, des actions de votre Créateur? Le grand Dieu voit le cœur de tous les hommes, et s'il a voulu choisir un pécheur pour annoncer sa parole, vous éleverez-

vous contre lui? Si Dieu a oublié les péchés et purifié l'âme du pécheur de telle sorte qu'il l'a jugé digne de converser avec lui, convient-il à des créatures humaines de se détourner avec mépris de celui que le Créateur a sanctifié? »

Tel était donc Smith : ce n'était ni un esprit distingué ni un homme moral; mais c'était l'homme fait pour commander à tous ceux qui ne sont ni intelligens, ni moraux, et qui ne sont pas capables de le devenir jamais. Il est peu intéressant, mais il tient sa place dans l'histoire naturelle de l'homme, et il mérite à ce titre d'être étudié. Ce n'était pas un sot, et pourtant ce n'était pas ce qu'on peut appeler un homme intelligent; c'était un charlatan et un imposteur, et ce n'était cependant pas un scélérat. Qu'était-il donc? Eh! mon Dieu, c'était tout simplement un infirme doué par occasion de certaines qualités qui le rendaient propre à commander à ses frères en infirmité. C'était le borgne roi du pays des aveugles, le boiteux roi du pays des culs-de-jatte; pour nous résumer d'un seul mot, Smith a été au XIX[e] siècle le représentant des parias de la nature. La nature a en effet, comme la société, ses parias et ses déshérités, qui naissent moralement perclus, idiots, serviles, pauvres créatures pour lesquelles l'*alma mater* semble n'avoir rien voulu faire, qu'elle a conçues dans une heure de dégoût et mises au monde avec haine et honte d'elle-même. Leur sort est irremédiable. Ces êtres sont nés réellement parias, et aucune force humaine ne peut les arracher à leur condition. Le genre humain se retire d'eux instinctivement; les méchans leurs disent *raca* sur tous les tons, depuis celui de l'ironie polie jusqu'à celui de la grossière insolence; les doux s'en éloignent par pitié, par ennui et par répulsion naturelle. Il ne reste à ces malheureux, qui la plupart du temps n'ont aucun sentiment vrai des choses, que le sentiment de leur abaissement, qui est d'autant plus vif que c'est le seul qui vibre en eux. Délaissés, abandonnés, condamnés sans qu'ils soient coupables et par l'unique effet d'une fantaisie cruelle de la nature, ils nourrissent contre leurs semblables une haine pleine d'amertume et trop facile à expliquer. Néanmoins ces malheureux ne restent pas toujours sans vengeurs. De temps à autre il se rencontre un homme aussi infirme qu'eux, mais qui se trouve doué par hasard de certaines facultés de ruse, d'opiniâtreté, de turbulence, qui le rendent capable d'action, et cet homme devient alors un chien enragé qui a le pouvoir de communiquer son venin à ses confrères en infirmité. Quelquefois aussi c'est un *franc mitou* éclopé, capable d'être roi de Thune ou empereur de Galilée, qui enrégimente ses bandes d'idiots en belles compagnies de *malingreux* et de *sabouleux*. Dans l'un et l'autre cas, c'est un homme fort redoutable, car dans le premier cet homme s'appelle M. le docteur Jean-Paul Marat

de Neufchâtel, et dans le second le citoyen Joseph Smith de Windsor, état de Vermont.

Nous venons d'indiquer la vraie nature de Smith et les vrais sentimens qui l'ont fait agir; tel est le levier qui a fait sa force, l'aimant qui a réuni un peuple autour de lui. Quoi que Smith ait pu penser dans la suite de sa vie, cet instinct de vengeance l'a animé au commencement, il a été le principe d'où ont découlé ses actions et ses mensonges. — Oui, moi Smith le déshérité, Smith le vagabond, Smith sans un dollar, Smith sur lequel crachent en passant tous les heureux de ce monde, je serai quelque chose, et je vous ferai tous trembler, fiers bourgeois, riches marchands, puissans planteurs, éloquens ministres de l'Évangile, fermiers heureux et propriétaires, rusés politiques, gras membres du congrès, et je prendrai le plus que je pourrai de tout ce qui vous appartient. Oui, j'enlèverai sans scrupule, lorsque je le pourrai, vos femmes, vos filles, votre argent, et, lorsque cela sera nécessaire, votre vie. — Animé de ces passions, il a parlé, et tous ceux qui lui ressemblaient par nature se sont réunis autour de lui. Tous les pauvres diables des États-Unis l'ont accepté pour prophète, et il est remarquable que tous les pauvres diables de l'émigration en ont fait et en font autant. L'originalité de cette secte, c'est qu'elle est essentiellement la secte des malheureux. Bien plus que les doctrines socialistes, doctrines alambiquées, fruit d'une analyse pervertie ou excessive, mais philosophique en définitive, le mormonisme est la doctrine de ce qu'on peut appeler les *parias* de la nature. La secte a ce caractère, et, quels que soient les changemens qui surviennent, elle le gardera.

Ce roi des parias avait donc devant lui une masse. Pour la soulever, il lui fallait un levier. Il ne pouvait en trouver un convenable à ses desseins dans une société régulièrement organisée. Il essaya d'en inventer un, et comme son intelligence n'était pas à la hauteur de son ambition, et que son imagination était moins puissante que son ressentiment, il accoucha de ce monstre de confusion qui s'appelle le *mormonisme*. De ce défaut inné d'intelligence résulte la vulgarité qui domine dans la personne et dans la vie de Joseph Smith. Les existences agitées ont généralement quelque chose de dramatique, et qui parle à l'imagination; jamais existence cependant ne fut plus agitée et en même temps plus vulgaire que celle de Smith. Il n'y a aucune poésie dans les actions de ce malheureux. Il commence, comme Cagliostro, par des escroqueries merveilleuses, et continue comme lui par la fabrication d'une espèce de religion où le surnaturel est employé à couvrir les intérêts les plus grossiers et les convoitises les plus immondes. Cependant les mensonges du célèbre charlatan du dernier siècle avaient quelque chose d'italien et par

conséquent d'*imaginatif;* ses hâbleries volaient à travers l'Europe comme les oiseaux au langage séducteur des contes d'Orient. Les mensonges de Smith au contraire ont quelque chose de lourd, d'informe; ils ne volent pas, ils se traînent comme de gros oiseaux rustiques dans la basse-cour d'une ferme. D'ordinaire les prophètes vivent pauvres, et meurent sans avoir participé en rien aux bonnes choses de ce monde. Smith est, je crois, le premier qui ait fait banqueroute. Les persécutions qu'il a endurées ont, chose caractéristique, cette même apparence vulgaire : les combats de ses disciples avec les Américains ne sont pas plus poétiques que les batailles des rustres dans un champ de foire.

Il est vrai de dire, pour être juste, que ce n'est pas entièrement la faute de Smith si sa vie a cet air de vulgarité; l'esprit du peuple au milieu duquel il vivait y contribue pour sa part. Le génie positif et *gouailleur* des *Yankees* n'était point propre à prêter à ses persécutions beaucoup de poésie. Les mormons n'avaient pas affaire en eux à des Juifs ardens et sérieux, se préparant à l'extermination par l'invocation du Dieu des batailles, ni à des chevaliers bardés de fer, conduits par des moines pittoresquement encapuchonnés et le crucifix à la main. Ils ne rencontraient devant eux ni un mystérieux saint-office ayant à sa disposition les lugubres fantasmagories des prisons, des tribunaux secrets et des auto-da-fés, ni des soldats espagnols massacrant leurs ennemis sous l'étendard de la Vierge, en égrenant dévotement leur chapelet, ni même ces anciens puritains, fondateurs des colonies américaines, qui firent jadis, avec une conviction si austère, brûler tant de sorcières, fouetter tant de quakers et marquer au front tant de femmes adultères. Les *Yankees* n'étaient point des persécuteurs aussi poétiques, et ils étaient incapables de prêter au martyrologe mormon aucun élément de légende. Lorsque la persécution devenait sérieuse, elle ne dépassait pas le degré d'émotion qui accompagne une émeute mesquine dans nos rues ou une grande bataille rangée entre deux partisans mexicains, chefs de deux puissantes armées de trois à quatre cents hommes; mais avant d'en venir à cette extrémité, la persécution passait par diverses phases d'espièglerie, toutes prêtant plus au rire qu'aux sentimens solennels de la pitié et de l'admiration. Les mormons baptisaient par immersion dans les ruisseaux des localités où ils se trouvaient; les *Yankees* jugeaient bon d'accompagner la cérémonie de danses grotesques et de sérénades exécutées sur des chaudrons et des poêles à frire. Pour éviter le retour de pareils scandales, les *saints* prenaient la résolution de ne baptiser que la nuit; les *Yankees* transportaient à l'endroit où s'accomplissait le baptême toutes sortes de charognes et d'ordures, si bien que, lorsque les confians mormons arrivaient

pour conférer le sacrement qui enlève toutes les souillures, ils pénétraient jusqu'aux genoux dans une boue liquide que la plume sans scrupules d'un Voltaire oserait seule nommer. Une autre fois, ils voyaient des lumières innombrables s'allumer autour d'eux et des yeux enflammés les regarder sous le feuillage : c'étaient des gamins qui avaient illuminé des gourdes. Les plaisanteries étaient souvent plus sérieuses. Ainsi il n'était pas rare qu'un mormon fût engoudronné, emplumé, et monté sur un âne la tête tournée du côté de la queue. Si l'on était en hiver, on creusait un trou dans la glace, et on faisait prendre un bain russe à l'apôtre, ou bien on le roulait dans la neige jusqu'à ce qu'il présentât une image assez complète du globe terrestre. Les frères étaient-ils rassemblés en prières, on voyait tomber par la fenêtre un ballon enflammé qui éclatait au milieu de l'appartement avec une détonation terrible, et accouchait en crevant d'une multitude de fusées et de pétards qui s'en allaient sifflant dans toutes les directions. Ces vexations étaient continuelles. S'il est vrai que parfois les mormons aient volé les poules et les moutons de leurs voisins, ces derniers le leur rendaient bien. Dans tout cela, il n'y a, comme on le voit, rien de bien poétique, et il a fallu la tragédie de Nauvoo pour donner à la secte une espèce de consécration et d'auréole de martyre.

Nous croyons avoir expliqué avec impartialité les qualités et les défauts de Smith; nous voudrions rendre encore plus sensibles au lecteur nos observations, et nous trouvons justement dans les livres publiés sur le mormonisme plusieurs épisodes qui servent à *illustrer* d'une manière assez frappante le caractère de Smith. Parlons d'abord du charlatan. Smith avait le don des miracles, et il est le seul de sa secte qui l'ait eu. Il ne l'a pas transmis à ses successeurs, sans doute afin qu'on sût que de même qu'il n'y a qu'un Dieu, il n'y a eu et il n'y aura sur la terre qu'un Joseph Smith. Nous empruntons le récit d'un miracle de Smith au curieux livre intitulé *la Vie des Femmes chez les Mormons*, publié récemment par une dame de Boston, femme *non spirituelle*, paraît-il, d'un *ministre* (*elder*) mormon. La scène, à quelques incidens près, ressemble à une séance de magnétisme; toutefois elle a cet intérêt qui s'attache à toutes les scènes où le surnaturel vrai ou supposé est en jeu. Smith va ressusciter une jeune fille morte.

« Smith commença à parler, et alors le plus complet silence s'établit. Son discours roula sur la nature des miracles et la promesse faite par le Christ à ses disciples que des pouvoirs miraculeux leur seraient continués jusqu'à la fin du monde. J'observai qu'il citait beaucoup plus souvent les Écritures hébraïques que *le Livre de Mormon*, et j'en fis la remarque à mistress Bradish.

« — Il n'y a rien d'extraordinaire, me répondit-elle, puisque la plupart

des choses qui se trouvent dans l'une des deux bibles se trouvent également dans l'autre. Elles concordent parfaitement, grâce à nos interprétations. »

« Le sermon fut très court, afin qu'on eût plus de temps à donner aux miracles. Lorsqu'il fut fini, la lumière fut retirée du pupitre et placée en face. Smith s'agenouilla; les fidèles suivirent son exemple, et tous restèrent quelque temps silencieusement en prières. Enfin il se leva, mais les autres continuèrent à rester agenouillés. Après un silence de quelques instans, il prononça ces mots solennels : « Voilà la parole que je vous donne, a dit le Seigneur; vous serez délivrés de la mort, qui est le pouvoir du diable, du chagrin et des larmes. C'est pourquoi en vertu du pouvoir de l'esprit, je vous commande d'apporter votre mort. »

« Le profond silence qui suivit ses paroles parlait singulièrement à l'imagination. La porte s'ouvrit lentement, et deux hommes entrèrent portant un cadavre : c'était le corps d'une jeune et belle femme enveloppée des blancs habits de la mort. Oh! quel aspect effrayant et quel air de fantôme elle avait dans ce crépuscule lumineux dû à la demi-clarté qui régnait dans l'appartement! Les membres étaient raides et froids, les yeux et la bouche à demi ouverts; l'attitude générale était celle de la mort. Les porteurs la déposèrent sur le pupitre. Smith se tourna vers eux en leur lançant un regard que je ne pus pénétrer. Ward se tenait à côté de lui, et je m'aperçus qu'il jetait souvent les yeux de mon côté.

« — A qui appartient cette enfant? dit Smith.

« — A moi, dit solennellement un des deux hommes.

« — Est-elle morte subitement?

« — Oui.

« — Quand?

« — Cette après-midi.

« — As-tu la foi?

« — J'ai la foi, dit l'homme avec force. Soutiens-moi contre les défaillances.

« — Cette enfant avait-elle la foi?

« — Elle l'avait.

« — C'est bien. Ton enfant te sera rendue.

« On entendit alors un faible cri, et une femme qui, ainsi que je pus m'en convaincre dans la suite, était bien réellement la mère de la morte, s'avança et se précipita aux pieds de Smith.

« — Ressuscite mon enfant, cria-t-elle passionnément; elle était trop jeune, trop bonne, trop belle pour mourir. Ressuscite mon enfant, et je t'adorerai jusqu'à la fin de mes jours.

« — Femme, je l'ai dit, répliqua-t-il. Ensuite, se tournant vers la compagnie, il dit : Que quelques-unes des sœurs surveillent cette femme. Elle ne doit pas se mêler à ce qui va se passer.

« Mistress Bradish s'avança, et, relevant la femme, l'emmena, et la fit asseoir.

« — Que les croyans se lèvent, dit Smith, et entonnent le chant de l'*Alleluia!*

« Un moment après, le chant commença, bas d'abord, mais s'élevant par

degrés à mesure que l'enthousiasme montait et que le fanatisme de l'assemblée s'exaltait.

Lorsque Nephi sortit de la Palestine,
Et que Téhi vint du pays des païens,
Le grand et puissant Océan recula devant eux;
Les montagnes s'enfuirent au loin,
Les collines s'enfoncèrent dans les lacs,
Et les fleuves furent desséchés.
Alors la vie fut arrachée à la mort,
Et les âmes rappelées du tombeau
Par la toute-puissance de la foi.
Alleluia!
Et il en sera encore ainsi,
Alleluia!
A ce moment même nos yeux contemplent ce miracle,
Alleluia!
Le pâle et froid cadavre se réveille,
Alleluia!
La force revient à ses membres,
Alleluia!
Nous la reverrons encore telle que nous l'avons vue,
Alleluia!
Dans l'orgueil et la beauté de la vie,
Alleluia!
Le funèbre linceul ne recouvrira plus son sein,
Alleluia!
Il opère, il opère, le pouvoir du Tout-Puissant,
Alleluia!
Il a entendu la voix de son serviteur et de son apôtre,
Alleluia!
Il a arrêté à sa prière le pouvoir de la mort,
Alleluia!
Comme il l'arrêta jadis à la prière de Moïse et d'Élisée,
Alleluia!
Comme il l'arrêta à la prière du Christ et de Saul de Tarse,
Alleluia!

« Cependant cette scène était trop puissamment intéressante et trop absorbante pour permettre aux chanteurs de continuer longtemps. Les voix s'arrêtèrent l'une après l'autre, et un silence complet enveloppa de nouveau l'assemblée entière. Smith pendant ce temps-là se tenait aux côtés de la morte. Il pressa et frappa la tête, souffla dans la bouche, frotta les membres refroidis, en disant d'un son de voix profond et sourd : « Revis, jeune femme. Que la vue revienne à tes yeux maintenant obscurcis, et la force à tes membres maintenant épuisés! Que la vie, la vigueur et le mouvement reviennent dans ce corps éteint! »

« Alors il y eut chez la morte un petit mouvement des muscles, les yeux s'ouvrirent et se fermèrent, les bras s'étendirent et revinrent d'eux-mêmes sur la poitrine, et enfin le corps se leva. L'effet de cette scène sur l'assemblée fut électrique. La mère fut prise de violentes convulsions. Plusieurs

femmes criaient, d'autres sanglotaient. Mistress Bradish tremblait violemment, et que dirai-je de moi-même? J'étais là, immobile, abasourdie, hébétée; toutes mes facultés de raisonner se trouvaient absentes et me laissaient en proie à ma stupeur. Une voix chuchota à mon oreille : — Crois-tu maintenant?

« Je me retournai; c'était M. Ward. — Je suis étonnée, sinon convaincue, répondis-je.

« — Vous avez vu les morts rappelés à la vie. Regardez, elle parle et marche.

« Je regardai : c'était en effet la vérité. Elle était descendue de la table, et, revêtue de son linceul, faisait le tour de la chambre appuyée sur le bras de Smith. Oh! comment exprimer ce que je sentis lorsqu'elle s'approcha de moi, cette terreur et ce respect qui s'attachaient à la présence d'une personne qui avait goûté le mystère de la mort et avait été arrachée aux mains du roi des terreurs, qui par expérience avait connu le terrible combat avec le dernier et puissant ennemi? Cependant il n'y avait plus en elle trace de la mort. Ses joues regorgeaient de vie et de santé, ses yeux étincelaient d'animation, et ses formes parfaites et voluptueuses contrastaient étrangement avec ses vêtemens funèbres. Elle sortit en compagnie d'une des sœurs pour changer de vêtemens, tandis que Smith reprenait sa première place au bout de l'appartement. »

Cette scène prouve que Smith connaissait au moins l'art de parler à l'imagination des ignorans. Il ne négligeait aucun des moyens qui peuvent faire illusion sur les sens; l'érection du temple bizarre et gigantesque de Nauvoo en est la preuve. Lorsque, sur la fin de sa vie, il eut fondé sa milice guerrière bibliquement nommée *la compagnie des frères de Gédéon*, il aimait à passer des revues, à montrer des cavalcades à son peuple, et il avait soin qu'elles fussent les plus brillantes possible. Rien n'y manquait, ni étendards, ni musique, et le prophète se donnait lui-même en spectacle, entouré de son état-major et escorté de ses sultanes favorites. Smith connaissait le peuple auquel il avait affaire, peuple qui, malgré sa liberté politique, son éducation pratique, sa religion rationnelle, sa presse sans contrôle et son immense publicité, est un des peuples les plus enclins à la superstition, les plus friands de merveilleux et les plus accessibles à toutes les nouveautés.

Nous avons plusieurs fois déjà indiqué ce fait curieux et significatif, qui démontre si bien que toutes les facultés de l'homme ne sont pas de la terre, qu'il en est une qui veut trouver à tout prix sa satisfaction, et qui la chercherait comme un Juif d'autrefois dans les cultes de Baal et de Moloch, si on lui retirait la vue de l'arche sainte et le temple séjour du vrai Dieu. De tels faits monstrueux sont les grimaces et les contorsions de l'esprit religieux dévoyé et égaré; mais quelque tristes et repoussans qu'ils soient, ils méritent

la plus grande considération. Les Américains sont le peuple le plus utilitaire du monde : comment se fait-il donc que de pareilles choses y aient lieu et y réussissent? Modes, folies passagères! dira-t-on. Non, et c'est précisément le contraire qui arrive, ces folies ne sont point une mode, elles semblent être inhérentes à l'esprit de la nation, et en tout cas elles y sont *permanentes*. Ces folies ne sont point une épidémie qui tue des milliers de victimes et passe pour ne plus revenir; non, elles se succèdent avec une régularité, une continuité remarquable, qui rappellent la marche des faits naturels, la course des saisons. Ce n'était qu'hier encore qu'un journal de New-York résumait dans une page lugubre les attentats, les malheurs, auxquels cet esprit de superstition avait donné naissance dans ces derniers mois, et racontait l'affreuse histoire de ce misérable vieillard égorgé pour hâter l'approche du *millenium*. Les crimes auxquels les tables tournantes ont donné naissance en Amérique sont innombrables : un voyageur anglais en a donné une liste de dix pages qui fait frissonner; nous nous sommes tirés de cette folie à meilleur marché, il faut l'avouer. Ce n'est véritablement qu'en Amérique que Smith pouvait parvenir à former un peuple, il ne pouvait réussir que là; partout ailleurs il eût échoué au bout d'un mois.

Du reste, pour être juste envers l'Amérique, nous devons reconnaître que toutes les nations de race germanique partagent avec elle cette tendance à la superstition et au merveilleux. Il n'est point rare de rencontrer un Anglais ou un Allemand sectateur des tables tournantes ou du magnétisme, et chez plus d'une dame anglaise ou allemande l'éducation la plus distinguée se concilie souvent avec une foi aveugle aux fantômes et aux spectres. Aussi les disciples que les mormons ont recueillis dans l'émigration sont-ils en très grande partie de race teutonique, paysans allemands ou norvégiens, pauvres ouvriers de Manchester ou de Sheffield. Qui dira pourquoi la race la plus pratique qui existe et la plus hardiment rationaliste, celle qui croit le plus aux faits, et qui n'est jamais satisfaite tant qu'elle n'a pas enlevé aux idées leur enveloppe symbolique, pour les contempler dans leur nudité, — qui dira pourquoi cette race est en même temps la plus accessible aux superstitions les plus grossières, tandis que les Celtes, qui n'entendent rien à la vie pratique et qui n'ont jamais su déshabiller une idée, sont exempts de ce vice, qui semblerait devoir être le leur, et n'ont au contraire que des superstitions gracieuses et inoffensives? En faut-il conclure que les peuples n'ont jamais qu'une moitié de cerveau en bonne santé et que l'autre est infailliblement malade? Non, dans la manie superstitieuse que nous indiquons, il n'y a pas contradiction avec l'esprit pratique et rationaliste. Une logique occulte met d'accord ces

deux faits. Les superstitions qui plaisent aux Anglo-Saxons et aux Germains sont de l'essence même du rationalisme : ce sont celles qui témoignent de la puissance de l'homme, du pouvoir de sa volonté sur les forces naturelles, et aussi celles qui témoignent de la présence de l'esprit de vie dans les objets de la nature. Jadis ils croyaient aux sorciers et vendaient volontiers leur âme au diable, parce que les sorciers exerçaient un pouvoir plus grand que celui des autres hommes, et parce que le diable donnait ce pouvoir. Aujourd'hui ils croient aux magnétiseurs et au magnétisme, parce que magnétisme et magnétiseurs représentent sous une nouvelle forme ce que représentaient les sorciers et le diable : la force de la volonté. C'est par la même raison qu'ils ont cru aux tables tournantes. Quoi d'étonnant s'ils croient ardemment en des docteurs en théologie qui prétendent posséder l'ancien pouvoir d'évoquer l'Esprit saint, de guérir les maladies ou de conférer la sainteté par l'imposition des mains, croyances qui rentrent dans l'ordre d'idées que nous venons d'exposer comme propre aux races germaniques? Rien n'est donc contradictoire qu'en apparence dans le génie des peuples, et entre ces grossières superstitions et la moderne philosophie allemande il y a une ressemblance frappante pour qui sait bien voir. Le monde lettré de l'Europe commence beaucoup à s'occuper de la philosophie d'un Allemand, M. Arthur Schöppenhauer, dont le système repose sur la force de la volonté, considérée non plus comme principe d'action mettant en mouvement les choses créées, mais comme principe de création même. Dans ses superstitions comme dans ses nobles croyances, la race germanique reste bien toujours la même : la race de l'individualité, de la liberté, la race féodale, protestante et républicaine par excellence. Nous signalons cette tendance à tous les esprits curieux, et nous croyons qu'elle a été pour beaucoup dans le succès de Joseph Smith et dans celui qu'obtiennent chaque jour ses disciples sur l'émigration scandinave, allemande et anglaise.

Cette parenthèse nécessaire fermée, achevons d'esquisser la figure de Joseph Smith. Son grand vice était la sensualité et l'amour des femmes. Toute sa personne physique indiquait assez que c'était là son vice dominant, et qu'il possédait les ressources qui pouvaient le satisfaire. Il n'était certes point beau, et il était pesant et massif de corps; mais le menton obstiné, le nez entreprenant, l'œil audacieux, le front bas et sans honte, exprimaient nettement la facilité des désirs et la force de résolution qui sait les mener à bonne fin. Il semble avoir connu le point faible des femmes et l'avoir habilement exploité, je veux dire la crédulité. Il savait que la passion commence souvent par l'étonnement, et sa qualité de prophète le servait à merveille. L'auteur du livre que nous avons déjà cité nous raconte l'his-

toire véritablement navrante d'une femme qu'il avait enlevée, et qui résista aux larmes de son mari et au souvenir de ses enfans pour suivre dans ses pérégrinations le misérable aventurier. Cette pauvre femme devait avoir l'esprit un peu faible, mais Smith n'en avait par cette raison que plus d'empire sur elle, et cet empire était grand, si on accepte pour absolument vraie la scène qu'on va lire, et qui est écrite, comme tout le livre d'ailleurs, avec un accent si naturel que le doute nous semble impossible.

« M. Clarke entra. Il était extrêmement pâle et avait un visage triste et inconsolable : on aurait dit même que ses yeux gardaient des traces de larmes récentes. Il s'avança vers sa femme, qui détourna la tête.

« — Regardez-moi, Laura, dit-il. En quoi vous ai-je offensée?

« — Vous êtes le serpent qui voulez me détourner de mon devoir, répliqua-t-elle.

« — Dites plutôt qui veut vous ramener à votre devoir. Vous avez une famille, c'est votre devoir d'en avoir soin.

« — Cela n'est pas.

« — Femme, vous êtes folle! N'est-ce pas le devoir d'une mère d'avoir soin de ses enfans?

« — Cela dépend des circonstances.

« — A quelle doctrine de démon avez-vous donc prêté l'oreille? — Puis, changeant de ton et prenant celui de l'amitié et de la tendresse, il dit en lui tendant la main : — Oh! venez, Laura, venez, allons-nous-en ensemble à la maison. Le pauvre petit Willie pleure tout le long du jour en appelant sa maman; Caddy et Sarah étaient presque fous de joie lorsque je leur ai dit que je savais où vous étiez et que j'allais vous ramener. Oh! Laura! Laura! je ne puis m'en retourner sans vous, je n'ose pas, j'ai peur d'être témoin du chagrin et du désappointement de ces pauvres enfans; en vérité je ne le puis. — Et cet homme, vaincu par ses émotions, tomba à genoux. Mistress Bradish regardait d'un air solennel et grave; mistress Clarke se couvrit le visage et trembla; pour moi, je sanglotais tout haut. — Vous viendrez, n'est-ce pas? dit-il enfin en se levant et en s'avançant vers elle.

« — Ne me pressez pas davantage, car je ne puis aller avec vous.

« — Est-ce là votre dernier mot? dit-il quelque peu rudement.

« — Oui.

« — Ainsi vous n'avez aucun égard pour moi, aucune pitié pour vos enfans, aucun respect pour les liens solennels du mariage! Pour un vagabond sans cœur qui vaut moins que les chiens errans dans les rues, vous abandonnez votre famille, votre foyer, vos amis! Ne vous ai-je pas toujours bien traitée? Ne vous ai-je pas fourni tout ce que vous pouviez désirer lorsque vous étiez en bonne santé? Ne vous ai-je pas soignée lorsque vous étiez malade? Ne vous ai-je pas gardée et défendue comme la prunelle de mes yeux?

« — Vous l'avez fait, vous l'avez fait, dit-elle presque en sanglotant; mais pourquoi me torturez-vous maintenant?

« — C'est votre conscience qui vous torture, dit-il solennellement. Fasse

le ciel que ce ne soit pas l'avant-goût de la flamme qui ne s'éteint pas et du ver qui ne meurt jamais, et remarquez mes paroles...

« — Ne me maudissez pas, ne me maudissez pas! dit-elle en l'implorant avec larmes; vous ne devez pas me maudire!

« — Je vous maudis, moi? Non, c'est vous qui vous êtes maudite vous-même. Ainsi que vous m'avez oublié, vous serez oubliée; ainsi que vous avez abandonné vos enfans, vous serez abandonnée; ainsi que vous vous êtes détournée de vos amis, on se détournera de vous. Et maintenant, faible créature pécheresse et conduite à l'abîme, demeurez avec votre vagabond jusqu'à ce qu'il haïsse votre présence et que vous lui soyez un objet de dégoût; demeurez avec lui jusqu'à ce qu'il vous mette à la porte, dans la nuit, par la pluie et le vent, pour serrer dans ses bras une femme plus belle et plus jeune que vous. Et que cette parole résonne à vos oreilles comme le glas de mort de votre âme, qu'on vous rendra ce que vous avez fait, et que la loi du talion vous sera appliquée! — Puis, se retournant, il sortit de l'appartement.

« Un long cri d'agonie sortit de la poitrine de mistress Clarke, et elle tomba sans connaissance sur le plancher. Nous allâmes en toute hâte à son secours.

« — Pauvre enfant! dit mistress Bradish, elle a eu durement à lutter avec son vrai devoir; mais la vérité a triomphé. »

Le dernier trait que nous ayons à noter dans le caractère de Smith, c'est une certaine irascibilité, et il est important, car il prouve que le prophète s'était pris à moitié au sérieux. Les purs charlatans ne s'emportent point contre les obstacles, ils tournent la difficulté ou sautent par-dessus. Il est à remarquer que cette irascibilité n'était pas naturelle à Smith, on n'en trouve point trace dans les premières années de son apostolat, et elle s'était révélée par degrés, à mesure que le succès de ses fourberies avait grandi. Le succès sembla lui avoir monté à la tête, comme l'ivresse, et lui avoir ouvert des horizons nouveaux. Ses dernières années se ressentent de cette disposition d'âme, et ce fanatisme, acquis par le triomphe, communiqua à sa personne quelque chose d'un peu moins grossier. C'est cette irascibilité qui devait le perdre, et qui le perdit en effet. On connaît les dernières actions de sa vie : il frappe à droite, à gauche, avec une vigueur de Mahomet et de Calvin, et, — ce qu'il y a de curieux et de vraiment inexplicable, lorsqu'on songe à la personne de ce malheureux jongleur, — avec une intelligence tout à fait remarquable des coups qu'il doit frapper pour assurer définitivement le triomphe de sa cause. Il écrase le schisme. Ses premiers disciples étaient de pauvres diables crédules et turbulens, il fallait les écarter pour les remplacer par une nouvelle génération de saints, et élever les saint Paul qui devaient ceindre l'épée, les Josué qui devaient continuer l'œuvre de cet étrange Moïse; il le fit. Il fallait, sous peine d'être

chassé d'état en état et de ne commander qu'à une bande de bohémiens partout repoussés, avoir en main les moyens d'imposer le respect; il créa une milice sous le nom de légion des frères de Gédéon. Seulement il mit trop de précipitation dans toutes ses réformes, et il se mit trop en vue lui-même. L'orgueil lui fit oublier la prudence. Sa personne, sa doctrine et son peuple étaient exécrés des Américains, il le savait, et cet homme, qui était si difficilement toléré, eut l'imprudence de se poser hardiment comme un défi jeté à l'Amérique. Au lieu d'accomplir ses réformes à petit bruit, il les accomplit bruyamment. Il se présenta hardiment à la présidence de la république, et sa circulaire est un chef-d'œuvre de folie et de maladresse. Il y insultait à l'Amérique, la déclarait déchue et gangrénée, et annonçait que Dieu enverrait un ange avec un glaive enflammé pour la régénérer. Smith devait être cet ange. Les Américains rirent et s'indignèrent. Enfin, dans l'affaire Higbee, Foster et Law, il eut le grand tort de se faire juge dans sa propre cause; il frappa trop fort, et on sait ce qui en advint. Bref, il se posait de plus en plus comme une menace, et il transformait peu à peu sa colonie en un camp retranché, lorsqu'arriva le coup qui le renversa.

Il est aisé d'apprécier la moralité de Joseph Smith; ce qui est plus difficile, c'est de découvrir au juste l'article du code pénal qui aurait pu lui être appliqué. Les Américains le chargent de tous les crimes et l'accusent de tous les vices. Comme il faut faire la part de l'esprit de parti, nous nous contenterons de dire qu'il n'avait pas précisément l'innocence d'une vierge : nous en savons assez sur son compte pour être édifiés sur sa moralité. Qu'il fût de mœurs dissolues, cela est certain; qu'il fût un menteur émérite, l'histoire de la bible d'or et des pierres *urim* et *thumim* le prouve suffisamment. Il fut banqueroutier, mais les états d'Amérique lui en avaient donné l'exemple. Fut-il faux monnayeur? Cela est plus douteux. Ce qu'il y a de bien établi seulement, c'est que jamais la fausse monnaie, — qui a rendu le Missouri si célèbre, que les *Yankees* ont créé ce mot ironique pour exprimer les non-valeurs : *Missouri currency*, — n'a été plus abondante dans cet état que pendant le séjour des mormons. L'auteur du *Mormonisme dévoilé* l'accuse formellement d'avoir voulu enlever à main armée la femme du docteur Foster. La dame de Boston l'accuse non moins formellement d'infanticide, et laisse assez entendre qu'elle le soupçonne de meurtre sur la personne de mormons et de mormones récalcitrans.

La même obscurité règne sur ses disciples et ses successeurs. Nous pouvons diviser ceux-ci en deux bandes, d'abord les disciples immédiats, Sidney Rigdon, Harris, Cowdery, dont les plus grands vices, à tout prendre, nous paraissent avoir été l'imbécillité et la

crédulité; quant aux disciples qui ont grossi successivement l'église des *saints du dernier jour,* nous sommes beaucoup plus embarrassé pour porter un jugement sur leur compte, et leur vice dominant nous paraît tout autre que l'imbécillité. Quelques-uns sont des hommes intelligens, et qui certainement, s'ils pèchent, ne pèchent point par ignorance; il en est jusqu'à trois que l'on pourrait nommer: MM. Brigham Young, Orson Pratt et John Taylor. Les deux derniers, qui sont les théologiens et les propagandistes les plus distingués de l'église, sont, Orson Pratt surtout, des hommes d'un esprit sophistique et retors. Brigham Young, le pape de l'état de Déseret, nous semble doué de facultés intellectuelles extrêmement précieuses chez un chef de parti; nous n'oserions parler aussi bien de sa moralité. Fin, rusé, discret, prudent, politique, la manière dont il a conduit les affaires de son peuple d'Israël fait honneur à son jugement. On peut dire qu'il a sauvé le mormonisme d'une ruine complète. Après la mort du prophète, les passions populaires étaient singulièrement excitées, tant du côté des mormons que du côté des habitans de l'Illinois; ces derniers ne demandaient qu'à frapper, et les mormons ne demandaient qu'à venger leur prophète. Une imprudence pouvait mettre aux prises les deux partis, et c'en était fait alors pour jamais de l'œuvre de Smith. Brigham fit prendre patience aux mormons, les calma, et se laissa bravement attaquer par les Américains, qui eurent ainsi tout l'odieux de la violence et de la persécution. Lorsque la place ne fut plus tenable, il prit hardiment la résolution de sortir des territoires habités de l'Union, et c'est la preuve d'intelligence la plus remarquable qu'il ait donnée. Il comprit que de pareilles scènes se renouvelleraient dans n'importe quel état où les mormons iraient s'établir, qu'il fallait échapper aux lois de l'Union sans être cependant en dehors d'elle, en un mot qu'il fallait s'établir aux portes de la république, mais non dans son sein, de manière à ne lui laisser aucun prétexte à la persécution, et d'être pour elle, dans un temps donné, un embarras (c'est déjà fait), et plus tard une menace (cela viendra peut-être). Il résista à toutes les propositions qui furent faites dans un autre sens. Après la mort du prophète, Sidney Rigdon prétendit qu'une révélation ordonnait au peuple de Dieu d'aller s'établir en Pensylvanie. Young fit condamner Rigdon. Lorsque l'exode dut commencer, un certain White voulut désigner le Texas comme nouvelle patrie; Brigham Young écarta ce rival et le laissa partir avec quelques partisans. Depuis l'établissement sur les bords du lac Salé, Young a fait peu parler de lui, si ce n'est l'an dernier à propos de ses démêlés avec le gouvernement fédéral, où, poussé à bout dans sa retraite, il a refusé de reconnaître l'autorité des magistrats de l'Union et a excommunié le président.

Jusqu'à présent, Brigham Young a réussi à peu près à échapper à la juridiction fédérale, à gouverner son peuple selon des lois théocratiques, et à vivre dans son harem avec sécurité et impunité. De loin en loin, les journaux américains nous apportent des lettres pastorales de cet étrange pontife, assez peu compromettantes et plus innocentes que le dogme de la polygamie, dans lesquelles il est annoncé aux frères en Jésus-Christ et en Joseph Smith que le bétail mormon prospère, que les petits pois sont en bon état, et que les pêchers récemment plantés n'ont pas réussi. Cependant, si l'intelligence de cet homme n'est rien moins que méprisable, il n'en est pas de même de ses autres facultés. Nous ne voulons pas croire tout ce que les Américains impriment de lui; mais, n'y en eût-il qu'une partie de vrai, cela serait déjà suffisant. — Il avait, disent ses ennemis, l'habitude de mentir dès l'enfance, et ce talent, avant d'être pape mormon, il l'avait déployé sous l'habit de prédicateur méthodiste. Personne ne jouait mieux le fanatique dans un *camp meeting*, personne ne chantait mieux à plein gosier les cantiques méthodistes, personne n'entrait mieux en convulsions et n'exhortait ses frères avec plus d'onction. Sa vie civile valait sa vie religieuse. Boutiquier, personne ne savait mieux fausser les balances, les poids, les mesures, et falsifier les marchandises. Colporteur ambulant, il était de la force de M. Barnum pour monter des loteries dont les lots gagnans se composaient de vieilles faïences ébréchées et de vieux pots d'étain mis au rebut. Au milieu de tout cela, il trouvait le temps d'enlever des jeunes filles à leurs mères, ou pour mieux dire de tromper à la fois les unes et les autres par des mariages supposés, et de laisser sur le pavé, quinze jours après, ses victimes enceintes de ses œuvres. L'auteur de *la Vie des femmes chez les mormons* l'accuse à peu près d'inceste. Nous n'admettons rien de toutes ces accusations; nous les répétons impartialement. Nous ne voulons pas y croire, et nous nous bornons à dire qu'il est toujours fâcheux que de pareilles histoires puissent être imputées à quelqu'un, ou que le caractère de ce quelqu'un puisse prêter à de pareilles calomnies parmi ses concitoyens.

Les autres disciples de Smith sont plus obscurs, mais tout aussi chargés d'accusations par les Américains. L'un d'eux était, car il est mort, M. Lyman, ce même M. Lyman que les *Mémoires* de Barnum ont rendu célèbre. Avant d'exercer le ministère religieux, de prophétiser et de lever la dîme, le digne apôtre a montré la fameuse sirène aux badauds américains et aidé le roi du *humbug* à soutenir le mensonge de la nourrice de Washington. M. Parley Pratt est encore un assez remarquable personnage; on lui attribue l'aimable petite plaisanterie que voici. Envoyé en mission au Chili, il se trouva man-

quer d'argent, et ne sachant comment s'en procurer, il lui vint à l'esprit de vendre une de ses femmes à un chef indien moyennant dix chevaux. Le marché fut conclu, et Parley Pratt annonça à sa *femme spirituelle* qu'il continuait à la chérir *spirituellement*, mais qu'il se voyait dans la dure nécessité de la livrer *corporellement* à un sauvage. La pauvre femme se mit à pleurer à chaudes larmes, et fut si vivement affectée (on le serait à moins en effet), que lorsqu'elle fut présentée au chef indien, elle n'avait plus aucune trace de beauté. Les joues étaient pâles et fiévreuses, les yeux rougis, le visage complétement bouleversé par la douleur. Le chef indien la refusa en disant qu'il ne faisait point de pareils marchés, et qu'il avait entendu acheter une femme en bon état. — Le plus chargé de tous ces pontifes, patriarches et apôtres est le docteur Williams Richards. Nous ne répéterons pas l'horrible histoire dont l'accuse l'auteur du *Mormonisme dévoilé*, histoire pleine de faux sermens, de basses passions, de mensonge et de sang. Ce sont de ces crimes dont on ne peut parler que lorsqu'on en a été le témoin, et dont on ne doit pas se faire l'écho, l'homme auquel ils sont imputés fût-il le plus misérable des coquins de ce monde. Nous remarquerons seulement que ses compatriotes s'accordent assez généralement à lui appliquer l'épithète puritaine de pécheur, *sinner*, — un vieux pécheur à tête grisonnante, *a hoary headed old sinner*, dit l'auteur de très agréables articles sur la *vie des mormons* récemment publiés dans le *Putnam's Monthly*, de New-York, et à qui nous devons quelques-unes de ces anecdotes. Quoi qu'il en soit de l'histoire de Maud et de Rose Hatfield, le docteur Williams Richards continue, paraît-il, à remplir de son mieux (il doit approcher de la soixantaine) les devoirs du sacrement de la polygamie. Une des beautés de son harem se nomme Suzanne Lippincott, c'est une des sultanes d'Utah les plus remplies de l'esprit prophétique. L'écrivain du *Putnam's Monthly*, que nous croyons aussi être une dame, entendit la sultane prophétiser dans une langue inconnue, sans doute l'égyptien réformé, langue assez pauvre, s'il faut en juger par le spécimen qu'il nous donne. Nous ne voulons pas en priver le lecteur, le voici : *Eli, ele, ela, elo. — Comi, coma, como. — Reli, rele, rela, relo. — Sela, sele, selo, selum.* Il paraît que cette langue prophétique est à peu près toujours semblable, et son mécanisme de la même simplicité, car, dans la même séance, un certain docteur Sprague, s'étant senti en train de prophétiser et d'imposer les mains à une malade, s'écria de son ton le plus inspiré : *Vavi, vava, vavum. — Sere, seri, sera, serum.* Une mormone, qui était chargée ce soir-là de l'office d'interprète, expliqua à l'assemblée le sens de ces vociférations. Cela signifiait que le ministre de Dieu appelait sur la malade toutes les bénédictions du ciel, que tous ses

vœux seraient exaucés, et que sa postérité serait plus nombreuse que celle d'Abraham. Qui eût jamais dit que la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* serait un jour dépassée, et le turc de Covielle remplacé par une langue encore plus concise?

Tel est le personnel des mormons. Les moins incriminés de ces fonctionnaires de l'église sont MM. Kimball, qui, quoique scellé à bien des femmes dans sa vie, a cependant toujours eu les plus grands égards pour son épouse légitime, et M. Orson Hyde, qui s'est contenté, comme les gentils, d'une simple femme. Détournons-nous un instant de ce torrent d'obscénités.

III. — POINTS ORIGINAUX DU MORMONISME. — LA PERSÉCUTION DIRIGÉE CONTRE LES MORMONS ÉTAIT-ELLE LÉGITIME?

Beaucoup de bonnes âmes libérales ont crié en Europe contre la persécution que les mormons ont eu à subir. Cette persécution était-elle légitime? C'est une question très importante, et dans laquelle les principes de tolérance moderne et les axiomes politiques de la constitution américaine ont été mis en avant. Pour nous, nous croyons que les Américains étaient dans leur droit; ils ont agi instinctivement dans toute cette affaire, et leur instinct ne les a pas trompés. On ne dira point qu'ils ont agi par esprit d'intolérance religieuse, car alors pourquoi les scènes qui se sont passées ne se passent-elles pas tous les jours aux États-Unis? Pourquoi les baptistes ne massacrent-ils pas les méthodistes, et les unitaires les épiscopaux? On me citera, il est vrai, quelques violences des protestans contre les catholiques; mais ces violences s'expliquent par les restes de passions puritaines qui animent encore les Américains, passions qui ne peuvent pas s'adresser à une secte nouvelle. On ne dira pas non plus qu'ils ont agi par intérêt : les violences du nord contre le sud, des partisans de l'esclavage contre les abolitionistes s'expliquent sans peine; de grands intérêts sont en jeu, et les uns et les autres, combattant *pro aris et focis*, mettent naturellement dans leurs luttes tout l'acharnement qu'on met à défendre sa femme, ses enfans et ses propriétés. Aucun grand intérêt de ce genre ne se trouvait impliqué dans l'affaire du mormonisme. Les Américains ont donc agi par haine instinctive; ils ont senti qu'ils avaient affaire à des ennemis. Cet instinct était-il légitime? Oui.

Toute l'originalité de la doctrine mormonique consiste en quatre points qui sont gros de bouleversemens et de révolutions, savoir : 1° l'idée d'une révélation spéciale faite à l'Amérique; 2° l'exclusion des gentils; 3° la constitution de la société sur un modèle théocratique; 4° la polygamie. Ces quatre points ne sont pas du domaine

de la religion pure, ils n'affectent pas seulement les consciences religieuses, ils sont politiques et constituent par leur enchaînement tout un système social. S'ils n'étaient que des rêveries religieuses plus ou moins malsaines, peu importerait que quelques milliers d'âmes saugrenues, infirmes ou idiotes se nourrissent de cet aliment spirituel falsifié; mais ces rêveries sont en même temps des moyens d'action politique et mettent des armes redoutables aux mains des crédules et des ambitieux. Ce n'est évidemment pas pour leurs dogmes que les mormons ont été persécutés : ces dogmes se rencontrent dans presque toutes les églises chrétiennes, et les Américains sont habitués à les entendre prêcher. Que l'on soit ou non baptisé par immersion, cela importe peu à la sécurité publique; que l'on croie au *millenium* ou non, cela ne trouble pas les citoyens dans l'exercice de leurs devoirs et de leurs affaires; que l'on impose ou non les mains aux fidèles, le gouvernement fédéral ne court aucun risque. Tous les jours on prophétise en Amérique comme on prophétisait à Nauvoo, les passans curieux s'arrêtent un instant, écoutent et continuent leur chemin. Les *camp meetings* méthodistes peuvent être des spectacles scandaleux, mais ils n'ont de danger que pour les têtes trop faibles qui doivent un jour ou l'autre aller peupler les maisons de fous. Tous les jours on annonce aux États-Unis que la fin du monde va arriver, et que les fidèles doivent se tenir prêts à monter au ciel en robe blanche : personne ne s'émeut de la prédiction, si ce n'est les tailleurs et les couturières, qui ont à travailler davantage pour fournir à leurs cliens les vêtemens *respectables* dans lesquels ils doivent se présenter devant Dieu. Les mormons sont les seuls sectaires qui aient joui du privilége de la persécution. En quoi les prêtres de Melchisédech et les prêtres d'Aaron blessaient-ils donc les Américains plus que les ministres des autres sectes protestantes?

Au premier abord cependant, il semble que le mormonisme eût dû flatter l'orgueil des Américains. L'idée d'une révélation spécialement faite pour l'Amérique n'est point neuve, il est vrai, mais jamais elle n'avait été énoncée avec autant d'audace. A la fin du dernier siècle, une certaine Anne Lee quitta l'Angleterre sur un ordre d'en haut pour venir habiter l'Amérique, où elle devait établir le règne de Dieu et inaugurer sous la forme du Christ-Femme l'ère du *millenium*. La quakeresse Jemimah Wilkinson se donna aussi pour une incarnation nouvelle du Christ. Joseph Smith fut moins hardi, mais plus adroit que la quakeresse et la sainte de la secte des *shakers*. Il se contenta du rôle modeste de prophète, et se servit habilement des vagues instincts d'orgueil et de fanatisme semi-national, semi-religieux, qui agitaient et agitent encore l'Amérique. Cette idée d'une révélation américaine existait à l'état d'embryon et de germe, lors-

que Smith s'en est emparé; il ne l'a point créée, il n'a fait que la développer. On sait en effet l'origine du *Livre de Mormon;* rien n'indique mieux comment Smith put trouver des dupes et des complices. Un M. Spaulding, après avoir rêvassé quelque temps sur les antiquités indiennes découvertes dans l'état de l'Ohio, accouche d'un roman indigeste, écrit en mauvais style biblique, sur l'origine des tribus américaines. Une copie de ce manuscrit tombe entre les mains de Sidney Rigdon, qui en donne communication à Joseph Smith. En même temps se répand la nouvelle qu'une bible ou un livre imprimé sur feuillets d'or a été trouvé au Canada, qu'un autre a été trouvé dans un des vieux monumens funèbres récemment découverts. Joseph Smith combine assez habilement toutes ces rumeurs, toutes ces fables, et forme du tout sa révélation mormonienne. Il n'a pas fait autre chose, comme on le voit, que donner un corps à certaines vanités nationales, et condenser en dogmes certains désirs obscurs et certains pressentimens qui travaillent toutes les têtes de ses compatriotes. Cette idée de la révélation américaine devait donc trouver des dupes et des croyans, elle en trouva; mais encore une fois comment, étant aussi populaire et chatouillant aussi agréablement les fibres secrètes de l'orgueil national, cette secte trouva-t-elle des persécuteurs ?

Si Smith s'était borné à traduire le fameux *Livre de Mormon* à l'aide de sa lorgnette magique, composée des deux pierres *urim* et *thumim*, son mensonge, tout flatteur qu'il eût été pour l'Amérique, n'aurait pas tardé à être percé à jour; il en eût été fait mention toute une semaine dans les journaux, et il serait oublié depuis longtemps. Smith le sentit; le talent politique dont il a donné tant de preuves lui démontra la nécessité de fournir des armes à ses mensonges, s'il voulait qu'ils lui fussent profitables. En outre, la logique, qui ne peut pas ne pas dérouler tout son enchaînement de principes et de conséquences, même chez un charlatan, même chez un ignorant, le conduisait à cette conclusion forcée : que, puisqu'il avait annoncé une révélation nouvelle, il fallait en démontrer la nécessité. Si Dieu en effet a jugé utile de parler aux hommes encore une fois, il faut que les hommes aient oublié les vérités qu'il leur a enseignées par trois fois, par le moyen des patriarches, de Moïse et du Christ. Smith ne recula point, et déclara hardiment que les mensonges et les fourberies des hommes avaient tellement corrompu la vérité révélée, que c'est à peine s'il en restait trace, que le monde chrétien était un monde d'idolâtres et de païens, et que c'était pour faire cesser cet état de choses que Dieu l'avait choisi comme son interprète. Tous ceux qui ne croient pas en Joseph Smith sont donc des gentils et des païens aveugles; l'église des mormons se sépare de toutes les autres. Là

est la véritable originalité du mormonisme, la raison de sa force politique et la source des persécutions qu'il a endurées. Smith prêcha l'exclusion des gentils, et refusa le titre de croyant à quiconque ne pensait pas comme lui. De là à regarder les infidèles comme des ennemis, il n'y a qu'un pas, et l'on peut croire que ce pas fut souvent franchi. Je n'hésite pas un instant à regarder comme vrais beaucoup des crimes, délits, violences que l'on attribue aux mormons contre leurs concitoyens, car cela est dans la logique de leur situation. Ils devaient naturellement voir dans les Américains des Égyptiens, sur lesquels on pouvait renouveler impunément et avec l'assentiment de Dieu les procédés des Hébreux sur le peuple de Pharaon. Les Américains le comprirent : il ne s'agissait pas là vraiment de baptême ni d'imposition des mains, il s'agissait de savoir si les mormons étaient, oui ou non, de simples citoyens disposés à se laisser gouverner par les lois générales de l'Union, ou bien si leur religion en faisait des êtres à part, une caste ennemie, une armée de conquérans. Du moment que leurs voisins n'étaient que des idolâtres, qui donc pouvait empêcher les mormons de les convertir par la violence une fois qu'ils seraient les plus forts? Au fond, Smith prêchait une manière de mahométisme, et l'organisation de sa secte était merveilleusement appropriée à seconder ce fanatisme de propagande guerrière et d'exclusion judaïque. Les mormons, en refusant de reconnaître les autres chrétiens pour leurs frères, se séparaient de la communauté chrétienne, et se plaçaient en dehors de la société établie; ils se privaient eux-mêmes du bénéfice des lois. De quoi pouvaient-ils se plaindre, et qu'ont à réclamer en leur faveur les amis de la tolérance? Je voudrais bien savoir si ces libéraux si compatissans laisseraient s'établir à côté d'eux une colonie de socialistes ayant un gouvernement à eux, une armée à eux, ne reconnaissant pas pour leurs concitoyens les habitans du pays qu'ils occupent, refusant de reconnaître les lois de ce pays, et en réclamant en même temps la protection. Il est probable que ces libéraux leur enverraient des coups de fusil. Les Américains ont agi de même à l'égard des mormons, et j'avoue ne pas voir dans leur conduite le moindre fait d'intolérance.

Grâce aux doctrines de Smith, les mormons formaient donc un peuple distinct dans la grande fédération. Il y a mieux : ils formaient un gouvernement distinct et parfaitement opposé à celui de la république. Il n'y a pas un seul principe de la constitution qui ne fût violé et contredit par leurs doctrines et leur organisation politique. La constitution reconnaît la tolérance religieuse et les droits de la conscience individuelle; les mormons rejettent ce principe par leur division du monde chrétien en *saints* et en *gentils*. La constitution

reconnaît la séparation des deux pouvoirs, ou, pour parler plus exactement, la séparation des choses religieuses et des choses temporelles; la société des mormons repose sur la réunion des deux pouvoirs, sur la théocratie. On me dira, il est vrai, que toutes les opinions sont libres en Amérique : sans doute, cependant il y a des limites naturelles à cette liberté. Le premier venu peut, s'il lui plaît, déclarer que la monarchie est le meilleur des gouvernemens, le prêcher et l'écrire; néanmoins, si ce partisan de la monarchie parvient à réunir autour de lui quarante ou cinquante mille hommes armés de bons fusils et soumis à une discipline sévère et forte, la république le regardera-t-elle faire sans souffler mot, et attendra-t-elle qu'on la prenne à la gorge pour se défendre? A cela les mormons, leurs défenseurs et leurs critiques indulgens répondent par ce grand principe particulier à la fédération, que chaque état a le droit de se gouverner lui-même comme il l'entend. Oui, assurément, mais à la condition que ce gouvernement ne sera pas en hostilité avec tous les autres. Il me semble que le raisonnement des *free soilers* relativement à l'esclavage peut s'appliquer avec bien plus de force et de vérité encore aux mormons. « Qu'on cesse de nous répéter, disent les *free soilers* toutes les fois qu'il s'agit d'admettre un nouvel état dans la fédération, que la constitution a reconnu l'esclavage. La constitution a été formée il y a soixante ans : elle n'a pu prévoir par conséquent les événemens dont nous sommes témoins. La constitution a été faite pour le Massachusetts et la Virginie, pour le New-Hampshire et le Maryland; elle n'a pas été faite pour le Texas et la Californie, le Nouveau-Mexique et l'Orégon. Elle n'a point prévu que de tels territoires feraient jamais partie de la république, elle n'a pas voulu par conséquent faire des lois pour eux. Elle a reconnu l'esclavage, cela est vrai; mais l'a-t-elle reconnu comme un principe politique? En a-t-elle recommandé l'extension et l'application? Non, elle l'a reconnu comme un fait, comme une institution existante, une institution regrettable, qui pouvait être modifiée et enfin abolie avec les progrès du temps. C'est une étrange interprétation de la constitution que de venir dire qu'elle a entendu permettre l'extension de l'esclavage, tout simplement parce qu'elle n'en a pas prononcé l'abolition. Constitutionnellement, l'esclavage n'a donc le droit d'exister que dans les états qui en étaient infestés lorsque la constitution fut promulguée. Or, comme elle ne fait que le tolérer et qu'elle le repousse en principe, ce n'est plus la lettre de la constitution, c'est son esprit qu'il faut consulter, et cet esprit interdit de droit l'esclavage dans tous les nouveaux états ou territoires. » La même série de raisonnemens peut s'appliquer aux mormons. Si la constitution a reconnu à chacun des états réunis en fé-

dération le droit de se gouverner lui-même, elle n'a pas sans doute entendu accorder à ces états le droit de se choisir une forme de gouvernement hostile à l'existence même de la fédération. La constitution a été faite pour régler l'état social existant en 1789, elle a été faite pour des colonies ayant toutes à peu près les mêmes institutions et les mêmes traditions : elle leur a donc accordé le droit de se gouverner d'une manière indépendante; mais elle eût certainement été différente, s'il eût existé une grande variété de formes politiques dans les divers états. La constitution n'a pas prévu le mormonisme, la théocratie et la polygamie : il est donc inutile de l'invoquer en faveur de toutes ces nouveautés. La règle de conduite à tenir à cet égard doit être cherchée ailleurs que dans la constitution.

IV. — LA POLYGAMIE.

Il n'est point douteux que les mormons ne fussent devenus très belliqueux, si les Américains n'avaient pris les devans. L'esprit de la secte appelait la propagande à main armée, et la condition des sectaires les poussait à ces moyens d'agrandissement qu'employèrent les compagnons de Romulus. Cette secte a quelque chose de plus odieux et de plus repoussant que la plus odieuse des sectes. Elle n'a absolument rien de chrétien : on dirait un bâtard du mosaïsme et du mahométisme dû à la repoussante collaboration d'un fripier juif, d'un musulman radoteur et d'un vieil apôtre saint-simonien qui n'a pas trouvé de chemin de fer à exploiter. Les Américains ne se piquent pas encore d'une grande délicatesse de manières; mais quelles que soient les confusions morales des dernières années et leur trop grande indulgence pour le *humbug* et le mensonge qui réussit, ils peuvent se vanter encore d'une grande sévérité de mœurs, et certainement une des choses qui les a le plus repoussés dans le mormonisme, c'est la polygamie. Quel que fût son amour des femmes, Smith avait d'elles, il faut le croire, une assez triste opinion, car il tranche tout net la fameuse question tant agitée de l'inégalité des sexes en plaçant la femme au niveau d'un animal domestique. Il ne demande pas si elles ont une âme, il est convaincu qu'elles n'en ont que si on leur en prête une, et il commence par les retrancher du royaume des cieux pour finir par les réduire à l'état d'esclaves dans la société. Les femmes ne peuvent se sauver que par le moyen de l'homme et n'ont par elles-mêmes aucun moyen de salut. Cela n'est point rassurant pour celles qui meurent filles ou ne trouvent pas à se marier; les voilà condamnées à l'anéantissement éternel! Le grand cœur de Smith, compatissant à cette immense infortune, inventa, pour la soulager, le sacrement du mariage spirituel, *spiritual wifery*.

Si les femmes ne peuvent être sauvées que par le moyen des hommes, les hommes doivent en conséquence en sauver le plus possible. Les mormons travaillent de leur mieux à cette œuvre pieuse en se *scellant* successivement et passagèrement à une infinité de femmes. Outre sa femme légitime, que l'on sauve complètement, on peut travailler, selon les forces de sa charité, à un cinquième ou à un quart du salut de plusieurs femmes spirituelles, et laisser ensuite à ses coreligionnaires le soin de compléter le rachat des pauvres âmes. Jamais on n'a rien inventé d'aussi impudent et d'aussi impudique.

Cette doctrine, qui serait extraordinaire partout, l'est surtout en Amérique, où les femmes ont conservé tout leur ancien empire, et sont entourées de plus de respect que la chevalerie n'en eut jamais pour elles. Le loisir est la condition d'une Américaine; l'homme ne souffre point qu'elle se livre à aucun travail fatigant; on ne la voit point, comme en Europe, travailler aux champs, bêcher la terre, accomplir les fonctions les moins délicates. Je me rappelle avoir lu, il y a quelques années, dans un journal américain, qu'une femme française, qui travaillait avec son mari à récolter et à laver l'or dans les vallées du Sacramento, avait excité l'admiration, mais aussi l'étonnement des Américains. Telle est la condition des Américaines pauvres; riches, ce n'est point une métaphore de dire qu'elles sont élevées dans du coton, et qu'elles posent à peine le pied sur le sol nu. Les femmes sont les enfans gâtés de cette rude société. Comment, chez une population où les femmes sont des reines, les doctrines de Smith, qui les réduisent à l'état de parias, ont-elles pu trouver des complices parmi elles? C'est un fait mystérieux, qui prouve une fois de plus combien la crédulité est grande chez les femmes et avec quelle facilité la corruption entame cette nature morale féminine, si fine, si souple, que moulent à leur gré les impressions passagères des sens et de l'imagination, et qui, composée de plus d'instinct que de réflexion, reste sans défense à la fois contre les entraînemens intimes et les séductions du dehors. C'est bien au sexe féminin que peut s'appliquer la parole de saint Paul : un peu de levain aigrit toute la pâte.

Le rusé Smith connaissait la nature impressionnable des femmes, et, selon l'habitude du charlatan, qui juge l'intelligence de sa dupe d'après le plus ou moins de facilité qu'il a eu à la duper, il avait déduit leur infériorité de leur crédulité. Son intelligence n'étant pas suffisamment éclairée pour lui montrer la raison d'être et la beauté du caractère féminin, il eut sur les femmes les idées d'un rustre grossier. Il vit surtout en elles des instrumens de plaisir et le moyen de la reproduction. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans le monde de système plus dégradant pour la femme que le fameux *mariage spi-*

rituel, qui n'est que la théorie retournée de la *femme libre* et le droit de l'*attraction passionnelle* conféré à un seul sexe, le sexe masculin. Nos docteurs autorisaient une certaine polyandrie, et la liberté des deux sexes était au moins réciproque; les despotiques mormons ne permettent que la polygamie. On ne peut pas descendre plus bas. La polygamie musulmane, avec son cortége de coutumes jalouses et discrètes, ses harems fermés, ses femmes voilées, est au moins une institution grave, décente, outre qu'elle est très explicable chez des Orientaux, et pour l'honneur de la loi musulmane, nous devons dire qu'aucune comparaison ne peut être établie entre elle et la loi des mormons.

Les mormons ont longtemps caché leurs goûts polygamiques, et ce n'est que peu à peu qu'ils se sont dévoilés. A Nauvoo, on les en accusait, et ils se disaient calomniés; à Utah, ils ont jeté le masque. Il est assez probable qu'à l'origine Joseph Smith et ses confrères ont caché ce dogme à ceux des nouveaux convertis qui étaient mariés, et que ce n'est que peu à peu, et par la pratique, que cette institution s'est établie. C'est ce qui semble ressortir du livre intitulé *la Vie des Femmes chez les mormons*. L'auteur raconte plusieurs scènes qui se rapportent aux commencemens de la secte, à l'époque où les mormons erraient de l'Ohio au Missouri et du Missouri à l'Illinois, et qui toutes semblent prouver que beaucoup de colons mariés ignoraient absolument cette condition de la société mormonique. Il est évident que la doctrine polygamique a été inaugurée dans le mystère, et qu'elle ne s'est produite au grand jour que lorsqu'il y a eu un nombre de personnes compromises assez considérable pour la soutenir et l'approuver. Cette coutume dut naturellement rencontrer d'abord de vives oppositions, et quoique l'habitude soit bien puissante sur le cœur de l'homme, il est probable qu'elle en rencontrera encore longtemps. On se fait difficilement à une institution qui blesse toute la série des sentimens humains, depuis les affections les plus profondes du cœur jusqu'aux vanités les plus chatouilleuses de l'amour-propre. Quelle que fût la crédulité des premiers mormons, il y avait parmi eux des femmes qui aimaient leurs maris et ne se souciaient point de voir une nouvelle épouse venir partager leur place au foyer, il y avait des maris qui aimaient leurs femmes et ne se souciaient point de troubler leur bonheur pour faire gagner le ciel à d'autres qu'elles. Il y eut donc des querelles, des dissentimens violens, et ce fut enfin l'accusation d'un mari outragé, ou feignant de l'être, qui décida du sort de la colonie de Nauvoo. L'auteur de *la Vie des Femmes chez les Mormons* fait très bien comprendre comment cette institution a pu s'établir définitivement et sans trop de difficulté une fois que les mormons ont été installés dans

la vallée du grand lac Salé. L'exemple et le voisinage de la société civilisée n'existaient plus; il fallait bon gré mal gré rompre avec ses vieilles habitudes. Les personnes injuriées étaient privées du bénéfice des lois, le recours aux tribunaux était impossible, la fuite impossible aussi. Les secrets de cette société naissante mouraient dans son sein et ne dépassaient pas ses montagnes : on ne sut quelque chose de la vérité que lorsque le capitaine Gunnison eut publié son voyage dans le territoire d'Utah. Cette société, qui avait commencé dans l'été de 1847, était déjà, trois ans plus tard, parfaitement établie et consolidée, et la nécessité, la solitude et le désert, complices innocens d'une des plus coupables doctrines qui aient vu le jour, avaient favorisé la croissance d'une institution qui n'aurait jamais supporté le voisinage immédiat de la société civilisée.

La première génération résista assez vivement à cette coutume, qui blessait tous les sentimens de son éducation; mais la seconde l'a acceptée définitivement comme un mal sans remède, et la troisième la regardera comme une chose naturelle. La dépravation marche vite, et l'âme humaine, quand elle ne se surveille pas, se console assez gaiement des vertus qu'elle n'a plus. Un voyageur qui a récemment visité Utah raconte qu'il a entendu une jeune femme parler sans honte des voluptés polygamiques — peu de temps après qu'il l'avait entendue gémir sur sa condition. Cette jeune femme, qui se nommait Harriet Cook, était *scellée* à Brigham Young, et en avait un enfant qu'elle ne pouvait souffrir. Elle avait cette résignation effrontée des personnes qui ont pris leur parti d'une condition honteuse et attristante. « Je lui demandai pourquoi elle n'allait pas en Californie; elle me répondit tristement : — Ici, je suis aussi considérée que Mary Anne (la première femme en titre de Brigham Young) et que les autres; partout ailleurs je serais considérée comme une malheureuse. Mon frère me conseille de partir, mais cela est inutile. » Ainsi la résignation a déjà remplacé chez beaucoup cet instinct de fierté qui est propre à la femme, et qui, il y a quelques années, dans les commencemens de la société d'Utah, avait décidé plusieurs dames mormones à braver tous les périls plutôt que de supporter de telles hontes, et à chercher un refuge parmi les Indiens. Quelles que soient même les répugnances que la présente génération féminine peut éprouver, ces sentimens scrupuleux, nous l'avons dit, auront disparu peut-être chez la prochaine génération. C'est ce qu'une robuste amazone mormone, vieille amie de Smith, confidente de Brigham Young et lumière de l'église, mistress Bradish, explique très bien à mistress Ward, la dame récalcitrante qui n'a pu s'habituer aux douceurs de la société mormonique. Il s'agissait des querelles des femmes de Brigham Young entre elles. La plus âgée se figurait que son âge lui

donnait droit au respect; la plus jeune attribuait le même mérite à sa beauté, et la plus riche à sa fortune. C'étaient des criailleries et des disputes sans fin; toutes voulaient commander, et aucune ne voulait obéir. Mistress Ward trouvait naturel que la polygamie engendrât de telles misères. « Votre lenteur d'intelligence est remarquable, mistress Ward, lui répondit mistress Bradish. Ce n'est pas la polygamie qui rend ces femmes malheureuses, ce sont les vues fausses et dangereuses dans lesquelles elles ont été élevées. Les filles de ces mêmes femmes si rebelles au système y seront habituées dès l'enfance, et ne s'aviseront pas d'y rien voir de mal. La polygamie n'offensera point leur sentiment du droit, ni ne leur semblera humiliante et dégradante. Aucune ne reculera devant l'idée d'être la troisième femme d'un homme dont les deux premières femmes sont vivantes, pas plus qu'elle ne s'effraie aujourd'hui d'épouser en troisièmes noces un homme dont les deux premières femmes sont mortes. C'est la coutume et l'opinion publique qui règlent toutes ces choses. Sous l'empire grec, on regardait comme immoral de se marier plus d'une fois. Dans des temps plus récens, un homme a pu épouser une vingtième femme, pourvu que la dix-neuvième fût morte, ce qui, dans mon opinion, n'est pas plus moral que d'épouser la vingtième, la dix-neuvième vivant encore. » Ce dernier sentiment nous rappelle l'argumentation par laquelle il est arrivé un jour à Brigham Young de justifier la polygamie. « S'il est légitime (disait ce moral interprète de l'Écriture avec une subtilité qu'auraient enviée les sophistes grecs, inventeurs des argumens du *chauve* et du *tas de blé*), s'il est légitime d'avoir une femme, il est légitime d'en avoir deux ou même davantage; car les actions morales mauvaises en elles-mêmes, telles que le vol, le meurtre et autres crimes semblables, ne sont pas permises une seule fois. Par conséquent, puisque les actions bonnes en elles-mêmes peuvent être répétées indéfiniment, l'action de prendre une femme peut être répétée également plusieurs fois. » Cette argumentation est un assez remarquable échantillon de la manière de raisonner des mormons. Ils ont généralement cette même bonne foi et cette simplicité, cette candeur d'esprit qui brillent dans le sophisme de Brigham Young.

Là où la polygamie existe, il doit nécessairement exister aussi un code sévère de punitions pour la femme rebelle aux ordres de son maître. Ce code existe-t-il à Utah? Il est difficile qu'il n'y ait pas certains pouvoirs absolus attribués au mari; le seul renseignement que nous ayons à cet égard nous est fourni par l'épouse fugitive de l'*elder* mormon. S'il faut l'en croire, ce code existe et est appliqué secrètement dans l'intérieur des ménages mormoniques. D'après cette législation secrète, toute femme qui révèle les détails du ménage de manière à compromettre l'honneur du mari ou de quel-

qu'une de ses femmes, ou à jeter du discrédit sur l'institution de la polygamie, est passible d'un emprisonnement d'un mois. Les querelles entre les épouses légitimes ou *spirituelles* sont défendues : celle qui engage la dispute est passible d'une correction qui varie entre trois et vingt-cinq coups de fouet, administrés par le mari ou par un délégué. Toute femme qui en injurie ou en frappe une autre est punie d'une correction de douze coups de fouet, administrés par la partie injuriée. Toute femme qui bat l'enfant d'une autre femme s'expose à recevoir une correction administrée par la mère de l'enfant, etc. Ce code nous plaît assez en ce qu'il contient un agréable mélange de despotisme et de *self government*. Les femmes sont esclaves, il est vrai, mais le droit de se rendre justice entre elles leur est conféré. Si ce code n'existe pas absolument tel que nous venons de le rapporter, le bon sens indique assez qu'il doit y en avoir un fondé sur des principes à peu près semblables. Une pareille institution ne peut fonctionner régulièrement sans des moyens coercitifs.

Nous nous arrèterons sur ce dernier fait : bien des choses resteraient à dire; mais, en insistant sur les plus tristes aspects de la secte des mormons, nous craindrions d'obéir à des préventions intellectuelles, et d'être injuste envers une secte qui nous inspire d'insurmontables répugnances. La plus grande obscurité règne sur les mœurs véritables des mormons. Nous n'entendons pas incriminer ici les mœurs du peuple d'Utah, qui a donné des marques évidentes de ces vertus qui n'excluent pas la servitude intellectuelle il est vrai, mais qui excluent une moralité trop relâchée, — la patience, la persévérance, l'amour du travail, l'activité, le courage. Quand on a toutes ces qualités, on peut croire en Joseph Smith et au *Livre de Mormon*, mais il est impossible d'avoir des mœurs bien relâchées et de pratiquer sur une grande échelle la doctrine de la femme spirituelle. Quant à la vie et aux actions de la partie éclairée de cette société, des dignitaires de l'église, elles sont très controversées et imparfaitement connues. Les mormons ne parlent point, ils n'écrivent que des sermons ou des journaux de propagande, ils ne sont représentés hors d'Utah que par leurs agens d'émigration et leurs missionnaires; ils dédaignent de se défendre. Les Américains, de leur côté, les attaquent avec une violence inouie et les chargent de tous les crimes, de sorte que le lecteur européen, qui n'entend en définitive qu'une seule partie, a besoin de toute sa sagacité pour ne pas se laisser trop lourdement tromper. La plupart des récits que l'on fait sur les affaires d'Utah sont trop romanesques et trop crus à la fois pour être exactement vrais. Ce que nous pouvons dire en toute assurance, c'est que les mormons ne sont point des *saints*, et que jusqu'à présent, s'ils ont accompli des miracles, c'est en leur qualité d'*Américains* et non en leur qualité de *mormons*. Ils ont bâti la ville du grand lac Salé et défriché le territoire d'Utah

en quelques années, cela est vrai; mais ce miracle n'est pas plus extraordinaire que celui de Milwaukie, qui, en dix ans, s'est élevée de mille à vingt mille habitans, et de Chicago, la *reine des prairies*, dont la croissance a été à peu près semblable. Ce miracle se reproduit sur tous les points de l'Amérique et tous les jours de l'année; il n'est point dû à la bible de Mormon; il a précédé Joseph Smith, il s'accomplit sans ses disciples, il s'accomplira encore lorsqu'il ne sera plus question d'eux.

Les mormons, en effet, sont destinés à passer, la religion de Joseph Smith est condamnée à s'éteindre. Il est impossible qu'un phénomène aussi scandaleux vive et prospère. La persécution leur a prêté un moment une certaine force de fanatisme et d'union, et le désert leur a prêté ensuite la force que donne l'isolement. Tant qu'ils resteront dans leurs montagnes, tant que l'Union n'aura point de contact avec eux, l'absence de tout élément étranger, la distance établie entre le monde païen et leur cité sainte, gardée et préservée par un cortége de fatigues et de dangers, maintiendront les lois sous lesquelles la colonie est née et a grandi; mais lorsque l'Union se sera rapprochée d'eux et qu'ils se seront rapprochés de l'Union, une double alternative se présentera : ou bien ils feront passer leur qualité d'Américains avant leur qualité de saints, et alors, au bout d'un certain temps, la secte politique disparaîtra et les mormons consentiront à vivre dans la grande république aux conditions des autres états, ou bien ils préféreront leur qualité de saints à celle d'Américains, et alors recommenceront infailliblement les scènes de Kirkland, du Missouri et de Nauvoo. Quoiqu'il ne soit pas temps encore de prononcer sur cette secte et qu'on ne puisse augurer de l'avenir qui lui est réservé, quoique l'histoire nous présente en outre l'exemple de grandes injustices qui ont réussi et de mensonges que la postérité a amnistiés, cependant il est impossible d'attribuer une longue vitalité à une imposture du genre de celle de Joseph Smith, et ce qui le prouve, c'est qu'à part le bon état de la colonie, la secte demeure en plein *statu quo;* elle vit, mais elle ne grandit pas. Malgré les agences d'émigration établies dans tous les états de l'Europe, la population n'augmente pas. Les mormons se vantaient d'être environ vingt-cinq mille en 1850, trois ans après leur établissement dans l'état de Déseret; ils sont encore aujourd'hui vingt-cinq mille, près de dix ans après leur installation. Ce fait pourra surprendre certaines personnes; c'est le seul de toute cette triste histoire qui ne nous surprenne pas, car il n'est point possible que Dieu permette à un mensonge d'obtenir plus qu'un demi-succès.

ÉMILE MONTÉGUT.

EMINA

RÉCITS TURCO-ASIATIQUES

SECONDE PARTIE.[1]

VIII.

Emina allait une fois par semaine aux bains de la ville voisine. Elle faisait ce trajet à cheval, convenablement escortée, et Hamid lui-même l'accompagnait quelquefois, lorsqu'il avait des visites à rendre. Faites en compagnie de son époux, ces excursions étaient pour Emina une source de froissemens plus pénibles les uns que les autres, et faites sans Hamid, rien n'était plus ennuyeux. C'est ainsi d'ailleurs que se partageait sa vie : tourmens ou ennui, blessures ou oppression. Les tourmens qu'éprouvait Emina, Hamid ne s'en doutait guère. Il se croyait quitte envers sa jeune femme quand il lui avait donné quelques marques d'une banale sollicitude. Les jours où il accompagnait Emina, il s'arrêtait, si la route devenait mauvaise, pour offrir ses services à la petite amazone, qu'il précédait de quelques pas. Le vent venait-il à souffler ou le soleil à darder avec plus de force, Hamid se tournait vers Emina pour lui offrir de se reposer quelques instans sous un arbre, ou d'ajouter une fourrure à la multitude des *ferradjas*, *mæshlaks* et *burnous* dont elle était enveloppée; mais si rien de tout cela n'arrivait, si la route était praticable, l'air tiède, le soleil tempéré, Hamid était homme à chevau-

(1) Voyez la livraison du 1er février.

cher deux heures durant sans se retourner une seule fois, tandis qu'Emina ne le quittait pas des yeux. — Que ne donnerais-je pas pour un regard de lui! se disait-elle, et il me semble qu'Emina avait fait de grands progrès depuis qu'elle avait quitté ses chèvres.

Une fois dans la ville, Hamid déposait sa femme à la porte des bains et s'en allait chez ses amis, promettant d'être de retour dans quelques heures. Emina, en soupirant, se livrait aux baigneuses, qui commençaient par la dépouiller complètement, après quoi elles l'enveloppaient dans plusieurs zones de serviettes serrées autour de la taille à la façon des femmes caffres ou des Indiennes, puis jetées sur les épaules. On la conduisait ensuite dans une petite chambre sale et nue, dont tout l'ameublement consistait en une estrade en bois, placée au fond de la pièce et garnie de quelques coussins, sur lesquels on établissait la jeune femme pour qu'elle y bût sa tasse de café sans sucre et qu'elle y fumât son chibouk dé rigueur.

On a souvent décrit les bains turcs, et j'abrégerai les détails du supplice que subissait Emina, d'abord dans la première pièce, où l'atmosphère était déjà beaucoup plus élevée que sur la grande route, puis dans la seconde, où la chaleur était plus forte, enfin dans la troisième, où les voluptés du bain atteignaient leur apogée. Ici une odeur infecte,—résultat impur de quelques milliers de transpirations tour à tour évaporées et condensées et des exhalaisons produites par les eaux bourbeuses répandues sur le plancher,—affectait désagréablement l'odorat. Des vapeurs épaisses, s'élevant de toutes les parties de la pièce, formaient comme un nuage au milieu duquel s'agitaient des figures empourprées, ruisselantes, plus qu'à moitié nues. Il y avait là des femmes assises à terre dans la boue, d'autres qui mangeaient, — qui buvaient des liqueurs; la plupart s'appliquaient à un genre de chasse corporelle fort en honneur en Orient. D'autres femmes jouaient, plaisantaient et se caressaient réciproquement en riant aux éclats; d'autres encore, étendues sur les dalles inondées, se livraient à un sommeil qu'à leur teint violacé et à leur respiration bruyante on pouvait prendre pour le précurseur d'une attaque d'apoplexie. C'est ainsi, et dans de pareilles chaudières, que les Orientaux des deux sexes passent des heures délicieuses. Tous ces jeux, ces ris, ces repas, ces amusemens divers, ne sont pourtant que les avant-coureurs de la jouissance principale et exquise, celle de l'*étrillage*, car je ne sais trop quel autre terme trouver pour désigner cette opération, qui consiste à frotter le corps du patient avec une brosse de crin jusqu'à enlever l'épiderme. Ce dernier supplice héroïquement supporté, le patient, après avoir subi encore le massage et les douches, regagne par degrés la première pièce où il a quitté ses vêtemens. Il les reprend, s'étend sur un lit de repos,

où il passe plusieurs fois de l'abattement et de la torpeur à l'agitation, grâce à un certain nombre de pipes et de tasses de café qu'il absorbe alternativement. Les véritables amateurs du bain ajoutent à ces stimulans de diverse nature quelques morceaux d'opium ou de *hachich*, mais il est juste d'observer que l'on n'arrive pas d'emblée à ce degré de raffinement, et qu'Emina n'était pas encore d'âge à s'y élever. Elle bornait son ambition à attendre sans trop d'impatience le retour de son bey, et celui-ci ne lui épargnait guère malheureusement les ennuis de l'attente.

C'était à une de ces excursions si redoutées qu'Emina allait devoir cependant un changement dans les dispositions de son époux; mais à quel prix devait-elle l'obtenir! Le jour dont nous parlons, la séance aux bains avait été plus longue qu'à l'ordinaire, et voici pourquoi : les routes à l'entour de la ville étaient infestées de Kurdes, et les amis du bey l'assurèrent qu'il ne devait pas s'aventurer la nuit dans la campagne sans une bonne escorte. Il y avait un moyen fort simple d'éviter cet inconvénient, c'était de se mettre en route d'assez bonne heure pour atteindre son village avant la fin du jour; mais on ne songe jamais à tout, et on fit si bien, on fut si longtemps à rassembler les *cavas* et à obtenir le consentement du gouverneur, qu'il était presque nuit lorsque nos deux époux se remirent en selle.

J'ai nommé les Kurdes, mais on ignore peut-être pourquoi leur présence était pour les amis du bey une cause de frayeur. Je vais l'expliquer. Les Kurdes sont d'abord les habitans du Kurdistan, ou plutôt ils l'étaient, car à cette heure le Kurdistan, conquis par les Turcs, est devenu une province de l'empire ottoman gouvernée par un pacha, et n'est pas plus habité par les Kurdes que l'Anatolie et même l'Ionie ne le sont par des Grecs. Dépouillés par les Turcs de leur territoire, les Kurdes se créèrent une existence à part, renoncèrent au séjour des villes, au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et s'étant retirés sur une chaîne de montagnes qui s'étend depuis les environs de Bagdad jusqu'à peu de distance de la Mer-Noire et d'Héraclée, ils se livrèrent à l'élève des troupeaux, et de temps à autre à l'exploitation de ce qu'on appelle les grandes routes en Orient. Ils divisèrent leurs montagnes et leurs vallées en pâturages d'été et en pâturages d'hiver, se réservant pourtant de parcourir dans cette dernière saison, et lorsque la nécessité les y forcerait, les contrées situées au-delà des frontières. Je ne sache pas que la propriété de ces montagnes leur ait jamais été conférée par contrat ni traité, mais le respect qu'inspire aux populations de l'Asie-Mineure le nom des Kurdes est si profond, que personne ne songea à les troubler dans leur possession, et que nulle trace de village ni de corps-de-garde

n'apparaît sur ce vaste espace qui s'étend depuis Bagdad jusqu'aux environs de Constantinople. C'était un scandale, si l'on veut, que cette prise de possession tacite, mais incontestée, faite par un peuple vaincu, d'un territoire appartenant au peuple vainqueur; mais ce scandale rapportait gros au trésor, sans parler des richesses qu'une population active et intelligente répand toujours dans les pays qu'elle habite. Les troupeaux kurdes sont les plus beaux du monde, et l'industrie de ce peuple, certaines branches au moins de son industrie, ne sont pas à dédaigner, surtout pour les Turcs (1). Malgré cet avantage, le gouvernement ottoman crut devoir signifier aux Kurdes de demeurer toujours dans leurs quartiers d'hiver et de ne plus reparaître sur les montagnes où ils avaient coutume de passer l'été. Qu'arriva-t-il? On le devine sans peine; les Kurdes pacifiques obéirent, mais ceux-là sont peu nombreux, tandis que les Kurdes querelleurs et batailleurs sont en grand nombre, et ce furent ces derniers qui se chargèrent de répondre à l'édit. Ils vinrent donc en armes et en colonnes serrées, non plus sur leurs montagnes et dans leurs pâturages, mais dans les vallées habitées, sur les routes fréquentées et jusque sous les murs des villes, résidences des pachas et des kaïmakans. Les malheureux paysans voyaient leurs moissons ravagées, leur bétail égorgé ou enlevé par les brigands, sans oser leur opposer la moindre résistance. On s'indigna de l'audace de ces rebelles. On dépêcha des *zappetiers* (sorte de gardes urbaines et communales) à la piste des voleurs, mais plusieurs d'entre eux, qui étaient partis sur de bons chevaux et revêtus d'un costume assez riche, s'en retournèrent à pied et à demi nus. La chose prenait de jour en jour plus de gravité. Les pachas se demandaient et s'envoyaient réciproquement des secours, ce qui n'avait pour résultat que de fatiguer les troupes et de les faire opérer sur un territoire inconnu. Bref, cet état de choses dura aussi longtemps qu'il y eut sur pied dans les provinces envahies soit un animal domestique, soit un épi de blé; puis, lorsque tout fut ravagé, un corps de cavalerie arriva en toute hâte de Constantinople, prêt à exterminer les coupables, qui, fort heureusement pour eux, s'étaient retirés huit jours auparavant.

A l'époque où nous a conduit notre récit, ces deux grands événemens, — savoir l'arrivée de la cavalerie ottomane et la retraite de la horde kurde, — n'étaient pas encore accomplis, et le brigandage s'exerçait librement. Voilà pourquoi les amis d'Hamid-Bey lui firent perdre le temps qu'il eût employé à rejoindre ses pénates avant la

(1) La *fête aux moutons* par exemple (le *beiram corban*), pendant laquelle on égorge à Constantinople plus de cent mille moutons, était défrayée par les troupeaux des Kurdes.

nuit pour lui procurer une escorte composée de deux zappetiers. L'amour de la vérité m'oblige à reconnaître qu'Hamid-Bey s'inquiétait fort peu de ce retard. Hamid n'était ni un fanfaron, ni un lâche. Je ne dirai pas qu'il se rendît bien compte de la figure qu'il eût faite en se voyant attaqué par dix ou douze Kurdes aussi bien armés que résolus à tout braver et à tout entreprendre, ni qu'il eût contemplé de sang-froid et avec indifférence sa jeune femme au pouvoir des brigands, ou destinée à compléter la demi-douzaine de fortunées mortelles dont Méhémed-Bey (le prince des Kurdes) était le fortuné possesseur. D'abord l'aventure l'eût couvert de ridicule; en second lieu, la perte d'Emina eût rendu un nouveau choix nécessaire, un nouveau mariage inévitable, et, tout bien considéré, il valait mieux s'en tenir au fait accompli. Cependant Hamid-Bey ne songeait pas aux Kurdes, et ne pas songer au péril qui nous menace n'est pas seulement le fait d'un esprit imprévoyant, c'est aussi celui d'un cœur naturellement brave. Quant à Emina, elle ne savait pas au juste ce que c'était que des Kurdes; elle n'en avait jamais entendu parler que pendant les veillées du harem, dans les récits des femmes et des enfans, qui les peignaient tour à tour comme des ogres et des loups-garous. Les deux époux étaient donc assez insoucians du danger qu'ils allaient courir, quand, après une journée presque entière passée à la ville, ils se remirent en route à la tombée de la nuit.

Les deux zappetiers, chargés d'un arsenal de pistolets, sabres, poignards et carabines, ouvraient la marche. Hamid-Bey et ses serviteurs venaient ensuite, puis le gardien du harem et ses acolytes; Emina et ses femmes fermaient le convoi. Ils traversèrent, sans faire de mauvaise rencontre, une belle partie de ce beau pays de l'Asie-Mineure, si peu connu et si mal décrit. Arrivés sur le bord d'un torrent qui était resserré entre deux montagnes taillées à pic, il leur fallut descendre jusqu'au fond du ravin, traverser le torrent et remonter le rivage opposé. Hamid, qui marchait en avant, avait déjà passé le torrent et chevauchait sur l'autre versant de la montagne, qu'Emina descendait encore la pente conduisant au torrent. L'obscurité lui dérobait la vue de son mari, mais la lune, qui venait de se lever et qui apparaissait au-dessus de la montagne, dessinait nettement l'ombre d'Hamid sur le rocher. Emina contemplait cette ombre avec toute la tendresse qu'elle n'osait témoigner à celui dont elle n'était que l'image. Tout à coup (fut-ce erreur des sens ou l'effet d'une imagination surexcitée?) Emina crut apercevoir une seconde ombre auprès de celle d'Hamid. Ce n'était pas l'ombre d'un homme, mais quelque chose d'informe et de confus, une masse sans contours précis et comme hérissée de pointes. Un cri d'effroi s'échappa avec le nom d'Hamid de ses lèvres tremblantes. Le cheval d'Hamid s'arrêta

aussitôt, et Emina distingua alors plus nettement cette ombre chérie de l'autre ombre effrayante qui s'agitait à quelques pas de lui. — Hamid! s'écria-t-elle encore, et Hamid, retournant à la hâte sur ses pas, fut bientôt à ses côtés. — Qu'est-ce, Emina? dit-il doucement. Quelque chose t'a-t-il effrayée? — Mon cheval est inquiet, répondit Emina sans trop savoir ce qu'elle disait; je n'en suis pas maîtresse. Ne t'éloigne pas, je t'en prie. — Je m'en garderai bien, chère petite, reprit Hamid, ne crains rien pourtant. C'est un animal doux et tranquille, et d'ailleurs je suis là. — Oui, tu es là, je le sens, car ma frayeur s'est dissipée; je ne songe plus au danger, j'ignore s'il existe... Oui, tu es là, ajoutait Emina se parlant à elle-même, car mon âme est en fête, mon sang coule doucement dans mes veines; je respire le bonheur, je me sens forte, légère et bonne.

Ainsi chantait le cœur d'Emina, mais il chantait tout bas, si bas qu'Hamid ne pouvait pas l'entendre. Elle marchait à ses côtés plus pâle qu'à l'ordinaire, les yeux baissés, et si elle permettait à sa poitrine de se soulever plus rapidement, c'est qu'elle pensait qu'Hamid devait attribuer à l'effroi ses tressaillemens inaccoutumés. Avant de remonter le versant de la montagne le long duquel l'ombre terrible lui était apparue, Emina leva les yeux vers le point qu'elle avait occupé. Les doux rayons de la lune éclairaient en ce moment le flanc de la montagne sans dessiner d'autres formes que celles des arbres et des buissons. — Je me suis trompée sans doute, se disait-elle tout bas; mais elle ne regretta pas une erreur qui lui avait valu de la part de son époux un témoignage si précieux de tendre sollicitude. Cependant, en approchant de l'endroit redouté, le cheval d'Emina s'arrêta court, fit entendre un hennissement plaintif et étouffé, souffla de toutes ses forces, se cabra presque, et refusa obstinément d'avancer. — Tu as bien fait de m'appeler à ton aide, chère enfant, dit Hamid, car Doro, d'ordinaire si tranquille, a d'étranges caprices ce soir. Veux-tu prendre mon cheval? Il est assez obéissant, et je te verrais d'ailleurs avec plus de confiance sur mon fier arabe que sur cette bête effrayée. Voyons, Emina, descends. — Et Hamid se préparait de son côté à mettre pied à terre; mais Emina, qui avait bien plus peur que son cheval, s'écria : — Ne restons pas une minute de plus dans ce lieu, je t'en conjure! Voilà mon cheval qui se décide.

Et en effet le pauvre animal, pressé par la voix et par les genoux d'Emina, secoua brusquement la tête, frissonna de tout son corps, et, faisant un bond en avant, partit au grand galop. Hamid le suivit en l'appelant par son nom et en criant à Emina de se bien tenir, de ne pas trop tirer la bride, de ne pas jouer des étriers. Doro ne tarda pas à se calmer. Hamid, qui s'était tenu à une petite distance pour ne pas ajouter à son ardeur par la poursuite, rejoignit Emina,

la félicita de son adresse et lui promit pour le lendemain un nouveau cheval, à la condition qu'elle ne monterait plus celui-là. — Je ne me soucie pas, dit-il, de voir ma petite femme emportée à travers champs par un cheval fantasque et ombrageux. Je tiens à la garder pour moi le plus longtemps possible, et je veux éviter les mauvaises chances... — Ici Hamid s'interrompit, car les lumières de son village, qu'il aperçut au détour d'un sentier, vinrent donner un autre cours à ses pensées. — Nous voilà donc arrivés! s'écria-t-il; le temps m'a semblé bien court!

Il y avait dans ces quatre mots de quoi faire rêver Emina pendant bien des jours.

IX.

Ils étaient arrivés en effet. On donna quelques piastres et quelques tasses de café aux *cavas,* qui reprirent aussitôt le chemin de la ville. Ansha avait préparé pour Hamid un souper délicat et succulent auquel il ne fit pas grand honneur, la fatigue de la journée ayant, à ce qu'il disait, chassé l'appétit. Emina ne prit qu'une tasse de café. Les enfans dormaient, les servantes mouraient d'envie d'en faire autant. La conversation, qu'Ansha s'efforçait d'animer, languit, et la nuit, la véritable nuit, commença bientôt pour la population du harem.

Je ne sais si parmi mes lecteurs il s'en trouve un qui ait vécu dans l'intérieur d'une maison turque, et franchement je ne le crois pas. Ils sont dans leur droit s'ils se figurent que là comme chez nous chaque habitant ou habitante possède une chambre à part, un lit, un chez soi : il en est tout autrement. Les harems, même les plus riches et les plus vastes, se composent d'ordinaire d'un immense vestibule conduisant à quatre grandes chambres dont l'ameublement consiste dans une estrade qui fait le tour de l'appartement, et sur laquelle sont placés des tapis, des matelas et des coussins. De vastes armoires pratiquées dans les boiseries de ces pièces renferment un supplément de matelas, de couvertures, de coussins. Lorsque le besoin de repos se fait sentir à l'un des membres de la communauté, il étend une partie de ce supplément par terre, et il se couche dessus. La plus belle de ces chambres, la mieux exposée et la mieux aérée est réservée au maître et à celle de ses femmes qui jouit de sa faveur. Le reste de la famille, maîtresses ou servantes, enfans ou matrones, campent où bon leur plaît, dans les pièces vacantes, dans le vestibule, sur le palier, sur les toits, aujourd'hui ici, demain ailleurs, sans règle ni dessein préalable. C'est ainsi que les choses se passaient chez notre bey. Son lit, ou, pour parler plus exactement, sa

pile de matelas était prête à le recevoir avec Emina dans la pièce d'honneur. La porte close, les lumières éteintes, Ansha et le reste se casèrent au hasard, de ci, de là, et bientôt le sommeil ferma toutes ces paupières que des passions diverses tenaient trop souvent ouvertes.

Ce soir-là, Emina s'était endormie auprès d'Hamid, mais son sommeil n'était pas le doux sommeil du bonheur. Ce sommeil-là d'ailleurs, quoi qu'on en dise, est peut-être le moins paisible de tous. Des images confuses et effrayantes se succédaient dans ses rêves inquiets. Elle se voyait à cheval auprès d'Hamid dans une vaste plaine aride qui se confondait à l'horizon avec le ciel. Une grande femme qui avait les traits de la belle Ansha semblait sortir de terre et se placer entre les deux époux; elle agitait un poignard, elle le levait sur le sein d'Emina, et celle-ci rassemblait toutes ses forces pour détourner le fer. Tout à coup un réveil plus terrible que ce rêve même interrompit la vision de la femme d'Hamid. Un poignard était bien devant les yeux d'Emina, seulement ce n'était pas la grande femme qui le tenait, et il ne menaçait pas sa poitrine; mais à la faible clarté de la lune pénétrant dans la chambre à travers les croisées entr'ouvertes, la pauvre enfant aperçut deux hommes penchés sur Hamid, tandis qu'un troisième se tenait immobile près de la porte. Pousser un cri et se jeter entre le sein d'Hamid et le poignard qui allait le frapper, ce ne fut pour Emina que l'affaire d'un instant. Réveillé en sursaut, mais comprenant du premier coup son danger et résolu à se défendre, Hamid repoussa d'une main Emina, de l'autre il saisit un poignard qu'il portait toujours à sa ceinture; puis, se dressant brusquement sur ses pieds et s'emparant de deux pistolets placés auprès de son oreiller, il en mit un entre ses dents et dirigea l'autre contre celui de ses assaillans qui le serrait de plus près. Emina, qu'Hamid avait placée derrière lui, n'était pas femme à se faire un rempart de celui qu'elle aimait. Elle se fût plutôt battue à ses côtés, et si elle ne l'osa pas, ce ne fut pas la crainte des couteaux ni des balles qui la retint, ce fut celle du blâme et peut-être du persiflage dont Hamid poursuivrait un jour ses hauts faits. Elle songea donc à un moyen de se rendre utile sans se rendre importune, et, se laissant glisser sans bruit sur le parquet, elle se traîna jusqu'à la croisée, la poussa doucement, monta sur le rebord, puis, sans même se redresser de peur d'être aperçue, elle s'élança dans la cour. De là elle courut réveiller les domestiques du bey, leur apprit la situation désespérée de leur maître, et les conjura de courir à son secours sans perdre un instant. Ceux-ci n'hésitèrent pas, et, ramassant leurs armes éparses sur le plancher, ils se dirigèrent par la petite porte dans la cour du harem. De là, pénétrant par

l'entrée principale du bâtiment, ils arrivèrent bientôt à l'escalier qui conduisait au premier étage. Dès que les brigands demeurés aux prises avec Hamid entendirent ce bruit de pas, ils se précipitèrent au-devant de leurs nouveaux adversaires.

— Hamid va les poursuivre, — se dit Emina, qui suivait les serviteurs; mais Hamid ne paraissait pas. La terreur d'Emina fut bientôt à son comble. On se battait sur l'escalier, les balles sifflaient, les lames brillaient dans l'étroit corridor. A travers les balles et les épées, Emina parvint à se frayer un passage. Les uns ne la remarquèrent point, et à vrai dire ils avaient assez d'occupation sans songer à elle; d'autres l'aperçurent, mais aucun musulman, fût-il même le plus féroce des bandits, n'oserait s'attaquer à une femme. Emina gagna donc sans obstacle le palier; d'un bond elle traversa le vestibule. La porte d'Hamid était toute grande ouverte, la chambre était sombre, et dans le premier instant Emina la crut vide; mais son erreur fut bientôt dissipée. Un rayon de la lune, tombant sur un coin reculé de la pièce, lui montra une masse informe étendue sur le plancher. Elle y court, se baisse, soulève un coin du manteau qui la couvrait : c'était Hamid. Emina pousse un cri étouffé, elle presse cette tête inanimée contre son cœur, elle pose ses lèvres glacées sur ce visage pâle et plus glacé que ses lèvres, elle appuie une main tremblante sur ce cœur qu'elle ose à peine interroger; mais ce cœur palpite encore, de faibles battemens se font sentir. Il vit, et c'est assez pour Emina, qui a recouvré toute son énergie. Elle n'appelle personne à son aide; elle est seule avec son trésor, qu'elle suffit à défendre contre les assassins et contre la mort. Dans la cheminée sont entassés, à côté d'un briquet, les morceaux de bois résineux qui sont l'unique moyen d'éclairage en Asie. Emina allume une de ces torches; elle traîne Hamid vers son lit, et peut enfin examiner sa blessure. Sa vue se trouble; cependant elle murmure une courte prière et se remet à l'œuvre. Le sang jaillissait à grands flots d'une large blessure à la tête, le crâne était dénudé, et un filet d'une matière blanchâtre se mêlait au sang, déjà caillé autour de la plaie. Deux autres coups avaient percé la poitrine et le bras droit d'Hamid. Ces blessures étaient légères, comparées à la première. Emina essaya d'abord d'en laver la plaie pour en reconnaître la profondeur; mais, remarquant que le sang coulait avec plus d'abondance à mesure que les caillots s'en détachaient et que le pouls baissait de plus en plus, elle se prit à tamponner et à resserrer la plaie, ce qui lui réussit assez bien. Le pansement achevé, Hamid demeurait toujours sans connaissance, et la jeune femme sentit le besoin de secours. Le combat sur l'escalier avait cessé depuis quelques instans; les brigands fuyaient, et les serviteurs les poursuivaient, tout

en sachant fort bien qu'ils ne pourraient les rejoindre et sans en éprouver grands regrets. Malgré sa répugnance à laisser Hamid seul, ne fût-ce que pour peu d'instans, Emina se détermina à se mettre à la recherche de ses compagnes et des enfans du bey. Un second éclat de bois fut allumé, et après d'assez longues recherches, Emina put enfin découvrir dans un des coins les plus obscurs du harem la *famille* d'Hamid.

Ansha, la grand'mère, l'*Abassa* et les enfans étaient serrés les uns contre les autres dans l'attitude du plus violent effroi. — Dieu soit loué! te voilà sauvée, mon enfant! — s'écria la vieille dame en reconnaissant Emina, et, en dépit du geste impérieux et effrayé d'Ansha, elle continua : — Et Hamid, qu'est-il devenu? Aucun malheur, je l'espère...

— Un bien grand l'a frappé, ma mère, répondit Emina d'une voix mal assurée; il est blessé, la blessure est grave, à ce que je crains, et je venais réclamer du secours...

— Mon Dieu, mon Dieu! épargnez mon enfant! s'écria la pauvre mère en sanglotant; qu'il ne meure pas comme son père et son grand-père et ses deux frères sont morts, et que je ne voie pas s'éteindre dans le sang le dernier de ma race!...

— Ne parlez pas si haut, madame, interrompit Ansha avec aigreur; mais, ayant rencontré le regard d'Emina fixé sur elle avec étonnement, elle se ravisa aussitôt en prenant sur son cœur ses deux plus jeunes enfans. — Ce que vous éprouvez pour Hamid, je l'éprouve, moi, pour ces enfans qui sont les siens, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, c'est à leur salut que je me dévoue avant tout.

— Vous n'avez plus rien à craindre ni pour eux ni pour vous, Ansha, dit Emina avec douceur. Les brigands sont loin d'ici à cette heure. — Puis, prenant sous son bras la vieille mère, qui s'était levée pendant cet entretien, elle se dirigea vers la chambre d'Hamid. Ansha les suivit. Hamid gisait toujours sur sa couche, sans mouvement et sans connaissance. En vain sa pauvre mère l'appela des noms les plus tendres, en vain les sanglots d'Ansha firent résonner les voûtes du harem, en vain les larmes plus sincères de ses enfans baignèrent ses pieds et ses mains. A la vue de ces témoignages d'une affliction plus ou moins vraie, Emina sentit redoubler sa douleur; mais, faisant un dernier effort sur elle-même, elle se disposa à administrer au blessé la potion qui pouvait le rappeler à la vie. Elle tira d'une armoire sa boîte à médicamens, choisit une petite fiole contenant une liqueur rougeâtre, et en ayant versé quelques gouttes dans de l'eau-de-vie, elle en baigna les lèvres et les tempes d'Hamid. Cette première tentative ne réussissant pas, Ansha proposait déjà de défaire les bandages qui, selon elle, gênaient la cir-

culation du sang, et d'envoyer quérir certain iman bien connu pour plusieurs cures miraculeuses, lorsque la grand'mère, s'opposant à ces mesures, déclara qu'Emina se connaissait en médecine beaucoup mieux que l'iman, et qu'il fallait s'en rapporter à elle. En effet, grâce aux soins continus de la pauvre enfant, la poitrine d'Hamid commença à se soulever comme pour aspirer l'air, qui n'y était pas entré depuis environ une heure. Ses yeux s'entr'ouvrirent et se refermèrent aussitôt; un léger frémissement parcourut tout son corps, comme si la vie eût repris possession de ses membres engourdis. Il fit un mouvement et parut vouloir porter sa main à sa tête; mais la main, refusant d'obéir, retomba lourdement sur sa couche. Quelques instans de silence et d'immobilité suivirent cet effort, qui semblait avoir épuisé les forces du blessé; puis ses yeux s'ouvrirent de nouveau et se fixèrent cette fois sur ceux qui l'entouraient. Chacun prit alors, et presque sans y songer, la physionomie qui convenait le mieux à la situation. C'était une peine inutile. Si les yeux d'Hamid étaient ouverts, l'âme, dont ils n'étaient que l'instrument, n'y était pas; le corps vivait, l'intelligence était captive et obscurcie.

— Hamid, mon enfant, lui dit sa grand'mère, ne me reconnais-tu pas?

— J'ai une pierre sur la tête; ôtez-la-moi.

En entendant ces mots, Emina, par un mouvement involontaire, posa sa main sur cette tête endolorie.

— C'est bien, murmura Hamid.

X.

Un silence solennel se fit autour du blessé, car il y avait dans le son sec et saccadé de sa voix et dans la fixité de son regard quelque chose qui disait que l'homme étendu sur ce lit de douleur n'était plus celui dont la volonté inébranlable avait gouverné et contenu jusque-là les agitations du harem. Il était là devant ses femmes, sa mère et ses esclaves; mais l'une ne retrouvait plus en lui son fils, non plus que les autres leur époux, leur maître ou leur père, et cet homme pour ainsi dire dédoublé, qui se montrait sous une nouvelle forme tandis que l'ancienne semblait avoir disparu, inspirait un inexprimable effroi à toutes ces femmes, excepté à Emina, pour laquelle Hamid était toujours Hamid, l'objet de son amour et de son adoration. Ansha essaya pourtant de se rappeler au souvenir de son seigneur, et, se plaçant résolument entre lui et Emina : — Le noble Hamid, lui dit-elle, ne reconnaît-il plus sa servante fidèle, sa dévouée Ansha?

Le mouvement d'Ansha ayant déplacé Emina, qui se retirait dis-

crètement à l'écart, Hamid s'écria d'une voix irritée et sans faire la moindre attention à la suppliante Ansha : — Pourquoi me remettre cette pierre sur la tête? ne vous ai-je pas dit de m'en débarrasser? Voulez-vous me faire mourir? — Et il s'agitait sur sa couche comme une bête farouche dans sa cage, pendant que les femmes, interdites et éperdues, se consultaient du regard et ne savaient quel parti prendre; mais la vieille dame, qui n'avait pas encore complétement oublié les mystères du cœur humain et de la jeunesse, prit la main d'Emina et la plaça de nouveau sur le front d'Hamid. L'agitation se calma aussitôt. Il respira profondément, comme un homme qui passe d'une situation insupportable à un repos bienfaisant; ses paupières s'abaissèrent comme pour appeler le sommeil; il murmura quelques mots de remerciement et de satisfaction, et il parut s'endormir.

Son sommeil fut long, quoique agité. Personne ne remuait dans la chambre à l'exception d'Ansha, qui allait d'une fenêtre à l'autre, et de celle-ci à la porte, déclarant que sans doute à son réveil Hamid retrouverait sa raison, que son délire était trop pénible à voir, et que s'il se prolongeait, il faudrait absolument avoir recours à l'iman. — Nous verrons, disait la grand'mère. — Et Ansha maudissait dans son cœur les caprices de la vieillesse, qui livraient son mari à sa rivale. Le moment si impatiemment attendu arriva enfin, et Hamid se réveilla; mais c'était encore le même Hamid. La lumière de son intelligence n'était pas complétement éteinte; elle était voilée, faussée. Son premier regard fut semblable à celui qui avait précédé son sommeil. Évidemment rien n'était changé en mieux dans l'état du blessé; il y avait même dans ses mouvemens et dans l'expression de son visage une sombre irritation plus marquée qu'au début.

Ansha lui ayant demandé comment il se trouvait, il ne parut pas l'avoir entendue et ne lui fit aucune réponse. — N'accepteriez-vous pas une boisson de ma main, noble Hamid? Une tasse de café vous ferait sans doute grand bien? — Même silence. Encouragée par ce silence même, car Ansha n'avait pas le découragement facile, elle porta aux lèvres d'Hamid une tasse pleine du café qu'on avait servi aux femmes pendant son sommeil; mais la tasse, violemment repoussée par le bey, alla tomber sur les genoux d'Ansha en l'inondant de café brûlant. — Je vous connais, disait Hamid en s'agitant; vous êtes Méhémed-Bey, le chef des Kurdes, et vous me gardez rancune à cause de la jument que je vous ai enlevée, mais vous n'êtes que des traîtres, vous et vos amis. Venez donc vous battre avec moi : je suis fort et ne vous crains pas; mais non, vous n'osez. Vous m'attaquez en traître, vous me jetez des pierres à la tête, vous m'écrasez sous un quartier de roche. Au secours, amis!

Et tout en poussant ces exclamations furieuses, Hamid se déme-

nait comme un possédé, au risque de défaire cent fois ses bandages et de rouvrir ses blessures. Toutes les femmes l'entouraient, elles essayaient de le contenir; mais que pouvaient leurs faibles bras contre la puissance de la jeunesse et de la fièvre? Il envoyait l'une à dix pieds de sa couche et contre le mur, il renversait l'autre par terre, il faisait pirouetter la troisième jusqu'à lui enlever la respiration. Le plancher de sa chambre ressemblait à un champ de bataille après une action meurtrière. Personne ne songeant à Emina, celle-ci s'enhardit jusqu'à reprendre sa place auprès du blessé. S'approchant de lui et posant sa petite main sur le bras qu'il raidissait : — Hamid, lui dit-elle à voix basse, pourquoi vous agitez-vous ainsi?

Hamid ne fit point de réponse; mais un changement subit et complet s'opéra dans toute sa personne. — Ah! les voilà qui prennent la fuite, les misérables! Je savais bien qu'ils n'oseraient pas me regarder en face; mais ils m'ont laissé sous le poids de cette pierre immense qui me fait tant de mal!

Sans mot dire, Emina porta sa main du bras à la tête d'Hamid. — Qui donc enfin a eu pitié de moi? demanda-t-il.

— C'est moi, seigneur, répondit timidement Emina.

— Qui es-tu?

— Ne me reconnaissez-vous pas, noble Hamid? ne reconnaissez-vous plus votre pauvre Emina?

— Emina! Qu'est-ce qu'Emina? Ah! je sais, une petite qui est dans mon harem... Mais non, ce n'est pas elle qui a soulevé cette pierre; elle n'est ni assez forte ni assez courageuse pour cela. Montre-moi ton visage, ajouta-t-il après un moment de silence.

Emina n'osait guère, mais Hamid reprit en l'attirant plus près de lui : — Soulevez donc ce rideau rouge, qui jette un reflet sanglant sur tout ce qui m'entoure. — Puis, fixant sur elle un regard encore égaré : —Ah! je te reconnais maintenant!... Tu es ma belle, ma brave *Ac-Elma* (blanche pomme). Comment es-tu ici sur ce rocher solitaire? T'a-t-on dit que l'on m'y avait amené, enchaîné?... Demeure auprès de moi, donne-moi ta main, et ne me quitte plus... Dis que tu ne me quitteras pas!... Tu sais bien, la dernière fois que je te vis, je ne voulais pas te laisser partir : je ne pouvais me résoudre à me séparer de toi, malgré ta promesse de revenir le lendemain; mais maintenant que te voilà, tu resteras toujours auprès de moi, ta main dans la mienne et ta tête sur mon sein.

Ces discours incohérens étaient prononcés avec l'accent de la plus exquise tendresse. Emina, à laquelle ils n'étaient adressés que des lèvres, se raidissait contre les séductions de cette voix émue, de ces regards amoureux, de ces caresses fourvoyées. Elle rougissait devant ses compagnes de ces témoignages d'amour, d'abord parce qu'ils

étaient publics, et ensuite parce qu'ils ne lui étaient pas destinés. Au milieu de sa mauvaise humeur, Ansha triomphait du malaise d'Emina : elle savait combien d'orages recélait ce joli nom de *Blanche-Pomme*, et il est bon d'entrer ici dans quelques détails sur les causes de la satisfaction d'Ansha.

Blanche-Pomme était le nom d'une bohémienne fort connue dans la province d'Hamid-Bey. Il y avait très longtemps que Blanche-Pomme était belle, ce qui ne l'empêchait pas de l'être encore beaucoup, et le très grand nombre de têtes qu'elle avait tournées depuis une trentaine d'années ne diminuait pas le nombre de celles qu'elle tournait encore. On citait plusieurs beys, voire quelques pachas, qui s'étaient ruinés pour lui plaire, quoiqu'elle affectât un grand désintéressement, qui consistait à ne prendre que ce qu'on voulait bien lui donner. Bref, elle n'était pas voleuse, ce qui la plaçait d'emblée parmi les créatures d'élite, les prodiges de sa race. Plutôt petite que grande, la taille assez épaisse, le teint pâle et brun, les cheveux légèrement crépus, les yeux gris et la bouche grande, Blanche-Pomme possédait un certain charme provenant on ne sait d'où, mais qui n'opérait pas moins sur tous ceux qui l'approchaient. Elle dansait à ravir la danse turque, chantait à merveille les chansons turques, avait de beaux bras et de belles mains, quoique peu mignonnes, et son sourire prêtait à ses yeux chatoyans un éclat singulier, pour ainsi dire vertigineux. Tout en ayant l'air d'ignorer la liaison d'Hamid-Bey avec la bohémienne, Ansha la connaissait parfaitement, cette liaison étant d'ailleurs si peu mystérieuse que le voisinage s'en était égayé plus d'une fois. Il n'en était pas de même pour Emina. Le nom de Blanche-Pomme avait été prononcé plusieurs fois devant elle, soit par Ansha, soit par les enfans, aussi bien informés que leur mère, soit par quelque esclave, et toujours avec un sourire méchant. Emina cependant ne s'était jamais inquiétée de ce que pouvaient cacher de semblables sourires, et la pensée que l'amour d'Hamid pût appartenir à une autre femme qu'Ansha ou elle-même ne lui avait jamais traversé l'esprit. Le délire d'Hamid venait de dissiper son erreur en lui donnant de nouveaux sujets d'inquiétude. La jeune femme du bey se voyait menacée par deux rivales, — l'une, Ansha, dont elle appréciait jusqu'à un certain point les forces et la faiblesse; l'autre, la bohémienne, dont elle s'exagérait l'importance à plaisir. Pour Ansha, chaque fois qu'Hamid adressait à Blanche-Pomme, sous le couvert d'Emina, de douces paroles, ses beaux traits, se contractant, exprimaient une joie diabolique. Elle ne tarda pas à remettre l'iman sur le tapis. L'intervention d'une image païenne dans le délire d'Hamid prouvait avec trop d'évidence qu'il y avait de la sorcellerie dans son mal, et il fallait absolument

conjurer le démon. La vieille dame n'osa plus longtemps s'opposer au pieux désir de sa belle-fille, et elle se dit, pour excuser sa faiblesse, que la visite de l'iman ne pouvait nuire au blessé. On envoya donc quérir le saint homme, qui, alléché par la perspective de quelques piastres à gagner, ne se fit pas attendre.

On se figure peut-être un iman turc sous les traits d'un vieillard à longue barbe blanche et flottante, au teint pâle, aux regards éteints par l'abus de l'opium, ou bien encore on se représente un vieillard vigoureux, un musulman de la vieille école, du temps des janissaires, du beau régime du turban ballonné et du *far niente*. Un iman du XIX[e] siècle est un tout autre personnage. Son aspect n'a rien de respectable ni de sacerdotal. Aucune de nos vertus n'ayant cours dans les mœurs musulmanes, il en résulte que le directeur de ces mœurs ne ressemble aucunement à ce que nous nous représentons par exemple comme le résumé vivant des vertus chrétiennes, ou bien seulement de l'honnête homme civilisé. L'iman turc a autant de femmes, voire de concubines, qu'un simple mortel, il s'enivre (d'eau-de-vie à la vérité) sans le moindre scrupule, il travaille aux champs ou exerce un métier quelconque; mais le plus clair de son revenu se compose de l'impôt qu'il tire de la crédulité des âmes simples ou hypocrites, ce qui le constitue charlatan et imposteur par-dessus le marché. L'imposture, l'hypocrisie et la fourberie, telles sont les trois vertus théologales qui distinguent le prêtre mahométan du commun des laïques, sans préjudice de l'oisiveté, de la luxure et de la gourmandise, qui sont inséparables des susdits mérites. Ceci s'applique aux imans en général. Quant à l'individu en question, il exerçait naturellement la profession de bouvier. Depuis quelques années cependant, le produit de sa profession sacerdotale lui permettait de laisser reposer ses bœufs, et il ne conservait plus du bouvier que le titre et les manières. En sa qualité d'iman, il était censé savoir lire et écrire, mais il bornait ses lectures au texte du Koran, et sa mémoire étant d'ailleurs assez bonne, il avait abandonné la noble profession des lettres. Celui qui l'eût invité à lire à livre ouvert, et dans un autre volume que celui qu'il portait dans ses poches, un chapitre quelconque du Koran lui eût joué un fort mauvais tour.

Ahmed-Effendi (ainsi s'appelait l'iman) était âgé de trente ans environ; il avait quelque droit à l'épithète de bel homme, si une taille au-dessus de la moyenne, une carrure remarquable, de grands yeux noirs surmontés d'épais sourcils, un nez long, des lèvres épaisses et sensuelles, une barbe noire et inculte, un teint rubicond et un visage plutôt carré qu'arrondi, constituent un pareil droit. Ahmed-Effendi jouissait d'une grande considération dans le pays, et cette considération était l'œuvre d'Ansha. D'où venait la partialité de la

belle Ansha pour l'homme de Dieu? Ses ennemis (et elle en avait beaucoup) se moquaient de sa dévotion. Chaque fois qu'un accident survenait dans la famille, qu'un enfant tombait d'un peu haut, qu'un autre mangeait des fruits verts jusqu'à se donner la colique, chaque fois qu'Ansha elle-même était atteinte d'une de ces infirmités passagères si communes à son sexe, vite on envoyait chercher l'iman. Dans la circonstance où la plaçait l'accident survenu au bey, Ansha avait surtout bien des choses à dire au saint personnage. Elle voulait lui raconter d'abord l'événement en s'y attribuant à elle-même le plus beau rôle, lui communiquer ses soupçons sur l'ensorcellement d'Hamid-Bey, et lui insinuer que le délire n'ayant paru qu'à la suite des médicamens administrés par Emina, on pouvait considérer la petite scélérate comme la complice de la bohémienne et les croire toutes deux d'accord pour égarer la raison du malade et s'emparer complétement de son esprit. L'iman entra sans peine dans les vues qu'Ansha lui développa confidentiellement avant de le conduire près d'Hamid; il s'engagea à ne rien négliger pour combattre la pernicieuse influence de sa rivale. Tous deux passèrent ensuite dans la chambre du blessé.

Hamid reposait assez tranquillement, la tête appuyée sur l'épaule d'Emina, dont il tenait les petites mains dans les siennes. Assise de l'autre côté du matelas, la vieille dame contemplait son fils avec toute l'anxiété d'une véritable tendresse. Les enfans (y compris les deux fils aînés d'Ansha et leurs femmes) étaient groupés çà et là dans la chambre, causant à voix basse des événemens de la nuit et des inquiétudes de la journée.

L'iman s'était approché du blessé et le considérait depuis quelque temps d'un air grave comme s'il eût cherché la solution d'un problème d'algèbre, sans que le bey parût s'apercevoir de sa présence. J'oubliais de remarquer qu'Hamid avait montré de tout temps peu de bienveillance pour l'homme du Seigneur, ce qui tenait sans doute à un caprice de sa nature rebelle. Lorsqu'Ahmed-Effendi jugea que sa contemplation s'était assez prolongée (la vieille dame était arrivée à cette conclusion quelques minutes avant lui), il exprima le désir d'être laissé seul avec le blessé. Les enfans se dirigèrent aussitôt vers la porte, le grand'mère quitta son siége, et Emina fit un mouvement pour se conformer aux vœux du saint homme; mais, quelque faible que fût ce mouvement, il suffit à amener le trouble et la confusion dans le harem. A peine Hamid se fut-il aperçu de son effort pour retirer les petites mains enfermées dans les siennes, que les serrant avec plus de force et bondissant sur son oreiller comme le daim blessé bondit sur l'herbe qu'il a rougie de son sang, il recommença ses invectives, ses protestations, ses menaces et ses sup-

plications désespérées. « Que veut-on? Qui prétend te séparer de moi? Éloignez-vous tous, ou vous vous en repentirez! Prenez, emportez tout ce qui m'appartient, mais qu'on ne touche pas à elle. J'ai de l'argent, j'ai des bijoux, là, dans cette armoire... (La vieille dame lui ferma résolument la bouche, et cela suffit pour donner un autre cours à sa pensée.) — *Ae-Elma*, reprit-il, te souvient-il de ce jour où je m'égarai dans la montagne? Tu me trouvas assis sur l'herbe auprès d'une fontaine, pendant que mon cheval paissait à quelques pas de moi. Tu vins t'asseoir à mes côtés, tu me pris la main, et nous demeurâmes ainsi l'un auprès de l'autre sans nous parler et sans même lever les yeux, de peur que notre bonheur ne s'évanouît comme un songe. Ah! que nous fûmes heureux ce jour-là! Place-toi comme tu étais alors, fermons les yeux et rappelons-nous la forêt sombre, le vert gazon, les chênes frémissans et la voûte resplendissante du ciel, qui paraissait au-dessus de leur dôme d'ombrage. »

Tremblante et émue, Emina n'osait ni partir ni rester; mais pendant qu'elle cherchait son courage pour s'éloigner, elle restait. Ansha s'agitait en regardant l'iman, et elle le regarda si bien, que celui-ci, interprétant ce muet langage, prit son parti, en brave qu'il était quelquefois. Il s'avança d'un air décidé, et s'écria en s'adressant à Emina : — Partez, madame, il le faut; il faut que je demeure seul avec son excellence. — Puis il la saisit par le bras.

Y songeait-il, le saint homme? savait-il à quelle sorte d'excellence il avait affaire, et quels orages il attirait sur sa tête en touchant à ce petit bras? Le délire donne, dit-on, de la force aux plus faibles, et Hamid-Bey était naturellement des plus forts. A peine l'iman avait-il touché le bras d'Emina, qu'on vit sa barbe crépue violemment secouée par la main nerveuse d'Hamid, et l'alarme redoubla lorsque, passant de la barbe à la gorge, les deux bras du blessé la serrèrent de façon à étouffer l'iman. Celui-ci était menacé d'asphyxie, si Emina ne l'eût tiré d'affaire en exerçant sa douce omnipotence sur le bey. — Hamid, mon cher Hamid! s'écria-t-elle en enlaçant de ses bras délicats le poignet contracté du blessé. Il n'en fallut pas davantage. Le charme opérant, les doigts d'Hamid se desserrèrent, et, passant subitement de l'excès de la fureur à l'excès de la tendresse, le terrible malade parut ne plus se souvenir que de son amour : il recommença son idylle comme si personne n'eût osé l'interrompre. Ansha avait beau se démener, l'éloignement d'Emina n'était plus, ne serait plus jamais réclamé par l'exorciste. — Je pense, dit-il aussitôt qu'il eut repris l'usage de la parole, je pense que vu l'état des choses, la présence de madame est plutôt à désirer qu'à craindre. D'ailleurs il n'est rien d'impossible à celui dont Dieu

a fait son instrument indigne : ma tâche sera seulement plus difficile, mes rites plus compliqués, j'aurai à livrer une double bataille; mais deux victoires sont-elles plus difficiles à remporter qu'une pour le Tout-Puissant?

Tout en se tenant à une assez grande distance du possédé, l'iman dressa le catalogue des objets nécessaires à la conjuration. Il fallait d'abord un coq noir, mais tout noir, car une seule plume blanche mêlée aux noires pouvait produire des résultats incalculables. — Ahmed-Effendi réclamait ensuite la racine d'une plante récemment arrachée, — une jatte de lait d'une vache ayant vêlé dans les vingt-quatre heures, — une oque de fine fleur de farine de froment, — une douzaine d'œufs frais pondus par des poules entièrement blanches, — une demi-oque de sucre blanc, — quelques herbes aromatiques, telles que la menthe, le serpolet, etc. Aucun des ingrédiens demandés par l'iman n'appartenait à la catégorie des produits exotiques, mais pour les trouver il fallait du temps. Il est vrai que le temps est nécessaire à bien d'autres choses encore, et entr'autres à la confection de certain ragoût à l'ail qui formait l'un des principaux titres à la célébrité de la négresse cuisinière du bey, ragoût que l'iman affectionnait de prédilection, et dont Ansha ne manquait jamais de le régaler lors de ses visites professionnelles.

Les servantes furent donc partagées en deux corps : le premier partit pour le village à la recherche du coq noir et des poules blanches, tandis que le second s'occupait des préparatifs du goûter. La journée s'écoula presque entièrement avant que le repas et l'exorcisme fussent préparés; mais enfin tout s'arrangea si bien que le ragoût à l'ail et le coq noir parurent en même temps. Le docteur se restaura d'abord, et annonça ensuite qu'il était prêt à livrer bataille. On égorgea le coq noir, dont le sang fut soigneusement recueilli dans un baquet en faïence tenu par Ansha, qui remuait le liquide pour l'empêcher de se coaguler, tandis que l'iman, marmottant des formules mystérieuses, jetait tour à tour dans le baquet des poignées de farine et d'herbes aromatiques séchées au four et réduites en poudre, des pincées de sucre et des fragmens de la racine merveilleuse. Quand le gâteau eut été suffisamment pétri, Ahmed-Effendi se fit donner une casserole, y déposa une certaine quantité de beurre frais, plaça la casserole sur le feu, y versa la pâte encore liquide, et attendit, en continuant ses prières, que le feu lui donnât la couleur et la consistance voulues. Puis il retira la tarte du feu, la posa sur une planche carrée faisant office de plateau, et la coupa en plusieurs tranches. Prenant ensuite le papier, l'écritoire et la plume dont les hommes de sa profession sont toujours munis, il coupa autant de petits carrés de papier qu'il avait coupé de tranches de gâteau, écri-

vit sur chacun un verset du Koran approprié à la circonstance, et plaça les papiers sur les tranches. Ces préparatifs terminés, l'iman s'approcha avec précaution du blessé, tenant son plateau à la main, non sans avoir recommandé à Emina, qui était assise sur le bord du lit, de mettre ses mains dans celles d'Hamid et de ne pas bouger. Lorsque l'exorciste fut arrivé près du lit, il prit une tranche du gâteau, en enleva le papier, mangea l'une et déposa l'autre sur la tête du possédé, opération qu'il répéta jusqu'à six fois consécutives, après quoi il déclara qu'un peu de repos lui était nécessaire, vu l'acharnement de l'esprit de ténèbres; mais, cédant aux instances et aux supplications d'Ansha, le saint homme fit un dernier et généreux effort, et il vida le plateau. Hamid cependant paraissait ne ressentir aucun effet de ce merveilleux traitement. Le docteur jugea donc nécessaire de recourir à des moyens plus énergiques. Il roula respectueusement entre ses doigts l'un des petits papiers qui couronnaient la tête du bey, et il le lui présenta pour qu'il l'avalât; mais la douce voix d'Emina elle-même échoua cette fois contre l'invincible endurcissement du blessé, qui serra les poings, grinça des dents, et se montra plus disposé à avaler le docteur que son petit papier. Décidément le diable tenait bon et n'était pas aussi facile à déloger qu'on l'avait pensé; l'iman déclara d'un ton capable et entendu qu'il savait bien pourquoi, et que c'était à Emina elle-même d'avaler les papiers dont le bey ne voulait pas. Trop heureuse d'obtenir au prix de ce léger sacrifice qu'on laissât son mari tranquille, Emina consentit à avaler autant de petits papiers qu'on le jugerait à propos. Le malade cependant ne donnait pas le moindre signe d'amendement. — Il faut nous contenter pour le moment de ce que nous avons obtenu, dit gravement l'iman, dont la modération se montrait digne des plus grands éloges. Espérons que le temps et notre persévérance nous procureront des résultats plus décisifs.

Avant de s'éloigner et cédant aux prières d'Ansha, Ahmed-Effendi prépara un charme salutaire, et le laissa comme auxiliaire auprès du malade, absolument comme nos grands médecins d'Europe laissent auprès de leurs malades de distinction un aide-médecin chargé de veiller à l'administration des médicamens et de combattre les crises imprévues. Le charme salutaire consistait dans les cendres du feu qui avait cuit le gâteau, et qui, renfermées dans de petits sachets, furent placées çà et là sur le corps du blessé. L'iman se retira ensuite accompagné par Ansha et promettant de revenir.

XI.

Hamid-Bey demeura dans le même état pendant quinze jours en dépit des conjurations souvent réitérées de l'exorciste, malgré les soins assidus d'Emina et ceux non moins empressés d'Ansha et des servantes, malgré les prières ferventes de sa vieille mère et de ses jeunes enfans. Pendant quinze jours, la raison du blessé ne reprit pas un seul instant son empire; les mêmes illusions l'agitèrent et le dominèrent constamment; les mêmes exigences retinrent Emina auprès de son lit, ses mains dans la sienne, son épaule lui servant d'oreiller. Faut-il s'étonner si Emina ne se sentait pas trop malheureuse? Elle qui avait tant souffert de la position secondaire et insignifiante qu'elle occupait dans les affections de son mari, elle était devenue tout à coup nécessaire, non pas seulement à son bonheur, mais à son existence. Il y avait là sans doute quelque chose qui tenait aux phénomènes magnétiques, et le cœur d'Hamid-Bey n'était peut-être pour rien dans ces mystères; mais Emina, qui ignorait jusqu'au nom du magnétisme, attribuait ce besoin impérieux de sa présence à l'amour, — un amour étrangement éclos dans ce cœur jusque-là indifférent et cruel, un amour qui ne lui était pas destiné, et qu'elle usurpait en quelque sorte : usurpation bien involontaire cependant, et sa conscience était assez tranquille sur ce point.

Une autre circonstance singulière qui accompagnait la maladie du bey, c'était sa profonde indifférence pour la belle Ansha. On eût dit qu'il avait complétement oublié l'existence de cette femme, jusque-là maîtresse si absolue, sinon de son cœur, au moins de son esprit. Malgré tous ses détours et toutes ses ruses, malgré sa sollicitude affectée et ses soins importuns, elle ne parvint pas une seule fois à attirer son attention. Hamid ne s'inquiétait nullement d'elle, et s'il lui arrivait parfois de prononcer son nom, c'était au sujet de quelque circonstance passée et comme il l'eût fait de toute autre personne sans ajouter un mot de tendresse ou de souvenir. Le nom d'Emina venait aussi quelquefois sur ses lèvres, mais, hélas! c'était à peu près de la même manière que celui d'Ansha et aux mêmes occasions. S'il goûtait à des confitures qu'il trouvait trop sucrées, il disait : C'est sans doute Emina qui a fait cela; Ansha n'a jamais pu lui enseigner à ménager le sucre dans les confitures. C'était d'ordinaire devant Emina elle-même qu'Hamid faisait ces réflexions, car ce n'est guère qu'à elle qu'il adressait spontanément la parole, et elle connut ainsi la méthode suivie par Ansha pour la perdre dans l'esprit de son mari. — Si jamais Hamid revient à lui, se disait-

elle parfois, je sais maintenant d'où me vient le danger, et je saurai m'en défendre. Et d'ailleurs il me semble que je n'aurais plus si peur de mon mari, car je sais qu'il m'aime maintenant.

Un soir entre autres, Emina se tenait ce langage, tandis qu'assise auprès du lit de son amant, sa main toujours entre les siennes, elle le regardait dormir. Hamid avait passé une bonne journée; il avait mangé et causé tour à tour; puis, vers le coucher du soleil, il s'était endormi tranquillement sur l'épaule d'Emina. Après être restée quelque temps immobile de peur de troubler son repos, elle avait doucement dégagé son épaule, posé sur l'oreiller la tête de son mari, et s'était assise, toujours sans lâcher sa main, auprès de son lit, où elle le contemplait avec amour. Il y avait juste quinze jours qu'Emina ne s'était couchée, qu'elle ne dormait qu'à de rares intervalles et pendant de courts instans. Aussi, tout en devisant avec elle-même, sentait-elle ses yeux appesantis se fermer, et ses pensées devenir de plus en plus indistinctes et confuses. Elle fut bientôt plongée dans un sommeil paisible, quoique léger. Ce sommeil durait depuis quelque temps, lorsqu'elle crut sentir une impression de froid à la main qu'elle avait laissée dans la main d'Hamid, et à cette impression en succéda bientôt une autre de gêne et de malaise. Il lui semblait que ce froid passait de sa main à sa poitrine et dans son cœur, dont il suspendait les battemens, et qu'un frisson glacial parcourait tout son corps, tandis que sa respiration devenait difficile et douloureuse. Lorsque le sommeil est ainsi irrité par ce que nous appelons le *cauchemar*, il ne tarde guère à se dissiper. Emina ouvrit donc bientôt les yeux, et son premier regard fut pour Hamid.

Hamid ne dormait plus. Il était assis sur son lit, et ses yeux étaient fixés sur le pâle et doux visage de sa jeune femme. Il la regardait, hélas! avec le regard des anciens et des mauvais jours, un regard froidement protecteur, légèrement moqueur, celui du précepteur observant l'enfant qu'il a laissé accoudé sur ses livres et qu'il retrouve endormi. Emina demeura interdite, atterrée. — Où est Ansha? — fit Hamid de sa voix un peu sèche et stridente. Et comme Emina ne répondait pas, mais continuait à le regarder d'un œil effaré : — Voyons, mon enfant, reprit-il, qu'y a-t-il? On dirait que tu as peur? On t'a placée là pour me veiller pendant mon sommeil, car je sais bien que j'ai été malade, et tu t'es endormie à la peine? Il n'y a pas de mal à cela, ma petite. De plus fortes que toi ont sans doute fait la plus rude besogne; puis, quand elles ont été à bout de leurs forces, ton tour est venu, et tu n'as pu achever la veillée? Encore une fois, il n'y a pas de mal à cela, ma chère petite. Veiller les malades, ce n'est pas de ton âge; quand tu auras dix ans de plus, tu ne t'oublieras pas si vite, mais tu ne seras plus

si gentille.... Où est donc Ansha? Fais-moi le plaisir de l'appeler.

Confondue par l'affectueux dédain de son mari, Emina aurait voulu parler et lui dire : Hamid! Hamid! regarde-moi et aime-moi... comme pendant ton délire. La voix lui manqua, elle se sentit humiliée, troublée. Sans répondre au bey, elle se dirigea vers la chambre d'Ansha, lui annonça qu'Hamid la demandait, puis courut s'enfermer dans une pièce qu'elle savait inhabitée; mais là ses forces l'abandonnèrent, et la pauvre enfant tomba évanouie sur le divan.

— Hamid-Bey vous appelle, avait dit Emina, et ces trois mots avaient frappé Ansha comme une étincelle électrique. — Il m'appelle! donc il a retrouvé sa raison, donc il me revient, et voilà cette déplorable comédie terminée. — Et avec la rapidité qui n'appartient qu'à la foudre et au génie de la femme jalouse de son influence, Ansha s'était tracé aussitôt un plan de conduite, sans oublier rien de ce qu'il fallait avouer, ni de ce qu'il fallait cacher, ni de ce qu'il convenait de laisser subsister, mais en le modifiant. Elle ordonna à ses enfans de la suivre jusqu'à la porte de la chambre d'Hamid, de l'y laisser entrer seule, mais de la rejoindre aussitôt qu'ils entendraient sa voix. Elle fit son entrée l'air triste et grave, comme si elle n'avait aucun soupçon du changement survenu dans l'état de santé du bey, car c'eût été un aveu imprudent que de paraître considérer son appel comme un événement extraordinaire. Elle s'avança avec empressement, mais sans lever les yeux, jusqu'à ce qu'elle fût assez près de lui pour qu'il pût remarquer le jeu de sa physionomie. Alors, mais alors seulement, elle hasarda un regard, et ce regard lui apprit tout... ce qu'elle savait déjà. — Que vois-je! s'écria-t-elle en joignant les mains et en les élevant vers le ciel en signe de reconnaissance, que vois-je! Non, je ne me trompe pas, vous nous êtes rendu, noble Hamid. Ah! parlez-moi! que le son de votre voix chérie me confirme dans mon espoir, et que le saint prophète en soit loué!

Que cet accueil était différent de celui qu'Hamid venait de recevoir d'Emina! En fit-il la remarque? Peut-être, et pourtant, ne sachant pas encore au juste de quels lointains rivages il revenait, l'émotion d'Ansha le surprit plus encore qu'elle ne le toucha. Le bey avait à peine eu le temps de répondre aux questions que multipliait Ansha sur l'état de sa santé, sur sa faiblesse, ses maux de tête, etc., quand les enfans, fidèles aux instructions de leur mère, envahirent la chambre. Ansha, se tournant vers eux, leur cria aussitôt : — Accourez, mes enfans! venez auprès de votre père, il nous est enfin rendu; oui, il est rendu à nos pleurs et à nos vœux! — Aussitôt, joignant l'exemple au précepte, Ansha se précipita à genoux et les enfans firent de même, le tout au très grand ébahissement du bey, dont la curiosité

devint si vive qu'Ansha dut lui avouer, quoique avec les plus grands ménagemens, qu'il venait, pour la première fois depuis deux semaines, de reconnaître sa femme et ses enfans. — Ah! fit Hamid, ceci m'explique l'air effaré d'Emina, lorsque je lui demandais tantôt où vous étiez; la chère petite s'attendait sans doute à ce que j'allais débiter quelque sottise, et elle a été tout étourdie de m'entendre parler raison... Mais où est-elle maintenant, et que fait ma mère?

Heureusement pour Ansha ces deux questions furent faites en même temps, et elle put, négligeant la première, ne répondre qu'à la seconde et ouvrir par là une nouvelle voie à la sollicitude et à l'attention de son époux. La vieille dame était malade depuis plusieurs jours de l'inquiétude et des fatigues causées par l'état de son fils. Ansha s'apitoya longuement sur les angoisses et sur les souffrances morales et physiques de cette excellente mère, et elle s'y prit si bien, qu'elle chassa pour le moment de l'esprit d'Hamid toute autre pensée. Hamid s'enquit si on avait envoyé chercher un médecin pour la malade, à quoi Ansha répondit affirmativement. Il voulut savoir ensuite ce que pensait le médecin, et la question ne laissait pas d'être embarrassante, car le seul qu'on eût consulté était le bienheureux iman, qui ne pensait rien du tout au sujet de la malade ni de la maladie. Ansha dit cependant à ce propos beaucoup de choses qui ne signifiaient absolument rien, mais qui produisirent le résultat qu'elle attendait, c'est-à-dire qu'elles inquiétèrent le bey et détournèrent son attention.

Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces tendres épanchemens, pendant lesquelles Emina fut complètement oubliée. La première à s'en souvenir et à la nommer, ce fut pourtant Ansha, qui, se sentant à court de distractions et craignant que la mémoire ne revînt au bey, se hâta de prévenir le danger en s'écriant d'un ton chagrin : — Et où donc se tient-elle *encore, notre* Emina?

Cet *encore* était gros de perfidies. Il signifiait : « Emina ne vient que rarement dans cette chambre; elle a délaissé son malheureux époux! Nous qui passons nos jours et nos nuits à ses côtés, nous ne la voyons jamais; nous ne savons ce qu'elle devient. » Hamid-Bey, qui sentit vaguement l'accusation enfermée dans ce mot, essaya d'excuser sa jeune femme aux yeux de la trop susceptible Ansha. — Elle est peut-être auprès de ma mère, dit-il. — Peut-être bien, reprit Ansha avec empressement, comme si elle eût été heureuse de trouver un prétexte plausible aux absences réitérées d'Emina. — Va voir chez notre mère, dit-elle en s'adressant à sa fille aînée, et si tu ne la trouves pas, cherche-la dans la chambre où elle se tient d'ordinaire.

Si Ansha se fût adressée à Benjamin ou même à Fatma, l'un et l'autre, en véritables enfans terribles, n'eussent pas manqué de ré-

pondre par cette question incongrue : « Quelle chambre, maman? » Mais Anifé était une jeune fille fort intelligente pour son âge, et qui lisait couramment dans la pensée de sa mère. Aussi, loin de provoquer le moindre éclaircissement, elle répondit : — Oui, ma mère, je sais bien. — Et elle partit. Anifé débuta, comme sa mère le lui avait commandé, par la chambre de la vieille aïeule, à laquelle elle fit part en passant de l'heureuse révolution survenue dans l'état de son petit-fils. Elle s'informa ensuite de ce qu'était devenue Emina; ni la malade ni les femmes qui la servaient ne purent rien lui apprendre à ce sujet. Une femme introuvable dans un harem est un phénomène propre à y répandre l'étonnement et même l'inquiétude, car il n'y a que la citerne qui puisse abriter une femme turque en pareil cas. Les esclaves se répandirent dans les divers recoins du harem; mais ils furent dispensés de trop prolonger leur recherche. Dans la première pièce que l'on visita, on trouva Emina à la même place où nous l'avons laissée, étendue sur le divan, passant tour à tour d'un évanouissement à des spasmes cent fois plus douloureux. On l'entoura, on la déshabilla, on lui jeta de l'eau au visage, on lui tapa dans les mains, on l'accabla de questions qu'elle n'entendait seulement pas; rien ne fut négligé. Enfin, lorsqu'il fut constaté que la pauvre enfant était réellement fort malade, on la laissa tranquille. Un lit fut préparé, on l'y plaça, la négresse demeura auprès d'elle pour en prendre soin, et les autres femmes s'en allèrent vaquer à leurs affaires. La maladie d'Hamid-Bey avait frappé trop vivement toutes ces imaginations féminines, pour qu'une autre maladie, survenue à une époque si rapprochée de la première, pût prétendre à causer des impressions semblables.

Anifé se trouvait pourtant assez embarrassée. Elle ne savait comment il conviendrait à sa mère de présenter au bey l'accident arrivé à Emina. Elle résolut, dans sa perplexité, de ne lâcher que le peu de mots indispensables, et de s'en référer pour le reste à la physionomie si expressive d'Ansha. Quand elle rentra dans la chambre du bey, celui-ci demanda, non sans impatience, pourquoi elle avait tant tardé, et ce qu'elle avait fait d'Emina? Anifé s'excusa en assurant que l'aïeule l'avait retenue auprès d'elle pour avoir des nouvelles d'Hamid. — Quant à Emina, je ne l'ai pas ramenée, dit-elle, parce qu'elle est souffrante.

— Et qu'a-t-elle? interrompit vivement Hamid.

— Je ne sais. Elle dit qu'elle est souffrante, sans expliquer de quel mal.

— Je vais voir ce qui en est, s'écria Ansha en se levant, et je te donnerai ensuite des nouvelles exactes de son état.

Et là-dessus la chaste épouse, qui tenait à n'apprendre au bey

que juste ce qu'il lui convenait qu'il sût, se dirigea vers la chambre d'Emina, s'assura qu'elle ne pourrait lui donner de si tôt un démenti, et revint auprès de son mari, en affirmant que l'indisposition de la jeune femme n'avait aucune gravité. — Allons, il faut espérer que cela ne durera pas, dit le bey, et il soupa d'assez bon appétit. Il jouit encore pendant quelques instans de la société de son aimable famille, et le sommeil vint clore enfin cette journée de bonheur et de bien-être.

XII.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Emina était revenue de ses évanouissemens; mais il lui restait une faiblesse excessive, qu'augmentaient de moment en moment les spasmes et les suffocations auxquels la pauvre fille était en proie. Le moment arriva où, soit que la faiblesse eût vaincu l'agitation, soit que Dieu eût pris pitié d'elle, elle se résigna complétement à sa destinée. Dès lors elle fut plus calme; ce n'était pas le calme de la fermeté dans la résistance, ni le calme de la vie qui triomphe de mille vaines atteintes : c'était un calme non moins puissant, le calme du désespoir et de la mort. Quel qu'il fût pourtant, il eut pour résultat de rendre Emina à elle-même, de la tirer de cette atmosphère inquiète, agitée, fiévreuse, dans laquelle elle vivait depuis son mariage, et de la ramener à son naturel méditatif et élevé. Elle parvint petit à petit à détourner sa pensée des scènes d'amour et de jalousie qui l'obsédaient, pour se reporter en esprit aux jours plus sereins de son enfance. Elle se demanda alors ce qu'étaient devenues sa ferme confiance dans la sollicitude divine, sa certitude de ne jamais invoquer vainement le secours d'en haut, sa conscience de la présence continuelle d'un esprit tout puissant et parfait dans sa bienfaisance. La voix qui lui avait jadis révélé mille dangers inconnus, en lui enseignant les moyens de s'en préserver, s'était-elle tue, ou bien était-ce Emina qui avait cessé de lui prêter une oreille attentive? Du moment qu'elle se posait cette question, la réponse ne pouvait être douteuse, et Emina se reconnut franchement coupable d'oubli et d'indifférence pour tout ce qui n'était pas l'objet de son malheureux amour. Elle arriva sans peine à cette conclusion, que quelque bon, quelque grand que fût Dieu, il ne pouvait demeurer indifférent devant l'ingratitude et l'oubli d'une créature qu'il avait pris soin d'éclairer. — Je ne veux pas, s'écriait-elle ensuite, augmenter, en m'abandonnant à mon désespoir, la douleur de mon Dieu. Non, non, mon doux Seigneur, ne craignez pas pour moi; je ne fléchis pas sous le poids de mes maux, je ne me débats pas comme un enfant dépité et colère pour m'en délivrer. Le

mal que j'éprouve est devenu par ma faute un mal nécessaire, et soyez assuré que moi-même je le regarde comme un bienfait.

Et cette âme naïve, qui ne comprenait pas d'autre hommage que l'amour, s'efforçait de mettre d'accord ses sentimens et sa volonté pour ne pas affliger son Dieu. Elle y réussissait jusqu'à un certain point. Les forces physiques décroissaient à la vérité de jour en jour, son cœur ne battait plus qu'irrégulièrement, et chacune de ses pulsations était douloureuse. Sa maigreur et sa pâleur étaient si grandes qu'elles ne pouvaient plus guère augmenter; mais son regard, qui brillait parfois du feu de la fièvre, resplendissait aussi d'une inexprimable sérénité. Sa voix bien faible avait pris des inflexions si douces et si pénétrantes qu'elles allaient droit au cœur de ceux qui l'entendaient. Que le soleil de sa vie fût bien près de son couchant, c'est ce dont elle était parfaitement convaincue; mais la pensée de sa mort prochaine ne lui causait plus cette terreur instinctive qu'elle avait éprouvée au début de ses crises. Bien plus, depuis qu'elle avait renoncé à l'espoir de gagner cette partie dont son bonheur faisait l'enjeu, elle regardait la mort comme une amie envoyée par Dieu pour l'aider à atteindre le port en dépit des orages.

Assise sur son lit, qui était placé sous une fenêtre, accoudée sur le rebord de celle-ci, plus blanche que les blancs oreillers qui soutenaient sa tête affaiblie, Emina contemplait d'un œil tranquille les champs et les prairies qu'elle allait bientôt quitter. Ses anciennes pensées sur la mort l'occupaient à cet instant. — Qui m'eût dit, se demandait-elle, lorsque je vins en ces lieux le cœur tout rempli de regrets pour ma vallée et si mal disposée envers tout ce qui m'attendait, que j'y prendrais une si forte attache que je ne pourrais la briser sans mourir? Qui m'eût dit qu'au moment de quitter la vie, mes plus vifs regrets ne seraient ni pour ma vallée, ni pour aucun de ceux que j'y ai laissés, que je songerais à peine à Saed? Pauvre Saed! m'aime-t-il encore? Et moi, l'ai-je jamais aimé? Oui, comme j'aime mon frère, mais non pas comme j'aime mon mari.

Et quand elle arrivait à cette conclusion, les joues pâles de la malade se coloraient d'un éclat passager. Puis, se reprochant ce retour aux émotions qui lui avaient fait tant de mal, elle s'absorbait dans la pensée de sa fin prochaine.

La gravité de l'état d'Emina n'était ignorée que d'un seul des habitans du harem, et Ansha, en vue d'un but nouveau, couvait avec une rare sollicitude cette bienheureuse ignorance. Tantôt elle prenait son plus jeune fils sur ses genoux, et, regardant tristement Hamid, elle s'écriait : — Quand donc donneras-tu un frère à cet enfant? Il s'ennuie d'être seul. — Tantôt elle soupirait, secouait la tête et disait comme emportée par le sentiment : — Ah! je crains

bien qu'Emina ne réalise jamais notre espoir! — Après être revenue plusieurs fois à la charge et avoir arraché au bey cette parole d'une superbe insouciance : « Bah ! je suis jeune, et j'ai le temps d'aviser, » elle jugea enfin le moment favorable pour faire un pas en avant. — J'ai reçu hier, dit-elle, la visite de ma cousine la femme d'Osman-Bey (un des conseillers du pacha) et de sa fille. Sais-tu, seigneur, quel est le plus ardent désir de ma parente et de son mari? C'est de te donner leur fille. Elle aura une belle dot, elle a été élevée simplement, elle jouit d'une santé robuste, et celle-là, je t'en réponds, te donnera un enfant avant la fin de la première année. Que n'ai-je vu Emina avant son mariage! Je t'aurais fait part de mes craintes, et peut-être n'eusses-tu pas dédaigné de les prendre en considération.

— J'en doute, répondit froidement le bey, car Emina me plut dès le premier jour que je la vis, et même elle me plaît encore.

— Faudra-t-il donc que j'enlève tout espoir à mes cousines? Ce sera un coup terrible que je leur porterai.

— Je ne dis pas cela, reprit Hamid avec empressement, dans ces sortes de choses il ne faut rien précipiter.

Laissant Hamid-Bey sous l'impression de ces ouvertures intéressées, Ansha se rendit près d'Emina et lui parla de fêtes prochaines qu'on préparait. — Des fêtes! dit Emina, pendant la maladie d'Hamid-Bey! Et qui donc pourrait en donner? — Oh! non pendant sa maladie, mais après son rétablissement. Celui qui les donnera, c'est Hamid-Bey lui-même pour célébrer son mariage. — Emina écoutait Ansha avec une surprise douloureuse. Heureusement pour elle l'excès de sa faiblesse la préservait d'agitations trop poignantes. Elle se dit que peut-être la nouvelle était fausse, et elle se reposa dans cet espoir.

Ansha avait bien jugé que la maladie de la grand'mère la mettrait à l'abri de beaucoup d'indiscrétions; mais on ne s'avise jamais de tout, et à la place de la vieille dame il y avait de petits enfans dont la langue était aussi fort déliée. Un jour le bey apprit par ses enfans qu'Emina ne l'avait pas quitté pendant ses jours et ses nuits de souffrance; il sut qu'à la requête d'Ansha l'iman était venu le visiter, et qu'enfin celle-ci avait pris le parti d'éviter la chambre du malade, parce qu'elle n'aimait pas l'odeur des drogues. Hamid fut profondément touché de ce qu'il venait d'apprendre au sujet d'Emina. — Elle sera tout simplement malade de fatigue, la pauvre chère petite, se dit-il. Et moi qui ne l'ai pas même remerciée de ses soins! Mes premiers pas me porteront auprès d'elle. — Hamid réfléchit ensuite à l'étrange réserve d'Ansha, et il conçut sur sa sincérité des soupçons qu'il se promit de dissimuler et de vérifier au plus tôt. — Serait-il possible qu'Ansha fût jalouse d'Emina et qu'elle essayât de m'en

éloigner? — Question naïve, et qui prouve combien la sagacité de l'homme est aisément déroutée par la malice féminine!

Malheureusement le pauvre Hamid avait affaire à forte partie. A peine Ansha eut-elle jeté les yeux sur lui, qu'elle s'aperçut des soupçons qu'on lui avait inspirés. Elle interrogea les enfans et en apprit tout ce qu'elle voulait savoir. Elle ne les gronda pourtant pas, d'abord parce que le mal était fait, et ensuite parce qu'elle savait bien que la vérité ou du moins quelques fragmens de la vérité devaient se faire jour tôt ou tard, qu'elle y était dûment préparée, et que le moment lui semblait assez opportun pour affubler ces membres épars de la vérité du costume étrange qu'elle leur destinait. Elle fit un long récit destiné à justifier l'intervention de l'iman et à expliquer la guérison d'Hamid, livré, disait-elle, au démon de la folie, qui avait exigé pour proie, en l'abandonnant, une des femmes du bey quelque peu sorcière, Emina. Ansha s'attendait à des exclamations, à des réflexions, à des objections, pendant qu'elle débitait cette étrange histoire; mais elle attendit en vain. Après quelques momens de silence, le bey déclara un peu sèchement qu'il regrettait de ne pas avoir connu plus tôt le véritable état des choses, mais que mieux valait tard que jamais, et qu'il s'occuperait incessamment d'éclaircir ce mystère. Il fit ensuite un petit mouvement de tête accompagné d'un gracieux sourire semblable à celui avec lequel les monarques d'Occident ont pour coutume de congédier leurs visiteurs. Ansha, qui le comprit, s'inclina profondément, et, marchant à reculons, elle se retira passablement intriguée.

— Que se passe-t-il dans son esprit? — se demandait-elle à chaque instant. Une seule chose ressortait pour elle des paroles et des façons d'Hamid-Bey : c'est qu'il n'abondait pas dans son sens. En réalité, dans tout le galimatias débité avec une rare assurance par Ansha, le bey n'avait remarqué qu'une chose : l'iman s'était mêlé de ses affaires beaucoup plus que cela ne lui convenait, et une affaire dans laquelle l'iman avait trempé ne pouvait aboutir à rien de bon. Qu'Emina fût sorcière, il ne le crut pas un instant; mais qu'elle pût être victime d'un tour de sorcellerie joué par l'iman, cela lui semblait infiniment plus vraisemblable. Ansha avait-elle trempé dans le complot? Cela n'était pas impossible non plus. Son alliance avec l'iman la dépouillait comme par enchantement de tout son prestige, et une fois le soupçon et la défiance entrés dans l'esprit d'Hamid, ils devaient y croître et s'y fortifier d'autant mieux qu'ils en avaient été plus longtemps exclus. Le résultat de ses réflexions fut donc d'abord qu'Emina lui avait sauvé la vie et qu'elle l'avait soigné avec une tendresse incomparable, puis qu'elle

était actuellement la victime de cette tendresse, enfin qu'Ansha s'était liée contre elle avec l'iman, qu'Ansha le trompait. C'était tout un édifice qui s'écroulait, entraînant sous ses ruines quinze années de bonheur et de confiance; c'étaient aussi les fondemens d'un nouvel édifice, d'un nouveau temple que le bey posait dans son cœur, temple dont Emina allait devenir l'idole. Malheureusement il y avait loin de la base au couronnement, et la mort était proche.

Sourd aux remontrances et aux supplications d'Ansha, qui le conjurait de ménager ses forces à peine renaissantes, Hamid quitta son lit et alla voir Emina. Il ne la trouva pas seule, car, alarmée des rapports qu'on lui faisait tous les jours, la vieille aïeule s'était fait transporter chez sa belle-fille, qu'elle ne quittait plus. Hamid s'était promis d'avoir avec sa jeune femme une explication franche et complète. Il comprenait à cette heure qu'Emina n'était pas heureuse, et il voulait enfin savoir pourquoi; mais à peine l'eut-il regardée, que cette pensée s'évanouit. Il ne s'attendait pas à la voir ainsi, et ce fut à peine si, en contemplant ces traits altérés, ces yeux devenus plus grands et brillant d'un sombre éclat, cette taille penchée et ce teint de marbre, c'est tout au plus, dis-je, si quelques larmes ne mouillèrent pas sa paupière. Malgré le trouble que la présence inopinée d'Hamid lui causait, Emina ne tarda pas à s'apercevoir de son émotion. Elle le vit se lever; elle crut remarquer des larmes dans ses yeux. Ce fut alors que la pauvre enfant, rassemblant toutes ses forces et implorant le secours de son Dieu, étendit vers Hamid son bras amaigri, saisit la main qu'il s'empressait de lui tendre, et dit en la portant tout doucement à ses lèvres : — Permets-moi de te demander une grâce.

Et elle le regardait d'un œil à la fois si suppliant et si tendre, que le bel Hamid n'y tint plus : — Tout ce que tu voudras, mon enfant; tout ce que je possède, moi, mon sang, ma vie, je n'ai rien à te refuser.

— Promets-moi d'attendre encore quelques semaines avant de te... de...

Et voyant qu'Hamid la regardait avec anxiété, cherchant à lire sa pensée dans son regard, elle ajouta par un effort désespéré : — De ne pas amener de si tôt une autre femme ici!

Hamid était encore très faible, et son corps, bien qu'un peu amaigri, n'était pas des plus légers. Cependant à peine avait-il entendu ces mots, qu'il bondit de surprise et de colère. — Une autre femme! s'écria-t-il, une autre femme! et qui y songe? D'où te vient cette idée, mon enfant? Sois tranquille, il ne viendra pas de femme ici ni maintenant, ni plus tard, à moins que toi-même ne l'ordonnes.

— Merci, Hamid, murmura Emina, merci; tu m'as fait plus de bien que je n'en attendais encore en ce monde. Maintenant va te reposer, et n'abuse pas du retour de tes forces.

Hamid profita de l'avis, et, à vrai dire, il lui tardait d'être seul pour éclater à son aise. Il fit signe qu'on ne le suivît pas, et il rentra chez lui.

Ansha avait été un des muets témoins de cette scène. Elle se contint; mais le diable, comme on dit, n'y perdait rien. — Te voilà bien fière et bien joyeuse, pâle sorcière que tu es! pensa-t-elle en arrêtant un sombre regard sur Emina; mais il me reste encore assez d'haleine pour souffler sur ta joie et pour l'éteindre.

A partir de ce jour, Hamid passa tous les matins et tous les soirs une heure auprès d'Emina, lui prodiguant tous les témoignages d'affection dont sa pauvre âme était depuis longtemps affamée. Ansha, presque toujours présente, ne laissait échapper aucune occasion de verser quelques gouttes de fiel sur ce miel qui l'importunait fort. Un jour entre autres, elle crut avoir trouvé le moyen de détruire la confiance et la tendresse qu'Hamid-Bey paraissait avoir rendues à Emina. Prenant la parole au milieu d'un de ces silences qui s'établissent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse auprès des malades, elle dit d'un air dégagé : — J'ai des nouvelles à t'apprendre d'un de tes anciens amis, Emina; Saed, le beau Saed, se marie. — Puis elle ouvrit tout grands des yeux pleins de malice, pour jouir du désordre où pareille nouvelle allait jeter Emina; mais Emina ne l'entendit seulement pas, et lorsqu'Ansha, qui avait vainement attendu la crise désirée, se décida à répéter sa phrase en élevant la voix et en se penchant vers sa rivale inattentive, celle-ci se contenta de répondre : — Ah! se marie-t-il? J'en suis bien aise. Pourvu que ce mariage le rende heureux!

Ce fut le tour d'Ansha de se mordre les lèvres, mais cela ne remédiait à rien.

Cependant Emina ne se plaignait plus. Ce n'est pas que ses douleurs fussent moins vives, mais elle voyait que son mari souffrait de la voir souffrir, et, satisfaite de l'affection dont cette sensibilité était le témoignage, elle tâchait de l'épargner. Hamid-Bey, de son côté, dont la sensibilité, quoique éveillée cette fois, n'avait rien d'excessif, se persuada aisément qu'Emina se trouvait mieux, puisqu'elle se plaignait moins. Les jours s'écoulaient ainsi, et le mal de la pauvre petite faisait de rapides progrès.

XIII.

La moisson était achevée, les travaux des champs chômaient faute de travailleurs, car on était dans le mois de ramazan, époque consacrée au triomphe de la paresse musulmane. N'ayant pas grand'chose à faire dans ma vallée, je pris le parti de visiter la province voisine, et un beau matin, montant à cheval, accompagnée d'une suite convenable, je me dirigeai vers le sud-est. Après quelques jours de marche, nous devions atteindre la ville où Emina prenait jadis des bains; mais la chaleur avait été si accablante pendant une grande partie du jour, que nous prolongeâmes notre repos de midi, et que la nuit nous surprit en pleine campagne. — Trouvons de l'eau et des pâturages pour nos chevaux, dis-je au guide, et arrêtons-nous ici. — Encore quelques pas, *bessadée*, répondit-il; nous touchons à un joli village où rien ne nous manquera. — Je voyais en effet des feux à quelque distance, et je me rendis aux vœux du muletier, ce dont je n'eus pas à me repentir. Quelques minutes plus tard, nous nous trouvions au milieu d'un petit groupe de maisons bâties en planches, à l'aspect assez misérable, comme l'ont d'ailleurs toutes les maisons de l'Asie-Mineure. Nous marchions encore, que déjà nous étions entourés des principaux habitans de l'endroit, chacun nous suppliant de lui donner la préférence sur son voisin; mais notre conducteur, paraissant regarder notre choix comme arrêté de toute éternité, éconduisit tous les prétendans moins un, dont c'était l'imprescriptible droit de nous héberger. Nous nous laissâmes faire, et bientôt nous fûmes introduits sur une espèce de balcon ouvert, dont le plancher était abondamment garni de tapis, de matelas et de coussins. Le souper fut promptement servi, après quoi, m'excusant sur la fatigue de la journée, je demandai la permission de me retirer. Le maître du logis me conduisit dans son harem, où je fus reçue par une fort belle dame un peu sur le retour, et par un bataillon de servantes dépouillées, débraillées, les pieds et les jambes nus. — Reposez-vous, me dit mon hôte, et demain j'aurai une grande grâce à vous demander. — Bon! fis-je à part moi; quelque marmot à guérir, ou une vieille femme qui veut avoir son quatorzième enfant!

Le lendemain matin, je venais de quitter mon lit, lorsque mon hôte frappa à ma porte. Je m'habillai à la hâte et j'allai lui ouvrir. Après s'être enquis avec une bonne grâce et un empressement parfaits de la manière dont j'avais passé la nuit, de la qualité de mes matelas et de la température de ma chambre, comme s'il n'avait eu d'autre pensée que d'assurer mon bien-être, il prit tout à coup

un air sérieux et presque ému pour me dire : — Je vous ai prévenue hier que j'aurais une grande grâce à vous demander; me permettez-vous de m'expliquer?

— Assurément, lui répondis-je, et vous pouvez compter en tout cas sur ma bonne volonté et sur mon désir de vous obliger.

— Vous autres Européens, vous pouvez tout ce que vous voulez, — reprit mon hôte avec emphase. Et, sans écouter les protestations d'impuissance que me dictait l'esprit de vérité, il poursuivit :

— J'ai épousé, il n'y a pas encore un an, une jeune fille que j'aime de tout mon cœur et qui est très malade. Si vous parveniez à la guérir, vous me rendriez le plus heureux des hommes, et ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes. J'ai dans mon étable une paire de buffles magnifiques, et...

— Laissons vos buffles dans leur étable, et dites-moi de quel mal souffre votre femme.

— C'est un mal extraordinaire. Elle ne se plaint jamais, et pourtant elle dépérit de jour en jour. J'ai mes idées sur ce mal-là cependant.

— Et quelles sont vos idées? Vous plairait-il de m'en faire part?

Là-dessus Hamid-Bey, car c'était bien lui, me raconta l'aventure des Kurdes, ses blessures et leur suite, l'intervention de l'iman et la maladie d'Emina, ajoutant qu'il soupçonnait ce dernier d'avoir ensorcelé sa jeune femme. Ma première pensée fut, je l'avoue, que si l'iman n'était pas sorcier, il pouvait bien être empoisonneur. Je ne sais comment cela se fit, mais la figure de la belle dame un peu sur le retour qui m'avait reçue la veille me revint à l'esprit, et je demandai si ce formidable iman n'aurait pas dans le harem quelque secrète accointance, et si son mauvais vouloir au sujet de la jeune malade n'avait pu faire alliance avec la jalousie de quelque rivale.

Le bey parut émerveillé de ma pénétration. — Je le savais bien, s'écria-t-il, que vous autres Européens vous pouvez tout et savez tout! Vous ne faites que d'arriver, et voilà que vous me demandez juste ce que je me demande à moi-même depuis que je connais la maladie de cette pauvre petite. Que vous répondrai-je pourtant? Quels sont les rapports de ce diable d'iman avec chacune de mes femmes? C'est ce que j'ignore; car sans cela ces rapports auraient cessé depuis longtemps. Quels sentimens éprouvent ces femmes les unes pour les autres? C'est aussi fort difficile à dire. Elles ont l'air de s'aimer tendrement, mais qui sait? Les femmes sont si rusées! Ce qui est certain, c'est que mes soupçons sont éveillés sur l'un comme sur l'autre des sujets auxquels vous venez de faire allusion, et que s'ils viennent à se confirmer!... Il y aura ici des mécontens! — ajouta-t-il en riant d'un air qui n'était pas gai du tout. Je vis bien

que je ne tirerais pas de mon hôte des renseignemens plus précis, et je le priai de me conduire sans plus tarder auprès de la malade.

J'ai dit ce qu'était Emina, et je n'ai pas à la montrer maintenant telle qu'elle m'apparut ce jour-là; mais ce dont on ne saurait se former une idée, c'est l'accueil tendre et caressant que les femmes turques font d'ordinaire à l'Européenne qui passe auprès d'elles. Or, si cet accueil m'a toujours émue, de quelque part qu'il me vînt, jugez de ce que j'éprouvai lorsque je vis cette enfant, si belle encore, quoique mourante, si naïve, si résignée, si digne de pitié, me sourire avec une expression de contentement impossible à rendre, joindre ses petites mains comme pour applaudir à la bonne fortune qui m'amenait à elle, et répéter à plusieurs reprises d'une voix brisée, mais joyeuse: — Sois la bienvenue! Que Dieu te protége et te récompense! Oh! sois la bienvenue! Mon Dieu, merci!

Je m'assis auprès d'elle; elle me prit la main avec vivacité et la garda. Je fixai mes yeux sur elle avec une attention douloureuse. Elle comprit, à la façon dont je la regardais et dont son mari me regardait à son tour comme pour lire dans ma pensée, qu'il s'agissait de sa santé. — Oh! fit-elle, docteur!... — Le lecteur peut rire, et je l'y autorise de grand cœur; mais rien ne prête moins à la plaisanterie en Orient qu'une femme exerçant la médecine, et dans les villes de l'intérieur ce sont toujours des femmes grecques ou arméniennes qui ont la clientèle des harems. A Constantinople aussi, dans le palais même du sultan et malgré ses docteurs attitrés, ce fut une femme médecin comme moi, et peut-être un peu moins que moi, qui eut naguère l'insigne honneur d'arracher la sultane-mère à une mort qui paraissait inévitable.

Je commençai alors mon interrogatoire, et je n'eus pas de peine à reconnaître que la pauvre enfant était à la dernière période de cette affreuse maladie de cœur qu'on nomme anévrisme. Il n'y avait d'ailleurs qu'à regarder son corsage, qui se soulevait sans rhythme ni régularité, il n'y avait qu'à approcher l'oreille de son sein, dont on entendait nettement l'artère crépitante, pour ne conserver aucun doute sur ce triste sujet. Je remarquai pourtant une certaine hésitation dans les réponses d'Emina, un certain embarras lorsque le bey joignait ses questions aux miennes, qui me firent désirer de l'entretenir seule. Je dis donc au bey que les femmes ne parlaient jamais librement de leurs maux en présence d'un homme, ce qu'il eut l'air de comprendre parfaitement et de trouver fort juste. Il s'excusa même d'être resté jusque-là, et nous dit en se retirant qu'il attendrait dans une pièce contiguë que nous le fissions appeler.

Quand nous fûmes seules, Emina m'ouvrit tout entier ce cœur si riche et si pur, que j'ai cherché à faire connaître. Elle commença par

me passer son bras autour du cou, puis, me regardant fixement avec un sourire que je puis, sans tomber dans le dithyrambe, appeler angélique, elle m'embrassa au front, et promena doucement ses petites mains sur mes joues en m'appelant tour à tour sa mère, sa fille et sa sœur. — Je t'aime, me disait-elle, oui, je t'aime; j'ai souvent, si souvent prié Dieu de m'envoyer une personne comme toi pour m'enseigner à mourir!... car, je le sais bien, je vais mourir!... Non, non, ne perds pas le temps à tâcher de me faire vivre; c'est fini, vois-tu, tout à fait fini, et je n'en suis pas trop fâchée. Il est une question que je me suis faite bien des fois, au commencement de ma maladie : mourrai-je sans savoir ce que c'est que d'être heureuse? Cette pensée me tourmentait, me désolait, oh! bien plus que je ne puis le dire; mais Dieu m'a répondu en m'envoyant le bonheur. N'est-ce pas là une aimable réponse? Un bonheur bien court, mais aussi doux, aussi complet que court. Mon mari m'aime maintenant! ajouta-t-elle avec un petit accent de triomphe. As-tu vu qu'il m'aime? Est-ce ainsi qu'on aime chez toi? — Oui, répondis-je en laissant tomber la dernière question, je suis sûre qu'il t'aime de tout son cœur. — Enfin! reprit-elle. Ah! s'il avait pu m'aimer tout de suite, je n'en serais pas où je suis! Mais tu ne sais pas tout ce qui m'est arrivé? Laisse-moi te le conter.

Et là-dessus, tout en s'interrompant bien des fois pour reprendre haleine et pour attendre que les battemens de son cœur s'apaisassent, elle me conta tout, la chère enfant, tout ce que je viens de raconter moi-même, et bien d'autres choses encore que je tais, parce que je ne suis pas Emina, et qu'elle seule pouvait les dire comme elle les disait. Elle me parla ensuite de ses pensées sur la mort. — Je suis bien persuadée, me dit-elle, que mourir, ce n'est pas seulement cesser de vivre. J'ai souvent entendu parler d'un lieu de délices où les bons musulmans se retrouvent dans la société du prophète; mais on ne m'a jamais dit que les femmes y entrassent. Et puis je ne comprends pas bien comment ces justes peuvent jouir de tout ce bonheur, pendant que leurs corps pourrissent dans la terre. Comment se promènent-ils dans ces beaux jardins? comment respirent-ils les parfums de ces fleurs suaves? comment goûtent-ils à ces fruits délicieux? J'ai entendu dire que les Francs pensaient autrement que nous à ce sujet et qu'ils savaient avec certitude les choses de l'autre vie. On m'a dit aussi que selon eux les femmes étaient admises dans les jardins des fidèles, et voilà pourquoi j'ai tant prié Dieu de m'envoyer quelqu'un de cette nation bienheureuse qui possède une certitude si rassurante, et Dieu m'a exaucée. Ah! qu'il est bon! et que je l'aime! Comment donc as-tu fait pour venir jusqu'à ce village où nul voyageur ne passe jamais? Je suis sûre qu'hier encore tu ne comp-

tais pas t'arrêter ici, mais c'est Dieu qui t'a amenée vers moi. Chère sœur, chère amie, à présent que je t'ai dit tout, parle à ton tour, éclaire-moi.

Que lui dire, mon Dieu? J'aurais voulu voir un missionnaire à ma place, et pourtant l'esprit d'un homme n'eût-il pas froissé cette âme si neuve et en même temps si susceptible? Moi aussi, je me recommandai à Dieu, je lui demandai des lumières et du tact; puis je dis à la pauvre enfant tout ce qui me parut clair, facile à saisir et surtout consolant. Je composai de mon mieux un catéchisme à l'usage d'une femme turque dont les jours sont comptés, et je tâchai de ne jamais oublier que j'étais dans un harem, ni que je parlais à une mourante de quatorze ans non encore révolus. A ma place, un membre de la société biblique, tel qu'on en rencontre en si grand nombre chez les Juifs, les Druses, les Métualis, les Arabes et même chez les catholiques de Syrie, eût été fort content de lui-même. Ma néophyte ne perdait pas un mot de ce que je lui disais, elle comprenait vite et bien, et la sérénité semblait descendre dans son cœur à mesure que le son de ma voix frappait son oreille.

Lorsque je dis à Emina qu'il me fallait la quitter, la pauvre petite s'empara de moi, me pressa contre son cœur, et me supplia de rester encore. — Tu ne m'as pas encore tout dit, s'écria-t-elle, et j'ai encore tant de choses, et des choses si importantes, à te demander! — Interroge-moi donc, mon enfant, et je te répondrai. — Oh! non, pas à présent, je n'en ai pas encore le courage, et puis je me sens trop faible. Reste, je t'en conjure, reste encore, et Dieu te bénira.

Le moyen de refuser? Je cédai et d'autant plus aisément, qu'Emina avait évidemment besoin de repos. Je l'aidai à se recoucher, puis je sortis en lui promettant de revenir dans quelques heures. Je décommandai le départ, et je me retirai dans ma chambre pour me recueillir. Je ne fus pourtant pas longtemps seule. J'avais complétement oublié que mon hôte exerçait sa patience dans une chambre voisine de celle d'Emina. Le silence qui avait succédé au murmure de notre conversation lui avait annoncé la fin de notre conférence, et il venait en apprendre le résultat. En Europe, j'eusse commis une impolitesse, sinon même une impertinence; en Orient, on est parfaitement libre d'oublier ceux dont on n'a aucun motif de se souvenir. Hamid-Bey ne me parut en effet nullement offensé; mais il était inquiet, car il pensait, et avec raison, que j'eusse mis plus d'empressement à lui porter de bonnes nouvelles. — Eh bien! me dit-il en entrant, vous l'avez vue; qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondis-je froidement (j'étais à cette heure-là fort irritée contre le bel Hamid), qu'elle est perdue.

— Perdue! répéta-t-il vivement.

Je m'étais attendue à quelque bruyante démonstration de douleur, que je déclarais d'avance affectée, et qui devait me donner le courage de poursuivre jusqu'au bout ma méchante entreprise, car j'étais montée tout à fait au cruel; mais les choses se passèrent autrement que je ne l'avais prévu. Après cette exclamation arrachée par la surprise, Hamid-Bey se tut. Il baissa les yeux, son visage demeura immobile, sa respiration ne parut subir aucun trouble, mais une pâleur livide se répandit comme un voile sur ses traits, qui semblèrent subitement vieillis de dix ans. Je le regardai en silence, et l'envie de lui faire tout le mal que je pouvais s'évanouit; mais lui, qui ne se préoccupait pas du tout de l'effet qu'il produisait sur moi, et qui ne savait seulement pas si j'avais des yeux pour le voir et un cœur pour plaindre sa femme, rompit enfin le silence pour me dire d'une voix calme : — Et de quel mal se meurt-elle?

Mon mauvais vouloir se réveilla. Il le demande, le malheureux! Il ne comprend donc rien! — Cela me paraît étrange de vous entendre m'adresser cette question. De quel mal se meurt-elle, dites-vous? Eh! mon Dieu! elle se meurt d'amour pour vous, quoiqu'à vrai dire je ne voie pas.....

Non, il n'y a pas d'indignation qui pût tenir contre le naïf étonnement du pauvre bey!

— Mais, dit-il, j'ai aimé Emina du premier jour que je la vis...

— Je ne vous dis pas non : vous l'aimiez d'une certaine façon, parce qu'elle était jeune et jolie, et vous auriez aimé de même toute autre femme aussi jeune et aussi jolie qu'elle; mais ce n'est pas ainsi qu'Emina voulait être aimée, et, tenez, vous ne l'aimiez pas comme vous aimez Ansha.

— Ansha! comme j'aime Ansha! dites-vous? mais ceci est encore plus extraordinaire. Je ne l'aime pas du tout, Ansha, et la preuve, c'est que j'ai épousé Emina.

L'*imbroglio* allait en se compliquant de plus en plus. Il me fallut beaucoup de temps et non moins de patience pour lui faire comprendre qu'Emina souffrait d'être traitée par lui comme une enfant, comme un jouet, une occasion de plaisirs, et non pas comme une amie, une égale, une compagne de cœur. — Allah! s'écriait-il à chaque instant et m'interrompant à chaque phrase; Allah! Emina jalouse d'Ansha! Qui l'aurait jamais pensé! Allah! Être aimée comme Ansha! Allah!

Il fallut aussi beaucoup d'efforts pour déloger de son esprit la pensée de l'iman sorcier. — Vous verrez, répéta-t-il à plusieurs reprises, vous verrez que les machinations de ce diable d'homme sont pour quelque chose dans tout ceci. Il n'y a que le diable qui puisse

inspirer de semblables pensées à une jeune femme. — Le fait est qu'Hamid eût été comparativement heureux de pouvoir attribuer à un autre que lui le malheur d'Emina; mais, quoique fort adoucie à son égard, je ne poussai pas la complaisance jusqu'à lui donner satisfaction sur ce point, et je lui déclarai nettement qu'il ne pouvait rejeter sur personne la responsabilité des événemens. Je conclus en disant qu'aucune puissance humaine ne pouvait lui rendre sa femme, qu'il devait mettre tous ses soins à adoucir les derniers instans qu'ils avaient encore à passer ensemble. Emina possédait un tour d'esprit, une intelligence élevée dont lui-même n'avait aucune idée, et qui dans d'autres circonstances eût pu lui paraître ridicule. Emina se préoccupait fort de Dieu et de la vie qui l'attendait au-delà du tombeau; elle avait à ce sujet des idées qui se rapprochaient beaucoup plus des nôtres que des siennes; vraisemblablement elle lui en dirait quelque chose, et je l'engageai de toutes mes forces à ne pas la contredire là-dessus, et surtout à ne pas lui répondre avec légèreté, ce qui serait pour son cœur la dernière et la plus fatale blessure, à l'écouter patiemment, sérieusement, à se donner l'air de la comprendre et d'entrer dans ses sentimens.

— J'y entrerai de bonne foi, répondit-il d'un air triste et soumis dont je lui sus bon gré. — J'ai toujours pensé, ajouta-t-il, qu'Emina avait une forte tête, et qu'il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire. Je croirai ce qu'elle me dira de croire, pour lui faire plaisir d'abord, et ensuite parce que je suis sûr qu'elle a raison. Oui, elle a toujours eu raison, la chère petite..., excepté pourtant, ajouta-t-il en revenant à son idée fixe, excepté lorsqu'elle a cru que j'aimais Ansha! Allah!

Nous causions encore, lorsqu'une esclave vint m'avertir qu'Emina m'attendait. Je me levai. — Puis-je vous accompagner auprès d'elle? me demanda timidement le bey.

Réfléchissant à mon tour qu'il serait plus à son aise pour lui parler de son amour si je n'étais pas présente, je lui proposai de me précéder de quelques instans, lui promettant de le rejoindre bientôt; mais s'il est vrai que les Orientaux ont l'affectation de la dignité, s'il est vrai que dans les circonstances ordinaires ils aiment à se montrer toujours graves et immobiles, il n'est pas moins certain qu'une fois lancés dans la voie de l'émotion, ils ne s'y arrêtent jamais pour lire dans les yeux du spectateur l'effet produit par leur bon ou par leur mauvais jeu. Hamid n'accepta pas ma proposition, parce qu'il voulait, dit-il, que je pusse le mettre immédiatement à la porte, si sa présence ou ses discours fatiguaient Emina. — Il ne me manquerait plus maintenant, ajouta-t-il, que d'empirer son état par les témoi-

gnages de mon amour, et de ne m'en apercevoir, selon mon habitude, que trop tard !

Nous allâmes donc de conserve chez Emina, que je trouvai un peu plus faible que dans la matinée, mais encore plus sereine et plus paisible. Elle nous tendit les mains en souriant du plus loin qu'elle nous aperçut. Je m'avançai vers elle, mais le bey ne m'attendit pas. Traversant la chambre en deux enjambées, il fut en un clin d'œil à ses côtés. Les sentimens qui l'agitaient étaient si clairement écrits sur son visage, que son action me parut toute simple, et c'était pourtant une action incroyable de la part d'un mari turc vis-à-vis de sa propre femme. Il fit bien plus, car il s'agenouilla devant elle, lui passa un bras autour de la taille, cacha son visage contre ses genoux, et répéta plusieurs fois ces seuls mots : Pardon ! pardon !

— Pardon, dis-tu? interrompit la douce voix d'Emina. Pourquoi me dire cela, Hamid? En quoi m'as-tu offensée, et que puis-je te pardonner?

— Je t'ai fait bien du mal sans le savoir, je ne t'ai pas montré assez combien tu m'étais chère, combien je te préférais à tout dans le monde, et voilà où ma stupidité t'a menée ! Et maintenant on me dit qu'il est trop tard !

— Il ne fallait pas lui dire cela, me dit Emina avec un léger accent de reproche, qui ne me toucha pourtant guère, tant il me restait encore de mon endurcissement primitif. La réponse du bey produisit sur moi plus d'effet. — Si elle devait me le dire, elle a bien fait de me le dire. Il faut que je sache bien tout ce que j'ai fait, que toute illusion soit détruite, afin que je puisse déplorer jusqu'à mon heure dernière mon fatal aveuglement.

Je ne sais quel frisson me saisit lorsque Hamid-Bey prononça ce mot *afin*. Je tremblais qu'il n'ajoutât : « afin de ne pas commettre une autre fois la même erreur; » mais non, gloire et justice lui soient rendues, s'il le pensa, il ne le dit pas, et franchement je ne crois pas que l'idée lui en fût venue.

Emina me rappela qu'elle avait encore plusieurs questions à m'adresser, et le bey offrit de se retirer; mais sa femme s'y opposa. — Si notre entretien est salutaire, dit-elle, pourquoi t'en priverais-je? D'autre part, si tu blâmes le parti que je voudrais prendre, tu me le diras, et je m'arrêterai, car, au prix de mes espérances les plus chères et du bonheur éternel lui-même, je ne voudrais pas te désobéir pour la première fois de ma vie.

— Je reste donc, répondit Hamid, mais pour tâcher de t'imiter, non pour te juger.

Emina me demanda alors si, d'après ma foi, les femmes étaient séparées des hommes pour l'éternité. Je l'assurai que non. — Et en

supposant, ajouta-t-elle, que je fusse jugée digne d'entrer dans votre paradis, Hamid-Bey ne pourrait-il m'y rejoindre un jour?

Il fallut bien lui dire que cela dépendait d'abord d'Hamid lui-même et de Dieu ensuite, qui toucherait peut-être son cœur, si ce cœur n'était pas trop endurci. — Mais moi-même, ajouta Emina, ne puis-je contribuer à lui obtenir ce bonheur?

Je lui répondis qu'elle le pouvait, que son mari avait encore, selon toutes les probabilités, un long avenir devant lui, et qu'il avait à passer par bien des épreuves avant de paraître devant Dieu, mais qu'elle-même, une fois admise et établie dans la société des justes, pourrait intercéder auprès de Dieu en faveur de l'époux chéri qu'elle laissait sur cette terre, que Dieu écoutait les prières de ses élus, et qu'Hamid lui serait sans doute redevable de son salut éternel.

— Ah! que tu me fais de bien en me disant cela! s'écria-t-elle. Entends-tu, Hamid? Quand une bonne pensée te viendra dorénavant, ne la repousse pas, mais songe que c'est Dieu qui te l'envoie pour exaucer mes prières. Et je le prierai tant!... Je sais bien, moi, qu'il écoute toujours les prières qu'on lui adresse du fond du cœur. Veux-tu savoir ce que je lui ai souvent demandé depuis que je m'attends à mourir? Je lui ai demandé de m'envoyer à ma dernière heure une personne capable de dissiper mes doutes sur la vie future. Qu'en penses-tu?... Et que crois-tu que je me sois dit à moi-même, lorsque tu m'amenas cette dame?

Hamid-Bey parut frappé de cette coïncidence, et Emina, qui s'en aperçut, prit courage. — Je ne te demande pas de songer souvent à moi, ajouta-t-elle; car songer à une morte, c'est toujours triste, et jamais je ne me souviens de ma mère sans avoir envie de pleurer. Ce que je te demande, c'est de penser à moi comme à une créature qui t'appartient dans l'autre vie de la même manière qu'elle t'a appartenu dans celle-ci, et qui n'aura d'autre soin pendant l'éternité que de prier pour toi.

— Je t'obéirai toujours, je ferai ce que tu voudras, répétait Hamid en sanglotant. Hélas! que ne puis-je te donner tout de suite un gage de ma docilité? N'y a-t-il pas un moyen d'assurer dès à présent notre réunion future?

Je crois que, si je l'avais voulu, j'aurais pu assister à une reproduction de la scène du baptême d'Atala; j'avoue aussi que j'éprouvai quelque scrupule de ne pas pousser les choses plus loin. Emina vint encore ajouter à mes hésitations en me disant qu'elle avait entendu parler d'une cérémonie qui effaçait la trace de tous les péchés commis, et qui rendait à l'âme chargée de fautes et même de crimes l'innocence et la pureté du premier âge, d'une cérémonie enfin qui conférait d'elle-même à l'infidèle tous les droits et les avantages du

chrétien. Elle voulait savoir si cette cérémonie était nécessaire pour leur assurer, à elle et à son époux, l'entrée du paradis des chrétiens, objet de tous ses vœux.

Assez troublée par cette ouverture, j'appelai à mon secours la lumière divine. Ce n'était pas, en vérité, la crainte du ridicule qui m'empêchait de verser sur ces deux fronts l'eau régénératrice du baptême, mais je n'étais pas bien convaincue que la scène dont j'étais l'un des acteurs fût parfaitement sérieuse. J'aurais baptisé Emina en toute sûreté de conscience, si le bey ne m'eût semblé un singulier néophyte; or j'étais persuadée qu'elle n'accepterait pas un gage de salut dont son époux ne pourrait réclamer sa part. Je donnai donc à Emina quelques explications sur l'efficacité qu'a chez l'homme le désir sincère d'être lavé de toutes ses fautes, originelles ou acquises, désir qui équivaut à un baptême de fait, et qui suffit aussi bien que le martyre pour ouvrir les portes du ciel. Mes paroles causèrent une satisfaction visible à la pauvre Emina, qui avait craint jusque-là de ne pouvoir conserver ses espérances sans accomplir quelque acte éclatant dont les suites eussent pu mettre en péril la personne ou les propriétés d'Hamid-Bey. Toutes ses inquiétudes avaient maintenant disparu; elle était calme et souriante.

Je passai deux jours auprès d'Emina et de son mari. J'eus encore avec ce dernier plusieurs conversations à moitié sentimentales et à moitié banales, dans lesquelles je retrouvai constamment le Turc ou l'œuvre d'une fausse civilisation aux prises avec l'homme de la nature. Hamid était fort irrité contre Ansha, quoiqu'il ne le lui témoignât pas; mais, seul avec moi, il se laissait aller à la maudire avec un abandon plein de naturel. — Ansha n'est pas la seule à blâmer dans tout ceci, lui dis-je un jour, ce sont vos lois sur le mariage qui sont la vraie cause du mal. Quand vous n'épousez que des femmes de la trempe d'Ansha, elles s'exècrent réciproquement, se font l'une à l'autre tout le mal qu'elles peuvent, elles font semblant de vous adorer à l'envi, tandis qu'au fond de leur cœur elles vous détestent plus encore qu'elles ne détestent leurs rivales; mais vous ne vous doutez de rien, vous êtes trompés toujours et par chacune, et personne n'en meurt. Au contraire, si par hasard vous introduisez dans l'enfer de la famille une nature sensible, naïve, aimante comme Emina, qui prend au sérieux son titre et son rôle d'épouse, et qui veut être aimée sérieusement, aimée comme elle aime enfin, cette enfant devient nécessairement le but de toutes les haines, de toutes les jalousies, et cela ne fût-il pas, elle n'en serait pas plus heureuse après tout, car elle ne saurait obtenir l'amour dont elle a besoin pour vivre. Ne rejetez donc pas tout le blâme sur Ansha, et si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous dirai de ne pas recom-

mencer l'expérience, de vous en tenir à ce premier coup d'essai.

— Vous me condamnez donc à n'avoir toute ma vie d'autre compagne qu'Ansha? Savez-vous que c'est bien dur!

— Du moins, lui dis-je, si vous prenez une autre femme, choisissez-la parmi les jeunes filles élevées dans un harem nombreux, afin qu'elle soit formée d'avance à ce qu'elle trouvera chez vous. Si j'étais à votre place, je n'accepterais plus d'épouse que de la main d'Ansha.

— Merci encore! Vous consentez à me donner une Ansha de quinze ans au lieu d'une Ansha de trente, mais toujours une Ansha! Ah! oui, c'est bien dur!

Le troisième jour après mon arrivée, je pris congé d'Emina. Ses adieux furent aussi tendres que ceux d'une fille à sa mère. — Ton départ ne précède le mien que de fort peu, me dit-elle, et la trace de tes pas ne sera pas effacée des allées de notre jardin que je le traverserai à mon tour et pour la dernière fois en allant au champ du repos. Je ne te retiens pas davantage; tu m'as dit tout ce qu'il était bon que je susse, et je désire t'épargner le pénible spectacle de mon heure suprême. Que Dieu te bénisse dans ton voyage, et qu'il comble tes vœux les plus chers! Dans ce ciel dont tu m'as ouvert l'entrée, je ne t'oublierai pas, ni toi, ni les tiens. Adieu, adieu!

Et me passant autour du cou ses bras amaigris, elle me pressa de toutes ses forces contre son cœur, me couvrit de baisers sur le front, sur les yeux, sur la bouche, puis, se détachant de moi et se couvrant le visage de ses mains, elle me dit tout bas, mais si bas qu'à peine je pouvais l'entendre : — Va, quitte-moi à présent... — Craignant en effet que l'émotion des adieux ne lui devînt fatale, je me retirai à la hâte.

Je partis le cœur gros, car ce court séjour dans le harem de Hamid-Bey m'avait laissé matière à de tristes et durables souvenirs. Aussi ne laissai-je depuis échapper aucune occasion d'apprendre des nouvelles d'Emina et d'Hamid. Ces occasions se présentèrent plus d'une fois pendant mon séjour en Asie, et voici dans leur ordre chronologique les événemens qu'elles m'apprirent.

Un voyageur que je rencontrai six mois plus tard revenant des lieux où s'est passée cette histoire me dit qu'il n'était bruit à plusieurs lieues à la ronde que du désespoir d'Hamid-Bey. Il avait perdu sa jeune femme, et en comparant les dates, je reconnus qu'Emina était morte le huitième jour après mon départ. Pauvre enfant! son bonheur avait peu duré! On disait qu'elle avait péri victime des machinations et des intrigues de la première femme du bey; mais quelles étaient ces machinations, c'est ce que personne ne disait, ou du moins ce que chacun disait d'une façon différente. La nou-

velle de la mort d'Emina avait abrégé les jours de son père, et le débiteur insolvable du bey avait, lui aussi, achevé sa vie de chagrin. Il y avait encore une version contraire, selon laquelle Emina aurait trahi à ses derniers instans de singulières et coupables tendances vers la sorcellerie; il était question de conférences secrètes qu'elle aurait eues avec un vieillard qui n'était rien moins qu'un célèbre enchanteur des *giaours*. Hamid-Bey avait assisté à d'étranges scènes, telles que conjurations, apparitions, et son esprit en avait été fortement ébranlé, car d'après quelques mots qui lui étaient échappés on comprenait que sa femme n'était pas complétement morte pour lui, et qu'il s'attendait à en recevoir de fréquentes visites, attente qui causait dans le harem un trouble et un effroi faciles à comprendre.

Le second bulletin était un peu moins sombre. Le bey, qui soupçonnait Ansha et la surveillait depuis quelque temps, l'avait surprise dans le domicile de l'iman. L'éclat avait été terrible. Les parens d'Ansha et Ansha elle-même s'étaient d'abord estimés fort heureux d'en être quittes pour un acte de divorce, tant le courroux du bey faisait craindre des mesures plus violentes. Le divorce avait donc été décidé; mais dans toute condamnation il se passe toujours un certain temps entre la signature et l'exécution de l'arrêt, et ce temps fut si bien employé par Ansha, qu'il se prolongea indéfiniment. Ce n'était plus sans doute la toute puissante, la triomphante Ansha, mais elle était tolérée dans le harem, où elle avait régné, et elle ne désespérait pas, ajoutait-on, de remonter un jour sur le trône d'où elle était descendue, en suivant la route de l'humilité et de l'hypocrisie.

Le troisième rapport m'affligea, mais sans me surprendre. Hamid-Bey avait enfin trouvé une femme selon son cœur. C'était une très jolie fille de seize ans, fort riche, resplendissante de santé et de fraîcheur, dont les joyeux éclats de rire perçaient à chaque instant les murs épais du harem, et allaient éveiller la gaieté dans le cœur même des passans. Elle avait été élevée à bonne école, car elle était la fille unique de la troisième épouse d'un bey, qui en possédait simultanément jusqu'à cinq. Ce n'était pas elle qui irait se heurter aux rivalités du harem, ni y briser son cœur.

Telles furent les dernières nouvelles que je reçus de cette famille, à laquelle j'avais pris un instant un si vif intérêt; mais parmi ces cœurs qui avaient oublié Emina, ou qui ne s'en souvenaient que pour lui faire injure, il n'y avait plus pour moi que des étrangers.

CHRISTINE TRIVULCE DE BELGIOJOSO.

CHARLEMAGNE

ET

LES HUNS

DESTRUCTION DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

Nous avons montré précédemment les Huns-Avars (1), ces successeurs des Huns d'Attila vis-à-vis de l'empire romain d'Orient, qu'ils mettent à deux doigts de sa perte; nous allons les montrer en face de la monarchie franke et de l'empire romain d'Occident, qui cherche à renaître sous la main de Charlemagne. L'épée gallo-franke se retrouve dans tous les événemens décisifs de l'histoire de cette race depuis son établissement en Europe. Charlemagne au IXe siècle met fin à la domination des kha-kans avars, comme Aëtius au Ve avait arrêté en Gaule et avec les milices gallo-frankes l'invasion d'Attila, qui semblait irrésistible; puis, par un bizarre retour des choses humaines, c'est la destruction du second empire hunnique qui donne le signal de la résurrection de cet empire de Théodose que le premier empire hunnique avait renversé.

I.

Les césars de Constantinople ne montrèrent jamais le moindre souci de la conversion des Avars, livrés aux plus grossières supersti-

(1) Voyez la livraison du 15 avril 1855.

tions du chamanisme (1) : on eût dit au contraire qu'ils s'attachaient à leur conserver bien intact, comme une sauvegarde de la barbarie, ce paganisme ridicule et féroce qui les rendait odieux, et créait une barrière de plus entre eux et leurs voisins, les Slaves baptisés du Danube. C'est du fond de l'Occident que la lumière de l'Évangile essaya de se lever sur les successeurs d'Attila. Un saint prêtre de Poitiers, nommé Emerammus, conçut la première pensée d'aller les catéchiser. Pour comprendre ce qu'un tel projet supposait de hardiesse et de dévouement, il faut songer que la Hunnie était parfaitement inconnue des Occidentaux, et que le nom de Huns ne réveillait en eux qu'une idée effrayante de maléfices diaboliques et de cruauté sauvage. Émeramme n'hésita pourtant point à partir; pressé en quelque sorte par l'aiguillon du martyre, un beau jour il dit adieu aux rives du Clein, gagna celles du Danube, s'embarqua sur ce fleuve, et arriva en 649 dans les murs de Ratisbonne, principale ville de la Bavière. Il ne voulait que traverser le territoire des Bavarois, pour atteindre la frontière des Huns en toute hâte; mais son apostolat n'était point destiné à rencontrer les obstacles et les périls là où il les avait rêvés.

La Bavière était alors en proie à de profondes perturbations, moitié religieuses, moitié politiques. Gouverné par ses ducs héréditaires, mais soumis à la suprématie des Franks-Austrasiens, ce pays n'avait reçu l'Évangile que sous le patronage de l'épée franke, et il le regardait au fond comme une partie de son vasselage. Suivant que les Bavarois étaient en révolte ou en paix avec leurs maîtres politiques, on les voyait idolâtres ou chrétiens : bons catholiques le lendemain d'une défaite, ils revolaient vers leurs anciens dieux à la moindre chance de liberté, se passant tour à tour, comme disent les vieux actes, le calice du diable et le calice du Christ. Dans cette situation d'esprit, ils ne voyaient qu'avec inquiétude des étrangers pénétrer chez eux; tout homme venant de Gaule leur était naturellement suspect, et il le devenait davantage s'il portait, comme Émeramme, la tonsure et l'habit ecclésiastique; alors on le circonvenait, on l'observait, on lui montrait une hostilité plus ou moins déclarée, plus ou moins active, suivant les circonstances. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver au missionnaire poitevin. Le duc Théodon, d'accord en cela avec son peuple, accueillit le Gaulois à bras ouverts, l'interrogea sur l'objet de son voyage, et quand il apprit que c'était la conversion des Huns, il fit tout pour l'en détourner. « Dieu

(1) Voyez, sur Héraclius et sur le rôle des empereurs d'Orient vis-à-vis des Avars, le récit publié dans la livraison du 15 avril 1855, qui laissait entrevoir les événemens objets de cette étude, destinée à retracer la chûte de l'empire des Avars sous l'épée de Charlemagne et à compléter ainsi nos travaux sur la Hunnie.

me garde, lui dit-il, de m'opposer à une si sainte entreprise, mais sache bien qu'elle est impossible. La contrée située au-delà de l'Ens, notre frontière du côté du levant, contrée jadis bien cultivée et couverte de villages, n'est plus aujourd'hui qu'une forêt peuplée de bêtes fauves, un désert qu'on ne peut franchir en sûreté, tant la guerre y a tout détruit. Reste avec nous; les Bavarois ont besoin de tes leçons, ils en profiteront mieux que ces païens maudits que tu vas chercher. Préfère, pour la gloire de Dieu, un fruit certain de tes sueurs à une moisson plus qu'incertaine. »

Ces avertissemens affectueux, ces invitations répétées du ton en apparence le plus sincère, ne convainquirent point Émeramme, dont la résolution était fermement arrêtée; il insista pour partir, on redoubla de caresses, et quand il voulut le faire, il s'aperçut qu'il était prisonnier. Le duc semblait céder, puis refusait, traînait le missionnaire de retard en retard, de prétexte en prétexte, si bien que celui-ci, perdant enfin courage, s'en remit à la volonté du ciel. Ce n'est pas que la Bavière tirât grand profit de sa présence, malgré les beaux semblans de zèle que chacun affichait devant lui : il y avait là une énigme dont il finit par savoir le mot. Les Bavarois aimaient mieux conserver en Hunnie des païens qui pourraient les aider au besoin à secouer du même effort le christianisme et le joug des Franks que des convertis d'un prêtre gallo-frank qui, de la condition de néophytes chrétiens, passeraient bientôt à celle de vassaux de la France. Ce raisonnement n'était peut-être pas dénué de bon sens; en tout cas, Théodon se montra inflexible, et le chemin de la Hunnie resta fermé au prisonnier. Trois ans s'écoulèrent; Émeramme demanda enfin que pour prix de ses travaux apostoliques en Bavière on le laissât partir pour Rome, où il avait, disait-il, un pèlerinage à accomplir. Le duc consentit, et il se mit en route, mais après quelques jours de marche il tomba dans une embuscade de brigands bavarois qui l'assaillirent, et le propre fils du duc Théodon, nommé Lambert, le frappa de sa main, lui reprochant contre toute vérité d'avoir corrompu sa jeune sœur nommée Utha. Théodon eut beau désavouer le meurtre et condamner le meurtrier à un bannissement perpétuel; il eut beau aller avec toute la noblesse bavaroise au-devant du cadavre de la victime, transférée en grande pompe à Ratisbonne : il ne se lava point du soupçon d'avoir dirigé lui-même les coups. Toutefois son but était atteint, la conversion des Avars était reculée indéfiniment.

Au meurtre de saint Émeramme, que l'église qualifia de martyre, succéda chez les Bavarois une longue anarchie civile et religieuse, les uns revenant avec ardeur au paganisme, les autres se maintenant chrétiens, mais d'un christianisme rendu presque méconnais-

sable par un bizarre mélange de superstitions païennes et d'hérésies. L'épée austrasienne vint à plusieurs reprises remettre l'ordre dans ce chaos, qui durait toutefois encore en 696, lorsque fut tentée une seconde mission religieuse chez les Huns. Elle le fut par Rudbert ou Rupert, évêque de Worms, qui, reprenant l'idée d'Émeramme, vint débarquer par le Danube à Ratisbonne, où il put contempler les reliques de son prédécesseur martyrisé, dont la vue ne l'effraya point. Rupert appartenait à cette classe du clergé gallo-frank qui, sorti de la race conquérante, en ressentait encore les instincts, et joignait aux dons chrétiens de l'humilité et de la patience l'audace des entreprises et l'autorité du commandement. Le pacifique gouvernement des églises et la vie oisive des cloîtres ne suffisaient pas toujours à ces pasteurs des races guerrières : il leur fallait de l'agitation, des bois, des montagnes, des conquêtes, et on les voyait souvent, cédant au besoin des saintes aventures, échanger la crosse d'or de l'évêque pour le bâton noueux du pèlerin. C'est ce que venait de faire Rupert, qui se vantait d'avoir dans les veines du sang des rois mérovingiens, mais qui n'était guère moins fier des cicatrices de son martyre, un duc germain idolâtre l'ayant fait prendre un jour et battre de verges jusqu'au point de le laisser pour mort sur la place. Ce n'est pas à un tel homme, venu en Bavière avec le dessein de n'y point rester, qu'on aurait aisément barré le chemin. D'ailleurs l'esprit des Bavarois, châtiés par Pépin d'Héristal, se trouvait alors disposé au calme et à la résignation. Rupert s'occupa d'eux volontiers, et pendant un séjour de quelques semaines à Ratisbonne, il les aida à redevenir chrétiens. Dans le doute où il se trouvait de la foi de chacun d'eux, il prit le sage parti de les rebaptiser tous, ce qu'il fit avec l'aide de ses clercs et à commencer par le duc. Libre alors de tous devoirs de conscience vis-à-vis de la Bavière, il continua son voyage par eau, en descendant le Danube le long de sa rive droite, débarquant près des villes et des bourgs, partout où des populations nombreuses semblaient appeler ses prédications. Il ne lui advint aucun mal, et il poussa de cette façon jusqu'au confluent de la Save, qui servait de limite entre la Hunnie et l'empire grec. Il quitta là sa barque pour pénétrer dans l'intérieur du pays et opérer son retour par terre, en traversant d'un bout à l'autre les deux provinces pannoniennes.

Ce retour se fit également sans encombre. Les Avars, surpris, inquiets peut-être, laissèrent Rupert remplir sa pieuse mission sans le troubler et sans le maltraiter en quoi que ce fût; il put même croire qu'il avait fait des prosélytes. Après avoir ainsi répandu parmi ces barbares l'enseignement du christianisme, il s'arrêta dans la vallée que baigne la rivière de Lorch, sur la lisière du territoire bavarois. Au lieu où cette rivière se jette dans le Danube, un peu au-dessus

de l'Ens, s'élevait alors une ville que les actes désignent sous le nom latin de *Laureacum*. C'était une des places fortes du pays, protégée qu'elle était au nord par le Danube, à l'est par l'Ens, à l'ouest et au sud par le lit et les marais du Lorch. Rupert, comme un commandant d'armée, en fit le quartier-général de sa prédication, qu'il étendit chez les Vendes-Carinthiens, franchissant courageusement le Hartberg, c'est-à-dire la *Dure-Montagne,* pour pénétrer dans les retraites sauvages des Slaves. Il y trouva, à ce qu'il paraît, des esprits soumis et sincères, et après avoir vu, pour prix de ses travaux apostoliques, des églises se construire en grand nombre, et des monastères se fonder, il se retira à Passau, laissant des clercs ordonnés par ses mains poursuivre et perfectionner son ouvrage.

Ses leçons toutefois n'avaient point fructifié dans l'esprit rétif des Avars : non-seulement le paganisme persista généralement parmi eux, mais, à l'incitation de leurs sorciers, ils se prirent d'une haine féroce contre tout ce qui rappelait la mission de leur apôtre Rupert. En 736, s'étant jetés sur la ville de Laureacum, ils y dévastèrent particulièrement les lieux saints, et l'évêque et ses prêtres auraient été tous égorgés, s'ils n'avaient réussi à sortir de la place, emportant dans leur fuite les ornemens et les vases sacrés des églises. La colère des Avars, trompés dans leur cruauté, se déchargea sur les monumens eux-mêmes; tout fut incendié et détruit, églises, maisons, murailles, à tel point que plus d'un siècle après on hésitait sur l'emplacement qu'avait occupé cette ville infortunée. On croyait en retrouver la trace aux ruines d'une basilique dédiée à saint Laurent, dont Rupert avait fait la métropole de sa mission : fragile citadelle d'un établissement si vite disparu. Les Bavarois répondirent à l'attaque des Huns par d'autres attaques. Ceux-ci réclamaient l'Ens pour leur limite occidentale au midi du Danube; les Bavarois voulaient la reporter plus loin : cette limite fut prise et reprise dix fois en vingt ans, et le fleuve incessamment rougi de sang humain. L'avantage demeura enfin aux Bavarois. Repoussés jusqu'au défilé qui couvre la ville de Vienne du côté de l'ouest, les Huns reçurent pour frontière le mont Comagène et ce rameau détaché des Alpes styriennes qui s'appelle aujourd'hui Kalenberg et qui s'appelait alors Cettius. Ils eurent beau revendiquer de temps à autre ce qu'ils regardaient comme leur vraie limite; les armes bavaroises, fortifiées de l'autorité de la France, surent les contenir au-delà, et le mont Comagène, poste avancé de la Hunnie du côté des populations teutoniques, reçut en langue germaine le nom de *Chunberg*, qui signifiait montagne des Huns.

Tandis que les Avars se retrempaient dans ces luttes contre un peuple belliqueux et recouvraient peu à peu leur ancienne énergie, une grande révolution venait de s'opérer dans l'empire gallo-frank. La race de Mérovée, descendue du trône par degrés, était allée finir

au fond des cloîtres, ces sépulcres que les mœurs du temps ouvraient aux princes incapables de régner et aux royautés déchues. L'héroïque lignée des maires du palais d'Austrasie avait passé de la souveraineté de fait sur tout l'empire frank à la souveraineté de droit par la proclamation et le couronnement de Pépin le Bref, et cet empire, suivant en quelque sorte dans sa progression les destinées d'une seule famille, s'était accru en même temps qu'elle et successivement de Pépin d'Héristal à Charles-Martel, de Charles-Martel à Pépin le Bref. Quand celui-ci mourut en 768, son fils Charlemagne se trouvait déjà le plus puissant monarque de la chrétienté. Ce fut lui qui mit le comble à la grandeur de la France et à l'élévation de sa maison. Vers l'an 780, l'empire s'étendait en longueur de l'Èbre à la Vistule, en largeur de l'Océan jusqu'à l'Adriatique, et de la Baltique aux montagnes de la Bohême, embrassant dans son sein l'Espagne septentrionale, l'ancienne Gaule romaine, presque toute l'Italie, le Frioul, la Carinthie, l'Alemanie, la Thuringe, la Bavière, la Saxonie, et les pays slaves limitrophes soit de la Baltique soit des monts Sudètes. Les habitans de ces vastes contrées étaient, ou sujets directs incorporés au territoire de la France, ou peuples vassaux faisant partie de son empire sous le gouvernement de leurs chefs particuliers, de sorte que la Hunnie, si reculée qu'elle fût vers l'orient de l'Europe, se trouvait doublement voisine des Franks, qui la resserraient dans leurs possessions comme dans les branches d'un étau, d'un côté par la Bavière et la Thuringe, de l'autre par l'Italie et le duché de Frioul, son annexe.

Charlemagne à ce moment avait fait taire tous ses ennemis, excepté deux (il est vrai qu'ils étaient dignes de ce nom), les Saxons, vassaux mal soumis dont les révoltes étaient périodiques, et l'empire romain d'Orient, appelé plus communément l'empire grec, qui cherchait à recouvrer en Italie, tantôt par la guerre, tantôt et le plus souvent par l'intrigue, le territoire et les droits qu'il y avait perdus. C'étaient deux causes d'agitations perpétuelles aux deux extrémités de l'empire frank. On donnait alors le nom de Saxonie à toute la largeur de l'Allemagne actuelle entre l'Océan germanique et les montagnes de Bohême, et à sa longueur entre la Baltique et le Rhin, non pas que les tribus de race saxonne occupassent tout ce pays, mais parce qu'elles le dominaient, parce qu'elles avaient réuni presque tous les peuples germains du nord, et même plusieurs peuples slaves, dans une confédération dont elles étaient l'âme, et à qui elles faisaient partager, avec leur aversion contre les Franks, leurs efforts incessans pour en secouer le joug. La confédération saxonne était flanquée à l'ouest et le long de l'Océan par la petite nation des Frisons, au nord et le long de la Baltique par celle des Danois, et à l'est par les tribus sorabes et vendes des bords de l'Elbe supé-

rieur, qui toutes, sans en être membres nominalement, faisaient au fond cause commune avec elle, et la secondaient de leurs armes quand elle en avait besoin. Plus à l'est encore, la Bavière, vassale de la France, mais vassale longtemps réfractaire, flottait incertaine au gré des chances de la guerre, tandis que la Thuringe, partie intégrante de l'empire frank, se débattait encore sourdement sous la main de ses maîtres. Arrière-ban de la Germanie barbare et païenne, qui menaçait d'une nouvelle invasion les contrées du midi soumises à des Germains devenus chrétiens et civilisés, les Saxons se montraient animés d'une double passion de conquête et de fanatisme religieux. En vain les Franks, conduisant de front à leur tour la religion chrétienne et la guerre, forçaient les Saxons vaincus à se faire baptiser et à recevoir des prêtres parmi eux : les Saxons, au premier rayon d'espoir, relevaient la colonne d'Irmin, l'idole des vieux Germains, et massacraient leurs prêtres chrétiens. Le pillage de la rive gauche du Rhin était l'accompagnement ordinaire de ces insurrections religieuses. Le sort avait donné pour chef aux Saxons un barbare habile et heureux qui balança quelque temps la fortune de Charlemagne, Witikind, l'Arminius de ce dernier âge de la Germanie.

Le second ennemi de Charlemagne, l'empire grec, avait alors à sa tête une femme, mais une femme de génie, l'impératrice Irène, mère et tutrice du jeune empereur Constantin VI, surnommé Porphyrogénète. Autant Witikind déployait d'audace et d'activité guerrière pour retarder le progrès des Franks dans le nord de l'Europe, autant l'impératrice Irène montrait d'adresse à leur créer des embarras en Italie. Les Franks n'étaient arrivés à la domination de ce pays que par la faute des empereurs grecs, ennemis du culte des images, Léon l'Iconomaque et Constantin Copronyme, dont le fanatisme follement persécuteur força les possessions grecques de la Haute-Italie à se rendre indépendantes de l'empire d'Orient, et l'église romaine à se séparer de l'église grecque. Tandis que les villes de l'exarchat et de la pentapole, groupées autour de la papauté, cherchaient à se constituer en état libre, les rois lombards, profitant de leur faiblesse, avaient voulu les asservir et menaçaient Rome et le pape lui-même. C'est alors que Pépin, puis Charlemagne avaient passé les Alpes à l'appel du pape et des Italiens, que le roi Didier, renversé du trône des Lombards, avait été jeté dans un cloître, que le trône lui-même avait suivi ce roi dans sa chute, et qu'un nouveau royaume d'Italie, placé sous la suprématie de la France, avait été fondé par Charlemagne en faveur de son second fils Pépin.

Les anciennes possessions grecques de la Haute-Italie, réunies à la ville de Rome, formèrent dès lors, sous le nom de *patrimoine de saint Pierre,* un petit état dont le pape était le chef,

en vertu d'une donation faite par Pépin et confirmée par Charlemagne. Cependant l'empire grec possédait encore une portion de l'Italie méridionale, et les ducs de Spolète et de Bénévent, liés à l'ancienne monarchie lombarde, se montraient disposés à faire cause commune avec lui pour rétablir la presqu'île dans son ancien état politique. C'était là en effet l'ambition d'Irène, qui avait fait de Constantinople un centre d'intrigues dont les fils se croisaient sur toute l'étendue de l'Italie et passaient même par-dessus les Alpes. Lombards, Bénéventins, Italiens ruinés par la guerre ou froissés par un pouvoir nouveau, tous les vaincus, tous les mécontens portaient là leurs espérances; Adalgise, fils du dernier roi lombard, y sollicitait publiquement l'assistance d'une flotte et d'une armée pour venir relever le trône de son père, et l'impératrice les lui promettait, en même temps qu'elle faisait demander pour son propre fils la fille de Charlemagne, Rotrude, qu'elle se réservait de refuser, si le roi des Franks l'accordait. L'astuce proverbiale des Grecs ne s'était jamais montrée plus habile et plus menaçante que dans la politique d'Irène, qui tenait en échec toute la puissance de Charlemagne en l'empêchant de rien consolider, en entretenant parmi les Lombards leur esprit de nationalité et de vengeance et parmi les mobiles Italiens le vague espoir d'une condition meilleure. Tout le monde attendait donc avec la même anxiété, quoique avec des sentimens différens, le moment où une flotte romaine, sous le pavillon des césars byzantins, débarquerait en Italie l'héritier du trône des Lombards.

Si les Avars, placés entre l'Italie et la confédération saxonne, étaient entrés de bonne heure dans ces querelles, en se portant soit du côté des Lombards, soit de celui des Saxons, la guerre pouvait changer de face, ou du moins devenir indécise. Il eût été facile à Didier d'attirer dans le parti lombard ce peuple, vieil allié d'Alboïn et de ses successeurs; mais le faible Didier n'y songea pas, ou, s'il y songea, il remit à son gendre, Tassilon, duc de Bavière, voisin et ennemi des Huns, le soin de décider s'il fallait les appeler ou non. C'était un triste conseiller pour un roi sans force, et un bien frêle soutien pour une cause à moitié perdue, que ce duc Tassilon, pusillanime et présomptueux, inutile à ses amis, quand il ne leur était pas funeste, et flottant perpétuellement entre une audace désespérée et un abattement sans mesure. Sorti de l'illustre maison des Agilolfings, destinée à finir avec lui, il avait la vanité de sa race sans en avoir le noble orgueil. Le nom de vassal lui pesait; la sujétion, l'obéissance, les lois de la subordination féodale lui semblaient des insultes à sa dignité, et, ce qui eût dû alléger pour lui le fardeau du devoir, sa parenté avec Charlemagne, dont il était le cousin germain par sa mère, le lui rendait plus insupportable en ajoutant

aux humiliations du souverain les tourmens de la jalousie domestique. On le voyait donc toujours en révolte soit de parole, soit de fait. Même sans vouloir ou pouvoir la guerre, il discutait arrogamment les ordres de son seigneur, il le méconnaissait. Convoqué en sa qualité de vassal aux diètes de l'empire frank, il refusait de s'y rendre, et quand une armée franke arrivait pour le châtier, toute cette vanité malade s'évanouissait en fumée, et Tassilon, à genoux, sollicitait de Charlemagne un pardon que Charlemagne accordait toujours. Peut-être que cette clémence, un peu dédaigneuse dans sa forme, mais sincère au fond, eût fini par toucher son cœur, sans le mauvais génie que le sort lui avait donné pour compagnon de sa vie : je veux parler de sa femme Liutberg, fille de Didier et sœur de cette princesse lombarde que Charlemagne avait épousée et renvoyée au bout d'un an.

Liutberg avait vu se consommer de catastrophe en catastrophe la ruine de sa famille, accomplie par la main des Franks et dont Charlemagne recueillait le fruit : les Lombards dépossédés de l'Italie, son père jeté du trône au fond d'un cloître, son frère exilé, errant à travers le monde, sa sœur déshonorée par un divorce. Elle détestait donc les Franks et par-dessus tout leur roi, qu'elle poursuivait d'une haine implacable. Pour se venger de lui pleinement, ne fût-ce qu'un jour, elle eût tout sacrifié sans hésitation, mari, enfans, sujets, couronne, elle-même enfin. La passion qui l'animait était une de ces folies de férocité que les cœurs lombards et gépides savaient seuls nourrir : c'était la haine d'Alboïn contre Cunimond, de Rosemonde contre Alboïn. Il y avait là quelque chose de monstrueux, d'étranger à la nature humaine, qui effrayait les contemporains eux-mêmes, et ils donnèrent à cette femme la qualification de *Liutberg haïssable devant Dieu.* Elle avait corrompu à ce point l'âme de son faible mari que, malgré des sentimens chrétiens que la suite montra sincères, il se vantait de ne prêter serment de fidélité au roi Charles que des lèvres et non du cœur, et qu'il recommandait à ses leudes bavarois de ne se point croire liés plus que lui par les sermens qu'ils avaient prêtés. Habile à le dominer par les côtés puérils de son caractère, par sa prétention à tout conduire, à être tout, elle lui présentait les nombreux pardons du roi des Franks comme des outrages plus sanglans que son inimitié déclarée. Sous ces excitations incessantes, Tassilon ne rêvait plus que complots et rébellions; on l'entendait s'écrier avec amertume : « Mieux vaut cent fois la mort qu'une telle vie ! » Tandis que d'un côté il entretenait des correspondances avec l'impératrice Irène, avec le duc de Bénévent, avec tous les mécontens italiens au profit d'Adalgise, de l'autre il excitait les Saxons, et se faisait le confident ou le complice des assassins qui en Thuringe ou ailleurs conspiraient contre les jours du roi. L'insensé Tas-

silon, ivre de son importance, se voyait déjà l'arbitre du monde et le libérateur des Germains opprimés.

Tel était l'état des choses dans l'Europe occidentale et celui des esprits, quand Charlemagne, en 782, convoqua à Paderborn, près des sources de la Lippe, une diète de ses vassaux d'outre-Rhin. L'Allemagne était dans une assez grande fermentation; de sourdes rumeurs couraient sur la réapparition de Witikind en Saxonie et sur les préparatifs cachés des Westphaliens. On s'attendait à une reprise d'armes pour la saison d'été qui allait s'ouvrir; mais, contre toute prévision, la diète fut nombreuse et pacifique : aucun des chefs saxons n'y manqua, Witikind excepté, et ils n'eurent pour le roi des Franks que des protestations de fidélité et de respect. Sigefrid lui-même, ce roi de Danemark qui donnait ordinairement asile dans ses états à Witikind fugitif, envoya ses ambassadeurs à la diète, où leur présence ne causa pas un médiocre étonnement. La surprise fut plus grande encore lorsqu'on vit arriver les ambassadeurs d'un peuple qui n'avait jamais paru aux plaids des Franks, et qu'au costume de ses représentans, à leurs armes, à leurs cheveux tressés tombant en longues nattes le long de leur dos, on reconnut être le peuple des Huns. Ces hommes venaient au nom du kha-kan et du jugurre ou ouïgour, leurs deux magistrats suprêmes, entretenir le roi Charles des différends qui avaient existé et existaient toujours entre eux et les Bavarois sur la fixation de leur frontière occidentale. C'était là l'objet ostensible de leur mission. Suivant toute vraisemblance, ils en avaient un autre secret : ils venaient, comme les envoyés du roi Sigefrid, observer ce qui se passerait à la diète, sonder le terrain et se concerter, s'il le fallait, pour quelque alliance avec les ennemis des Franks. Ce qui est certain, c'est que leur liaison politique avec la Bavière data de cette époque. Ils exposèrent en public leurs droits ou leurs prétentions à la frontière de l'Ens. « Charles, disent les historiens, les écouta avec bonté, leur répondit prudemment et les congédia. »

La diète ne fut pas plus tôt terminée, Charlemagne et ses vassaux germains n'eurent pas plus tôt regagné chacun son pays, que les assurances de paix commencèrent à se démentir. Les Slaves des bords de l'Elbe et de la Sâla firent des courses en Thuringe, et les Frisons se soulevèrent. Une armée franke partit contre ces derniers sous la conduite du comte Theuderic; mais pendant qu'elle suivait sans trop de précaution la route qui longeait le mont Suntal, dans la vallée du Weser, elle fut assaillie par une multitude innombrable de Saxons ayant Witikind à leur tête. L'armée franke n'était point sur ses gardes, elle fut rompue, enveloppée, presque détruite : c'était l'histoire des légions de Varus dans le guet-apens de Teutobourg; mais le vengeur ne se fit pas attendre. Charlemagne lui-même entra

en campagne, et son approche, qui jetait toujours l'épouvante, suffit pour disperser les troupes saxonnes victorieuses. Bientôt il vit accourir vers lui toutes tremblantes les principales tribus avec leurs chefs : elles protestaient à qui mieux mieux de leur innocence, rejetant toute la faute sur Witikind, qui venait de regagner son asile en Danemark. « Witikind s'est sauvé, répondit froidement le roi des Franks; mais ses complices sont ici, et je vous dois une leçon que pour votre bien j'ai trop longtemps différée. » On choisit parmi ceux qui se trouvaient là quatre mille cinq cents chefs ou soldats qui avaient pris part à l'embuscade du Suntal, on leur enleva leurs armes et on leur trancha la tête sur les bords de la petite rivière d'Alre, qui se décharge dans le Weser : la rivière et le fleuve roulèrent pendant plusieurs jours à l'Océan des eaux ensanglantées et des cadavres. Cette effroyable leçon n'était pas faite pour calmer les Saxons, qui reprirent la guerre avec fureur; mais trois grandes batailles gagnées successivement par Charlemagne les épuisèrent tellement qu'ils demandèrent la paix. Witikind lui-même, découragé par ses revers, déposa les armes, et, se rendant en France sous un sauf-conduit du roi, il l'alla trouver dans sa villa d'Attigny pour lui prêter foi et hommage et demander la grâce du baptême. Charlemagne voulut être son parrain. Witikind et ses compagnons, suivant l'expression de nos vieilles chroniques, « furent donc baptisés et reçurent chrétienté; » mais, toujours excessif dans ses idées, le représentant de la Germanie païenne, l'éternel agitateur des Saxons se fit moine, dit-on, et par des austérités sauvages mérita de passer pour un saint. Ces événemens se succédèrent coup sur coup. Le bonheur inaltérable qui accompagnait Charlemagne dans ses entreprises de guerre le couvrait aussi contre les complots souterrains : une conspiration des chefs thuringiens contre sa vie fut découverte et punie par lui sans trop de rigueur.

Cependant Tassilon n'était point resté inactif, et tandis que la Saxonie se faisait battre, il travaillait à réveiller la guerre en Italie, où le fils de Charlemagne, encore adolescent, n'imposait qu'à demi aux Lombards. Irène s'était engagée positivement à envoyer dans l'Adriatique une flotte et une armée pour aider le fils de Didier à relever le trône de son père. Le duc de Bénévent, Hérigise, avait reçu d'elle, en signe d'intime alliance, une robe de patrice avec une paire de ciseaux destinés à tondre, suivant l'usage romain, sa longue chevelure barbare; les Lombards étaient dans l'attente, et les Italiens partisans des Grecs préparaient déjà leurs trahisons. Tassilon, de son côté, avait adressé aux Avars une ambassade secrète pour les exhorter à se joindre à lui; mais ceux-ci se montraient indécis, prétextant l'incertitude des promesses d'Irène, et peu confians d'ailleurs dans la personne de Tassilon. Le mystère n'était point une des

vertus du duc de Bavière; il haïssait, il aimait, il conspirait tout haut, et Charles, informé d'une partie de ses menées, soit par le pape, soit par les Bavarois eux-mêmes, somma son cousin de se rendre à la diète des Franks, qui devait se tenir dans la ville de Worms au printemps de l'année 787. Quoique la sommation eût été faite dans toutes les formes, Tassilon n'y obéit point. C'était, d'après la loi féodale, un acte de félonie et une déclaration de guerre. Charlemagne, à peine la diète terminée, entoura la Bavière d'un cordon de soldats, et marcha lui-même vers la rivière du Lech : il y trouva le vassal réfractaire plus mort que vif, humilié, repentant, implorant son pardon avec larmes. Telle fut la campagne du rebelle Tassilon. Charles se laissa fléchir encore cette fois; il reçut de lui, avec le bâton, symbole de l'autorité ducale, un nouveau serment de foi et hommage, les mains de Tassilon placées dans les siennes; mais, pour plus de garantie, il voulut qu'on ajoutât au serment douze otages choisis parmi les plus qualifiés de la Bavière, et le fils du duc comme treizième. Le danger avait été grand pour le gendre de Didier, et la peur encore plus grande : l'orage passé, il n'y songea plus, et Liutberg aidant, il se replongea dans les intrigues avec plus d'audace que jamais.

La fortune au reste semblait le favoriser. La flotte grecque mettait réellement à la voile, le midi de l'Italie s'armait, une sourde agitation se propageait dans le nord. Il revint à la charge près du kha-kan des Avars, à qui cette fois il fit partager ses espérances. Un traité fut conclu entre eux, par lequel le kha-kan s'engagea à envoyer l'année suivante une armée en Italie et une autre en Bavière: celle-là chargée de se joindre aux Grecs, celle-ci destinée à pousser les Bavarois, qui hésiteraient sans doute à se déclarer contre les Franks. L'impulsion une fois donnée, il serait facile d'entraîner la Thuringe et les tribus saxonnes, encore frémissantes. Que garantissait ou que promettait ce traité aux Huns, qui ne faisaient jamais rien pour rien? On ne le sait pas positivement, mais on peut supposer avec quelque raison que la Bavière leur abandonnait cette frontière de l'Ens qui leur tenait tant au cœur; ils avaient aussi l'espoir d'un grand butin à prélever, soit sur les amis, soit sur les ennemis. Cette idée de contraindre la Bavière à la guerre contre les Franks par une poussée des Avars appartenait, selon toute apparence, à Liutberg, et dénotait les fureurs impuissantes d'une femme; mais elle fut peu du goût des nobles bavarois, dont on se jouait ainsi outrageusement. Les uns, par scrupule religieux, car ils regardaient comme une impiété l'alliance de leur duc avec ces païens contre le protecteur de l'église, d'autres par scrupule de fidélité politique, car ils avaient juré foi et hommage au roi Charles, et ils tenaient à leur serment, d'autres enfin par admiration pour ce grand roi,

dont le joug leur paraissait plus acceptable à des hommes que celui d'un vieillard aveuglé et d'une femme, adressèrent des remontrances à Tassilon; mais celui-ci ne les accueillait que par son refrain accoutumé : « Mieux vaut la mort qu'une telle vie! » A ceux qui lui parlaient de leurs sermens, il répétait ce qu'il leur avait déjà dit bien des fois, que ces sermens-là ne se prêtaient que de bouche, et laissaient libre le fond du cœur. On lui objecta aussi les douze otages et son propre fils qu'il avait livrés naguère à Charlemagne; mais à ces mots il s'écria avec colère : « J'aurais six fils entre les mains de cet homme, que je les sacrifierais tous les six plutôt que de tenir mon exécrable serment! » Les leudes bavarois, qui purent trouver mauvais qu'on fît si bon marché de leur vie, dénoncèrent secrètement Tassilon au roi, promettant de fournir en temps et lieu des preuves de leur accusation. Il se joignait à ces intrigues patentes certaines trames ténébreuses qu'on ne connaît pas bien, et qui intéressaient les jours du roi : tout lui fut révélé. Le plus profond secret fut gardé sur cette affaire, et au printemps de l'année 788, Charlemagne convoqua Tassilon dans sa villa d'Ingelheim, sur les bords du Rhin, comme s'il se fût agi d'une diète ordinaire.

L'étonnement du duc fut grand à Ingelheim, lorsqu'il s'aperçut qu'il comparaissait devant un tribunal destiné à le juger, et qu'il avait pour accusateurs ses propres sujets. Ses complots de tout genre et ses crimes contre son seigneur furent déroulés l'un après l'autre avec les circonstances et les preuves; mais les débats ne furent pas longs. Accablé par l'évidence, le malheureux avoua tout : intrigues en Grèce et en Italie, complot contre la vie du roi, provocation à la félonie vis-à-vis de ses leudes, alliance avec les Huns. Le traité conclu entre lui et ces païens pour la ruine de la chrétienté indigna sans doute l'assemblée à l'égal des attentats prémédités contre Charlemagne, et Tassilon, traître à Dieu non moins qu'au roi, fut condamné à mort d'une voix unanime. Charlemagne fut le seul qui inclina pour la clémence, et parce qu'il connaissait la faiblesse de cet homme, et parce qu'il ne voulait pas verser le sang d'un membre de sa famille. Comme Tassilon restait muet et stupide sous le poids de la sentence des juges, Charles lui demanda avec émotion ce qu'il voulait faire : « Tassilon, lui dit-il, quel est ton projet? — Être moine et sauver mon âme, » répondit celui-ci d'une voix brève. Il ajouta après un moment de silence : « Accorde-moi la faveur de ne paraître point devant cette diète ni devant le peuple avec la tête rasée; qu'on ne me coupe les cheveux qu'au monastère. » Liutberg, restée en Bavière, ignorait les événemens d'Ingelheim. Avant qu'elle en pût être informée, des émissaires du roi s'assurèrent de sa personne, de ses enfans et du trésor ducal; le tout, embarqué sur le Danube, fut amené sans encombre à Ingelheim. La

fière Lombarde subit le même sort que son mari, la réclusion monastique, et son front se courba sous le même linceul qui avait enseveli sa mère. Tassilon, enfermé d'abord dans le couvent de Saint-Goar, près de Rhinsfeld, fut ensuite transféré à Lauresheim, puis à Jumiége; ses deux fils, Theudon et Theudebert, prirent comme lui l'habit de moine, ses deux filles le voile des religieuses. L'aînée fut recluse dans l'abbaye de Chelles, dont Gisèle, sœur de Charlemagne, était abbesse, l'autre dans celle de Notre-Dame de Soissons. Le trésor des ducs de Bavière alla grossir celui des Franks, et le pays, réuni au territoire de la France, reçut des gouverneurs royaux, qualifiés de comtes ou de préfets. Ainsi toutes les vieilles souverainetés de l'Europe, rois lombards, ducs d'Aquitaine, ducs saxons, ducs bavarois, descendaient l'une après l'autre dans le sépulcre ouvert aux rois mérovingiens. Du sein de cette mort anticipée, le monde des temps passés voyait s'élever les nouveaux temps, et les peuples de l'Europe, emportés par un mouvement irrésistible, marcher sur les pas d'une même famille à des destinées inconnues.

On eût pu croire les Avars éclairés ou découragés par la chute de Tassilon; il n'en fut rien : le kha-kan avait mis toutes ses troupes sur pied; lui et son peuple avaient compté sur un butin qu'ils ne voulaient pas perdre, et suivant le traité fait avec le duc de Bavière, une armée descendit en Italie vers le milieu de l'année 788. Elle attendit dans le Frioul, et tout en pillant suivant son usage, que la flotte partie de Constantinople eût débarqué en Italie Adalgise et les auxiliaires grecs. La flotte, selon ce qui avait été convenu, devait les déposer sur la côte de Ravenne ou dans le golfe de Trieste; elle les transporta sur la pointe méridionale de l'Italie, où ils n'eurent rien à faire. En effet, le duc de Bénévent, Hérigise, étant mort subitement, sa veuve avait fait la paix avec Charlemagne dans l'intérêt de son fils Grimoald, et quand les Grecs voulurent pénétrer dans l'intérieur de la presqu'île, les Bénéventins leur barrèrent le chemin. L'armée franke, aidée de ces nouveaux alliés, mit en déroute les troupes d'Irène. Les Lombards, dont l'attitude avait été suspecte ou nettement hostile au nord de l'Italie, rentrèrent bientôt dans le devoir, et les Franks, tombant vigoureusement sur les Huns, en débarrassèrent le Frioul. Cet échec n'empêcha pas le kha-kan d'envoyer en Bavière sa seconde armée, qui fut également battue. Deux généraux franks, Grahaman et Odoacre, prenant le commandement des troupes bavaroises, vinrent attendre les Huns sur la rive gauche de l'Ips, et défendirent si bien le passage de cette rivière, que le kha-kan se retira avec plus de dix mille hommes tués ou noyés. Une troisième armée, reprenant l'offensive, vint encore se faire battre. Il y avait eu de la part des Huns agression évidente et gratuite, attaque en pleine paix, violation du droit des gens : Charlemagne résolut

d'en tirer vengeance. Le kha-kan et le ouïgour eurent beau envoyer une ambassade à la diète de Worms, au printemps de l'année 790, pour donner des explications et prévenir la guerre, s'il se pouvait : Charlemagne traita durement leurs envoyés. Après avoir entretenu la diète « de l'intolérable malice dont cette nation faisait preuve contre le peuple de France et contre l'église de Dieu » et de la nécessité de lui infliger un châtiment exemplaire, il s'occupa des préparatifs d'une expédition sérieuse, et qu'il supposait devoir être longue, échelonnant des corps d'armée sur le Rhin et au-delà du Rhin, et réunissant de tous côtés des armes et des vivres. Jamais, disent les historiens, on n'avait vu de tels approvisionnemens, et jamais ce roi, qui mettait au premier rang des qualités guerrières la maturité des plans et la prévoyance, n'en avait montré davantage.

L'annonce d'une expédition prochaine contre les Avars produisit dans toute la Gaule une émotion de curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude. De tant de guerres que Charlemagne avait accomplies dans toutes les parties de l'Europe, aucune peut-être n'avait excité au même point que celle-ci les puissances de l'imagination. Ici le pays et la nation étaient complétement inconnus, et ce qu'on en apprenait par les livres contemporains répandus en Occident, c'est que les Avars étaient un peuple de sorciers qui avait mis en déroute, par des artifices magiques, l'armée de Sigebert, époux de Brunehaut, et qui avait failli prendre d'assaut Constantinople, — une race de païens pervers dont la rage s'attaquait avant tout aux monastères et aux églises. Les érudits qui connaissaient la filiation des Huns et des Avars en disaient un peu davantage. Confondant le passé et le présent et attribuant la même histoire aux deux branches collatérales des Huns, ils racontaient les dévastations d'Attila, fléau de Dieu, et sa campagne dans les Gaules. A ce nom, que la tradition prétendait connaître mieux encore que l'histoire, les récits devenaient inépuisables, car il était écrit en caractères de sang dans les chroniques des villes et dans les légendes des églises. Metz parlait de son oratoire de Saint-Étienne, resté seul debout au milieu des flammes allumées par Attila; Paris rappelait sainte Geneviève, Orléans saint Agnan, Troyes saint Loup; Reims montrait les cadavres décollés de Nicaise et d'Eutropie; Cologne, les ossemens accumulés des onze mille compagnes d'Ursule. Qui n'avait pas ses martyrs et ses ruines?

C'était dans ces narrations colorées par la poésie des âges que se déployait le savoir des clercs. Les gens de guerre, les poètes mondains, les femmes surtout, puisaient de préférence dans une autre source de traditions, dans ces chants épiques en idiome teuton dont Attila était un des héros, qui se répétaient partout, et auxquels Charles lui-même venait de donner une nouvelle vogue en les réu-

nissant. C'est là qu'on étudiait de préférence la vie du terrible conquérant, ses amours, ses femmes, sa mort tragique des mains d'une jeune fille germaine la nuit de leurs noces. Comment cette poésie amoureuse se mêlait-elle à la légende? Simplement et sans apprêt, comme nous le font voir quelques restes de la littérature du temps. « Le grand roi Charles, dit le moine saxon poète et historien de Charlemagne, avait hâte de rendre aux Huns ce qu'ils méritaient. En effet, tant que cette nation fut florissante et dominatrice des autres, elle ne cessa de faire du mal aux Franks, témoin Saint-Étienne de Metz et tant d'autres églises livrées à l'incendie, jusqu'au jour où son roi Attila, frappé mortellement par une femme, fut envoyé au fond du Tartare..... C'était dans le cours d'une nuit paisible, quand tous les êtres animés sont ensevelis dans le repos; lui-même dormait accablé de vin et de sommeil, mais sa cruelle épouse ne dormait point; l'aiguillon de la haine la tenait éveillée, et, reine, elle osa accomplir sur le roi un attentat horrible. Il est vrai qu'elle vengeait par ce meurtre le crime de son père assassiné par son époux. Depuis lors la puissance des Huns tomba comme par un coup du ciel... Les défaites infligées aux pères et les outrages faits aux enfans stimulaient l'esprit du roi Charles, qui gardait au fond de sa mémoire les monumens des vieilles colères. »

Les préparatifs de la guerre durèrent près de deux ans, et quand Charlemagne eut réuni en Bavière suffisamment d'hommes, de chevaux, d'approvisionnemens de tout genre, il se rendit à Ratisbonne, où il établissait son quartier-général; la reine Fastrade l'y suivit. Les épouses de Charlemagne n'étaient point, comme les sultanes de l'Orient, des femmes amollies dans le repos, faibles de corps et d'âme et destinées à vivre et à mourir sous les verrous : le soldat infatigable voulait des compagnes de ses travaux et des mères fécondes. Quand ces mérites leur manquaient, son cœur se détachait d'elles, et il les répudiait. Fastrade, qu'il avait épousée en 785, après la mort d'Hildegarde, était, malgré les défauts d'un caractère dur et hautain, une de ces femmes qu'il aimait, une confidente et parfois une conseillère utile dans les rudes labeurs de sa vie. Il l'installa donc à Ratisbonne avec les trois filles qu'elle lui avait données et qui étaient de jeunes enfans, et celles plus nombreuses et plus âgées qu'il avait eues de ses autres épouses et de ses concubines. Fastrade les soignait toutes également, sans jalousie comme sans prédilection, exerçant leur esprit et leurs doigts par des travaux variés, et filant au milieu d'elles. Charles avait voulu que son fils Louis, roi d'Aquitaine, alors âgé de treize ans, assistât aux opérations de cette guerre et y fît ses premières armes. Sous le léger costume aquitain, que son père aimait à lui voir porter comme un hommage rendu à ses sujets d'outre-Loire, on le voyait cavalcader au milieu des Franks bardés de

fer. « Il avait, disent les historiens, un petit manteau rond, des manches de chemise fort amples, des bottines où les éperons n'étaient pas liés avec des courroies, à la manière des Franks, mais enfoncés dans le haut du talon, et un javelot à la main. » Le jeune Louis, dans cet équipage, avait un air à la fois guerrier et gracieux. Charles lui ceignit lui-même son baudrier garni de l'épée à la vue des troupes rangées en cercle, et cette remise solennelle des armes est ce qu'on appela plus tard « faire chevalier. » Les généraux ayant reçu leurs ordres et chaque corps d'armée sa destination particulière, le roi partit pour les bords de l'Ens, où stationnait la division qu'il devait commander en personne.

Le plan de campagne de Charlemagne, si mûrement préparé, au dire des historiens, semble avoir devancé, par la hardiesse et la science des combinaisons, le génie stratégique moderne (1). Maître de l'Italie en même temps que de la Bavière, il prit deux bases d'opérations, l'une sur le Haut-Danube, l'autre sur le Pô. Tandis que l'armée de France attaquerait la Hunnie de front par la grande vallée qui la traverse, l'armée d'Italie, sous la conduite du roi Pépin, devait franchir les Alpes et la prendre en flanc par les vallées de la Drave et de la Save. L'armée franke était partagée elle-même en deux corps destinés à agir simultanément sur les deux rives du Danube. Charlemagne, prenant le commandement du premier corps, composé des Franks proprement dits, des Alemans et des Souabes, devait opérer sur la rive droite, la plus importante militairement, et envahir les Pannonies; le second corps, composé des contingens saxons et frisons, devait suivre les chemins tourmentés et resserrés de la rive gauche et attaquer le cœur de la Hunnie; il était commandé par deux généraux franks d'un grand renom, le comte Theuderic et le chambellan Megenfrid. Une flottille nombreuse, portant les approvisionnemens de la campagne et en outre les contingens bavarois, devait descendre le fleuve en suivant les mouvemens des deux divisions de terre, et fortifier l'une ou l'autre au besoin. Pépin avait reçu l'ordre d'arriver sur les Alpes à la fin d'août et de pénétrer immédiatement dans la Pannonie inférieure; les opérations sur le Danube étaient fixées à la première semaine de septembre.

De leur côté, les Avars ne s'endormaient pas; ils avaient profité du répit que leur laissait Charlemagne pour réparer ou compléter leur système de défense, système étrange qui ne ressemble à aucun autre,

(1) Il est curieux de comparer le plan de campagne de Charlemagne avec celui que suivit Napoléon en 1805 dans la célèbre campagne d'Austerlitz. La similitude est frappante à la distance de tant de siècles, et démontre que la stratégie est bien une science dont les élémens principaux sont fournis par la topographie; mais c'est le génie de l'homme de guerre qui les dégage, les combine et en fait pour lui des instrumens de victoire.

et qui paraît avoir été imaginé plutôt pour arrêter des courses de brigands, telles que celles des Bulgares et des Slaves, que pour soutenir l'effort de grandes armées organisées, telles que celles des Franks. Nous en avons une description curieuse, quoique un peu obscure, dans les récits du moine de Saint-Gall, qui la tenait, nous dit-il, de son maître Adalbert, vieux guerrier qui avait accompagné le comte Gérold et ses Souabes dans la campagne de Hunnie. Qu'on se figure neuf grands remparts ou enceintes de forme à peu près circulaire, et rentrant les uns dans les autres de manière à partager le pays en zones concentriques depuis sa circonférence jusqu'à son milieu: c'étaient les fortifications des Avars. Ces enceintes, appropriées aux difficultés du terrain, se composaient d'une large haie, établie d'après le procédé suivant : on enfonçait, à la distance de vingt pieds l'un de l'autre, deux rangées parallèles de pieux dont la hauteur était aussi de vingt pieds, et l'on remplissait l'intervalle par une pierre très dure ou une sorte de craie qui, en se liant, ne formait qu'une masse; le tout était revêtu de terre, semé de gazon et planté d'arbustes serrés qui par leur entrelacement présentaient une haie impénétrable. La zone laissée entre deux remparts contenait les villes et les villages, disposés de façon que la voix humaine pût se faire entendre de l'un à l'autre pour la transmission des signaux. Les enceintes, qui longeaient d'ordinaire le lit des fleuves et les pentes des montagnes, étaient percées de loin en loin par des portes servant de passage aux habitans. Une enceinte prise, ils pouvaient se réfugier dans la suivante avec leurs meubles et leurs troupeaux, sauf à se retirer dans la troisième, si la seconde était forcée. D'une enceinte à l'autre, on pouvait correspondre au moyen de la trompette, dont les airs variaient selon des règles convenues. Le nom avar de ces vastes clôtures concentriques nous est inconnu; les Germains les appelaient *hring* ou *ring*, c'est-à-dire cercles. Adalbert affirmait à son élève que d'un ring à l'autre la distance était à peu près celle du château de Zurich à la ville de Constance, ce qui faisait de trente à quarante milles germaniques. Le diamètre de ces cercles allait en se rétrécissant à mesure qu'on approchait du centre, et là se trouvait le ring royal, que les Lombards et les Franks appelaient aussi *campus*, camp, et qui renfermait le trésor avec la demeure des souverains de la Hunnie. Il était situé non loin de la Theiss, et au lieu où l'on suppose que s'élevait le palais d'Attila. Aussi, et sans trop s'arrêter aux obscurités que contiennent la description du moine de Saint-Gall et surtout ses mesures, on s'aperçoit que Charlemagne n'avait pas de minces difficultés à vaincre pour arriver au cœur du pays des Huns. Ces haies couvertes par des rivières et flanquées de montagnes, sans offrir l'obstacle de bonnes murailles crénelées, arrêtaient une armée

envahissante à chaque pas et pouvaient la décourager, et le Danube, qui les coupait presque toutes par le milieu, permettait à leurs défenseurs d'accourir ou de faire retraite d'une rive à l'autre.

Cette guerre avec le peuple d'Attila prenait aux yeux de Charlemagne un caractère essentiellement religieux, où dominait le souvenir du passé et comme une idée de revanche contre le fléau de Dieu. Il voulut y préparer son armée par des mortifications et des prières propres à appeler sur elle la protection spéciale du ciel. Des litanies, accompagnées d'un jeûne général, furent célébrées dans le camp des Franks, qui présenta pendant trois jours le spectacle anticipé d'un camp de croisés sous les murs de Jérusalem ou d'Antioche. Charles lui-même nous donne la description de la pieuse solennité dans une lettre qu'il adresse des bords de l'Ens à Fastrade, et dont voici quelques passages :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi des Franks et des Lombards et patrice romain, à notre chère et très aimable épouse Fastrade reine.

« Nous t'envoyons par cette missive un salut affectueux dans le Seigneur, et par ta bouche nous adressons le même salut à nos très douces filles et à nos fidèles résidant près de toi. Nous avons voulu t'informer que, le Dieu miséricordieux aidant, nous sommes sain et sauf, et que nous avons reçu par un envoyé de notre cher fils Pépin des nouvelles, qui nous ont réjoui, de sa santé, de celle du seigneur l'Apostolique, et de nos frontières situées de ce côté, qui sont paisibles et sûres... Quant à nous, nous avons célébré les litanies pendant trois jours, à partir des nones de septembre, qui étaient le lundi, continuant le mardi et le mercredi, afin de prier la miséricorde de Dieu qu'elle nous concède paix, santé, victoire et heureux voyage, assistance, conseil et protection dans nos angoisses. Nos évêques ont ordonné une abstinence générale de chair et de vin, excepté pour ceux qui ne la pourraient supporter pour causes d'infirmité, âge avancé ou trop grande jeunesse; toutefois il a été établi qu'on pourrait se racheter de l'abstinence de vin pendant ces trois jours, les riches en payant un sou par jour, les autres au moyen d'une aumône proportionnée à leurs facultés, ne serait-elle que d'un denier. Chaque évêque a dû dire sa messe particulière à moins d'empêchement de santé; les clercs sachant la psalmodie avaient à chanter cinquante psaumes chacun, et pendant la procession des litanies ils devaient marcher sans chaussure. Telle fut la règle dressée par nos évêques, ratifiée par nous et exécutée avec l'assistance de Dieu. Délibère avec nos fidèles comment vous célébrerez aussi ces mêmes litanies. Tu feras, quant au jeûne, ce que ta faiblesse te permettra. Nous nous étonnons d'ailleurs de n'avoir reçu de toi, depuis notre départ de Ratisbonne, ni message ni lettre; fasse donc que nous

soyons mieux informé à l'avenir de ta santé et de tout ce qu'il te plaira de nous apprendre. Salut encore une fois dans le Seigneur. »

Charlemagne passa l'Ens, et traversa sans trouver d'ennemis la contrée avoisinante : c'était le malheureux pays que les Huns et les Bavarois s'étaient disputé si longtemps, et dont ils avaient fait un désert. La rivière d'Ips n'arrêta pas sa marche, quoique sans doute le pont construit jadis par les Romains eût été coupé; la forte position de Lemare, aujourd'hui le Moelk, ne lui opposa point de résistance; ce n'est qu'à l'approche du mont Comagène qu'il aperçut du mouvement, des bandes armées et tous les signes d'une défense énergique. Un bras des Alpes de Styrie, projeté vers le Danube, ne laisse entre ses escarpemens et le fleuve qu'un étroit défilé, fameux dans l'histoire des guerres danubiennes, le défilé du mont Kalenberg, alors mont Cettius. Il couvre à l'est Vindobona, Vienne, ville obscure jadis, devenue importante dans les derniers temps de la domination romaine, où on la voit remplacer l'antique Carnuntum comme métropole de la Pannonie supérieure. En avant et du côté de l'ouest, le défilé est couvert lui-même par une montagne qui en protége les approches; c'est le mont Comagène, dont nous avons déjà parlé. Un château établi sur cette montagne et un rempart ou haie fortifiée interceptaient la route, reliant au Danube la chaîne du Cettius, embarrassée d'épaisses forêts et ravinée par des torrens. Charlemagne dut faire halte pour assiéger régulièrement le rempart et la forteresse. A l'opposite du mont Comagène, de l'autre côté du Danube, descend des hauts plateaux de la Moravie la rivière de Kamp, sinueuse et profonde, qui se jette dans le fleuve par sa rive gauche : les Huns en avaient fait le fossé d'un second rempart, qui formait à travers le Danube la continuation du premier et complétait le barrage de la vallée. Le rempart de la Kamp arrêta le corps d'armée du comte Theuderic, comme celui de Comagène avait arrêté Charlemagne; mais il fut plus promptement enlevé, soit force naturelle moindre, soit moindre résistance, les Avars ayant porté leurs principaux moyens d'action sur la rive droite. Plusieurs assauts tentés par Charlemagne contre le château et la haie de Comagène avaient échoué, et les assiégés, munis d'une énorme quantité de machines de jet, lui faisaient éprouver de grandes pertes par leur artillerie, quand les troupes de Theuderic, maîtresses des lignes de la Kamp, parurent sur la rive gauche, et que la flotte, arrivée à propos, se déploya en bon ordre sur le fleuve. Cette vue ranima le courage des Franks, en même temps qu'elle remplit les Huns de terreur. Craignant d'avoir la retraite coupée, ces barbares s'enfuirent avec leurs troupeaux ou dans les bois épais que recelait la montagne, ou derrière la plus prochaine enceinte, laissant le château de Comagène, puis la ville de Vienne, à la merci

du vainqueur. Le château fut rasé, les machines de guerre détruites, la haie brûlée et nivelée, et Charlemagne dépêcha le jeune roi d'Aquitaine, son fils, pour annoncer à la reine Fastrade le double succès qui inaugurait si bien la campagne.

Un second cercle, placé à quelque distance au-dessous de Vienne, ne fut emporté qu'après une grande bataille, et les Franks ne trouvèrent plus de résistance jusqu'au Raab. Cette rivière et les marais du lac Neusiedel servaient de fossé à un troisième rempart bien garni de tours et défendu près du confluent de la rivière par la forte place de Bregetium. Charlemagne, n'osant l'attaquer de front, franchit la rivière dans un lieu où elle était guéable, força la haie et tourna la place, qui se rendit à son approche. Pendant ce temps-là, le comte Theuderic enlevait de l'autre côté du Danube un rempart construit le long du Vaag et reliant le fleuve aux Carpathes. Les deux corps de l'armée de terre avaient glorieusement rempli leur tâche; ce fut le tour de la flotte. Entre les embouchures du Vaag et du Raab, situées presqu'en face l'une de l'autre, le Danube, gêné par les atterrissemens que ces deux rivières roulent incessamment dans son lit, se divise en plusieurs bras et forme sept îles, dont la plus grande et la plus septentrionale n'a pas moins de vingt lieues de long sur six de large. Ces îles, couvertes de joncs et de saules, entrecoupées de marécages et de fondrières et sans routes certaines, avaient servi d'asile aux habitans accourus des deux rives avec leurs propriétés et leur bétail. Les Huns s'étaient même retranchés assez solidement dans la plus grande, qui présentait des bords élevés et un accès difficile; mais ils avaient compté sans la flotte, qui commença par les bloquer, et les attaqua ensuite de vive force. Le siége dura trois jours. Après beaucoup de sang versé, les Huns se rendirent, et l'on trouva dans leur enclos un amas considérable de grains et des troupeaux sans nombre; les habitans, hommes, femmes, enfans, furent réduits en servitude. Ce dernier fait d'armes ne se lit pas dans les historiens contemporains, d'ailleurs très laconiques, mais il est attesté par une tradition constante, que sa vraisemblance nous permet d'accepter, et que j'ai reproduite telle qu'elle se racontait au XVe siècle.

De son côté, le jeune roi d'Italie n'était pas resté oisif. Son armée, composée en majeure partie de Lombards et de Frioulois, et qui comptait un évêque parmi ses généraux, s'était portée, suivant ses instructions, directement sur la Pannonie inférieure, pour prendre la Hunnie en flanc et se rejoindre au corps d'armée de Charlemagne. Arrivée au sommet des Alpes le 28 août, elle en était descendue probablement par la vallée de la Drave, pour pénétrer, entre cette rivière et la Save, dans ce qu'on appelait la presqu'île *sirmienne*. Là elle s'était trouvée en face d'un des rings intérieurs, qui contenait

d'autant plus de richesses, que les Huns l'avaient cru plus à l'abri des attaques. Ils le défendirent vigoureusement, mais le ring fut enlevé, et le butin qu'on y trouva dédommagea amplement le soldat de ses fatigues. La tradition rapporte que Pépin, emporté par son ardeur, fut blessé d'une flèche à l'assaut du rempart et renversé de cheval : l'histoire n'en dit rien, et nous ne trouvons non plus aucune allusion à ce fait dans la lettre par laquelle le père, tout enorgueilli des succès de son fils, en mande le récit à Fastrade. Il se borne à ces mots : « Pépin a tué tant d'Avars, qu'on n'avait jamais vu pareil massacre; l'enceinte a été prise et pillée, et on y a passé la nuit et la matinée du lendemain jusqu'à la troisième heure. »

Ainsi la Pannonie avait été parcourue dans toutes ses directions par les armées de la France, et la Hunnie transdanubienne avait été occupée jusqu'au Vaag; il ne restait plus que la grande plaine que traverse la Theiss et les cantons situés dans les Carpathes ou à l'est de ces montagnes jusqu'à la Mer-Noire. La saison avançait, et la prudence conseillait à Charlemagne de ne point engager ses troupes au commencement de l'hiver dans un pays de marécages et de rochers où elles auraient à souffrir de la disette et des inondations plus encore que des hommes. Une épizootie, qui s'était mise sur les chevaux de l'armée et en avait déjà fait périr la plus grande partie, eût été à elle seule une raison suffisante de ne pas pousser plus loin. Charlemagne termina donc là la campagne; il renvoya l'armée d'Italie dans ses cantonnemens du Pô, plaça le corps du comte Theuderic et le sien en observation sur la frontière hunnique, et emmena son fils Pépin pour aller célébrer avec lui les fêtes de Noël à Ratisbonne.

II.

L'expédition de Hunnie avait permis à Charlemagne d'observer par lui-même, en même temps que la faiblesse des Huns, la beauté et l'importante situation de ce pays, qui dominait l'Italie au midi, les nations slaves à l'ouest et au nord, et confinait à l'empire romain d'Orient. Ce conquérant avait plus d'une raison pour ne point vouloir perdre le fruit de cette guerre; il jeta son dévolu sur la Hunnie, dont une portion lui convenait pour agrandir le territoire de la France, l'autre pour étendre sa suprématie, et comme il savait toujours entremêler la modération à l'emploi de la force, il lui plut d'attendre que le kha-kan et le ouïgour se remissent d'eux-mêmes à sa discrétion. Ce qui peut-être chatouillait le plus son orgueil dans le rapide succès de cette campagne, c'est qu'il avait planté le drapeau frank à la frontière de l'empire grec, et fait pâlir cette cour de Constantinople, présomptueuse et jalouse, qui s'était vainement flattée de le chasser de l'Italie, et dont le mauvais vouloir éclatait

maintenant par une opposition dédaigneuse au plus cher de ses projets, celui de devenir empereur d'Occident. Il n'ignorait pas qu'une terreur panique avait saisi la Thrace et la Macédoine, quand on avait vu ses armées s'approcher de la Save, que les villes avaient fermé leurs portes, que des troupes s'étaient mises en marche, qu'en un mot la consternation régnait au palais de Byzance. Et ce n'était pas seulement dans les provinces voisines du Danube que les Grecs éprouvaient ce sentiment d'anxiété; le Péloponèse et les îles de la mer Égée se croyaient aussi à la veille d'une invasion des Franks, et comme il arrive toujours en pareil cas, les peuples ne parlaient qu'avec admiration du grand homme qui leur faisait peur. Son nom volait de bouche en bouche dans tout l'Orient. Les ambassadeurs du khalife Aroun-al-Rachid, qui vinrent le visiter quelques années après dans Aix-la-Chapelle, purent lui raconter sans adulation qu'en Asie comme en Europe, dans les îles comme sur la terre ferme, d'un bout à l'autre de l'empire grec, les peuples ne craignaient ou n'espéraient que lui. Il s'agissait maintenant pour Charlemagne de franchir le dernier pas, et il pensait avec grande raison que la conquête de la Hunnie servirait à le lui rendre plus facile. Quand l'empire frank, qui touchait déjà à la Baltique par la Vistule, aurait atteint la chaîne des monts Carpathes et la Mer-Noire, l'ancien empire romain d'Occident se trouverait reconstitué sur une base plus large qu'autrefois et ne réclamerait plus qu'un empereur. Voilà ce qu'il se disait sans doute en traversant les Pannonies et occupant déjà par la pensée la Dacie de Trajan, qui se dessinait à ses yeux sur l'autre rive, et il habituait le monde à cette idée, qui faisait à la fois rire et trembler les Grecs, l'idée d'une résurrection des césars occidentaux dans la personne d'un roi des Franks.

Ces préoccupations le retinrent pendant tout le cours de l'année 792 dans le voisinage de la Hunnie, contre laquelle il méditait à tout événement un nouveau plan de campagne. Ce demi-barbare devinait la civilisation dans un siècle qui n'en connaissait plus que les ruines. Le canal de Drusus, celui de Corbulon, creusé jadis entre la Meuse et le Rhin, et l'entreprise de Lucius Vetus pour joindre la Moselle à la Saône, lui inspirèrent une des plus grandes idées qui aient traversé la tête d'un chef de gouvernement. Le rapprochement topographique du Rhin et du Danube, qui, voisins par leurs sources, le sont encore plus par leurs affluens, lui fit concevoir la possibilité de les réunir au moyen d'un canal. Dans ce projet, sans doute les besoins de la guerre furent les premiers à frapper son imagination : il se représenta d'abord les flottes de la Frise convoyant sans interruption ses troupes et ses approvisionnemens des bords du Rhin à ceux de la Theiss, mais il entrevit aussi tout l'avantage qu'en retirerait le commerce pour la gloire et la prospérité de son empire, quand la France

enverrait par des fleuves français ses navires dans la Mer-Noire, pour en rapporter à Ratisbonne, à Mayence, à Cologne, les trésors de Golconde ou les merveilles féeriques de la Perse. Sous l'aiguillon de ces vagues pensées, ou plutôt de ces instincts de civilisation, Charlemagne se mit à l'œuvre sans délai. Nous dirions en langage administratif moderne qu'il fit venir ses ingénieurs pour leur demander un plan de jonction des deux fleuves, et que ceux-ci mirent le plan à l'étude : ces formules rendraient exactement ce qui se passa alors. « Ceux qui avaient la connaissance des choses de ce genre, comme s'expriment les contemporains, lui exposèrent que la Rednitz, qui se jette dans le Mein, par lequel elle communique avec le Rhin à Coblentz, et l'Almona (aujourd'hui l'Altmühl), qui tombe dans le Danube au-dessus de Ratisbonne, pouvaient être réunis par un canal de six mille pas de longueur et capable de recevoir de grands navires. » En effet ces deux affluens, l'un direct, l'autre indirect, du Danube et du Rhin, descendus tous deux de la chaîne du Steigerwald, se rapprochent dans leurs sinuosités à la distance de six milles seulement, dans un pays plat et marécageux. Charlemagne voulut qu'on y creusât un canal de trois cents pieds de largeur et d'un tirant d'eau suffisant pour tous les besoins des flottes. Lui-même s'établit sur les lieux avec des ouvriers tirés de l'armée, et le travail commença. On en avait déjà fait le tiers, quand les pluies d'automne, arrivées plus fortes que de coutume, noyèrent ce pays, naturellement humide. La tranchée se remplissait d'eau toutes les nuits, les talus détrempés s'affaissaient : c'était chaque jour nouveau travail, et le soldat, toujours plongé dans la boue, éprouvait des fatigues inouies. Bientôt la maladie se mit dans ses rangs. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts contre une entreprise dont on ne comprenait pas la grandeur, et Charles vaincu dut céder aux obstacles de la nature et aux murmures des hommes; il abandonna le projet. Une vieille tradition rapporte qu'il fut amené à cette résolution par des fantômes et des apparitions diaboliques qui effrayaient la nuit les travailleurs et l'épouvantèrent lui-même. Ces fantômes, ces lémures qui firent reculer sa forte volonté, ce furent probablement les préjugés de l'ignorance, contre lesquels les inspirations du génie se brisent quand elles sont prématurées. Il ne reprit plus son canal inachevé, et se contenta de faire construire plusieurs ponts de bateaux, tant sur le Danube que sur les rivières affluentes qu'il aurait besoin de passer dans une seconde campagne.

La nation avare semblait abattue. Dispersée dans ses bois et ses montagnes, elle ne songeait ni à se rallier ni à reprendre ses armes, quand un message des Saxons vint l'agiter de nouveau. Ils l'invitaient à se joindre à eux pour un grand effort qui, brisant le joug

des Franks en Germanie, les balaierait au-delà du Rhin. « Déjà même, assuraient-ils, leurs troupes avaient détruit une division de l'armée de Charlemagne sur les bords du Weser; bientôt la Germanie tout entière serait debout : quelle plus belle occasion pour les peuples d'assurer à jamais leur liberté? » Ce message causa parmi les Huns une émotion profonde. Les souffrances de la dernière campagne avaient créé chez eux un parti de la paix; le ressentiment et l'espérance entretenaient le parti de la guerre : on se disputa, on en vint aux mains, et les deux chefs qui avaient provoqué et conduit les expéditions d'Italie et de Bavière, le kha-kan et le ouïgour, furent massacrés. Le parti de la paix triomphait; il choisit pour kha-kan un certain Tudun, lequel s'empressa d'envoyer à Charlemagne une ambassade chargée de lui déclarer que son peuple et lui se mettaient à la merci du roi des Franks, et que pour son compte il recevrait volontiers le baptême. Charlemagne accueillit mal le message et les messagers, soit qu'il doutât de la sincérité de la proposition, soit que dans l'état des choses il lui convînt de frapper à la fois deux grands coups sur deux peuples païens qui avaient cherché à s'entendre.

L'ambassade congédiée rentra en Hunnie, et l'on apprit bientôt que la division friouloise et carinthienne de l'armée d'Italie passait les Alpes sous la conduite du duc de Frioul Héric, général expérimenté et plein d'ardeur, et pénétrait en Pannonie, tandis que les Saxons étaient pourchassés par des forces supérieures entre l'Elbe et l'Oder. Le plan de campagne de Charlemagne à l'égard des Huns fut de les attaquer, comme la première fois, par l'Italie et la Bavière, en faisant marcher sa seconde armée directement sur la Theiss par la rive gauche du Danube, en même temps qu'Héric mettrait à feu et à sang les contrées de la rive droite. Le jeune roi Pépin, qui se trouvait près de lui, devait prendre le commandement de l'armée occidentale. Tout se passa comme il l'avait prévu. Héric assaillit, au printemps de l'année 796, un des rings intérieurs de la Hunnie, et y trouva un immense butin, qui fut envoyé à Aix-la-Chapelle. Ce fut ensuite le tour du roi Pépin, qui, marchant résolument jusqu'aux plaines marécageuses de la Theiss, eut la gloire d'assiéger et de prendre le ring royal, habitation des kha-kans et lieu de dépôt du trésor de la nation. En vain Tudun, frappé de crainte, était venu près du jeune roi pour le fléchir et obtenir rémission : Pépin ne s'arrêta point jusqu'à ce qu'il eût mis le pied dans ce sanctuaire de la nationalité avare, et que l'étendard du protecteur de l'église, qui venait de recevoir en hommage du pape les clés de la confession de saint Pierre, flottât sur l'ancienne demeure du fléau de Dieu. La paix fut conclue sur les ruines du ring, et Tudun avec

les chefs principaux de la Hunnie accompagna le jeune vainqueur jusqu'aux bords du Rhin, et de là à Aix-la-Chapelle, où Pépin devait retrouver son père.

L'entrée de Pépin dans Aix-la-Chapelle, ou plus exactement dans Aquisgranum, présenta comme une image des triomphes de cet ancien empire romain dont Charlemagne rêvait la résurrection avec tant d'ardeur. On vit défiler devant le triomphateur les étendards conquis, les dépouilles des chefs groupées en trophées, et dans une longue suite de chariots découverts le trésor des rois avars : des monceaux d'or et d'argent monnayé, des lingots, des pierreries de toute sorte, des tissus d'or, de soie, de pourpre, des vases précieux enlevés aux palais ou aux églises, et dont la richesse et la forme indiquaient s'ils provenaient des pillages de la Grèce, de l'Italie ou de la Gaule. Tudun et les nobles Avars, dans une attitude morne et humble à la fois, faisaient partie du cortége : on pouvait se demander si c'était comme captifs ou comme alliés. Tudun, s'agenouillant devant Charlemagne, lui prêta serment de fidélité suivant le cérémonial des Franks, et exprima le vœu de recevoir bientôt le baptême. Charles, en souverain puissant et magnifique, ne s'adjugea pas le trésor des Huns comme un butin. Après en avoir prélevé ce que les savans de sa cour appelaient sans doute « les dépouilles opimes, » pour en faire don aux autres souverains et aux églises, il distribua le reste avec une prodigalité toute royale à ses fidèles, clercs et laïques, sujets et vassaux.

Ses libéralités commencèrent par le pape. L'abbé Angilbert, qu'on désignait sous le nom d'Homère dans l'académie caroline, et qui, après avoir épousé Berthe, une des filles du roi, l'avait quittée de son consentement pour se faire moine à l'abbaye de Saint-Riquier, fut chargé d'accompagner à Rome le trésor enlevé par Héric, et de le déposer sur le tombeau des saints apôtres. Parmi les rois d'Europe qui prirent part à ces riches gratifications figurait le roi de Mercie, Offa, à qui Charlemagne adressa une lettre contenant ces mots : « Nous avons envoyé aux grandes cités et aux métropoles une part du trésor des choses humaines que Jésus-Christ nous a accordées malgré nos démérites. A vous que nous aimons, nous avons voulu offrir un baudrier, un glaive hunnique et deux manteaux de soie. » On peut supposer que dans le nombre des églises honorées de la munificence du roi, celles-là eurent le premier rang qui, pillées jadis par Attila, pouvaient revendiquer de pareils cadeaux comme une restitution légitime. La cathédrale de Mayence reçut, à ce titre apparemment, des objets du plus grand prix, qu'on montrait encore, au XVIe siècle, dans son trésor épiscopal. « C'était, nous dit un écrivain, qui les vit alors et les admira, une croix d'or massif, nommée *Benna*, pesant douze cents marcs, et sur laquelle était inscrit un vers

latin qui en indiquait le poids. C'étaient aussi deux calices de l'or le plus fin, dont le plus petit pesait dix-huit marcs, dont le plus grand, épais d'un doigt, avait deux anses qui remplissaient les mains de celui qui le soulevait, et avait la forme d'un mortier. L'un et l'autre étaient tout parsemés de pierreries. »

La guerre avait eu son triomphe, la foi attendait le sien. Lorsqu'on jugea Tudun et ses compagnons suffisamment instruits des vérités chrétiennes pour être admis au sacrement du baptême, on procéda à cette solennité avec un grand éclat, devant un immense concours de peuple. L'usage était, à la cour de Charlemagne, que les catéchumènes convertis par ses soins, avant d'approcher du baptistère, se dépouillassent entièrement de leurs habits pour se revêtir de robes ou longues chemises blanches, du lin le plus fin, qu'on leur abandonnait ensuite en commémoration de leur baptême. Ce cadeau était fort recherché des sauvages païens du nord, témoin ce vieux soldat saxon, qui se vantait de s'être fait baptiser vingt fois pour se composer une garde-robe de chemises de lin, s'il faut en croire le moine de Saint-Gall, dont les anecdotes ne sont pas toujours bien dignes de foi. Sous ce costume, étrange pour un successeur d'Attila, Tudun, à genoux près de la piscine, fut lavé de l'eau baptismale, que chaque noble avar reçut à son tour. L'église d'Aix déploya pour cette grande occasion ses plus riches ornemens et le luxe de ses processions d'évêques et d'abbés, étincelans d'or et de pierreries, qui faisaient dire à un ambassadeur du khalife Aroun : « J'avais vu jusqu'à présent des hommes de terre, aujourd'hui je vois des hommes d'or. » Les vers et la prose ne manquaient jamais aux fêtes de Charlemagne, à qui c'était faire sa cour que d'aimer les lettres; ils vinrent en abondance dans celle-ci, et les lettrés absens tinrent eux-mêmes à honneur d'y être représentés. Alcuin, dont le nom académique était Albinus, comme celui d'Angilbert était Homère et celui de Charlemagne lui-même David, félicitait le roi, dans une lettre artistement travaillée, « d'avoir courbé sous son sceptre victorieux cette race des Huns, si formidable par son antique barbarie, d'avoir attaché ces fronts superbes au joug de la foi, et fait briller la lumière à des yeux qui semblaient éternellement voués aux ténèbres. »

Théodulf, évêque d'Orléans, envoya aussi son tribut dans une pièce de vers que nous avons encore, pièce composée évidemment pour les savans membres de l'académie caroline, qu'il désigne toujours par leurs sobriquets littéraires, et dont il s'occupe beaucoup plus que des Huns et de leur conversion. L'Italien Théodulf, que Charlemagne retenait près de lui à force d'argent et d'honneurs, dont il avait fait un de ses *missi dominici*, puis un évêque d'Orléans, était alors le poète à la mode, le Fortunat d'une cour où la politesse essayait de renaître par la culture des lettres, et où l'on enviait aux

poètes italiens leur manière leste et dégagée, leur talent d'exagérer les petites choses, leurs antithèses, leur recherche parfois gracieuse d'idées et de mots. Tout ce bagage d'une littérature traditionnelle, ces procédés de métier restés en Italie, oubliés ailleurs, frappaient d'admiration des esprits habitués aux formes un peu lourdes qu'apportaient avec leur science les philosophes théologiens de l'île de Bretagne. On se passa donc de main en main, on lut avec une avide curiosité les nouveaux vers de Théodulf, dont le succès apparemment fut d'autant plus général que chacun y trouva pour soi un souvenir aimable ou une flatterie. D'abord c'était le roi « sage comme Salomon, fort comme David, beau comme Joseph; » puis la belle Luitgarde, que Charles venait de mettre dans son lit aussitôt après la mort de Fastrade, puis les princesses filles du roi pour le portrait desquelles le poète-évêque avait épuisé toutes ses réminiscences mythologiques et toute la nomenclature des pierreries et des fleurs. Les fils du roi n'y étaient point oubliés, non plus que leurs fidèles et les lettrés de l'académie, Riculfe-Damœtas, Ricbode-Macarius, Thyrsis le camérier et Ménalcas le grand-maître de la table du roi. Avec tout cela, il restait peu de place pour le sujet de la fête, quoique la pièce fût passablement longue. Par une fiction assez heureuse, l'auteur introduisait, à la suite des Avars, les Arabes d'Espagne, qu'il montrait dans le lointain désireux aussi du baptême et du joug des Franks, et, ce qu'on ne dédaignait pas à la cour de Charlemagne, venant verser les trésors de Cordoue dans les coffres d'Aix-la-Chapelle. « Grand roi, disait-il, reçois d'un cœur joyeux ces trésors de toute sorte que Dieu t'envoie des terres pannoniennes; rends-en grâces au Tout-Puissant, et que ta main comme toujours soit généreuse pour ses temples. Voici venir toutes prêtes à servir le Christ des nations que ton bras puissant pousse vers lui : c'est le Hun aux longs cheveux nattés et pendans par derrière; le voici aussi humble dans la foi qu'il était orgueilleux dans l'impiété. Que l'Arabe se joigne à lui! Ces deux peuples sont également chevelus; que l'un marche au baptême avec sa chevelure tressée, l'autre avec sa crinière en désordre! Riche Cordoue, envoie bien vite vers ce roi, à qui doivent se faire tous les sacrifices glorieux, les richesses accumulées depuis des siècles dans ton trésor! De même que les Avars accourent, accourez, Arabes et Numides; fléchissez à ses pieds vos genoux et vos cœurs. Ceux que vous voyez là ne furent pas moins que vous fiers et cruels, mais celui qui les a domptés saura bien vous dompter aussi! »

Ces fêtes se célébrèrent au milieu du désordre d'une ville en construction, car la grande cité d'Aquisgranum, la seconde Rome, comme disaient les poètes du temps, sortait alors de terre sous les yeux et par l'active impulsion de Charlemagne. Attiré dans ce site enchanteur par l'abondance des sources thermales qui y formaient

comme une rivière bouillante, il y avait fait bâtir un palais, sa résidence favorite, et, à proximité de ce palais, venaient se fonder l'un après l'autre les établissemens ordinaires d'une métropole. C'était là son plaisir dans les rares momens de repos que lui laissait la guerre. Un contemporain nous le représente inspectant les travaux et encourageant par ses paroles une armée de tailleurs de pierre, de charpentiers et de maçons, ou bien se postant au haut de la citadelle déjà terminée comme au haut d'un observatoire, indiquant, le plan en main, la direction des rues et la place du forum, de l'amphithéâtre ou de la basilique. Déjà s'élevait sur les colonnes de marbre amenées de Ravenne la coupole d'or de la chapelle où devaient reposer ses cendres, et des fontainiers répandus de tous côtés captaient les sources pour les amener dans de profondes piscines, où l'on descendait par des degrés de marbre blanc. Ces créations du génie civilisateur durent intéresser médiocrement Tudun et ses sauvages compagnons; mais la cour franke avait d'autres divertissemens plus conformes à leur intelligence et à leur goût. La chasse était une des vives passions de Charlemagne, et aux yeux des Franks le plus noble plaisir qu'on pût offrir à des hôtes qu'on voulait dignement traiter. Charles y entraînait ceux-là mêmes qui ne s'en montraient pas très soucieux, témoin ces ambassadeurs d'Aroun-al-Rachid, qui éprouvèrent une si grande frayeur à l'aspect des uroks, qu'ils n'avaient jamais vus. On peut donc affirmer, quoique l'histoire ait omis ce détail, qu'il y conduisit les Avars, ardens chasseurs eux-mêmes, et chez qui la chasse était une institution politique. Dans cette hypothèse, qui n'a rien que de très acceptable, nous emprunterons quelques détails aux écrivains contemporains, pour donner un aspect vrai de cette cour d'Aix-la-Chapelle, à laquelle se trouve mêlé assez bizarrement un kha-kan des Huns vaincu et baptisé.

Charlemagne préparait comme une expédition militaire ses chasses dans les vastes forêts qui des coteaux d'Aix se prolongeaient, d'une part à la grande forêt des Ardennes, de l'autre aux rideaux boisés des bords du Rhin. Il y avait un plan tracé d'avance, des marches prévues, des embuscades dressées; chacun avait son poste et son rôle, et tout le monde y assistait soit comme acteur, soit comme spectateur. Les jeunes fils du roi, la reine elle-même et les princesses n'étaient pas les derniers à accourir, dès l'aube du jour, quand la trompe avait retenti, afin de participer de loin ou de près aux périlleux amusemens du maître. « Dès que l'aurore d'un jour de chasse commence à se montrer, nous dit un témoin de ces fêtes, les jeunes princes, sautant hors du lit, revêtent précipitamment leurs armures; la reine et ses belles-filles procèdent, mais plus lentement, à leur toilette, et les leudes se rassemblent dans les cours du palais, tandis que les cors résonnent, que les écuyers contiennent les chevaux

impatiens, et que les meutes répondent par des aboiemens au claquement des fouets. Le roi entend d'abord la messe, puis il s'élance sur son vigoureux coursier tout harnaché d'or, et donne le signal du départ; la troupe joyeuse, qu'il dépasse de toute la tête, se précipite après lui. Les jeunes chasseurs sont armés d'un épieu à pointe de fer; quelques-uns portent un filet carré. Une rangée de leudes richement vêtus sert de cortége au roi. La belle épouse de Charles, la reine Liutgarde, se montre ensuite en tête de la royale famille. Un ruban de pourpre qui entoure ses tempes se relie à ses cheveux, que couronne un diadème de pierreries; sa robe est de pourpre deux fois teinte, et une chlamyde retenue au cou par une agrafe d'or flotte gracieusement sur son épaule. Un collier des pierres les plus brillantes et les plus variées descend sur son sein; elle monte un cheval superbe; des leudes et des écuyers l'environnent.

« La royale lignée la suit à distance, chacun avec son cortége particulier. C'est d'abord Charles, le fils aîné du roi, qui porte le nom et les traits de son père, et fait bondir sous lui un cheval indompté; puis Pépin, le vainqueur des Avars, en qui revit la gloire ainsi que le nom de son aïeul. Il porte au front le diadème des rois. Une foule de leudes, noble sénat des Franks, se presse autour des jeunes princes; mais Louis d'Aquitaine est absent...

« Arrive ensuite le bataillon des jeunes filles, qui déploie aux yeux ses lignes étincelantes. Rotrude s'avance la première sur un cheval frémissant qu'elle guide avec adresse; ses cheveux, d'un blond pâle, sont entrelacés d'une bandelette couleur d'améthyste que relèvent des escarboucles et des saphirs; une couronne de perles décore son front, et son manteau est retenu par une large agrafe. Des suivantes en grand nombre et richement parées composent son cortége. Berthe vient ensuite : celle-ci a le port, les traits, la voix de son père; elle a aussi son courage, car elle est son image vivante. Ses cheveux sont tressés de fils d'or; elle porte au front une couronne d'or et au cou une fourrure d'hermine; sa robe est toute parsemée de pierreries, et son manteau, cousu de lames d'or, projette au loin l'éclat des chrysolithes. Gisèle paraît la troisième : vierge pudique, elle a quitté la solitude des cloîtres pour suivre ici, dans l'agitation du monde, les traces du père qu'elle aime. La robe modeste de l'abbesse est tissue de fils de mauve et d'or; on dirait que son visage et sa chevelure répandent une douce auréole, et, sous les regards de tant d'hommes, la blancheur de son cou se colore d'une légère rougeur. Sa main est d'argent, son front d'or, et la sérénité du jour est dans son regard. Une troupe d'hommes d'armes l'entoure d'un côté, une troupe de jeunes filles de l'autre, et leurs coursiers écumans s'agitent autour du sien. Rhodhaïde précède l'escadron de ses suivantes; sa poitrine, son cou, ses cheveux, brillent de l'éclat des plus

beaux joyaux; son manteau est de soie, sa couronne de perles; une aiguille d'or à tête de perle attache sa chlamyde, et une peau de cerf forme la housse de son cheval. Après elle vient une fille de Fastrade, Théodrade, enfant au visage rosé, au front blanc, aux cheveux plus jaunes que l'or; son manteau couleur d'hyacinthe est garni de fourrure de taupe, et ses pieds sont chaussés de cothurnes. Montée sur un cheval blanc, elle le pique sans cesse pour arriver en hâte à la forêt, et sa jeune sœur Hildrude a peine à la suivre. C'est celle-ci qui clot le cortége des princesses : ainsi l'a voulu le sort de la naissance... »

Tudun quitta Aix-la-Chapelle assez mécontent, malgré les caresses et les fêtes, et bien refroidi dans sa ferveur chrétienne. Il avait espéré que le vainqueur lui laisserait la possession de son royaume pour prix de sa docilité et en vertu de son baptême, mais il s'était trompé dans ses calculs : Charlemagne avait besoin de s'assurer des positions militaires en Hunnie, soit contre une révolte des Avars eux-mêmes, soit contre l'empire grec, dont la mauvaise humeur devenait menaçante, et qui pouvait un jour ou l'autre tenter contre lui, sur les bords du Danube, au moyen des Huns, ce qu'il tentait naguère sur ceux du Pô au moyen des Lombards. Ce double motif lui fit réserver les Pannonies, qu'il incorpora au territoire frank comme une annexe de la Bavière. Il en fit autant de la rive gauche du Danube jusqu'au Vaag. Le reste fut conservé comme royaume de Hunnie, feudataire de l'empire frank, et le kha-kan Tudun en obtint l'investiture des mains de Charlemagne. Par suite de ce partage, les provinces pannoniennes reçurent des gouverneurs royaux, qualifiés de comtes ou de préfets, et l'empire frank toucha l'empire grec à la Save. C'est cette portion des contrées danubiennes que les écrivains byzantins appellent *Franco-Chorion*, le canton des Franks. Pour s'assurer d'ailleurs l'obéissance des populations hunniques, slaves et pannoniennes, qui occupaient le canton, et prévenir entre les empereurs de Constantinople et les kha-kans des menées secrètes qui eussent entretenu l'agitation parmi elles, il fit descendre le long du Danube des colonies germaines levées en Bavière, ou slaves tirées de la Carinthie, et leur assigna des cantonnemens sur divers points. Il s'en établit successivement un grand nombre, et ainsi se créa autour de Vienne et du mont Comagène un noyau de population teutonique.

Cette mesure mit le comble au mécontentement des Huns. Dans leur colère, ils rompirent le serment de vasselage qu'ils avaient prêté à Charlemagne, et ceux qui s'étaient faits chrétiens abjurèrent leur nouvelle foi. Tudun lui-même et ses compagnons, qui avaient figuré sous la robe de lin au baptistère d'Aix-la-Chapelle, ayant abjuré publiquement le christianisme, la nation reprit ses anciens dieux et

courut aux armes. Une troupe nombreuse se jette d'abord sur la Bavière, dont la frontière était faiblement gardée; les avant-postes sont surpris, et le comte Gérold, accouru sur les lieux avec une poignée d'hommes, est enveloppé et tué. Gérold, comte et gouverneur de cette province au nom du roi, n'était pas moins éminent par sa piété et sa bravoure que par son rang, car il était frère de la reine Hildegarde, celle de toutes ses épouses que Charlemagne avait le plus aimée. Tombé sous la main de ces Huns plus que païens, puisqu'ils étaient apostats, Gérold fut considéré comme un martyr, et son corps, enlevé du champ de bataille par des soldats saxons, fut conduit à l'abbaye de Richenaw, dont il était un des fondateurs. On l'y enterra en grande pompe, et la pierre tumulaire qui le recouvrit reçut l'inscription suivante composée en vers latins : « Mort en Pannonie pour la vraie paix de l'église, il tomba sous le tranchant de l'épée cruelle, aux calendes de septembre. Gérold a rendu son âme au ciel; le fidèle Saxon a recueilli ses membres et les a apportés ici, où ils ont été enfermés avec tous les honneurs qu'ils méritaient. »

Ce fut un événement deux fois douloureux pour Charlemagne, et parce qu'il aimait tendrement Gérold, et parce qu'un premier échec, enhardissant à la fois les Huns et les Grecs, pouvait ébranler sa puissance en Hunnie. Il en reçut la nouvelle au camp de Paderborn en 799, peu de temps après la visite que lui fit l'infortuné pape Léon III, qu'une faction romaine avait emprisonné dans un monastère après avoir tenté de lui crever les yeux, et qui, échappé à ses bourreaux, s'était enfui auprès du roi des Franks. Charles ordonna de rassembler des troupes en Bavière, et lui-même se rendit à Ratisbonne pour surveiller de là les opérations de la guerre. Elle fut terrible et se prolongea à travers des phases diverses jusqu'en l'année 803; mais les contemporains ne nous la font connaître que par cette mention, assez significative d'ailleurs dans son laconisme : « Tudun et les Avars portèrent la peine de leur perfidie. » En 803, Tudun avait disparu, et le kha-kan Zodan, son successeur, venait mettre aux pieds du souverain des Franks lui, ses sujets et son pays. La conquête maintenant était définitive; Charlemagne s'empressa d'en organiser l'administration. Nous lisons dans les vieux actes qu'il institua cinq comtes de la frontière pannonienne, Gontram, Werenhar ou Bérenger, Albric, Gotefrid et un autre Gérold, et qu'il plaça la Hunnie sous la juridiction ecclésiastique de l'évêque de Salzbourg. Un capitulaire de l'année 804, relatif au commerce d'exportation, applique à la Hunnie certaines mesures prises pour la partie nord-est de l'empire. Il est probable que Zodan, pour se rendre acceptable aux Franks, avait suivi le même procédé que Tudun et s'était fait chrétien; au moins ses successeurs le furent. Le kha-kan qui régna en 805 portait le nom chrétien de Théodore, et fut remplacé par un cer-

tain kha-kan Abraham, baptisé au lieu appelé Fiskaha, dans le diocèse de Passau, non loin de la ville de Vienne.

Le christianisme paraissait le lien le plus solide pour rattacher les Avars à l'empire des Franks. Tout le monde travailla donc à leur conversion, les laïques aussi bien que les clercs, les fonctionnaires militaires ou civils aussi bien que les évêques. Le meilleur préfet fut celui qui convertissait le plus. Les hagiographes mentionnent avec grand éloge un certain Ing ou Ingo, comte de la Pannonie inférieure, qui s'était rendu cher au peuple, disent-ils, et se faisait obéir à tel point, qu'un commandement verbal émané de lui ou un morceau de papier non écrit, mais muni de son sceau, suffisait pour qu'on accomplît sans hésitation les ordres les plus graves. Voici de quelle façon il procéda en matière religieuse au début de son gouvernement. Toutes les fois qu'il invitait ses administrés à dîner chez lui, il faisait asseoir à sa propre table les gens de bas étage et les serfs qui étaient chrétiens, laissant dehors, devant la porte, les maîtres et les notables habitans qui ne l'étaient pas. A ceux-ci il faisait distribuer, comme à des mendians, le pain, la viande et un peu de vin dans des vases communs, tandis que les serfs faisaient grande chère et buvaient à sa santé dans des coupes d'or. « Qu'est-ce cela, comte Ingo? crièrent un jour du dehors quelques chefs avars mécontens; pourquoi nous traitez-vous ainsi? — Je vous traite ainsi, répondit le comte, parce que, impurs comme vous l'êtes, vous ne méritez pas de communiquer avec des hommes qui se sont régénérés dans la fontaine sacrée du baptême : votre place est celle des chiens à la porte de la maison. » Le vieux récit ajoute que les nobles huns, éclairés par ces paroles, n'eurent rien de plus à cœur que de se faire instruire et baptiser.

Telle fut cette guerre de Hunnie, qui prolongea le territoire frank jusqu'à la Save et le domaine suprême des Franks jusqu'à la Mer-Noire. La France en retira un accroissement considérable de gloire, et Charlemagne l'objet favori de son ambition, car, les anciennes provinces de Pannonie et de Dacie étant ainsi rendues au christianisme et aux lois des peuples latins, l'empire d'Occident se trouva reconstitué de fait plus complet, plus grand qu'on ne l'avait vu depuis Théodose. Le pape consacra cette renaissance du vieux monde romain en plaçant sur la tête de Charlemagne la couronne des augustes, à Rome, le jour de Noël de l'année 800. Un second résultat fut d'effrayer assez l'empire grec pour qu'Irène, qui avait refusé autrefois la main de la jeune Rotrude pour son fils, offrît la sienne à Charlemagne. Si tel fut au dehors l'effet de cette guerre, il augmenta au dedans l'autorité de Charlemagne sur ses peuples, et enseigna aux Saxons à se résigner. On s'accorda à la regarder comme la plus difficile de toutes celles que Charlemagne avait entreprises, celle de Saxonie exceptée.

Ces païens aux cheveux tressés, contempteurs de Dieu et des saints, ce peuple d'Attila avec son ring royal inépuisable en trésors, eurent longtemps le privilége de défrayer les conversations du peuple et des soldats. Ceux qui en revenaient ne se faisaient pas faute de récits incroyables sur ce sauvage et lointain pays, sur ces remparts de haies qu'il fallait franchir à chaque pas, sur les mœurs étranges et la férocité des habitans. On exagérait à qui mieux mieux les dangers de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense, et il devint de mode de placer les Huns à côté des Saxons et au-dessus de tous les autres barbares que les Franks avaient combattus. Le moine de Saint-Gall, sur la foi de son père nourricier, le soldat Adalbert, qui avait servi en Hunnie à la suite du comte Gérold, introduit dans ses récits l'anecdote d'un brave des bords de la Dordogne donnant son avis sur la valeur des différentes nations qui ont eu affaire à lui. Ce brave, qui est un type achevé du Gascon moderne, et dont les faits d'armes, à l'en croire, sont toujours prodigieux, racontait que dans les guerres de Hunnie il fauchait les Avars comme foin avec sa grande épée. « Il paraît, lui dit malignement son interlocuteur, que les Vendes vous ont donné plus de soucis. — Les Vendes, ces mauvaises grenouilles! répliqua l'enfant de l'Aquitaine, je les enfilais par cinq, six et quelquefois huit dans le bois de ma lance, et je les emportais sur mon épaule malgré leurs cris. » Cette burlesque fanfaronnade fait voir du moins quelle différence mettait l'opinion commune entre la bravoure des Avars et celle des Slaves.

Un écrivain plus grave, Eginhard, l'ami, le secrétaire, l'historien de Charlemagne, résume dans les termes suivans les conséquences de la guerre de Hunnie. « Elle fut conduite, dit-il, avec la plus grande habileté et la plus grande vigueur, et dura pourtant huit années. La Pannonie, aujourd'hui vide d'habitans, et la demeure royale rasée à ce point qu'il n'en reste plus vestige, témoignent du nombre des combats livrés et de la quantité de sang qu'on y versa. La noblesse des Huns y tomba tout entière, leur gloire y périt, leurs trésors accumulés pendant une longue suite de siècles y furent pris et dispersés. On n'aurait pas à citer une seule expédition où les Franks se soient plus enrichis, car on pourrait dire qu'auparavant ils étaient pauvres; mais ils trouvèrent dans le palais des kha-kans tant d'argent et d'or, ils recueillirent sur les champs de bataille tant de riches dépouilles, que l'on peut conclure à bon droit ceci, que les Franks très justement ont reconquis sur les Huns ce que ceux-ci très injustement avaient ravi au reste du monde. »

AMÉDÉE THIERRY.

LE

PÔLE AUSTRAL

ET LES

EXPÉDITIONS ANTARCTIQUES

Lorsqu'on jette les yeux sur un globe terrestre, on est frappé par la grandeur du vide qui remplit la zone antarctique ou australe, ainsi que tous ses alentours. Buffon avait remarqué, dès longtemps, que les grands continens de l'Afrique et de l'Amérique méridionale se terminent en pointe vers le sud, et laissent ainsi aux mers une place de plus en plus étendue. L'Amérique ne dépasse point le cinquante-deuxième cercle de latitude, ni l'Afrique le trente-troisième. Le continent de l'Australie diffère complétement des deux précédens par l'ensemble de sa configuration, mais ne s'étend pas à de très grandes distances de l'équateur. Aux latitudes inférieures à celles de la Nouvelle-Zélande et dans l'immensité des mers australes, qui servent en quelque sorte de confluent au grand Océan-Pacifique, à l'Océan-Indien et à l'Océan-Atlantique, on ne trouve plus que des points isolés, de rares îles, quelques côtes peu connues, quelques petits archipels, qui se dessinent sur nos cartes comme des constellations dans le ciel. Ainsi, considérée dans son ensemble, cette portion de notre planète est essentiellement océanique, et si les saillies des continens dominent presque tout l'hémisphère boréal, l'hémisphère austral est au contraire, dans sa partie la plus étendue, recouvert par l'immense et monotone plaine des eaux.

Nulle région de la terre n'est demeurée aussi inconnue que la zone antarctique proprement dite, comprise à l'intérieur du cercle polaire

austral. Aucune des raisons, pour un temps si puissantes, aucuns des entraînemens qui, à différentes reprises, poussèrent les navigateurs vers les côtes du nord, n'ont jamais dirigé, sur ce point, leurs tentatives et leurs recherches (1). Pourtant après la grande découverte de Magellan les nations commerçantes commencèrent à se préoccuper de ces parties de la terre, qui jusque-là n'avaient jamais attiré l'attention publique, et avaient seulement exercé les spéculations de quelques géographes; mais les régions qui à de courts intervalles avaient été successivement ouvertes aux entreprises des peuples de l'ancien continent étaient si nouvelles et si immenses, que l'activité même la plus aventureuse eut pour longtemps de quoi s'y satisfaire, et il se passa de longues années avant qu'on résolût d'aller explorer les parages mystérieux du sud, si entièrement inconnus, pour y reconnaître le grand continent austral, que les géographes d'alors, guidés par des inductions vagues et théoriques sur l'équilibre de la planète, s'accordaient généralement à y placer.

La croyance à ce continent semble avoir été assez accréditée parmi les navigateurs. En 1772, un lieutenant de la marine française, M. de Kerguelen, avait aperçu l'île qui porte encore aujourd'hui son nom; les vents et les tempêtes l'avaient empêché d'y aborder, mais il se crut autorisé à son retour à annoncer qu'il avait entrevu les côtes d'une grande terre qui devait recouvrir la zone australe. Il était si enthousiasmé de sa découverte, qu'il retourna au même point dès l'année suivante; mais il ne fut pas plus heureux cette fois : il nomma seulement le Cap-Français et fut obligé de revenir. En 1774 cependant, un autre officier français, M. de Resnevet, réussit à toucher terre et prit possession au nom du roi de France. C'est vers la même époque que le fameux capitaine Cook explora les mers du sud et réussit à pénétrer aux plus hautes latitudes qu'on eût jamais atteintes dans l'hémisphère austral; il parcourut cent quatre-vingts lieues entre le 50[e] et le 60[e] degré de latitude, et s'engagea jusqu'à la latitude de 71° 15′ sous 109 degrés de longitude ouest. Dans le cours de ses explorations, il rechercha vainement des terres que prétendait avoir aperçues Bouvet dans le voyage de découvertes qu'il avait fait pour la compagnie française des Indes. Cook supposa, sans doute avec raison, que Bouvet avait été trompé de loin par quelque immense montagne de glace. Il eut aussi la curiosité d'aller vérifier l'existence du prétendu continent de M. de Kerguelen : il fit un examen détaillé des côtes orientales depuis le Cap-Français jusqu'au cap George, et le capitaine Furneaux, qui faisait partie de

(1) Voyez, sur *le Pôle nord et les Découvertes arctiques*, la livraison du 15 septembre 1855.

la même expédition, coupa plus tard le méridien à soixante-dix milles géographiques au-dessous du cap George, et établit que la terre découverte par Kerguelen n'était qu'une île.

L'horreur des solitudes australes, jusque-là si inconnues, la rigueur excessive du climat, les montagnes de glace aux formes et aux dimensions colossales, les hautes et longues falaises recouvertes d'un épais manteau de neige, la mer semée de débris qui s'agitent et se heurtent sans repos, frappèrent fortement la vive imagination de Cook. Le grand navigateur décrivit parfaitement, dans la relation de son voyage, la formation des glaces et leurs puissantes actions; il distingua nettement les montagnes formées par les ruines des glaciers des plaines de glaces superficielles que Dumont d'Urville désignait plus tard sous le nom de *banquises;* il pressentit l'existence des terres qui, après lui, furent découvertes en différens points de la vaste zone antarctique. « Je crois fermement, dit-il dans son *Journal* de voyage, qu'il y a près du pôle une étendue de terres où se forment la plupart des glaces répandues dans ce vaste océan méridional; je crois que les glaces ne se prolongeraient pas si loin vers la mer de l'Inde et l'Océan-Atlantique, s'il n'y avait point au sud une terre, je veux dire une terre d'une étendue considérable. J'avoue cependant que la plus grande partie de ce continent austral (en supposant qu'il y en a un) doit être en dedans du cercle polaire, où la mer est si remplie de glaces, qu'elle est inabordable. Le danger qu'on court à reconnaître une côte dans ces mers inconnues et glacées est si grand, que j'ose dire que personne ne se hasardera à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud ne seront jamais reconnues; il faut affronter les brumes épaisses, les ondées de neige, le froid aigu, et tout ce qui peut rendre la navigation dangereuse; l'aspect des côtes est plus horrible qu'on ne peut l'imaginer. Ce pays est condamné par la nature à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles. »

Ailleurs, il écrit encore : « J'avais cependant grande envie d'approcher davantage du pôle; mais il aurait été imprudent de faire perdre au public toutes les découvertes de cette expédition, en découvrant et reconnaissant une côte dont les relèvemens ne seraient d'aucune utilité ni à la navigation, ni à la géographie, ni à aucune autre science. Je crois qu'après cette relation, on ne parlera plus du continent austral. »

Aujourd'hui, même après les découvertes des dernières expéditions française, anglaise et américaine, on ne se sent guère disposé à adoucir la sévérité de ce jugement. L'on a reconnu « les terres qui peuvent être au sud, et qui ne devaient jamais être reconnues, » il s'est trouvé des marins assez hardis pour dépasser la trace de celui

qui « osait dire que personne ne se hasarderait à aller plus loin que lui; » mais en lisant leurs récits, on éprouve encore ce sentiment de répulsion et d'horreur qui inspirait à Cook ces lignes, où il faut moins voir de l'orgueil que le désir de préserver les navigateurs de dangers aussi inutiles qu'affreux. Sa relation n'était pas faite pour échauffer le zèle des explorateurs; on oublia cette région condamnée à laquelle il appliquait les paroles de Pline l'Ancien : *Pars mundi a naturâ damnata et densâ mersa caligine.* Aussi, jusqu'à ces dernières années, la plupart des découvertes faites dans la zone australe furent-elles en quelque sorte accidentelles, et dues presque toujours à des pêcheurs de baleine égarés dans ces latitudes éloignées.

C'est ainsi que le groupe des îles Auckland, situées au sud de la terre de Van-Diémen, un peu au-delà du cinquantième cercle de latitude, fut découvert en 1806 par un baleinier nommé Abraham Bristol. Cet archipel présente d'assez bons ports, et dans ces dernières années le gouvernement anglais songea un instant à en faire un lieu de transportation après la grande agitation de l'*anti-convict movement*, résistance légitime contre l'introduction de nouveaux condamnés dans les colonies, devenues si prospères, de l'Australie; mais le climat des îles Auckland fut jugé trop rigoureux, et l'on ne voulut point courir le risque de convertir l'exil en une condamnation à mort.

En 1810, l'île Campbell, située un peu au sud de l'archipel des Auckland, fut découverte par Frédérick Hazlebourg; en 1821, le Russe Bellinghausen s'avança jusqu'à une latitude presque aussi élevée que celle où était parvenu Cook, jusqu'à 70 degrés; il vit et nomma deux petites îles Alexandre Ier et Pierre Ier, qui sans doute se rattachent à ce vaste groupe d'îles et de terres qui portent les noms de terre de Graham, de terre de la Trinité, de terre Louis-Philippe, etc., et furent depuis explorées par James Ross et par Dumont d'Urville, au sud de la Terre-de-Feu, entre le 60e et le 70e cercle de latitude. Deux pêcheurs de phoque, Palmer et Powell, découvrirent, le premier la terre de Palmer, le second celle de Powell, qui porte plus souvent le nom d'Orkney du sud.

Ce fut encore un capitaine marchand, James Weddell, qui le premier dépassa la latitude extrême que Cook avait atteinte; son voyage, exécuté en 1823, fit à cette époque un grand bruit. Il visita les îles Orkneys du sud, les Nouvelles-Shetlands, la terre de Sandwich, autrefois reconnue par Cook, et s'engagea résolument vers le sud à travers les glaces. A sa grande joie et à sa grande surprise, il les vit graduellement disparaître; le temps, d'abord très rude, devint assez doux, et Weddell se trouva sur une mer entièrement libre, où, selon son expression, il ne pouvait apercevoir jusqu'à l'horizon aucune particule de glace; il arriva ainsi sous la longitude de 34° 17′ jus-

qu'à la latitude de 74° 15′, et ne revint sur ses pas que parce que la saison était trop avancée; il déclara à son retour qu'il lui paraissait beaucoup plus aisé d'aborder le pôle sud que le pôle nord, sur lequel les célèbres expéditions de Parry et de Franklin attiraient à cette époque l'attention de l'Europe entière. Son récit exerça une sorte de réaction contre les idées du capitaine Cook; mais elle ne fut que momentanée : il a été bien prouvé depuis que les glaces antarctiques sont loin d'avoir, dans leurs mouvemens et leurs migrations, la régularité de celles du nord, et les navigateurs qui ont voulu suivre la trace de Weddell ne l'ont jamais trouvée aussi dégagée. Les glaces australes ne circulent pas en effet dans des passages tout formés, pareils à ceux du grand labyrinthe arctique ou aux ouvertures que le *gulfstream* laisse libres entre le Groënland, l'Islande et la Laponie; les glaces qui s'accumulent autour des terres antarctiques, une fois détachées, peuvent remonter vers les régions tempérées, librement et dans tous les sens, au gré de courans variables et nombreux, qui se dirigent vers le nord, le nord-est ou le nord-ouest. Ainsi d'une année à l'autre les glaces qui voyagent vers l'équateur peuvent s'accumuler en plus grande quantité en des régions assez différentes, et par un hasard il peut s'ouvrir entre elles un de ces chemins éphémères comme celui que Weddell avait suivi.

C'est aussi parce que les glaces antarctiques ne sont pas emprisonnées dans des détroits sinueux, et se meuvent avec une plus grande liberté que celles du nord, qu'on les rencontre voyageant à de beaucoup plus grandes distances dans les mers de la zone tempérée. Il n'y a rien d'extraordinaire à trouver de puissantes montagnes de glaces sous le 47e et le 46e degré de latitude, et au mois d'avril, en 1838, on en a aperçu une à la latitude de 35 degrés; plusieurs navigateurs, entre autres le capitaine Basil Hall, ont eu accidentellement à lutter contre les glaces en tournant le cap Horn. Souvent on a pris de grands blocs errans pour de véritables îles : c'est ainsi que les deux îles Dénia et Marseveen, marquées sur d'anciennes cartes, n'existent réellement pas; on peut en dire autant de l'Islande du sud, et Weddell lui-même s'assura qu'une pareille erreur avait fait placer près des îles Falkland les îles Aurores, aperçues en 1796 par l'*Astravida*, vaisseau de guerre espagnol.

En janvier 1831, Biscoë sur le brick *Tula* découvrit la terre d'Enderby, au sud de l'Océan-Indien, sous le méridien de 50 degrés, entre le 60e et le 70e cercle de latitude; il reconnut aussi l'île Adélaïde, placée en avant de la terre de Graham, et deux ans après, la terre de Kemp, qui semble être le prolongement de celle d'Enderby. Enfin en 1839, Balleny découvrit cinq îles qui portent aujourd'hui son nom, et qui sont comme les sentinelles avancées des

terres qui furent depuis reconnues par Ross, Dumont d'Urville et Wilkes; il suivit, comme ces deux derniers, sur une très grande distance l'énorme falaise des glaces, aperçut les hauteurs neigeuses auxquelles Dumont d'Urville donna le nom de côte Clarie, mais il ne les prit que pour de gigantesques montagnes de glaces; il crut plusieurs fois apercevoir la terre, et vit entre autres la côte Sabrina, située sous le 120e degré méridien. Il importe de tenir un compte exact des remarquables découvertes de Biscoë et de Balleny, qui n'ont malheureusement publié aucune relation de leur voyage, pour faire une juste part à tous les explorateurs dans la découverte du prétendu continent austral, dans le cas où elle se vérifierait jamais complétement. Je me hâte d'arriver aux trois expéditions, française, anglaise et américaine, qui explorèrent en même temps la zone australe sous le commandement de Dumont d'Urville, de sir James C. Ross, le neveu du vétéran des mers arctiques, et du capitaine Wilkes.

Ce ne fut pas un commun accord qui rassembla ces navigateurs à la même époque dans les parages antarctiques, et ils semblent n'avoir pas compris les avantages qui auraient sans doute pu résulter d'une action combinée. Quand Ross, arrivé à Hobart-Town, apprit, au moment de partir pour le sud, les premières découvertes de Dumont d'Urville et celles de Wilkes, il ne put s'empêcher de manifester un peu de dépit et se plaignit d'avoir été prévenu. Pourtant si un champ doit être libre, c'est sans doute la mer et une mer inconnue, où on ne se risque qu'en affrontant de cruelles souffrances et la plus affreuse de toutes les morts. C'est d'ailleurs parce qu'il fut obligé de changer la route qu'il comptait suivre, que Ross découvrit la fameuse terre Victoria, se rapprocha beaucoup plus du pôle que ses rivaux, et fit incontestablement la plus riche moisson de découvertes. La géographie n'eut qu'à gagner à ces compétitions : les résultats furent soumis à un contrôle sévère; mais, comme on le verra, les discussions qui s'élevèrent sur la priorité et l'importance des découvertes firent bien voir que les commandans ne s'étaient guère pardonné une rencontre où ils voyaient moins l'effet du hasard que d'une jalouse rivalité.

C'est seulement pendant les mois qui nous amènent l'hiver que les marins peuvent aller visiter la zone antarctique, et chaque année, à cette époque, de nombreux baleiniers, presque tous américains, vont en explorer les abords. Les températures de l'hémisphère austral sont en effet, si on pouvait le dire, les antipodes de celles de l'hémisphère opposé, et dans les colonies de l'Australie les Anglais célèbrent à l'époque des fleurs et du soleil les fêtes de Noël, qui dans leurs souvenirs sont associées au froid humide et aux brumes les plus épaisses de la patrie éloignée. C'est pendant que les navigateurs

engagés dans les solitudes du nord hivernent dans leurs navires enveloppés de neige, que Dumont d'Urville et Wilkes, profitant des meilleurs mois de l'année, se dirigeaient vers le sud.

Les deux corvettes françaises, *la Zélée* et *l'Astrolabe*, quittèrent les eaux du détroit de Magellan le 9 janvier 1838. Dumont d'Urville se proposait de suivre les traces de Weddell, et crut un instant qu'en dépassant la première barrière des glaces, il arriverait comme lui dans une mer ouverte; mais les blocs errans devenaient au contraire de plus en plus nombreux, et il finit par arriver devant une haute falaise dont le front continu, taillé à pic, formait un rempart complétement infranchissable : çà et là, quelque canal étroit s'ouvrait sur cette longue et uniforme ligne, mais une petite embarcation aurait à peine pu s'engager dans ces gorges de glaces. Il fallut se résigner à longer la banquise, dans le canal qui reste presque toujours libre à sa base, jusqu'aux Orkneys, dont les pics sombres et menaçans s'élèvent au-dessus de vastes glaciers, dont les ruines colossales sont échouées tout autour des côtes.

Reprenant sa route vers le sud, Dumont d'Urville parvint, avec de grands efforts, à se frayer un chemin à travers une nouvelle banquise; mais il e trouva bientôt prisonnier dans les glaces, et pendant trois jours sa position fut extrêmement périlleuse. Quand les vents soufflent du nord, ils ramènent toutes les glaces vers les terres antarctiques, d'où elles s'étaient détachées, et changent bientôt la surface de la mer en un champ solide et continu, formé de blocs ressoudés, de toute grandeur et de toute nature; au contraire, quand les vents soufflent du sud, ces vastes mosaïques se divisent, les fragmens se détachent et reprennent le chemin du nord. C'est ainsi que Dumont d'Urville se trouva heureusement dégagé et put continuer sa route.

Ces péripéties impriment une grande incertitude à la navigation dans ces parages; elles tiennent à la distribution particulière des glaces dans la zone antarctique. Les blocs, détachés des énormes champs de glaces qui entourent les terres ou reposent quelquefois seulement sur des bas-fonds, forment toujours des zones parallèles au front des falaises, dont les faces étincelantes portent encore la trace des dernières ruptures; ces immenses ceintures de débris sont souvent séparées, et l'on peut juger approximativement, par la grandeur, la forme, les contours des blocs qui les composent, de la distance dont on est séparé des glaces immobiles. Ces fragmens, qui forment d'abord d'énormes prismes, parfaitement réguliers, d'une mate blancheur, se brisent, se divisent; le flot de la mer en use et en arrondit les arètes, les mine et les dégrade; leur couleur devient de plus en plus transparente et bleuâtre. Toutes ces variétés, dont nous pouvons à peine nous faire une idée, deviennent des indications très

précieuses pour le navigateur. Les paysages polaires n'ont d'ailleurs pas d'autres traits : l'œil, déshabitué des couleurs riantes et vives, n'a plus à étudier que les nuances infinies de la mer, des glaces, et d'un ciel toujours gris; cette nature froide et voilée ne s'anime que rarement, quand les rayons d'un soleil oblique parviennent à percer les brumes éternelles, dont le manteau épais recouvre les plaines de glace et d'eau.

C'est au sud des îles Orkneys que Dumont d'Urville découvrit environ cinquante lieues de côtes auxquelles il donna le nom de terre Louis-Philippe et terre Joinville, et un grand nombre d'îlots qui forment une chaîne qui leur est parallèle, et font partie de l'archipel des Nouvelles-Shetlands. Les terres de Louis-Philippe et de Joinville sont recouvertes par d'immenses glaciers qui descendent de cimes élevées à six ou huit cents mètres au-dessus de la mer, et sont sur le prolongement de la terre de la Trinité et de celle de Graham. Ross, qui a visité depuis les mêmes régions, découvrit dans la partie méridionale de la terre de Louis-Philippe des pitons extrêmement élevés, entre autres le mont Penny et le mont Haddington, qui atteint la hauteur de 2150 mètres; il les contourna entièrement et vérifia que cette terre est seulement une grande île. On ignore encore aujourd'hui si cet archipel, le plus grand de toute la zone antarctique, est isolé ou forme la portion avancée d'un continent dont peut-être la terre de la Trinité et la côte allongée qui porte le nom de terre de Graham feraient déjà partie.

Ici s'arrête la première campagne de Dumont d'Urville. Son équipage était malade et extrêmement fatigué, et il fallut reprendre le chemin du nord. L'année suivante, les corvettes françaises quittèrent Hobart-Town dès le commencement de janvier. Dumont d'Urville chercha à pénétrer cette fois dans la zone antarctique par un point diamétralement opposé au premier. Il se retrouva bientôt au milieu des glaces, mais sous la latitude même du cercle antarctique il découvrit la terre. De hautes montagnes de glaces étaient accumulées, comme des défenses naturelles, devant la longue côte d'une terre élevée à 4 ou 600 mètres. Les officiers purent s'avancer sur un canot, à travers l'effrayant labyrinthe des glaces, jusqu'à un petit îlot placé en face de la côte. Ils touchèrent terre, plantèrent le pavillon aux trois couleurs, prirent possession au nom du roi de France, ils emportèrent même quelques échantillons des roches, quartzites et gneiss granitiques, qui formaient la terre nouvelle.

Dumont d'Urville en traça la côte sur une trentaine de lieues entre la longitude de 136 et de 142 degrés; elle ne sort pas, dans cette limite, des environs du cercle polaire. Cette terre, que le commandant français nomma terre Adélie, est morte et désolée; elle ne porte

aucune trace de végétation. Derrière la ligne hérissée des glaces des côtes, l'œil n'aperçoit que l'horizon monotone des glaces éternelles, et, sous leur blanche enveloppe, ne devine les formes du sol que par des ombres légères.

Obligé de redescendre un peu vers le nord, Dumont d'Urville retrouva, sous le méridien de 130 degrés, une banquise impénétrable, étendue sur une très grande longueur, et qu'il jugea devoir s'appuyer contre une côte; il crut même reconnaître la terre dans les lignes blanches de l'horizon, et la nomma côte Clarie. Il faut ajouter que quelques-uns des officiers français ne partagèrent point l'opinion de leur commandant. On peut être très facilement déçu, dans les régions polaires, par des apparences pareilles, et très souvent l'on est tenté de prendre pour la terre des bancs de brouillards immobiles qui reposent sur la mer. D'ailleurs, quand même on vient se heurter contre l'escarpement d'un immense champ de glaces, si élevé, si compacte, si uniforme qu'il soit, on ne peut pas être absolument certain qu'il se trouve appuyé contre une terre. Il est bien vrai, et les marins le disent proverbialement, qu'une mer profonde ne gèle point. Ainsi que Scoresby et Parry l'ont observé, aussitôt qu'une couche mince de glace se forme à la surface, le moindre coup de vent la brise et en emporte les débris jusqu'aux côtes les plus voisines, où ils s'attachent et se soudent. Les terres sont donc les centres de formation des glaces. Si faible que soit leur profondeur, il ne semble pas que des bas-fonds puissent naturellement le devenir; mais on conçoit très bien qu'une de ces montagnes de glaces, si fréquentes dans la zone polaire, vienne s'y échouer. Les glaces peuvent dès lors s'étendre et s'affermir autour de ce gigantesque noyau. Les neiges, qui tombent en abondance dans ces régions antarctiques, où l'air est presque constamment saturé de vapeur d'eau, augmentent peu à peu l'épaisseur de l'immense banquise, suspendue sur une mer où elle ne peut fondre. Quelquefois cette masse, rattachée en quelque sorte par un seul point au fond de la mer, finit par vaincre l'obstacle qui la retient prisonnière, et se met tout entière en mouvement. Quelquefois aussi sa base peut s'étendre, et le champ de glaces, qui s'accroît lentement et avec les années, finit par atteindre la hauteur et l'étendue de ceux qui enveloppent le continent.

Il faut ajouter cependant que de pareils bas-fonds ne se trouvent le plus ordinairement qu'à d'assez faibles distances des terres. D'ailleurs, en ce qui concerne la côte Clarie, Dumont d'Urville eut raison contre ses officiers, et l'expédition américaine paraît avoir confirmé ses résultats. Il n'était pourtant pas inutile de présenter les observations précédentes, car nous verrons plus tard que le capitaine Wilkes fut abusé lui-même, sur un autre point, par de fausses ap-

parences de terre, et qu'il ne fut pas toujours infaillible dans ses jugemens.

Le capitaine Wilkes partit de Sidney et parvint rapidement, avec des vents très favorables, à une haute latitude. Il rencontra les premières montagnes de glaces, au commencement de janvier, à 61 degrés de latitude; elles devinrent bientôt de plus en plus nombreuses et plus grandes, et à la latitude de 64 degrés il rencontra l'immense plaine de glaces dont les escarpemens élevés forment, sur de longues étendues, des murs droits et continus. Dans la relation de son voyage, magnifiquement publiée par ordre du congrès des États-Unis d'Amérique, Wilkes affirme avoir vu les premières apparences de terre dès le 16 janvier; il se croit ainsi, et c'est là une prétention que j'examinerai en son lieu, autorisé à réclamer la priorité de la découverte de ce qu'il nomme le continent antarctique, parce que le pavillon français n'y fut planté que le 21 janvier. Il longea la grande banquise entre les montagnes de glaces, et un de ses navires y fut tellement endommagé, que le commandant dut le renvoyer à Sidney : il continua sa route avec le *Vincennes* et le *Porpoise*. Voyant la mer assez ouverte vers le sud sous le 147e degré de longitude, il s'avança dans cette direction jusqu'au 67e de latitude, mais au lieu d'un passage il ne trouva qu'un golfe; des deux côtés, à l'est, à l'ouest, il apercevait la terre derrière la ceinture de glace des côtes. Il sortit bientôt de cette large baie, arriva en face de la côte Adélie, ayant toujours la terre en vue, et bientôt après une effroyable tempête vint l'y surprendre. La neige tombait avec une telle abondance qu'il devenait impossible de voir plus loin que la longueur du vaisseau : de temps à autre, on voyait passer, comme de blancs fantômes, les montagnes de glaces soulevées par la mer en furie. Wilkes se crut un moment perdu; mais peu à peu la tempête s'apaisa, le vent retomba par degrés, et un soleil radieux vint éclairer la scène de la tourmente : les blocs gigantesques se balançaient encore lentement, et l'on ne put juger qu'alors, en voyant leur nombre, l'étendue du péril auquel on avait échappé.

Wilkes chercha un abri dans un étroit passage ouvert tout le long des glaces de la côte : il n'en était plus éloigné que d'un mille; il voyait le pays, recouvert de neige, qui s'élevait en pente jusqu'à une hauteur de 1,000 mètres. Il fallut sortir du canal par où on était arrivé si près de la terre, de peur qu'il ne se refermât derrière les navires : Wilkes continua à suivre vers l'ouest la longue barrière qui semblait attachée à une ligne de côtes non interrompue. Il rencontra bientôt et contourna un cap qu'il nomma Caër, et qui n'était autre que la côte Clarie de Dumont d'Urville : au-delà de ce vaste promontoire, entouré d'une multitude de montagnes de glaces, il

retrouva la banquise dirigée de l'est à l'ouest, et la suivit sur une très grande longueur : il apercevait partout derrière elle le haut pays, formé par une chaîne de montagnes moyennement élevées de 1,000 mètres et recouvertes par des neiges éternelles. Sur une montagne de glaces où l'on put aborder, on trouva des fragmens des roches de la terre qui fermait l'horizon, et qui furent reconnues pour du grès rouge et du basalte. Wilkes s'avança ainsi jusqu'à la longitude de 100 degrés, mais à ce point la côte change de direction; au lieu de continuer à l'ouest, elle s'infléchit rapidement vers le nord. Wilkes se trouva ainsi arrêté; la saison d'ailleurs était trop avancée pour qu'il pût espérer atteindre la terre d'Enderby, qu'il croyait sur le prolongement des côtes qu'il avait explorées. Dans sa campagne, il avait suivi à peu près le cercle polaire antarctique sur 70 degrés, c'est-à-dire sur près du quart de sa longueur.

Les mers du sud furent visitées sur d'autres points par l'expédition anglaise commandée par sir James Clark Ross : il apprit, à son arrivée à Van-Diémen, la découverte de la terre Adélie et de la côte Clarie, et Wilkes lui envoya une carte de celles qu'il avait faites. Il se décida à entrer dans la zone antarctique sous le méridien de 170 degrés est, parce que Balleny, en 1839, y avait trouvé la mer dégagée jusqu'à 69 degrés de latitude. La connaissance que possédait Ross des mers arctiques lui permettait de bien saisir les caractères particuliers à chacune des deux régions polaires; il fut frappé de la simplicité de formes des montagnes de glaces australes, masses tabulaires colossales coupées par des pans verticaux et presque toujours parfaitement régulières; formées de fragmens des énormes banquises qui suivent les côtes, elles sont beaucoup plus nombreuses que les blocs irréguliers descendus des glaciers. Les champs de glaces ne présentent plus comme dans la zone boréale de grandes plaines unies, divisées par des murailles de débris qui marquent le contour des différentes pièces de ces vastes mosaïques. Ceux des mers antarctiques sont beaucoup plus incohérens en quelque sorte; formés dans des mers agitées, ils ne sont composés que par une multitude de débris ressoudés, et de loin ces surfaces éphémères ressemblent, suivant une expression de Wilkes, à un champ labouré.

Ross se fraya un chemin à travers ces glaces superficielles, et dépassa le cercle polaire antarctique le 1er janvier 1841. Il arriva bientôt dans une mer encombrée de montagnes de glaces très puissantes. Ses navires subissaient parfois des chocs terribles, mais ils avaient été construits pour les glaces : ils pouvaient résister à de très fortes pressions et avancer là où les corvettes de Dumont d'Urville et les vaisseaux de Wilkes n'auraient sans doute jamais pu se risquer. Bientôt, comme autrefois Weddell, Ross vit la mer de plus en plus

dégagée et enfin complétement libre; le 11 janvier, il aperçut la terre, formée par des pics entièrement recouverts de neige, et qu'un champ de glaces très haut rendait complétement inabordable. A mesure qu'il s'avança, il vit se développer à l'horizon deux rangées montagneuses élevées. Il apercevait les grands glaciers qui remplissent les vallées et descendent jusqu'aux falaises grandioses qui forment leur pied. En quelques points, les rochers perçaient le blanc manteau de la neige; les pics qui se profilaient les uns derrière les autres atteignaient la hauteur de 2,500 à 3,000 mètres. Ross donna à cette suite de pitons alignés le nom de *chaîne de l'Amirauté*, et à la terre nouvelle celui de *terre Victoria*. Il prit possession sur un petit îlot où il put arriver en bateau, et où il ne trouva aucune trace de végétation, pas même le plus maigre lichen. Pénétrant toujours plus avant vers le sud, il continua à voir à sa droite de hautes collines auxquelles il distribua les noms de Herschel, Whewell, Wheatstone, Murchison et Melbourne; mais bientôt, la banquise s'élargissant de plus en plus, il se trouva trop éloigné pour apercevoir nettement la ligne des côtes. On dépassa rapidement la latitude de 74 degrés, la plus haute qu'on eût jamais atteinte du côté du pôle sud. On aborda dans une petite île qui reçut le nom de Franklin, et peu après l'on aperçut à l'horizon une montagne colossale qui s'élevait en pentes régulières à plus de 4,000 mètres, et qui dominait une terre très étendue. On était arrivé à un moment de l'année où le soleil, incliné à deux degrés sur l'horizon, n'envoie plus à la surface de la mer et des glaces qu'une lumière presque rasante; le ciel était d'un bleu magnifique et sombre, et sur son fond presque opaque se détachaient les lignes blanches et pures de cette cime, entièrement recouverte de neige : on reconnut bientôt que c'était un volcan, et qu'il était en éruption. D'heure en heure, des jets violens d'une fumée épaisse sortaient du cône gigantesque; elle retombait en nuages suspendus qui peu à peu s'éclaircissaient et se coloraient des reflets rouges du cratère en feu. La colonne de fumée, au moment où elle s'échappait du cratère, n'avait pas moins de 100 mètres de diamètre. Tout le monde sait que l'activité volcanique est indépendante des latitudes et des températures qui règnent à la surface du sol; il semble pourtant qu'un pareil spectacle, en de pareils lieux, emprunte encore quelque chose de plus étrange et de plus grandiose au contraste entre le calme d'une nature glacée et les violences du feu souterrain. On donna le nom de l'un des deux navires, *l'Érèbe*, à ce colosse volcanique, plus élevé que l'Etna et le pic de Ténériffe, et dont, parmi les volcans actifs les plus importans, la hauteur ne le cède qu'au mont Loa de Hawaii, à l'Agua et à l'Antisana dans les Andes, au grand volcan de Luzon, et au Kliutchewskaja dans le Kamtchatka. A peu de

distance de l'Érèbe s'élevait le cône presque aussi élevé d'un autre volcan éteint ou du moins endormi, qui reçut le nom du second vaisseau, *la Terreur*. Ces noms semblent bien donnés à ces deux montagnes voisines, dont les éruptions seules avaient troublé et troublaient encore les solitudes polaires; ils rendent à la fois le sentiment qui s'attache à ces régions désolées, et perpétuent le souvenir de l'expédition qui avait osé s'aventurer dans des lieux où aucun homme n'avait encore pénétré.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer qu'on rencontre dans la zone antarctique beaucoup plus de traces d'activité volcanique que dans la zone boréale; on ne trouve dans celle-ci, au-delà du cercle polaire, que la petite île volcanique de Jan-Mayen, située au nord de l'Islande. Avant d'arriver au puissant mont Érèbe, situé au milieu des glaces du 76e degré de latitude, Ross avait déjà trouvé des traces d'éruptions dans les îles Auckland, les îles Campbell, dans la terre Victoria; dans la petite île Possession, où il aborda en face de cette côte montueuse, il avait vu le sol formé de conglomérat trachytique, de basalte et de lave. Wilkes avait aussi aperçu des débris de basalte dans une montagne de glace échouée en face de son continent antarctique. L'île Astrolabe, découverte par Dumont d'Urville, près de la terre Louis-Philippe, a un cratère annulaire tout à fait pareil à celui de Santorin. L'île Déception présente la même forme, et on y a trouvé des couches superposées de cendres et de neige convertie en glace, qui alternent à plusieurs reprises. Cette observation remarquable prouve avec quelle rapidité les cendres volcaniques se refroidissent dans les hauteurs glacées de l'atmosphère des régions polaires, puisqu'elles n'ont point fondu la neige sur laquelle elles tombaient. On en a un autre exemple dans le cône même du mont Erèbe, qui reste recouvert de neige jusqu'au bord de son cratère. Tous les îlots qui forment une chaîne parallèle à la terre Louis-Philippe sont cratériformes. Dans l'île Déception, il s'échappe encore du gaz par plus de cent cinquante ouvertures, et des sources d'eau chaude y sortant de la neige vont se verser dans une mer toujours glacée. Enfin, dans les Shetlands du sud, on trouve le petit volcan Bridgeman, complétement isolé dans la mer, élevé de 160 mètres seulement et encore fumant.

Après la découverte du mont Érèbe et du mont Terreur, Ross ne put franchir la haute barrière de glaces qui l'empêchait d'examiner si ces volcans faisaient partie d'une île, ou s'élevaient sur la côte d'une terre continentale. La falaise de glace ne reposait pas sur la terre, car on ne pouvait trouver le fond de la mer à 410 brasses; cette masse immense et compacte était ainsi seulement attachée à la terre par un de ses côtés : elle s'élevait à une hauteur de 60 mètres environ et

n'avait pas, d'après le capitaine anglais, moins de 300 mètres de profondeur au-dessous du niveau de la mer : au-dessus de la ligne horizontale qui formait la crête de cette effrayante muraille, on apercevait, outre les deux volcans, une haute rangée de montagnes qui se dirigeait vers le sud jusqu'au 79e degré de latitude, et que Ross nomma les monts Parry. Ross suivit sur une longue distance vers l'est cette grande banquise : il ne rencontrait que très peu de montagnes de glaces, et la mer était à peu près dégagée le long du mur solide qu'il était obligé de longer. Il en aperçut pourtant quelques-unes vers la fin du mois de janvier : elles présentaient des faces verticales de 60 mètres de hauteur, et étaient évidemment des débris de la longue banquise de la côte; elles reposaient sur des bas-fonds où on atteignait le fond de la mer à 260 brasses. Du haut de l'une d'elles, on put apercevoir la crête de l'immense barrière de glaces, semblable à une plaine d'argent fondu. On entra bientôt dans les champs de glaces superficielles; Ross aperçut des apparences de terre sous le 150e méridien et vers le 79e de latitude, mais il fallut abandonner l'idée d'avancer davantage vers l'est, et on retourna vers l'ouest afin de chercher un endroit pour hiverner. Il fut malheureusement impossible d'aborder dans la terre Victoria à cause des glaces qui en remplissaient toutes les indentations. Partout on apercevait des falaises d'une hauteur vraiment effrayante, qui coupaient l'extrémité des glaciers au point où ils descendaient dans la mer. Ross fut contraint de revenir vers le nord; il aperçut sur sa route les cinq îlots que Balleny avait découverts. On approchait d'un point où, sur la carte que Wilkes avait communiquée au commandant anglais, étaient dessinées une ligne de côtes et une chaîne de montagnes; mais Ross, à son grand étonnement, n'apercevait aucune terre à l'horizon. Après une terrible rafale qui vint l'assaillir au milieu de glaces formidables, et qui fit courir aux navires anglais un véritable danger, il alla rechercher le continent de Wilkes, et courut la mer en tous sens et sur de grandes distances autour du point où étaient marquées les montagnes. Il emporta la conviction que Wilkes avait été la victime d'une illusion pareille à celle qui avait, bien longtemps auparavant, fait voir à son propre oncle, sir John Ross, les chimériques monts Croker dans le détroit de Lancastre.

Les deux autres campagnes de Ross ne furent pas aussi heureuses que la première; il ne trouva aucune terre nouvelle dans la seconde, et resta prisonnier pendant plusieurs semaines dans les glaces. L'année suivante, il alla des îles Falkland visiter les Nouvelles-Shetlands, et compléta l'étude que Dumont d'Urville avait faite des terres Louis-Philippe et Joinville; c'est lui qui aperçut et nomma le mont Hadding-

ton, dont le cône s'élève à plus de 2,000 mètres, et le Mont-Penny; il s'assura que la terre Louis-Philippe n'était qu'une grande île, parcourut tout le détroit de Bransfield, qui la sépare de l'archipel des Shetlands du sud, et visita cet archipel.

Ross avait, dans ses campagnes à la zone arctique, déterminé et atteint le pôle magnétique boréal; il avait aussi espéré arriver au pôle magnétique austral, et il aurait eu ainsi la gloire d'avoir reconnu ces deux points remarquables, placés dans des régions antipodes du globe; mais le pôle magnétique austral est placé à une très grande distance dans l'intérieur de l'inabordable terre Victoria, ou plutôt, si cette terre s'unit en continent avec les terres découvertes par d'Urville et Wilkes, vers la partie centrale de cette portion du continent. Gauss avait été conduit, par sa grande et belle théorie du magnétisme terrestre, à déterminer la position de ce point, et il était arrivé à un résultat qui ne diffère pas d'une manière très sensible de celui que Ross a indiqué comme résultat des observations nombreuses qu'il fit dans son voyage. Je dois ajouter que ses déterminations ont été attaquées en France par M. Duperrey, et que le pôle de Wilkes diffère à la fois très notablement de ceux de Gauss, de Ross et de M. Duperrey.

Quand Ross eut annoncé qu'il avait passé avec son vaisseau au milieu d'une région où Wilkes avait marqué des montagnes, cette déclaration excita une grande surprise, et souleva entre les deux marins anglais et américain une polémique fort vive. A moins d'imaginer que ces montagnes étaient descendues sous la mer, il semble qu'il n'y eût rien à répondre à l'affirmation énergique, indubitable du capitaine Ross. Wilkes se tira pourtant d'embarras : il le fit d'une manière que l'on peut qualifier très diversement, mais que personne ne manquera sans doute de trouver fort habile. Il déclara que, dans la carte qu'il avait complaisamment envoyée à Ross, il avait marqué non-seulement ses propres découvertes, qui occupent près de 70 degrés sur le cercle polaire antarctique, mais qu'il avait aussi indiqué vers l'une des extrémités de cette longue ligne les découvertes que l'Anglais Balleny avait faites quelque temps auparavant; les côtes qu'à son retour de la terre Victoria Ross avait en vain recherchées étaient précisément ces dernières, qui se trouvaient mal indiquées sur la carte, parce que Wilkes ne connaissait qu'approximativement leur forme et leur position. On avait omis, comme c'était son intention, d'écrire à côté de cette partie de la carte « découverte anglaise. » Il n'y avait donc dans tout cela qu'une erreur de dessin et un oubli. L'explication assurément était fort ingénieuse; Ross fut pourtant assez difficile pour ne pas s'en contenter. Il répliqua qu'il lui paraissait inexplicable que le commandant américain eût si mal

indiqué les découvertes de Balleny, dont il avait eu connaissance, et n'eût pas pris plus de soin de distinguer nettement les siennes. Wilkes de son côté répondait que Ross aurait très facilement pu faire cette distinction lui-même, puisqu'il connaissait aussi, et dans le détail, les découvertes de Balleny, et, par les journaux de l'Australie, celles de l'expédition américaine. Il faut avouer pourtant qu'il n'était pas si facile à Ross de reconnaître les îles de Balleny, sur la carte de Wilkes, dans une ligne de côtes non interrompue, bordée par une chaîne de montagnes, et placée à une latitude sensiblement différente de ces îles. Au milieu de ce débat, un des officiers américains intervint et déclara que le lieutenant Ringgolds avait en effet cru apercevoir la terre et des montagnes précisément dans la région où Ross en avait inutilement cherché. Dans la carte de ses découvertes, Wilkes a complétement effacé cette partie extrême de la côte du continent antarctique, et dans sa relation il note simplement que le lieutenant Ringgolds *crut* apercevoir des montagnes dans l'éloignement; seulement aujourd'hui encore il prétend que ce n'est pas sur ces fausses apparences qu'il marqua la terre sur cette partie de la carte envoyée à Ross, mais uniquement pour représenter la découverte de Balleny.

On se trouve d'autant plus embarrassé pour tirer des conclusions dans un pareil débat, qu'il s'agit ici de personnes à la profession desquelles s'attache une réputation méritée d'honneur et de loyauté. Pourtant, quand on se trouve en présence de deux loyautés, dont l'une dit oui, et l'autre dit non, il faut bien chercher la vérité, comme s'il s'agissait de gens ordinaires. Si les explications du capitaine Wilkes peuvent laisser des nuages dans les esprits les plus crédules, on ne peut au moins pas lui refuser le mérite de les avoir bien défendues. Dans cette lutte, il a fait preuve d'une fertilité de ressources, d'une souplesse d'argumens qui feraient honneur au polémiste le plus habile. Dans le pays de M. Wilkes, il n'est pas rare de changer plusieurs fois de profession dans sa vie : le ministre se fait marchand, le marchand diplomate. La nouvelle profession de M. Wilkes paraît toute trouvée; il a montré ce qu'on peut faire d'une cause qui d'abord semblait perdue, et n'a qu'à passer, s'il lui en prend fantaisie, du pont de son vaisseau au barreau d'une cour de justice.

Il y a cependant un point que M. Wilkes pourrait difficilement contester, c'est l'extrême envie qu'il avait de découvrir un continent. Il n'a pas plus tôt aperçu une ligne de côtes, qu'il la baptise pompeusement de continent antarctique. Biscoë, en découvrant la terre d'Enderby, Dumont d'Urville la côte Adélie, Ross la terre Victoria, n'ont pas montré un si grand empressement. Cette impatience de Wilkes a peut-être contribué à l'égarer en quelques circon-

stances, et lui a fait voir plus aisément qu'à un autre la terre où elle n'était pas. On connaît le trait de la fable : « Je vois bien quelque chose, mais je ne distingue pas bien. » M. Wilkes prétend avoir vu le continent antarctique avant que Dumont d'Urville ait pris possession de la terre Adélie; mais comme il ne nous paraît rien moins qu'évident qu'il l'eût parfaitement distingué, nous continuerons à croire que la priorité de cette découverte revient au capitaine français. Puisqu'il est démontré par maints exemples que les fausses apparences de terre égarent fréquemment les navigateurs dans les régions polaires, ce n'est pas sur de telles apparences seulement qu'on peut établir des droits à une découverte.

Sir James Ross a poussé la sévérité envers le capitaine, aujourd'hui commodore Wilkes, jusqu'à envelopper d'une suspicion commune tous ses travaux, et à ne rien marquer des découvertes américaines dans la carte de la zone polaire qui accompagne son excellent livre intitulé *les Mers du Sud*. La défiance du navigateur anglais est allée jusqu'à l'injustice, et je n'en voudrais d'autre preuve que la coïncidence parfaite entre les contours de la terre Adélie de Dumont d'Urville et des mêmes côtes tracées par Wilkes. Sir James Ross n'a pu manquer d'être frappé par cette harmonie. Toutes les indications de Wilkes entre le 150e et le 100e degré ont un tel caractère de précision, qu'elles ne semblent pouvoir prêter à aucune incertitude, et même, en tenant compte des erreurs étranges qui marquèrent le début de son voyage, on laisse encore à Wilkes une part assez belle. Si l'on voulait, en résumé, faire celle qui revient à chacune des trois expéditions française, américaine et anglaise, on dirait que, dans ces campagnes, Dumont d'Urville a reconnu le premier le continent antarctique, que Wilkes l'a exploré sur la plus grande étendue, et que Ross a visité la partie de ses côtes la plus rapprochée du pôle.

Mais l'existence même de ce continent n'est pas encore hors de toute discussion : Dumont d'Urville y croyait sans vouloir prématurément lui donner un nom; Wilkes le lui donna avant presque de l'avoir bien vu; mais, est-il besoin de l'ajouter? Ross est demeuré incrédule. Les terres découvertes par Biscoë, par Balleny, et même celles de Dumont d'Urville, n'ont pas, suivant lui, été explorées sur d'assez longues étendues pour qu'on puisse en déduire l'existence d'un continent. Quant à la ligne de côtes non interrompue tracée par le commandant américain, nous savons qu'il ne veut en tenir aucun compte; il paraîtra pourtant à tous ceux dont l'esprit est, je ne dis pas un peu plus complaisant, mais un peu moins difficile, que toutes les terres, à partir de la terre Victoria de Ross jusqu'à la terre d'Enderby, semblent présenter une continuité assez naturelle,

et paraissent former plutôt les diverses parties d'un même continent que de grandes îles détachées.

On peut achever grossièrement les côtes de ce continent antarctique en reliant sur une carte la terre Victoria aux côtes de Dumont d'Urville et de Wilkes, et ces dernières à la terre d'Enderby; sur les autres méridiens, entre 150 degrés de longitude occidentale et 40 degrés de longitude orientale, on n'a presque aucun point de repère. C'est faire une pure hypothèse que d'admettre la continuité des côtes précédentes avec les terres de la Trinité et de Graham; mais on peut l'admettre un instant pour rechercher quelle est la plus grande étendue qu'on puisse concevoir pour ce continent polaire. Pour l'apprécier approximativement, il faut tenir compte des deux données, en quelque sorte négatives, qui sont fournies par les latitudes extrêmes auxquelles Cook et Weddell sont parvenus sans apercevoir la terre, le premier entre 100 et 110 degrés ouest et le second entre 30 et 40 degrés ouest. En reculant au-delà de ces deux points la ligne de côtes qui unirait la terre de Palmer et de la Trinité, d'une part à la terre d'Enderby, de l'autre au prolongement de la terre Victoria, on ne peut manquer d'être frappé de la coïncidence que présente dans ses traits généraux ce continent supposé avec le continent de l'Amérique du Sud, qui lui fait face, et dont il est en quelque sorte le symétrique un peu amoindri. Ces continens forment deux grands triangles qui sont opposés par leur angle le plus aigu. Le cap allongé qui forme la terre de Palmer et de la Trinité est à peu près en regard de la pointe inférieure de l'Amérique méridionale, et les terres de Louis-Philippe et de Joinville pourraient être regardées comme les symétriques de la Terre-de-Feu. Le continent antarctique s'élargit jusqu'à la hauteur de la terre d'Enderby et de la terre de Victoria comme le continent américain jusqu'au cap Saint-Roque et aux Andes de Quito : il n'est pas jusqu'à la grande inflexion des Andes de Bolivie qui n'ait son correspondant exact dans le golfe profond que ferme la terre Victoria jusqu'au mont Érèbe. Les dimensions du continent antarctique dans les limites que je lui ai ainsi assignées sont un peu supérieures à celles de l'Australie : il y a une distance de 1,200 lieues environ entre la terre de Palmer et la côte Adélie, et plus de 900 lieues en ligne directe entre la terre Victoria et la terre d'Enderby.

L'existence d'un continent antarctique est liée d'une manière très intime à l'une des questions les plus obscures de la météorologie du globe, je veux parler de la température de l'hémisphère austral comparée à celle du pôle boréal. Jusqu'au 50e degré de latitude, la distribution des températures est à peu près identique dans les deux hémisphères; mais la température des régions plus éloignées de l'équateur paraît être plus basse vers le pôle sud que vers le pôle

nord. Les rapports des premiers navigateurs qui doublèrent le cap Horn, et plus tard de Cook et de Forster, contribuèrent à répandre à cet égard des idées fort exagérées, contre lesquelles Weddell essaya de réagir. Les observations de Fitz Roy, de Byron, de Bancks, de Barrow et de Dumont d'Urville, dans le détroit de Magellan et la Terre-de-Feu, ont prouvé que ces régions, que Forster avait décrites sous de si sévères couleurs, jouissent à peu près du climat de la Norvége occidentale; il faut remarquer d'ailleurs que tous les navigateurs n'ont jamais exploré les abords de la zone antarctique que pendant la saison d'été. Or il semble assez probable, en vertu de la prédominance de la mer sur les terres entre les pointes méridionales de l'Amérique et de l'Afrique, que si les étés y sont plus froids que dans la zone arctique, en revanche les hivers y sont beaucoup moins rigoureux. Les météorologistes se sont mis bien souvent l'esprit à la torture pour trouver les causes de la différence des températures moyennes dans les deux hémisphères, avant qu'elle ne fût incontestablement démontrée. Pour faire voir le degré de confiance qu'il faut accorder à ces raisonnemens, il suffira de dire qu'on a cherché d'abord à démontrer que la zone australe était la plus froide, parce qu'elle contenait le moins de terres, et depuis les dernières découvertes on essaie de démontrer la même chose, par la raison que le pôle sud est le centre d'un immense continent, siége d'un rayonnement constant. Il serait trop long de faire la critique des argumens de toute espèce qu'on a mis en avant dans l'examen de cette question si complexe, depuis l'excentricité de l'orbite de la terre jusqu'à l'hypothèse d'un rayonnement inégal vers les diverses parties de la sphère céleste : il vaut sans doute mieux attendre que l'on possède des indications plus nombreuses et des observations plus suivies sur les températures de l'hémisphère austral. Il est malheureusement à craindre qu'on n'en recueille jamais beaucoup dans la zone antarctique proprement dite. Si elle est le siége d'un véritable continent, on peut dire qu'il n'y a sur aucun autre point du globe une aussi vaste région entièrement fermée à l'homme. Des caravanes traversent les déserts brûlans de l'Afrique centrale; l'Australie s'entoure d'une ceinture de riches colonies qui envahiront un jour l'intérieur des terres. Les Anglo-Saxons s'établissent d'année en année plus avant dans les provinces de l'Amérique centrale, que les dernières tribus d'Indiens ne peuvent plus songer à leur disputer; mais il y a sans doute autour du pôle sud des solitudes immenses où l'homme ne pénétrera jamais, des déserts de neige assez grands peut-être pour qu'un œil perdu dans les profondeurs du ciel aperçoive à leur place une tache blanchâtre pareille à celle que nous découvrons sur les pôles de Mars.

AUG. LAUGEL.

LA

POÉSIE ANGLAISE

DEPUIS SHELLEY

ALFRED TENNYSSON. — OWEN MEREDITH.

I. *Clytemnestra and other Poems*, by Owen Meredith; 1 vol. London, Chapman and Hall, 1855. — II. *Maud*, by A. Tennyson; 1 vol. London 1855. — III. *Shelley's complete works, Poems, Elegies and Letters*; 1 vol. grand in-8°, London 1851.

La nation anglaise est une nation poétique : elle a eu beau se hérisser de controverses, s'enfoncer dans le commerce et l'industrie : toujours l'élément qui la possède, la poésie, a reparu et s'est mêlé à sa théologie, à ses guerres, à sa politique, à son luxe, à sa richesse. Du règne âpre et contentieux d'Élisabeth, de son despotisme et de sa cour a jailli Shakspeare, le miroir magique du monde, où se peignent toutes les scènes vivantes de la création divine. Bientôt après, du fatras puritain et des débats du *long parliament* s'est élevé Milton, aussi sublime qu'Homère. Enfin, malgré tout ce qu'on a dit de l'action matérialisante du XVIIIe siècle, malgré le scepticisme qui gagnait alors, assez semblable à ce refroidissement graduel de la terre et à cet accroissement des glaces du pôle que décrivait Buffon, n'a-t-on pas vu, au début de notre siècle, de ce siècle de fer et d'or dans le sens vulgaire du mot, Coleridge, Cowper, Wordsworth, — rêveurs enthousiastes, peintres mélancoliques, ou philosophes austères, — être avant tout et toujours poètes? Que dire de Byron et de Shelley? et que n'est-il pas permis d'espérer de leurs successeurs, si ceux-ci comprennent bien la tâche qui les attend!

Byron a occupé la curiosité de l'Europe; il a été un grand poète pour elle, et quoique moins puissant aujourd'hui sur les imaginations, parce que le défaut de son génie s'est trahi avec le secret de son âme, il reste haut placé. Shelley, plus exclusivement Anglais, plus intraduisible, est peu connu au dehors; son action n'en a pas moins été grande en Angleterre, et elle a plutôt changé de forme que disparu. C'est qu'il y avait en lui bien des trésors de science et de poésie, et comme une âme multiple que sa vie courte n'a pas déployée tout entière, et où l'observation trouve plus d'une découverte à faire, plus d'un contraste à expliquer. Shelley sans doute a été sceptique, impérieux et railleur; ce fut même son caractère le plus apparent pour les contemporains. Nourri des grandes traditions de l'art grec, il a été aussi le studieux artisan des plus savantes formes du langage anglais; mais il était en même temps spiritualiste par le le fond de sa nature, et touchait ainsi aux régions les plus heureuses de l'enthousiasme, au seul infini qu'il y ait pour le poète. C'est par là que Shelley mérite des disciples et des émules : sa controverse sceptique est épuisée; son art savant, son archaïsme créateur se sont très altérés dans les raffinemens de Keats, et se retrouvent parfois, sans progrès, dans la mélodie de Tennyson; son aspiration vers le monde spirituel et son sentiment amer des réalités de la vie restent une source féconde d'émotions vraies et partant de poésie. Qu'il soit suivi dans cette voie, il pourra quelquefois être dépassé, car l'expérience lui a trop manqué dans la brièveté de son orageuse carrière, et il avait plutôt deviné qu'étudié le monde. Avec un génie plein de force et de pathétique, il a été parfois outré, invraisemblable, bizarre plutôt que vrai; mais il a donné une impulsion qui subsiste après lui. Ses fautes avertissent et son exemple inspire.

Ce n'est pas la première fois que nous cherchons ici à constater l'influence de Shelley sur la jeune école anglaise, qui va des Tennyson et des Browning jusqu'à Alexandre Smith; mais peut-être à cet égard en avons-nous trop usé avec nos lecteurs comme s'ils devaient nécessairement être familiers avec les œuvres et l'esprit d'un écrivain *intraduisible*, nous l'avons déjà dit, et qu'une révolution intellectuelle et morale a pu seule faire reconnaître dans sa propre langue et révéler à son pays. L'immense succès en Angleterre d'une édition récente et complète des œuvres de Shelley nous fournira l'occasion de parler avec quelque détail de tant d'œuvres dont en France on sait à peine le nom. L'influence du maître sur ses disciples doit toutefois nous occuper d'abord, et nous chercherons pour ainsi dire à saisir les reflets, avant de remonter à l'image même. Nous retrouverons celle-ci ensuite.

I.

Il y a dans Shelley ce que j'appellerai l'art extérieur, la tradition du beau antique, l'habileté du langage, le charme de l'harmonie. Là Shelley semble un modèle élevé, mais accessible et inspirateur. Son originalité se cache alors dans sa pureté même, et le talent qui s'est nourri des mêmes études comme des mêmes émotions littéraires pourra s'approcher de sa hauteur poétique. Tennyson l'a fait, surtout en ce qui touche à la mélodie du langage, à la musique des vers. C'est la même perfection, devenue pour ainsi dire plus spontanée, plus facile. — Mais, dira-t-on, l'harmonie n'est pas toute la poésie. La science ou même l'inspiration musicale, le rapport saisi d'instinct entre l'image et le son, le retentissement naturel de la pensée dans des sons analogues à ce qu'elle conçoit, ce n'est là qu'une partie de l'expression, et, disons-le, plus l'harmonie occupera de place dans l'art d'un écrivain, plus l'art de cet écrivain se rapprochera des chances passagères et des vicissitudes fréquentes de la musique.

Or ce qu'on doit reprocher précisément à Tennyson, c'est de manquer de ce sens de *l'immuable* qui s'élève au-dessus de toutes les impressions du présent, c'est de ne point voir d'assez haut et d'une vue assez libre pour embrasser un vaste horizon, c'est de subir l'émotion accidentelle, et, faute de savoir dominer, de se laisser entraîner. Pour justifier ces reproches, il suffit de citer son dernier poème. Malgré lui, à son insu peut-être, *Maud* n'est au fond qu'un ouvrage de circonstance, dont la première raison d'être est dans la date. Mettez qu'au lieu de 1855 on lise sur le titre 1851, ces hommages sonores rendus à la sainteté de la guerre, ces injures adressées à la paix seraient devenus peut-être, sous l'impression de l'engouement public pour le *palais de cristal* et la première grande exposition de Londres, de brillantes invocations à une déesse nationale, protectrice pacifique de toutes les industries et de toutes les richesses, mélange de Cérès et de Minerve représenté par *Britannia*.

Ce n'est pas que le talent fasse défaut dans le poème dont nous parlons. Il y a un genre de talent qui ne manque aujourd'hui que trop rarement : c'est celui de si bien savoir dire tout ce qu'on veut, que, n'ayant rien à dire, on parle tout de même. On donne ce qu'on ramasse à droite ou à gauche, et on passe en quelque sorte à côté de soi-même; on ne prend ni le temps ni la peine de se chercher, et en admettant qu'au début on se soit une seule fois rencontré, on ne se retrouve guère plus par la suite. De tout cela, la langue est la première victime; sa clarté se trouble, son énergie se

perd; elle devient ou extravagante ou terne, et l'indécision de l'expression est l'infaillible preuve qu'on ne s'exprime pas soi-même.

Ce que le lauréat britannique a pris en dehors de lui, ce qu'il a trouvé à droite et à gauche, ce qu'il a *subi*, c'est la guerre. *Maud* est l'histoire peu originale d'un Roméo et d'une Juliette dont les familles se détestent, d'un amant qui tue le frère de sa fiancée pour aller ensuite se battre en Orient, après que la fiancée a disparu. Les premiers vingt vers nous font comprendre que le père du héros s'est tué par suite d'une spéculation désastreuse pour lui, mais qui a rendu millionnaire le père de Maud; le vingt et unième ouvre l'attaque contre la paix, et nous sentons à une certaine allure plus animée que le poète a hâte de nous communiquer l'impression du moment, qu'au moment même il vient de recevoir à peine :

« Qui est-ce, dit-il, qui bavarde des bienfaits de la paix? Nous en avons fait un fléau! Les voleurs épiant le moment du vol, l'espoir de Caïn partout, — cela vaut-il donc mieux que le cœur du citoyen ne respirant, au coin de son feu, que le souffle de la guerre? Mais, dit-on, nous sommes un siècle de progrès, un siècle plein des œuvres de l'esprit! Et qui donc, si ce n'est un imbécile, se fierait à la parole d'un trafiquant, ou à la qualité de ce dont il trafique? Est-ce la paix ou la guerre, cela? La guerre civile, que je pense, et de la plus vile espèce.... La paix assise à l'ombre de son olivier, la voilà! elle efface un à un les jours insignifians, — les pauvres des deux sexes sont entassés l'un sur l'autre comme des porcs; le *registre commercial* seul vit, et quelques hommes rares sont seuls à ne pas mentir! — La paix dans ses vignes, à la bonne heure! mais une *compagnie* falsifiera le vin! La craie, l'alun, le plâtre, font le pain du malheureux, et l'esprit même de la mort se mêle à ce qui doit alimenter la vie! Le sommeil doit s'armer, car dans les nuits sans lune l'outil du malfaiteur grince sourdement aux contrevens de la fenêtre, tandis qu'un criminel d'un autre genre, pilant dans son mortier un poison qu'il connaît, dérobe, au fond de sa boutique, leurs derniers momens aux malades! La mère tue son enfant, afin de gagner ce qui lui sera donné pour l'enterrer, et Mammon rit aux éclats, trônant sur une pyramide d'ossemens tout petits! Est-ce la paix ou la guerre, cela? Oh! la guerre, plutôt la guerre mille fois! la bruyante guerre par terre et par mer, la guerre avec ses mille batailles, ébranlant par centaines les trônes! — car je pense bien que, si une flotte ennemie contournait ce promontoire que je vois d'ici, et que les boulets des trois-mâts fissent entendre leur voix à travers les flots écumans, je pense bien qu'alors l'ignoble coquin, gras, onctueux, camard, s'élancerait de son comptoir et de sa caisse, et tâcherait de frapper, et de frapper fort, quand ce ne serait qu'avec son mètre, instrument de ses fraudes. »

Ce dernier passage ferait croire que, pour redresser et élever le sens moral en Angleterre, une guerre d'invasion semblerait chose désirable à M. Tennyson; mais ne chicanons pas sur les détails : le

sang versé au loin peut apparemment servir à l'œuvre de purification, tout comme celui qui se verserait pour défendre le sol natal. Le défaut de tout cela est celui qui comprend tous les autres, l'absence de vérité. Cela n'est vrai d'aucune façon, ni dans le fait, ni dans l'opinion. Il n'est pas vrai que la paix eût fait de l'Angleterre une caverne de voleurs, il n'est pas vrai que le culte de Mammon fût la religion nationale, il n'est pas vrai qu'en fait d'honneur ou d'honnêteté le niveau fût ravalé si bas. Bien au contraire, et tant que dans un pays l'or reste impuissant à acheter l'indulgence ou à forcer le respect, on ne doit pas se plaindre. C'est ce qui a lieu encore en Angleterre, et tout l'or de la Californie, M. Tennyson le sait bien, ne pourrait assurer à qui l'aurait mal gagnée la considération publique ou une position dans le monde. L'Angleterre a sa faiblesse comme les autres pays, et du côté de l'influence politique ou parlementaire, tout ou à peu près tout est possible; mais, quant à se prosterner devant le *métal* lui-même, quant à oublier toute dignité humaine, toute estime de soi, en face de beaux hôtels, de brillans équipages, de tables somptueuses, de ce qui, en un mot, est l'enseigne de la fortune, — non, l'Angleterre ne peut s'abaisser à ce point, car deux choses l'en empêchent : son orgueil et son habitude de la richesse. Que les problèmes sociaux réclament là une solution effective, cela est indubitable; mais ils l'y réclament comme partout ailleurs, ni plus ni moins, et sous ce rapport je doute que l'on trouve grand avantage à la guerre.

Nous avons dit que l'éternel thème de Roméo et Juliette servait de canevas aux broderies de M. Tennyson. Jusque-là, point de mal, car Roméo et Juliette, c'est l'amour même, et rien n'empêche qu'en racontant de nouveau cette vieille histoire, on ne soit original : il suffit pour cela d'être vrai.

Le héros du poème, qui en est lui-même le narrateur, rencontre un jour Maud, dont le père et le frère sont revenus du continent habiter le grand château, dû, à ce que nous savons, à leur bonne chance en affaires. Tout enfant, Maud a joué avec le sombre personnage qui, autrefois l'héritier de ces beaux domaines, aujourd'hui habite un *cottage* dans le voisinage du parc. On se revoit, on se retrouve, on s'aime, rien de plus naturel. Maud est destinée à épouser je ne sais quel jeune lord qui, selon le trop évident parti-pris de l'écrivain, est de toute nécessité un vaurien et un lâche. Par une belle nuit d'été, elle se glisse parmi les rosiers en fleur du jardin, pour aller deviser d'amour avec celui qu'elle-même a choisi. Le frère les surprend tous deux; une querelle éclate, le frère insulte l'amant; un duel a lieu, et l'amant tue le frère, après quoi tout est fini.

J'ai une seule fois retrouvé dans *Maud* le Tennyson des anciens

jours, sinon dans ce qu'il a de meilleur, du moins dans ce qui rappelle la grâce et la force de sa veine lyrique. Après avoir dit comment il a revu Maud, comment il s'est laissé prendre à sa beauté, comment il a douté d'elle, passant par toutes les alternatives de la haine, de l'admiration et de l'épouvante que lui inspire une fatalité qu'il pressent de loin, le narrateur devine que Maud ne le hait pas, et le voilà pris d'un désir irrésistible d'en être aimé. Il y a là deux strophes fort belles, parce qu'elles viennent réellement du cœur, qu'elles sont naturellement vraies. Les voici :

« Oh! que cette terre solide ne manque pas sous mes pieds avant que ce qui vit en moi n'ait rencontré ce que d'autres ont trouvé si doux! Après, advienne que pourra! Qu'importe que la raison même me quitte, que je devienne fou, qu'importe? J'aurai eu mon jour, j'aurai vécu!

« Que ce beau ciel dure, et ne se ferme point pour moi dans la nuit avant que je ne sois sûr, *sûr* qu'il y ait quelqu'un qui m'aime! Alors advienne que pourra! arrive n'importe quoi à une si triste vie! J'aurai vécu, j'aurai eu mon jour! »

Maintenant, si, à propos de ce petit volume que vient de publier Tennyson, on voulait examiner les défauts de détail, on s'arrêterait tout d'abord à la phraséologie, qui froisse le goût en maint endroit. Je crains que l'auteur de *Maud* n'en soit à cette période de la vie poétique où arrivent immanquablement ceux dont la puissance dépend surtout de l'imagination. Qu'on se donne la peine de relire *Locksley Hall*, *Love and Duty*, ou bien presque toute l'œuvre intitulée *In memoriam*, et on se prendra d'un vif regret. On se dira qu'il y avait là autre chose, une meilleure veine à exploiter, une mine à creuser, qui aurait pu donner de vrais diamans, de ces fleurs de lumière qui résistent au temps, et ne s'altèrent jamais. Cependant si de là on se tourne vers cette galerie de beautés malheureusement si populaires, si l'on se met à contempler toutes ces *Claribel*, ces *Lilian*, ces *Fatima*, ces *Eleanore*, et que l'on se défende du faux éclat dont elles nous ont si souvent éblouis, on n'a plus rien à apprendre, et la faiblesse présente est expliquée. On s'aperçoit surtout de la prédominance de l'imagination chez Tennyson par les écarts du langage qui en est le symbole. Habitué à toujours laisser la bride sur le cou de sa monture, aujourd'hui la monture l'emporte. Le style lui échappe. C'est là une conséquence presque inévitable, et l'auteur de *Maud* ne sera ni le premier ni le dernier à la subir.

Il n'est guère possible de voir moins d'analogie entre deux poètes d'une même école qu'entre Tennyson et Owen Meredith. Ce qui manque à l'un se trouve précisément la qualité par laquelle l'autre se distingue. Disons en passant que ce pseudonyme d'*Owen Mere-*

dith cache un nom connu, celui du fils unique de sir Edward Bulwer Lytton, qui, pour n'avoir que vingt-deux ans et pour être secrétaire d'ambassade, n'en est pas moins, ainsi que le lui disaient dernièrement certains critiques anglais peu louangeurs d'habitude, un vrai poète, *a true poet.*

Du point de vue surtout de la plus complète possession de la langue, il est impossible de ne pas accorder une très sérieuse attention au volume de M. Lytton. Il y a là fort peu de fantaisie, moins encore de sentimentalisme ou de gaspillage en fait de couleur. En vérité, — et je le dis à son éloge, — je ne vois pas trop ce que ferait cette foule de liseuses de profession, dont regorgent les salons anglais, de ce petit livre où l'intérêt dramatique n'est pour rien, où l'amour ne joue qu'un rôle secondaire, mais qui en revanche est plein d'une vive préoccupation des problèmes psychologiques. Je ne sais ce que dans l'avenir deviendra M. Lytton; il se peut que les circonstances le détournent de la route où il a déjà fait un premier pas, que ses premières aspirations, au lieu de s'élever davantage, retombent, que ses curiosités s'éteignent, qu'en un mot il se fatigue de penser et de chercher, et reporte sur les affaires la somme de force intellectuelle qui lui a été départie. Je ne sais, mais j'admets volontiers alors qu'il a écrit sa dernière strophe, et le témoignage qu'il a donné de sa valeur poétique me suffit. M. Lytton est déjà écrivain, parce qu'il est penseur; il domine la langue, parce qu'il n'y voit que le moyen de traduire l'idée qui le domine, lui, et son autorité sur l'une dépend de sa soumission à l'autre. M. Lytton *s'exprime lui-même,* c'est-à-dire, pour emprunter l'expression d'un ancien, il trouve les mots nécessaires à sa pensée : *invenit verba quibus deberet loqui.*

Il y a dans le volume qu'il vient de publier un souffle de jeunesse, un élan incontestable, mais en même temps l'évidence d'une trop virile pensée, et surtout la trace trop profonde d'études réellement aimées et comprises, pour que l'on puisse n'y reconnaître que l'effervescence poétique des premiers ans. Un sentiment *vrai* de l'antiquité, sentiment qui, au lieu de la rappeler sèchement, la fait *revivre,* est ce qui anime M. Lytton dans tout ce qu'il a écrit, et il évite également les deux manières par lesquelles on se trompe si facilement au sujet de la civilisation antique, et dont l'une consiste à la refaire à notre image, l'autre à nous refaire à la sienne. Du premier de ces procédés, qui dépouille l'antiquité de sa grandeur sous prétexte de nous la rendre familière, nous n'avons eu pendant quarante ans que trop d'exemples partout. Depuis une dizaine d'années, au contraire, c'est le système opposé qui est en vogue, et en recherchant ce qu'on est convenu d'appeler la sévère pureté de l'art antique, on arrive à créer des types dont le défaut est de ne *vivre* nulle part, pas plus dans le monde antique que dans le nôtre.

Il y a presque autant de danger que de difficulté à vouloir reproduire ces grandes figures dont la passion explique, si elle n'excuse pas les crimes. Trop frappé par le forfait seul qui semble les isoler de leur espèce, on les juge trop sévèrement; trop attiré à suivre les motifs qui les ont graduellement amenées à l'acte irrévocable, on use facilement de trop d'indulgence à leur égard. M. Lytton a su éviter ce double écueil dans sa *Clytemnestre*, poème dramatique où se reconnaît le profond sentiment de la vérité antique. Tout en suivant Eschyle quant à la manière dont Agamemnon périt, enlacé par la reine dans un filet qu'elle étend sur son bain, le poète anglais a suivi la tradition de Sophocle quant à l'un des principaux motifs du meurtre : il représente Clytemnestre avide de se venger du sacrifice d'Iphigénie. Sans chercher à défendre l'épouse coupable et sans vouloir atténuer son crime en lui-même, M. Lytton a réussi à entourer d'une certaine grandeur, presque d'un certain intérêt, cette mère implacable, cette amante passionnée, qui, en commettant un meurtre qu'elle croit commandé par le destin, ne voit que celui pour qui elle a tout oublié. La scène qui suit le meurtre et termine le poème a une hardiesse qui plaît. Au moment où Électre vient d'accabler Égisthe de ses injures et de son mépris, au moment où le peuple, s'associant à sa douleur, commence à murmurer, les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrent, et l'on voit Clytemnestre, sombre et calme, debout près du cadavre du roi des rois. « Peuple d'Argos, dit-elle, voyez l'homme qui fut votre roi! »

« LE CHŒUR. — Mort! mort!

« CLYTEMNESTRE. — La destinée seule l'a frappé.

« LE CHŒUR. — Mort! mort! hélas! Regardez-le donc étendu! cette tête si noble couchée si bas!

« CLYTEMNESTRE. — Lui, le sacrificateur des femmes, voyez-le sacrifié lui-même par une femme! C'est la justice suprême qui en appelle à vous!

« LE CHŒUR. — Hélas! hélas! où trouver des paroles pour cette douleur?

« CLYTEMNESTRE. — Nous ne sommes que les instrumens des dieux. Notre œuvre ne provient pas de nous-mêmes, mais du destin. Un dieu prend l'éclair et le dirige, il frappe et tue, et passe outre, pur en lui-même comme au moment où il jaillit du sein lumineux de l'Olympe. Dans ce cœur, les torts du passé sont ensevelis. Je suis vengée, et je pardonne. Qu'on l'honore, lui; c'est toujours un roi, quoique tombé.

« LE CHŒUR. — Comme sur le crime elle pose le diadème de la vertu! se tenant là, austère, comme l'arbitre du destin! Non, nul acte, quel qu'il fût, ne pourrait la réduire à n'être pas grande. »

L'unité du caractère de Clytemnestre, M. Lytton l'a trouvée dans l'orgueil souverain joint à la passion, comme Shelley, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, a découvert celle du caractère de Béatrix Cenci dans la chasteté et le respect de son nom. Il y a une grande

distance cependant de l'une à l'autre, et personne, je pense, ne s'imaginera que je veuille mettre au même rang la vierge romaine outragée et la criminelle sœur d'Hélène. J'indique seulement le procédé employé par ceux qui, dans le domaine de l'art, s'attachent à de pareilles héroïnes, et, suivant leur développement psychologique pas à pas, cherchent la raison d'être de ce qui les met à part dans la famille humaine, tentent de saisir le point délicat où la transformation s'opère, où ce qui n'était qu'énergie devient violence, où l'idée du juste se trouble, et où d'une perturbation morale et intellectuelle sort le crime.

Si je pouvais m'arrêter à chacun des morceaux qui, dans le volume de M. Lytton, me semblent appeler une attention sérieuse, je signalerais *the Earl's return* et *a Soul's loss*. La pièce intitulée *la Perte d'une Ame* intéresse en ce qu'elle contient indirectement une sorte de profession de foi du poète à l'égard de l'amour. On sait ce qu'a produit l'école de Byron en pareille matière, et à qui nous devons tant de héros et d'héroïnes commençant par le *romanesque* et finissant par le cynisme. Tout ce chapitre interminable des prétendues « désillusions » du cœur, nous ne savons que trop qui en a écrit les premières pages, et ce n'est pas, à mon avis, un des moindres mérites de la phalange anglo-saxonne que d'avoir, à la suite de Shelley, de Wordsworth et de Coleridge, mis en déroute toute cette bande de recrues du sentimentalisme, et cherché à rendre le *sérieux* de sa puissance à cette noble passion qui ne peut choisir une âme humaine pour sa demeure sans qu'à l'instant cette âme ne s'ouvre à la poésie et au sentiment du vrai. Dans la vie de l'homme, c'est de l'amour surtout qu'on peut dire qu'il n'est ni rien ni tout, et le malheur veut que ceux qui au début de l'existence s'imaginent que l'amour est tout arrivent d'ordinaire à la fin en croyant que l'amour n'est rien.

A Soul's loss décrit une situation assez fréquente de nos jours, une phase assez familière de notre malaise psychologique : cet état de l'âme chez l'homme supérieur qui aime au-dessous de lui, et qui n'a pas été trompé, mais qui *s'est* trompé; vraie *passion* celle-là, souffrance sublime qui, pour avoir été devinée, il y a deux siècles, par Molière dans son Alceste, n'en est pas moins vraie aujourd'hui, et n'en demeure pas moins la source cachée, mais féconde, de l'inépuisable indulgence des grands cœurs et des intelligences hautes. Avoir une seule fois compris l'incapacité d'élévation d'une âme qu'on croyait sœur de la sienne, quelle leçon! Et quelle pitié profonde doit s'unir à la tristesse de celui qui vient de reconnaître qu'en amour la plupart du temps l'âme n'est qu'éprise de ce qu'il y a de beau et de poétique en elle-même! Je sais gré à M. Lytton d'avoir

à vingt ans compris cela, et d'avoir si dignement senti comment on peut voir se dissiper son rêve, et comment on doit supporter le réveil :

« Tout ne s'écroule pas avec l'amour !

« Sois le bienvenu, ô travail, antique associé de l'homme! Comment! Devrai-je donc périr, échouer ainsi en vue de mes années futures, inabordées? Non! je dois lutter, même cette douleur se peut vaincre.

« De leurs tombeaux, les grands morts me tendent la main et m'encouragent au combat; le cœur de Shakspeare bat à l'encontre du mien, Platon me parle en ami, la philosophie remplit la vie.

« Et cependant, avant que la feuille ne soit tournée, les vérités qu'elle enseignait s'amoindrissent.

« Mesuré à mon chagrin, que Shakspeare lui-même est petit! que Platon sait peu consoler! La douleur leur est supérieure à tous! »

Il y a dans ces aspirations vers l'idéal une noblesse, dans la défaillance qui les suit un naturel, et dans le courage comme dans le désespoir une sincérité qui sont, si je ne me trompe, des qualités peu communes aujourd'hui. Je conçois que la critique en Angleterre ait pu saluer en M. Lytton un «vrai poète. »

Maintenant est-ce à dire que ce que M. Lytton nomme lui-même ses « années futures inabordées » doive nécessairement être consacré au culte de l'art poétique? Et doit-on voir dans son remarquable volume de vers ce que l'on est convenu d'appeler une *promesse* d'excellence à venir? J'éprouverais quelque embarras à le dire. Et d'ailleurs pourquoi, sous prétexte qu'un homme est jeune, pourquoi vouloir absolument que l'œuvre où il se manifeste pour la première fois ne soit qu'une promesse, qu'une sorte d'ombre projetée par le talent futur que vous lui supposez, qu'un gage de ce qui n'est pas encore et peut n'être jamais? A vingt ans, l'intelligence et l'âme sont complètes dans leur jeunesse, comme plus tôt elles le sont dans l'enfance, et plus tard dans la maturité. C'est folie de croire que toujours le développement intellectuel dépende de la progression du temps. Telle nature livre au printemps toutes les richesses qui chez telle autre attendent pour mûrir que le soleil d'automne ait lui. Que d'arbres dont la fleur seule vaut quelque chose! Et que dirait-on du jardinier qui ne verrait dans une rose que la *promesse* de cette baie insignifiante qui pourtant est très véritablement le fruit de la plante? Non, il vaut mieux prendre chaque œuvre pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle semble présager; de cette façon aussi on évite bien des déceptions. Nous en avons devant nous la preuve, car en lisant *Maud* par exemple, que doivent conclure aujourd'hui ceux qui, dans les premiers ouvrages de Tennyson, voyaient surtout la promesse de fruits splendides? Mais parce que chez Ten-

nyson le talent n'a pas grandi avec l'âge, cela empêche-t-il que l'œuvre de sa jeunesse ne soit une et complète, que ce qu'il a donné à la langue anglaise ne compte pour celle-ci parmi les joyaux de sa couronne? Seulement dans cette œuvre il eût fallu voir, au lieu d'une promesse, l'accomplissement entier de toutes celles que la Muse avait pu donner, *a fulfilment*, comme disent les Anglais. On s'expliquera mieux toutefois ce caractère de Tennyson, en quoi il diffère, en quoi il relève de Shelley, si l'on revient avec nous à notre point de départ, — au talent, aux œuvres, à l'individualité de Shelley lui-même.

II.

Shelley est sans contredit de notre temps un des sujets d'études les plus curieux pour qui dans le poète cherche plus qu'un simple faiseur de vers. Il y a chez lui absence totale de parti pris et une sincérité qui ne s'altère jamais, chose que l'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains, si ce n'est Coleridge; mais Coleridge, qui est indubitablement un bien plus grand esprit, qui peut comme penseur se placer à part et très haut, Coleridge est moins poète que Shelley. Il l'est moins inévitablement. Shelley ne s'affranchit qu'à de rares et courts intervalles de cette sujétion à une puissance mystérieuse qui est le signe de l'enthousiasme vrai. Il est toujours dominé, possédé, et, esclave inspiré d'une force en dehors de lui, ce qu'il donne au monde n'est que le reflet d'une lumière dont il est plein, l'écho d'un son qu'il ne cesse jamais d'entendre.

L'attrait de l'infini était irrésistible pour Shelley, et les « ailes de l'âme, » comme dit Platon, l'emportaient sans cesse. Revenir à ce que nous appelons la vie lui était pénible : il ne le faisait qu'avec effort et aux dépens de ses plus intimes joies. En touchant à la réalité, sa *passion* poétique prenait fin. Cette force étrangère, dominatrice, que j'indiquais tout à l'heure, n'agissait plus sur lui, et son esprit, en s'affranchissant, s'attristait. Cependant à côté du poète vivait une compagne de tous les jours, une femme aussi intelligente que dévouée, et qui, bien qu'elle comprît, qu'elle partageât même parfois son exaltation, la redoutait et craignait pour lui les suites d'une absorption si complète, d'une si absolue possession. Ramener Shelley non pas au vrai, — il ne s'en écartait jamais, — mais au réel, l'attacher aux choses humaines du même amour qu'aux choses abstraites, telle était la mission que se donna une des plus nobles personnes qu'il y ait eu au monde, une de celles qui avaient le plus qualité de toute façon pour entreprendre et mener son œuvre à bien. « Je désirais ardemment, disait-elle en 1820, que Shelley adop-

tât un genre de sujets mieux appréciable généralement que des poèmes conçus dans l'esprit abstrait et rêveur de *la Sorcière de l'Atlas*. Je ne désirai point cela du point de vue étroit de sa renommée ou de l'étendue de sa gloire; mais j'étais persuadée qu'il se serait davantage rendu compte de lui-même, qu'il aurait mieux dominé et dirigé son propre talent, si une plus immédiate influence sur le public avait pu résulter de chacun de ses écrits. »

Avant d'aborder la question de ce *réalisme* dans l'art qui d'instinct l'attirait si peu, et qui cependant réservait à Shelley de si féconds, quoique rares succès, j'ai besoin d'épuiser le chapitre des sympathies intellectuelles de Shelley, et d'examiner une fois pour toutes sa raison d'être littéraire, la cause qui fait qu'il est *lui*, et qui détermine également l'admiration de ses disciples et l'éloignement de ceux qui ne le comprennent pas.

Devant l'intolérance du protestantisme anglican, l'illogique *dogmatisme* du *high church* et les hypocrites dénonciations des méthodistes et des *dissenters*, on n'était accoutumé dans le commencement de ce siècle, en Angleterre, qu'à une opposition étayée sur le matérialisme. Contre le faux du *pharisaïsme* régnant, on n'avait recours, quand on s'insurgeait un peu, qu'aux armes d'un positivisme plus faible et plus faux encore. On croyait sérieusement à Voltaire, et si on affectait de le condamner, c'était par conviction de sa puissance, et en le tenant pour le plus terrible ennemi de Dieu sur la terre, quelque chose comme le diable lui-même. Ce qui nous révolte surtout dans l'état de la société en Angleterre durant les quinze ou vingt premières années de ce siècle, c'est sa grossière frivolité, si je puis me servir de ce mot. Acharnée à paraître, elle ne prend la peine d'être rien, se passe de toute recherche sur les questions les plus graves, accepte tous les jougs, et se prosterne devant des semblans de choses qu'elle ne comprend pas assez pour les savoir respecter au fond; — c'est le XVIIIe siècle tel qu'il pouvait être chez les Anglais, — c'est-à-dire sans esprit, sans élégance et sans courage. A cette époque où politiquement l'Angleterre s'élève si haut, elle est philosophiquement plus déshéritée qu'à toute autre. Elle compte une foule d'orateurs illustres, d'écrivains brillans, de très grands poètes; — elle n'a qu'un seul *penseur* : Coleridge. — Mais celui-là, précisément en raison de sa supériorité, passe pour un visionnaire.

Vue de près et bien examinée, avec son ignorance et son orgueil, ses étroits préjugés et son immense mauvais goût, sa lâche hypocrisie et son indifférence pour le beau, peu de sociétés, je le crois, ont été plus foncièrement athées, c'est-à-dire *privées de Dieu*, que cette société anglaise, futile et sensuelle, que menait Brummel par

le bout de la cravate, et que les vices de George IV n'épouvantaient pas. Nous l'avons dit, on en était en Angleterre au matérialisme; on n'aimait pas *les idées,* on n'en avait point l'habitude, et ce mot banal d'*obscur,* on le jetait à tout propos à quiconque, en écrivant, se permettait de sortir du domaine des faits, sondait les causes, ou se laissait fasciner par ces mystères qui, « dans la terre et au ciel, sont, » comme le dit Hamlet, « au-dessus de ce que rêve notre philosophie. » L'Angleterre était romanesque et *matter of fact,* pleine d'affectation et de sensiblerie, mais en somme fort terre à terre. Or, par aucun côté de son talent, Shelley ne pouvait répondre à cet état des âmes que Byron, dans sa première phase, satisfaisait tout entier, et sur lequel il agissait par contraste autant que par affinité.

La société en général goûtait, sans l'avouer, dans Byron, cette dernière étincelle du voltairianisme qu'elle comprenait, pendant que les puritains le damnaient, non point « à petit bruit, » mais le plus bruyamment possible, pour cause « d'irrévérence. » Au moins avec Byron on savait à quoi s'en tenir; il parlait la langue de tout le monde, et n'était jamais « obscur. » S'il attaquait « l'église établie, » c'était dans les termes de ce vocabulaire familier qu'inventa le matérialisme pour persuader aux esprits peu élevés qu'ils sont profonds; quels que fussent d'ailleurs ses crimes, n'était-il pas le plus victorieux, le premier des « romanesques, » défendu par tout un cortége de héros et d'héroïnes impossibles, mais charmans à voir, assurait-on, et qui toujours ont figuré en tête de cet immense bal masqué du sentimentalisme que l'Angleterre pendant vingt ans a donné à l'Europe entière? L'auteur de *Lara* eût pu, par tout ce qui lui manquait, reconquérir une gloire sans égale parmi ses compatriotes, si l'humeur dédaigneuse et la verve satirique, en se développant chez lui, ne lui eussent montré l'incompatibilité de sa supériorité réelle avec les tendances anglaises. Nous devons à cela tout ce qu'il y a de *vrai* dans Byron; mais ce vrai, source de sa plus grande œuvre, le *Don Juan,* ne se rattache nullement au vrai abstrait ou à un ordre d'idées transcendantes. Il reste dans les limites de l'observation du fait; l'idée proprement dite n'a rien à faire dans tout cela, et Byron, tout en offensant les préjugés de sa nation, demeure autant qu'elle ennemi des *idéologues,* aussi éloigné qu'elle peut l'être de toute « habitude de l'infini. » Pour cette raison-là même, le poète de *Don Juan* a pu être réprouvé sans être impopulaire.

Avec Shelley, le cas est tout autre. Il est foudroyé non-seulement de toute la hauteur du puritanisme et du *cant* anglais, mais de toute celle de son ignorance philosophique, ce qui est bien pis. Shelley, ce platonicien sincère et que tous ses instincts conviaient au mysticisme, Shelley que, lorsqu'on le connaît, on conçoit si bien, avec

quelques années de plus, arrivant à travers saint Augustin et Descartes aux plus vives ardeurs de la foi, — Shelley passa en Angleterre pour quelque chose de pis qu'un athée! On fût volontiers à son égard revenu aux pratiques du moyen âge, et plus d'un prédicateur protestant, plus d'un gros *country gentleman*, plus d'une *respectable* mère de famille s'est dit, je pense, que les bûchers de l'inquisition trouveraient au besoin une excuse, s'ils ne s'appliquaient qu'à la punition d'hommes aussi évidemment marqués des signes de la réprobation que l'auteur de *la Révolte d'Islam*.

On avait à son endroit des terreurs étranges et vagues, on le redoutait et on l'anathématisait d'autant plus qu'on le comprenait moins. Voilà pourquoi Shelley, condamné ostensiblement au nom de toutes les conventions religieuses, politiques et morales, ne fut absout en secret par aucun admirateur timide, et ne compta aucun de ces amis cachés dont la ferveur intelligente venge des dédains populaires. Au fond, les théories mêmes de Shelley s'opposaient à tout rapprochement entre le poète et l'esprit de son temps. Non-seulement il y avait chez lui une obéissance instinctive à la muse, à la force extérieure qui le dominait, mais le but de sa vie était « d'idéaliser le réel, » selon l'expression qu'emploie sa femme, de proclamer partout la souveraineté de l'idée sur le fait. On a de lui à cet égard quelques réflexions qui valent la peine d'être citées, car elles expriment toute sa pensée sur la poésie.

« Nous savons plus, dit-il, en fait de politique, de morale et d'histoire, que nous ne pouvons coordonner et mettre en pratique, nous avons plus de connaissances scientifiques que nous ne nous entendons à les distribuer utilement; mais la poésie, inhérente à tout système de pensée, quel qu'il soit, est étouffée sous l'accumulation des faits et des procédés mécaniques. L'âme souffre du corps. La science ne nous manque pas; touchant tous les problèmes sociaux, nous sommes parfaitement instruits de tout ce qui vaudrait mieux que ce que nous faisons et souffrons; je le répète, la science, nous l'avons abondamment; — ce qui nous manque, c'est *la faculté créatrice qui fait imaginer ce qu'on sait*, l'élan généreux qui nous pousse à être ce que nous concevons : — *la poésie de la vie nous manque!* Nos calculs ont outrepassé notre force calculatrice; nous nous sommes échappés à nous-mêmes, et ce que nous avons absorbé nous absorbe. Faute de la faculté poétique par laquelle nous restons supérieurs à ce que nous savons, l'étude de certaines connaissances, en reculant les bornes du pouvoir de l'homme sur le monde du dehors, a rétréci celles de son action sur le monde du dedans, et tout en réduisant les élémens mêmes à être ses esclaves, il est, lui, l'esclave de sa propre petitesse. L'homme est inférieur à ce qu'il sait..... Il n'est jamais plus nécessaire de s'adonner au culte de la poésie qu'à ces époques où, par le développement excessif de l'égoïsme, la quantité de ce qui constitue le matériel de la vie positive dépasse la puissance que nous avons de nous le subordonner : le

corps est alors trop pesant pour ce qui l'anime. La poésie est d'essence divine; c'est le centre à la fois et la circonférence de toute science, la racine et le fruit de tout système de pensée humaine, l'origine et le résultat, le secret de la vie de toute chose..... La poésie opposée au principe égoïste dont l'or est la visible incarnation, c'est Dieu vis-à-vis de Mammon (1). »

Qu'on s'imagine maintenant celui qui écrivait ces lignes, et dont la vie se passait réellement à mettre en pratique ses théories, qu'on s'imagine celui-là aux prises avec la société anglaise de 1812 à 1820. On comprend que par aucun côté il n'eut d'affinité avec elle. Aussi, comme j'ai déjà tâché de le faire entendre ici, cette société, produit d'élémens étrangers et hétérogènes, dernier débris d'une civilisation à part, cette société teuto-normande, où s'alliait à la frivolité raffinée des Stuarts le brutal sensualisme des guelfes, allait finir. Elle a jeté son dernier feu dans les soupers de Carlton-House, et avant que le prince qui la personnifiait si bien, avant que George IV eût cessé d'être, elle n'était plus. L'élément anglo-saxon se développait, et la société anglaise s'édifiait graduellement en prenant tous les radicalismes pour base. Politiquement, il est difficile de prévoir ce qui adviendra de tout cela; moralement et intellectuellement, l'Angleterre est dans une période de transition, mais elle a au moins cela de bon, qu'affranchie à cette heure de tout préjugé et de tout parti pris, elle met autant d'ardeur sincère à tout chercher qu'elle met de sincère libéralisme à ne rien exclure.

On pouvait donc, il y a quelques années même, prévoir chez les Anglais cette insurrection du spiritualisme contre le matérialisme qui éclate aujourd'hui. Jamais depuis le XVIe siècle, où la philosophie était en honneur en Angleterre, on n'y a pu constater un si grand déploiement de tendances spéculatives qu'à notre époque même, où le positivisme s'est pour ainsi dire incarné dans l'industrie. On dirait que les esprits sentent le besoin de l'idéal, et, contre la pression du réel, ils s'échappent en mille théories insaisissables, en aspirations plus vagues les unes que les autres, se laissant entraîner même au merveilleux avec une facilité extrême. Rien d'étonnant dès-lors à ce que les hommes de la trempe de Coleridge ou de Shelley exercent une influence très marquée et très féconde. Leur gloire d'aujourd'hui est inséparable de leur défaveur d'hier et en dépend. Ceci est surtout évident pour le dernier des deux, car Coleridge se tient volontiers dans le domaine de la métaphysique pure, et se sert bien moins que Shelley de l'art pour interpréter ses théories.

Si maintenant nous arrivons à la question du *réalisme* dans la

(1) *Defence of Poetry*, Shelley's *Essays and Letters*, 2 vol., London, Edward Moxon, 1854.

langue, de ce réalisme excessif aujourd'hui, est-il besoin de dire que Shelley n'en est point l'inventeur? Byron l'avait devancé par *Beppo* et par les premiers chants de *Don Juan*. Dans une lettre adressée à sa femme dans le courant de l'année qui précéda sa mort (1821) et pendant une visite qu'il fit à Byron à Ravenne, Shelley écrivait ce qui suit : « Il m'a lu un des chants inédits du *Don Juan;* c'est étonnamment beau. Cela le met non-seulement au-dessus, mais à mille pieds au-dessus de tous les poètes de nos jours. Chaque mot là-dedans a le caractère de ce qui subsiste. C'est incroyable de puissance, et surtout d'une puissance si facile! Cela atteint jusqu'à un certain point le but que depuis si longtemps je me tue à proposer à tout le monde, c'est-à-dire la création de quelque chose de totalement nouveau, mais *en rapport avec notre temps*, quelque chose de *vrai,* mais de supérieurement beau. — Me flatté-je? Je ne le sais. — Mais dans cette œuvre si grande je crois trouver la trace des constantes exhortations que je lui ai faites de créer ce qui serait vraiment original, d'oser à la fin n'être que lui! »

Il serait en effet étrange que l'enthousiaste et mystique Shelley fût à la fin pour quelque chose dans la production d'une œuvre dont le fond était si antipathique à toutes ses propres tendances, à son talent même, quelque admiration que la forme ait pu lui inspirer; mais cela s'explique par la profonde vérité du chef-d'œuvre de Byron, par le désir que manifestait Shelley qu'il *fût lui!* lui et pas un autre, lui entièrement et *simplement!* C'est bien ce que, pour la première fois de sa vie peut-être, devint Byron en écrivant le *Don Juan*, et c'est par cette sincérité de talent qu'il parvint à rendre Shelley enthousiaste de ce qui, par le détail seulement, lui eût peut-être répugné. C'est du reste, il faut bien le remarquer, un signe irrécusable de la supériorité de celui-ci. Quel que pût être son éloignement pour la tournure d'esprit de son illustre et noble ami, chaque fois que lord Byron « osait être lui, » et, sans rien emprunter nulle part, se montrait avec ses vraies qualités et ses défauts vrais, Shelley le comprenait, l'admirait, sentait profondément tout ce qu'il valait, — tandis qu'au contraire Byron n'a jamais pu un moment arriver à apprécier Shelley, dont il ne goûtait qu'un seul morceau, *Rosalind and Helen,* épisode en vers d'une demi-douzaine de pages, aussi insignifiant par le fond que faible et terne par l'expression; sacrifice d'un esprit découragé et plein d'ennuis à un genre faux, et qui heureusement n'eut aucune espèce de retentissement.

Après les premiers chants du *Don Juan,* Shelley se prit à songer sérieusement à une modification de la langue poétique dans le sens d'un réalisme plus grand. Il entendait depuis longues années les prédications à ce sujet de son ami Leigh Hunt, lequel était le théoricien

de la bande, l'homme à convictions fortes et à argumens ingénieux, l'intelligence dépourvue de talent qui se trouve plus ou moins dans toute école d'art, et dont les préceptes sont souvent admirables, si à tout instant ils ne couraient risque d'être compromis par l'exemple du précepteur. Je ne me chargerai point d'examiner jusqu'à quel point ce que produisait de temps en temps Leigh Hunt mettait Shelley en garde contre ce qu'il prêchait. Un jour pourtant l'artiste voulut s'essayer à une forme nouvelle, et il cisela un des plus charmans bijoux de l'écrin poétique de l'Angleterre, *Julian and Maddalo*. Aussi est-ce à Leigh Hunt qu'il l'envoie, en le priant de le faire publier sans nom d'auteur. « Deux des personnages, dit-il dans sa lettre d'envoi, seront reconnus par vous tout de suite; le troisième est également un portrait : seulement ce qui l'entoure, les accessoires de temps et de lieu, tout cela est idéal. Vous trouverez, je pense, ce petit poème conforme à vos notions sur ce que le style poétique doit être. J'y ai mis une certaine familiarité d'idiome, afin de reproduire le langage usuel dont se servent en parlant les gens placés par l'éducation et le raffinement de sentiment au-dessus du vulgaire. De ce dernier mot, je me sers dans son sens le plus étendu; la trivialité des classes supérieures, des gens de la *fashion*, est aussi choquante que celle du peuple, et son argot exprime autant les conceptions les plus impropres à la poésie. Encore ne suis-je pas sûr que le style familier puisse convenir à un sujet dont l'élévation et la passion, dépassant certaines formes, touchent aux limites de l'idéal. La vraie et forte passion s'exprime naturellement par métaphores, prend ses images partout, mais couvre tout du voile de sa grandeur. »

Sous ce rapport, le *Julian and Maddalo* de Shelley est un petit chef-d'œuvre qu'il suffirait de traduire en entier pour montrer combien tout le monde en a fait son profit. Rien de plus simple que la donnée, qui n'est autre chose qu'une visite faite par Byron et Shelley à un malheureux enfermé dans l'hospice des aliénés, près de Venise; mais aussi quelle élévation de sentiment, quelle finesse de touche, et comme les souffrances de cet infortuné sont délicatement et presque tendrement indiquées, au lieu d'être brutalement cataloguées, comme c'est de mode aujourd'hui! Comme tout cela est *vrai* en même temps que *réel!*

Sur la cause de cette folie, dont les divagations éloquentes écoutées par les deux amis sont presque tout le poème, nous ne sommes pas très exactement renseignés. « D'où vient qu'il est fou? demande Julian. — Je ne le sais, hélas! répond Maddalo. Une dame vint ici avec lui de France; puis, lorsqu'elle le quitta, il se prit à errer vaguement sur ces îles désertes des lagunes. Il n'avait ni terres, ni écus. La police le saisit et l'enferma parmi les fous. Dieu sait quelle

manie le posséda alors, mais il ne voulut jamais s'en aller de là, de sorte que je lui fis arranger un appartement ayant vue sur la mer, et lui envoyai des livres, des fleurs, un piano, de la musique, tout ce qui semblait avoir autrefois charmé sa vie. — Les couleurs de sa fantaisie sont vives, reprend Julian, et le langage de sa douleur est élevé, si élevé qu'il n'y manque que le rhythme pour lui mériter le nom de poésie. —Eh! mon Dieu! dit Maddalo, les plus malheureux trouvent l'origine de leur talent dans l'infortune, et n'enseignent dans leurs œuvres que ce que la souffrance leur a appris. »

Un seul passage révèle quelque peu la trahison qu'a eu à déplorer le héros du poème. Dans un moment de lucidité, il s'adresse à un être absent, sans doute à celle qui l'a abandonné.

« Quel châtiment cruel au-delà de toute cruauté, s'écrie-t-il, que de faire de l'amour même l'élément de l'enfer de l'âme! Me torturer ainsi, moi qui aimais et plaignais toute chose créée, moi qui ne suis qu'un nerf qui vibre à toutes les duretés pratiquées sur la terre, qui pour toi étais la flamme de ton foyer, quand tout à l'entour se refroidissait! Et tes malédictions, tu les fais pleuvoir de lèvres débordant jadis d'une trop amoureuse éloquence!... Ah! je devine. Tu diras plus tard combien c'était horrible d'avoir à affronter mon amour quand le tien n'existait plus! Tu t'étonneras de ce que j'aie pu consacrer à l'amour un pareil visage (hélas! il est vrai que la nature ne m'a point façonné avec art); — mais ne cherche pas là une excuse, car depuis que pour la première fois, il y a longues années, ton regard s'enflamma au feu de mon regard, je n'ai point changé; je suis ce que j'étais de corps et d'âme, n'ayant subi que ce seul changement qu'inflige l'amour alors qu'il cesse... Ah! que les paroles sont vaines!... »

Julian and Maddalo finit, ainsi qu'il a commencé, par une conversation entre Shelley et la fille naturelle de lord Byron, cette Allegra dont l'auteur de *Prométhée* fait un si ravissant portrait dans une de ses lettres. Quelques années se sont écoulées; l'enfant, qui dans les premières pages du récit s'amuse à rouler des billes sur une table de billard, est devenue une femme, « telle que j'en ai peu vu, » s'écrie le poète, « une merveille de la terre, une femme pareille à celles de Shakspeare! » Maddalo est en Orient, son grand chien est mort, son palais vide, n'était sa fille qui reçoit le voyageur. Sur l'étrange hôte de l'hospice des aliénés, elle rassemble ses souvenirs. Deux ans après la visite que nous savons, il tomba gravement malade, et la dame d'autrefois revint. Sa venue parut le guérir. « Ils demeurèrent ensemble chez mon père, dit la belle Allegra, car je me rappelle (j'avais dix ans) avoir joué avec le châle de la dame. Après tout, elle le quitta de nouveau. — Quel cœur de pierre avait-elle donc! s'écrie le poète. Et la fin? — N'était-ce pas assez? réplique la jeune femme. Ils se retrouvèrent et se quittèrent. —Enfant, est-ce là

tout? » Allegra reprend la parole pour terminer le poème par ces mots : « Peut-être y a-t-il quelque chose de plus, quelque chose qui porte l'empreinte de leurs maux, et dit *pourquoi* ils se quittèrent, *comment* ils s'étaient rencontrés; mais ne me demandez pas davantage. Fermons les années sur leur mémoire, comme là-bas est fermé le marbre qui recouvre leurs corps. —Cependant je questionnai toujours, et enfin elle me dit la manière dont tout se passa; mais je ne l'apprendrai pas à ce monde si indifférent et si froid. »

Il faut lire le poème en entier pour se convaincre de toute l'influence qu'a pu exercer *Julian and Maddalo* sur la forme et l'expression adoptées si communément de nos jours; mais dans cette esquisse de Shelley il y avait une sobriété de détails, une passion intense et une réserve que trop peu de gens ont su imiter. *Julian and Maddalo* est l'œuvre d'un maître; c'est le joyau ciselé par le sculpteur du *Persée,* et qui, sortant merveille de ses mains, ne serait peut-être rien entre celles d'un moindre artiste.

Je voudrais pouvoir dire quelques mots d'une œuvre de Shelley, tentative unique dans son genre, drame impossible au théâtre, ouvrage inconnu à la plupart des lecteurs, et qui pourtant de son vivant même, et selon les critiques les plus hostiles, mettait Shelley à la tête de l'art dramatique en Angleterre, — j'entends parler des *Cenci.* Jamais le réalisme de Shelley ne s'est autant développé que dans ce terrible drame; lui-même le sent et dit dans la dédicace qu'il en fit à Leigh Hunt : « Les écrits que j'ai publiés jusqu'à présent n'ont guère été que des visions qui représentaient mon impression personnelle du beau et du juste. Je vois tous leurs défauts, — défauts de jeunesse et d'impatience : — ce sont des rêves de ce qui doit être ou de ce qui *peut* même être un jour; mais le drame que je vous envoie ici est une terrible réalité. J'abandonne ma présomptueuse attitude de pédagogue, et me contente cette fois de peindre *ce qui fut* avec les couleurs que je trouve dans mon propre cœur. »

En effet, le mot de cœur est bien celui qu'il faut. Le réel, chez Shelley, ne procède que de là. Aussi, tandis que la victime Béatrix, née de toutes les tendresses, de toutes les commisérations du poète, véritable fruit de son cœur, est une des plus belles et des plus complètes créations qu'il y ait, le vieux Cenci, produit de l'imagination seule, n'est ni réel, ni vrai, mais il choque autant par ce qu'il a de faux que par ce qu'il a de révoltant. Sous ce rapport, Shelley est une des natures les plus étranges que je sache. Il y a chez lui une rare inaptitude à concevoir le mal, et n'arrivant jamais à le comprendre tel qu'il est, c'est-à-dire avec ses nuances du plus ou du moins, il le voit toujours à travers son imagiuation, et produit quelque chose d'exagéré, de monstrueux en un mot. Il y a du Hamlet

dans Shelley. Au contact du crime il divague, et les pures résonnances de cette âme délicate deviennent aussitôt discordantes, fausses : *Like sweet bells jangled out of tune*, comme dit Ophélia.

Il est juste de dire que la vérité historique ne laisse pas grande latitude au peintre pour l'adoucissement de ses teintes, — plus horrible coquin que François Cenci n'ayant jamais existé; — mais cependant il convient de voir comment en pareil cas agit le maître absolu de l'art dramatique, Shakspeare. Étudiez un peu le roi Jean et Richard III, Iago, lady Macbeth, Angelo dans *Mesure pour Mesure*, les filles du roi Léar et tous ceux dans lesquels l'humaine nature se montre sous son aspect le plus atroce; regardez-les bien, et pour cruels ou vils, ou abominables qu'ils soient de n'importe quelle façon, ils n'en demeurent pas moins essentiellement *hommes*, — à défaut de la bonté, marqués des faiblesses de notre race, et du milieu de leurs crimes mêmes se rattachant par quelque misère à leur espèce. Ils sont *dénaturés*, mais vrais; ils ne sont point des démons, pas plus que leurs antagonistes ne sont des anges; — ce sont des *hommes*, rien de plus, rien de moins. Quand Shakspeare a voulu faire un monstre, il ne lui a laissé complétement ni l'apparence ni les perceptions humaines; il est descendu d'un pas vers la brute, et a fait Caliban. Il aurait conçu François Cenci d'une tout autre manière que ne l'a fait Shelley, lequel semble ne mettre en scène ce personnage effroyable que sous l'obsession d'une surnaturelle terreur. Le récit historique assure, je le sais bien, que ce vieux misérable ne vivait que du constant espoir de la mort des siens, et disait aux ouvriers mêmes qui construisaient dans son palais une certaine chapelle dédiée à saint Thomas : « C'est là que je les veux mettre tous! » Mais il ne devait point rassembler ses parens et amis autour de sa table pour leur dire combien il trouvait de plaisir à commettre des crimes! J'aime mieux ce qu'en dit Stendhal après des années passées à Rome, où chacun parle encore, au bout de deux cent cinquante ans, de l'histoire des Cenci comme de la sienne. « Il s'est bien gardé de la maladresse insigne de donner la clé de son caractère... Il a vécu sans confident et n'a prononcé de paroles que celles qui étaient utiles pour l'avancement de ses desseins. » Voilà l'homme en effet; *snaturatamente bizarro*, comme le raconte un contemporain, mais taciturne et dédaigneux, ne trouvant aucun plaisir dans la société de ses semblables, « voyageant même seul et sans prévenir personne; » généreux de son argent, frappant à coup sûr qui l'offensait, et supprimant l'instrument de sa vengeance sitôt après; dissimulé par tempérament, hardi par calcul, tenant plus du serpent que du tigre; mais, — ne l'oublions pas, — d'une si grande susceptibilité nerveuse, que « pour peu qu'il fût irrité ou ému, il tremblait excessivement. » Une

pareille nature n'est point fanfaronne : si elle s'épanche parfois en apparence, ce n'est que pour produire une impression voulue, pour s'assurer l'impunité d'avance; mais la loquacité n'est ni de son humeur instinctive, ni même de son temps. Le François Cenci de Shelley, loin d'être un Italien du XVIe siècle, ressemble bien plus à un bavard de nos jours, qui dit plus qu'il ne fait. Évidemment le poète d'*Alastor* ne sait pas comprendre cette iniquité compliquée. Chacun des traits par lesquels il voulait la peindre porte à faux, et du portrait de François Cenci il reste non pas l'image de l'homme le plus infâme qui fut jamais, mais le simulacre d'une créature qui n'est pas de notre espèce, d'un être aussi peu voisin de l'humanité que le sont par la forme extérieure les idoles d'un temple hindou.

Si le François Cenci de Shelley, comme nous le disions tout à l'heure, est *faux*, pareille chose ne peut se dire de Béatrix; depuis le commencement jusqu'à la fin de cette tragédie épouvantable, on voit éclater en elle toute la vérité que sa monstrueuse situation comporte. Elle *vit* de la première page à la dernière, et les circonstances une fois données, elle ne pourrait être autre que ce qu'elle est. Au premier abord, peu de caractères semblent plus compliqués que celui de Béatrix Cenci, et dans l'histoire, comme dans le drame de Shelley, elle vous étonne et vous choque par la façon dont elle nie sa participation au meurtre de son père, et par sa manière altière de proclamer une innocence que vous savez bien n'être pas. La juger ainsi cependant, c'est la juger imparfaitement. L'unité de son caractère est dans le respect de soi, sa force est dans son culte de l'honneur, et la nature et le poète l'ont tous deux créée de telle sorte que le point sur lequel elle est le plus outragée est celui par lequel elle est le plus complète. Moins chaste, elle serait moins cruelle; moins offensée, elle serait plus sincère; mais le crime qui a terni sa pureté, en laissant debout son orgueil farouche de jeune vierge, lui prescrit le châtiment du criminel comme un devoir, et ne lui permet, comme elle-même le dit, « d'autre culte, d'autre moyen d'adorer Dieu que sa haine. » Fière, franche, loyale, brave, calme, inflexible dans sa droiture, tout en elle se révolte contre une flétrissure, et souillée, elle est bien à la lettre *hors d'elle-même*. Sa conscience se déplace en quelque sorte, le bien et le mal changent d'aspect, et elle obéit à l'honneur et à sa propre gloire en se vengeant, comme aussi en niant sa culpabilité sur l'échafaud même. C'est le poète Landor, je crois, qui, parlant de la dernière scène des *Cenci*, va jusqu'à l'appeler *divine*, et dit que « sa beauté, étant celle de la plus haute raison, fait oublier tout l'égarement de crime qui la précède. » Il est de fait qu'au théâtre peu de choses ont jamais atteint à l'effrayante grandeur de ce dialogue entre Béatrix et Mar-

zio, l'assassin de François Cenci. On est devant la cour de justice de Rome; les juges et le cardinal Camillo siégent au tribunal. Marzio est confronté avec ses complices, Lucrèce Petroni la veuve, Giacomo et Béatrix Cenci.

« — Regardez cet homme, dit un des juges montrant Marzio, qui revient de la *question*. Quand le vîtes-vous pour la dernière fois?

« BÉATRIX. — Jamais nous ne le vîmes.

« MARZIO. — Vous ne me connaissez que trop, madonna Béatrix.

« BÉATRIX. — Je te connais, moi! Où t'ai-je vu? Et quand?

« MARZIO. — Vous savez bien que c'est moi que vous avez poussé à tuer votre père... Vous, seigneur Giacomo, vous, madonna Lucrèce, vous savez que ce que je dis est vrai! (Béatrix s'avance vers lui d'un pas lent et ferme; il se cache la figure et recule.) Oh! par pitié! foudroie la terre de la colère de tes yeux, mais détourne-les de moi!... La torture seule m'a forcé à avouer. Mes seigneurs, ayant tout dit, que l'on me mène à la mort!

« BÉATRIX. — Misérable que tu es! je te plains; mais attends encore.

« LE CARDINAL. — Gardes! ne l'emmenez point.

« BÉATRIX. — Cardinal Camillo, on vante en vous la sagesse et la bonté. Se peut-il donc que vous demeuriez spectateur de la méchante comédie que voici? Un misérable esclave tremblant est arraché à des tortures qui ébranleraient le courage le plus fort, et condamné à répondre, non pas ce qu'il sait ou croit, mais ce que veulent ceux qui, dans leurs questions mêmes, indiquent la réponse. Et cela en vue de tortures nouvelles telles que Dieu ne les infligerait pas aux damnés! Dites maintenant, ce dont vous êtes convaincu, dites que si votre corps à vous était étendu sur la roue, et que l'on vous vînt demander l'aveu du meurtre de votre neveu, de ce blond enfant qui animait votre vie, de cet enfant dont la perte a mis la mort autour de vous, dites que vous vous écrieriez : Je confesse tout ce qu'on veut, et qu'ainsi qu'une grâce vous réclameriez de vos bourreaux une mort honteuse; dites que vous vous conduiriez comme cet homme! Seigneur cardinal, je vous prie, proclamez mon innocence! »

A ce fier appel, le prélat, qui est cousin des Cenci et a toujours défendu Béatrix contre les cruautés de son père, se trouble et veut faire surseoir au procès. « Elle est innocente, s'écrie-t-il; le crime ne peut s'allier à cette pureté divine! — Assumez-en sur vous la responsabilité, seigneur, lui répond un des juges; car sa sainteté le pape veut qu'en cette affaire on montre une juste sévérité. Les prisonniers sont convaincus de parricide, les dépositions prouvent que..... »

« — Quelles dépositions? s'écrie Béatrix. Quelle preuve? Les paroles de cet homme!

« LE JUGE. — Précisément.

« BÉATRIX (se tournant vers Marzio et s'adressant à lui :) Avance! viens ici près de

moi. Qui donc es-tu, ainsi choisi dans la multitude des vivans pour tuer l'innocent?

« MARZIO, en tremblant : Je suis Marzio, le vassal de ton père.

« BÉATRIX. — Regarde-moi en face, et réponds à ce que je te vais dire. (Se tournant vers ses juges :) Je vous prie de remarquer son visage, et de voir comme il baisse ses yeux vers la terre, à ses pieds. (A Marzio :) Quoi! dis-tu donc que je tuai mon propre père?

« MARZIO. — Oh! par pitié, épargne-moi! Ma tête tourne. Je ne puis parler. C'était la torture. Enlevez-moi! Qu'*elle* ne me regarde pas! Je suis un misérable! J'ai dit ce que je savais. Que je meure, que je meure à présent!

« CAMILLO. — Amenez-le plus près de madonna Béatrix; il semble redouter son regard comme la feuille d'automne redoute le vent perçant du nord.

« BÉATRIX, à Marzio : — Oh! toi qui es encore suspendu au bord de cet abîme où la vie se confond avec la mort, penses-y avant de me répondre, car, je te le dis, tu pourrais répondre à Dieu avec moins de crainte. Quel mal t'avons-nous fait? Moi, hélas! mes années sur la terre ont été courtes et tristes, et le sort a voulu qu'un père empoisonnât mes premiers momens de jeunesse et d'espoir pour ensuite tuer d'un coup mon âme immortelle et mon nom sans tache... Le Tout-Puissant, comme tu dis, t'arma contre lui, et ce fut œuvre de miséricorde; mais je serais donc, moi, accusée de ton crime contre moi-même, et tu serais, toi, l'accusateur! Si tu espères un pardon au ciel, sois juste ici-bas; le cœur endurci est pire que la main sanglante... Pense, je t'en conjure, à ce que c'est que de tuer dans l'esprit des hommes leur respect de notre antique maison, de notre nom immaculé! pense à ce que c'est que d'étouffer la naissante pitié, de souiller d'infamie et de sang ce qui paraît innocent, ce qui, je le jure, ô mon Dieu! ce qui l'*est* bien vraiment! de le tant souiller, que le monde stupide ne sache plus distinguer entre le regard astucieux et féroce du crime véritable et celui qui à cette heure te subjugue et te force de répondre à ma demande : Suis-je ou ne suis-je point un parricide?

« MARZIO. — *Tu ne l'es point!*

« LE JUGE. — Qu'est donc ceci?

« MARZIO. — Je déclare innocens ceux que je déclarai coupables. Moi seul suis criminel.

« LE JUGE. — Qu'on lui applique de nouveau la question.

« MARZIO. — Épuisez sur moi vos tortures. Une douleur plus aiguë a arraché à mon dernier souffle une vérité plus haute. *Elle est innocente!* Monstres, assouvissez sur moi votre rage; mais je ne vous livrerai point cette belle œuvre de la nature afin que vous la déchiriez. (Marzio est entraîné par les gardes.)

« LE JUGE, à Béatrix. — Reconnaissez-vous ce papier? (Il lui donne la lettre d'Orsino.)

« BÉATRIX. — N'essaie pas de me prendre à tes piéges! Qui est ici maintenant mon accusateur? Est-ce toi? toi, mon juge? Accusateur, témoin, jug quoi! tout en un! Voici le nom d'Orsino. Où est Orsino? que je le voie face à face. Que veut dire ce griffonnage? Hélas! vous-même ne le savez, et sur

la seule chance qu'il y ait du mal, vous voulez nous ôter la vie! (Entre un officier.)

« L'OFFICIER. — Marzio est mort.

« LE JUGE. — Qu'a-t-il dit?

« L'OFFICIER. — Rien! Sitôt étendu sur la roue, il nous sourit comme quelqu'un qui a eu le dessus sur un adversaire, et, retenant son haleine, il mourut.

« LE JUGE. — Alors il n'y a plus qu'à appliquer la question à ces prisonniers-ci, qui semblent vouloir nous braver. »

Et en effet la question est appliquée à tous les trois, et Lucrèce et Giacomo Cenci, vaincus par la douleur, avouent tout, tandis que Béatrix, indomptable après comme avant, demeure hautaine à la torture comme à l'interrogatoire. Une seule fois elle faiblit, lorsqu'apprenant sa condamnation à mort, elle s'épouvante à l'idée de cette éternité où peut-être elle retrouvera son père! « S'il n'y avait pas de Dieu! s'écrie-t-elle dans son égarement momentané, si ciel et terre n'étant plus rien, — tout dans le vide immense, — tout n'était que — *lui!* l'âme de mon père! Si son regard et sa voix m'entouraient de toutes parts, étant l'atmosphère et le souffle de ma morte vie! » Mais ce n'est que l'émotion d'un instant; sa piété et sa forte nature reprennent vite le dessus, et sa belle-mère et son frère ne trouvent d'appui que dans sa sérénité et dans son calme. Son attitude en sortant de la prison pour marcher au supplice, et en faisant ses adieux au cardinal Camillo, qui, atterré, ne sait que dire : « oh! madonna Béatrix! » est empreinte d'une douceur attendrissante et d'une dignité suprême. On voit bien que chez cette Romaine de seize ans il ne peut s'agir jamais que des « tourmens de l'âme, » ainsi qu'elle-même le dit, et soit qu'elle se venge ou qu'elle se défende, qu'elle résiste ou qu'elle se résigne, qu'elle lutte ou qu'elle succombe, il est impossible de porter à un degré plus absolu le dédain et l'oubli de tout ce qui est souffrance matérielle.

Résumons-nous maintenant. L'école ou la filiation de Shelley continuera-t-elle? est-elle interrompue sans retour? faut-il la renouveler sur un point, la corriger sur d'autres? Nous n'hésitons pas à le dire, Shelley, digne d'être imité dans les formes de son art, ne le sera pas dans la partie la plus intime de cet art qui tient à sa personne même, à sa souffrance, à sa jeunesse, aux maladies de son âme, qui se confondent avec les caractères de son génie. Tout cela ne s'emprunte ni ne se renouvelle.

Demeure-t-il également inimitable par la richesse et l'éclat de son style, par sa profonde science de la langue anglaise? Cela est plus difficile à dire. Après avoir dû constater le progrès du *réalisme* dans l'expression, — chose surtout remarquable chez la jeune école an-

glo-saxonne, — devrons-nous bientôt en constater l'abus? La rudesse actuelle de la langue anglaise, excellente en tant qu'elle est une réaction de l'énergie naturelle contre la convention, me paraît déjà porter plus d'un signe de *manière,* et je ne puis dissimuler que notamment dans certaines poésies de Tennyson ou d'Alexandre Smith, on est loin de toujours trouver ce caractère de nécessité qui doit dominer l'expression dans toutes les langues, cette *inévitabilité* qui doit être absolument la loi des mots. Une seule personne, parmi les poètes anglais de ce temps-ci, échappe complétement à ce reproche : cette personne est Mme Browning. Dans l'œuvre de cette femme si éminemment distinguée, tout est vrai, simple et nécessaire, et plus on l'étudie, plus on est convaincu que chez elle l'expression n'est que ce qu'elle doit toujours être, une traduction, traduction fidèle de ce que le poète a bien réellement entendu et de ce qui a *frappé* son esprit. L'expression n'est qu'une empreinte, vague et confuse, ou bien pure et hardiment accusée, selon que l'image qu'elle cherche à reproduire a été plus ou moins profondément gravée. Les habitudes de la vie de Mme Browning sont probablement pour beaucoup dans son talent; par santé, elle évite forcément les distractions du monde; par goût intellectuel, elle vit beaucoup avec elle-même. Or, pour peu que l'homme vaille quelque chose, il est ce qui vaut le mieux pour son talent; mais qu'on y prenne garde, il ne suffit pas de vivre seul pour vivre avec soi-même, pas plus qu'il n'est indispensable, pour prendre l'habitude de soi, de se renfermer dans une solitude complète. « Se chercher, » comme dit saint Augustin, cela peut se faire partout; seulement, à raison de la faiblesse humaine, les hommes pour la plupart ne conservent d'eux que ce qu'ils refusent aux autres et au torrent des choses. Les natures suprêmes entre toutes, telles que Goethe par exemple, savent seules demeurer entières et tout acquises à elles-mêmes en se répandant au dehors par tous les côtés, et, pareilles à la lumière, ne rien perdre de ce qu'elles donnent. Je le répète donc, Mme Browning est aujourd'hui *le poète* anglais dont la langue me semble le plus irréprochable, et cela uniquement parce que, ne se hâtant jamais de s'exprimer, elle se rend compte des impressions qu'elle a reçues, ne cherchant à reproduire que celles qui sont fortes et profondes, et celles-là, les reproduisant toujours. Le réalisme de l'expression chez Mme Browning est par conséquent bien ce qu'il doit être, et jamais ne vous fait pressentir, même de loin, un maniérisme quelconque. Elle se rapproche en cela de Shelley, qui, plus que tout autre, s'attachait à ne rendre par l'expression que ce qui s'était fortement imprimé sur ses sens. Plus d'une coïncidence d'organisation, du reste, ramène ici le disciple au maître, et je le dis sans hésiter, mais sans vouloir

rien diminuer du juste renom des autres représentans de la jeune école en Angleterre, la simplicité et la sincérité absolues de Shelley ne revivent au même degré que dans l'auteur de *Casa Guidi*, cette chétive créature en qui la « force du dehors » est presque totalement absorbée par la « force du dedans, » pour me servir des termes de Shelley lui-même.

Si à présent nous devons revenir une dernière fois aux deux ouvrages qui font le sujet de ce travail, et dont l'un vient d'un débutant, l'autre d'un écrivain qui a passé l'apogée de sa puissance, nous dirons que tous deux semblent indiquer assez les conditions actuelles de l'art poétique en Angleterre. Les tendances de l'un comme les insuffisances de l'autre marquent une même phase dans l'histoire de la poésie nationale. Du reste, voici longtemps déjà que ce qui n'est qu'apparence dans la langue, coloris, sonorité, *fantôme* en un mot, a été de tous côtés l'objet des plus rudes et des plus persistantes attaques, et ceux qui suivent un peu le mouvement actuel de l'esprit chez nos voisins ont pu constater l'acharnement avec lequel on y prêche la croisade contre le *fine writing*, c'est-à-dire contre ce qui n'est qu'ornement extérieur, abondance descriptive, luxe phraséologique, ce qui en un mot fournit la parole à qui n'a rien à dire. Si je ne me trompe, le règne de l'imagination pure est fini dans la littérature anglaise. Dans la poésie surtout, et désormais à la place de ce qu'eux-mêmes appellent la *peinture par les mots* (*word painting*), il serait possible qu'on exigeât plus de hardiesse et de sincérité dans les idées, de plus nécessaires, de plus indissolubles rapports entre l'expression et l'impression qui la commande. Le vent est à la poésie en Angleterre, nous l'avons dit ici même il y a plus de deux ans, nous le répétons encore, mais à la poésie comme interprétation suprême de la pensée humaine. La guerre contre les idéologues en matière d'art a pris fin, et dès lors le premier pas est fait. Il ne serait point étonnant que d'ici à quelques années l'école de Coleridge et de Shelley ne dotât l'Angleterre de quelque esprit distingué dans la voie des études psychologiques; mais dès à présent, on peut l'affirmer en toute sécurité, le temps des simples rimeurs est passé. On s'est dit dans la patrie de Shakspeare que ce n'était pas tout que de *chanter,* et que ce que nous désignions tout à l'heure sous le nom d'*art extérieur* ne remplissait pas toutes les conditions de la grande poésie. La grande poésie est plus durable; elle a la vogue et la gloire, le temps présent et la durée des siècles.

ARTHUR DUDLEY.

DES
TABLES PARLANTES
ET DES
ESPRITS FRAPPEURS

Les historiens anciens racontent que l'empereur Néron eut le désir de devenir habile dans les arts magiques. La magie de ce temps-là opérait par l'eau, par les boules, par le cuivre, par les lanternes, par les bassins, par la hache et par bien d'autres procédés au moyen desquels elle dévoilait l'avenir; par-dessus tout, elle promettait de mettre les curieux en rapport et en conversation avec les ombres des morts et avec les divinités des enfers : ce fut ce qui tenta l'empereur Néron. La fortune l'avait élevé au faîte des choses humaines. Maître de l'univers connu et des hommes, il voulut commander aux dieux et porter au-delà des limites terrestres cette extravagance d'une âme qui, mal née sans doute, était surtout stimulée par les aiguillons de la toute-puissance. Ni les accords de la lyre ni la déclamation tragique n'excitèrent davantage son envie; à aucun art plus qu'à la magie il ne donna faveur et appui. De plus, rien ne lui manquait, ni la richesse, ni les forces, ni le talent d'apprendre, ni toutes ces énormités desquelles le monde finit par se lasser. Les magiciens d'alors avaient des échappatoires pour les cas où leurs opérations ne réussissaient pas : quand celui qui invoquait les divinités était affecté de quelque défaut corporel, elles ne lui obéissaient pas ou ne lui étaient pas visibles; mais cela ne faisait pas obstacle chez Néron, dont le corps était parfait. Il pouvait choisir les jours favorables; il pouvait imm[illegible] des victimes qui toutes fussent de couleur noire. Tiridate

était venu d'Arménie vers lui, amenant des mages et refusant d'aller par mer, vu qu'il regardait comme défendu de souiller la mer par des expuitions et autres excrétions. Pourtant rien n'y fit, et Néron, qui donnait à Tiridate le royaume d'Arménie, ne put recevoir de lui en retour le domaine de la magie et l'empire sur la nature souterraine et les mânes ensevelis. Pour expliquer cet insuccès, il faut penser que Néron était de nature peu nerveuse, et que les épreuves auxquelles le mage arménien le soumit furent incapables de développer en lui les sensations, les hallucinations qui persuadent souvent aux adeptes qu'ils ont été définitivement initiés.

Le grammairien Apion, que Pline vit dans sa jeunesse, disait dans un de ses ouvrages avoir évoqué des ombres pour interroger Homère sur sa patrie et sur ses parens; mais il ne paraît pas que la réponse ait été plus satisfaisante que celles de tant de tables parlantes ou d'esprits frappeurs qui n'apprennent jamais rien aux interrogateurs; toujours est-il qu'Apion n'en sut pas plus après avoir causé avec les ombres qu'il n'en savait auparavant sur cette question tant controversée de la patrie du grand poète placé à l'aurore de la civilisation hellénique. Il y avait à Rome, sous les premiers empereurs, une illustre maison du nom d'Aspernas; de deux frères de cette maison qui vivaient du temps de Pline, l'un s'était guéri de la colique en mangeant une alouette et en portant le cœur de cet oiseau renfermé dans un bracelet d'or, l'autre par un certain sacrifice fait dans une chapelle de briques crues, en forme de fourneau, et qui fut murée après l'accomplissement de la cérémonie. La magie florissait alors, on le voit, sous toutes les formes, et les tables tournantes, si tant est qu'on ne les connût pas (car M. Chevreul a déterré un texte ancien, obscur il est vrai, mais qui semble bien les indiquer), les tables tournantes, dis-je, n'auraient pas produit au milieu de cette société l'effet qu'elles ont produit parmi nous. Macbeth, venant à ouïr les lamentations des femmes, s'écrie : « Le temps a été où mes sens se seraient glacés à entendre un gémissement la nuit, où ma chevelure, à quelque récit effrayant, se serait soulevée comme si la vie y était; mais je suis rassasié d'horreurs. » Nous, nous étions comme le Macbeth jeune et avant le temps des sorcières; le moindre prodige nous émeut. L'antiquité était comme le Macbeth endurci et familiarisé, et je doute fort que nos tables et nos esprits eussent paru grand'chose à des gens qui pouvaient évoquer la triple Hécate, troubler le sommeil de la mort, et faire descendre la lune du haut du firmament.

Pourtant le sort fait à la magie, à la sorcellerie dans l'antiquité, était bien différent de ce qu'il fut dans le moyen âge et surtout à la sortie du moyen âge, aux XVe et XVIe siècles. Les anciens n'exerçaient

guère de persécutions contre les magiciens, il n'y eut d'exception considérable que contre les druides, tourbe de prophètes et de médecins (je me sers de l'expression méprisante de l'auteur latin); l'empereur Tibère les supprima dans les Gaules, et ils se réfugièrent dans l'île de Bretagne. Au reste, il paraît que leurs rites comportaient des atrocités et des actes de cannibalisme, car le même auteur ajoute : « On ne saurait suffisamment estimer l'obligation due aux Romains pour avoir supprimé des monstruosités dans lesquelles tuer un homme était faire acte de religion, et manger de la chair humaine une pratique salutaire. » Le fait général n'en subsiste pas moins, et l'autorité n'était pas incessamment à la recherche des sorciers pour extirper cette engeance par le fer et par le feu. Une aussi notable différence a sa source dans la conception que les anciens se faisaient de l'univers et des êtres divins qui le gouvernaient. Il y avait, il est vrai, des dieux méchans, mais ces dieux n'en étaient pas moins respectables, ils n'en participaient pas moins à la nature divine, et ils n'étaient pas moins nécessaires à l'administration universelle. S'il y avait des dieux souterrains qui ne voyaient pas la lumière du jour, qui tenaient dans leur sombre empire les âmes des morts et qui régissaient les choses ensevelies dans les abîmes de la terre et des ténèbres, *res alta terra et caligine mersas*, ce n'était là qu'un département de cette gestion du monde que les anciens se figuraient. On tremblait en approchant des divinités redoutables; mais, terribles comme leurs demeures et leurs fonctions, l'idée de crime, de tentation au mal, de révolte contre l'ordre éternel ne se joignait pas à leur culte. Aussi ceux qui essayaient d'avoir commerce avec elles n'étaient point, pour cela même, marqués d'un stigmate de réprobation. Si on s'adressait à elles aussi souvent qu'aux divinités lumineuses dans ces rites qui prétendaient dévoiler l'avenir ou obtenir des services, c'est qu'elles avaient le royaume de la mort, et que faire apparaître les trépassés et converser avec eux a toujours été un des plus vifs désirs de la magie et de ceux qui la consultent. Voyez la différence qu'a apportée, même dans les tendances de la curiosité, le progrès des connaissances positives. Jadis c'étaient les profondeurs de la terre qui attiraient la pensée des hommes; là s'étendait un autre monde peuplé de divinités et d'ombres, pâle reflet de cette vie que, dans Homère, un guerrier, tout en bravant la mort, ne quitta jamais sans regretter sa jeunesse et sa vaillance. Aujourd'hui ce sont les profondeurs de l'espace infini qui attirent les imaginations, et un voyage dans les gouffres du globe n'aurait plus d'attrait que pour le géologue, qui, à l'aide d'observations et d'inductions, s'efforce à son tour de pénétrer *les choses ensevelies dans les abîmes de la terre et des ténèbres.*

Il arrive néanmoins un temps où la tranquillité relative entre la magie et l'autorité reçoit une profonde atteinte, où la paix est rompue et où la persécution commence contre les magiciens. Ce fut quand le mot *démon* changea de signification. Dans la religion des gentils, les démons étaient des génies, des divinités qui planaient au-dessus de l'existence humaine, sans avoir en eux rien de nécessairement funeste; mais quand les démons furent les anges rebelles, les ennemis de Dieu, les auteurs du mal, les tentateurs de l'homme, les inspirateurs des noirs forfaits, les contempteurs de tout bien, alors on s'inquiéta de ceux qui prétendaient fréquenter habituellement une aussi redoutable, une aussi mauvaise compagnie. Ajoutez que l'imagination se peignait ces diables, qui erraient volontiers parmi nos demeures, d'une façon fantastique, aussi repoussante que ridicule, qui signifiait la dépravation morale de leur nature et celle de leurs sectateurs; ajoutez qu'elle leur attribuait un pouvoir mal défini, il est vrai, et mal compatible avec l'ordre des choses divines et humaines, mais en tout cas un pouvoir supérieur, et disposant des élémens. Ajoutez enfin que beaucoup de sorciers étaient des gens d'esprit malade et halluciné qui confessaient être allés au sabbat et y avoir commis et vu commettre les plus grandes horreurs. Dans cette situation, où était le recours qui pouvait sauver les sorciers des mains d'une justice impitoyable? Ne fallait-il pas à tout prix interrompre ces liaisons coupables entre la terre et l'enfer, et retrancher de la société ces hommes qui n'avaient plus d'autre société que les esprits pervers et immondes? Et quand même tout familier du démon n'eût pas été par cela seul criminel, ces gens n'avouaient-ils pas s'être associés à des pratiques sans nom et à des actions atroces? On ne peut le méconnaître, la justice humaine était sur une de ces pentes où ce qu'elle croyait sûr et vrai la poussait irrésistiblement, et l'on vit s'allumer de toutes parts les bûchers dont la flamme lugubre se projette sur la fin du moyen âge.

Mais de ce que l'autorité, dans l'antiquité, ne se croyait pas tenue à supprimer la sorcellerie, et de ce qu'elle s'y croyait tenue dans l'âge qui suivit, est-ce que je voudrais conclure que historiquement la première est supérieure à la seconde? Pas le moins du monde. Je suis de ceux qui pensent et qui soutiennent que, tout compensé, la période qu'on appelle moyen âge est une évolution au-delà de la période gréco-romaine, non pas aussi régulière que si l'empire romain était tombé par ses propres élémens et non par l'intervention des Barbares, mais enfin une évolution qui, en fait, est la fille de celle qui précède et la mère de celle qui suit, ou âge moderne. L'histoire est un long développement de mutations enchaînées l'une à l'autre qui, ayant pour instrument un agent intelligent, le genre humain,

ne peuvent que tendre, insciemment d'abord, sciemment enfin, vers une amélioration progressive; mais dans ce grand phénomène naturel, soumis à tant de causes complexes, surviennent incessamment les perturbations et les désordres, qui retardent, entravent, altèrent la marche, et cette double considération écarte à la fois le fatalisme et l'optimisme.

Témoin les sorciers et leur histoire, à peu près tranquilles sous le paganisme, poursuivis à outrance sous le christianisme, en raison de l'incident qui, des divinités subalternes, fit des êtres uniquement dévoués à la souffrance et à la perversité. Au reste, la magie ou sorcellerie est quelque chose de très compliqué qui occupe une part dans l'histoire, qui se trouve au début des sociétés naissantes, et qui, persistant bien au-delà, a suscité des jugemens divers. Sans parler des mystères dont elle réussit à s'entourer, surtout quand elle fut devenue une science occulte, sans parler des supercheries qui s'y joignaient, sans parler non plus des crimes qu'elle abritait quand le magicien y prêtait la main, elle se compose fondamentalement d'une croyance à un pouvoir sur la nature par l'intermédiaire, soit des êtres surnaturels, soit des forces élémentaires, et d'une somme de conceptions délirantes, d'hallucinations qui exaltent le sorcier, il vaut mieux dire le patient, en communication avec les démons. La première portion est celle que j'appellerai raisonnable, celle qui prétend par des pratiques s'assujettir les agens des choses; elle a eu pendant longtemps des points de contact avec la science réelle. La seconde portion est complétement du domaine du médecin et du philosophe moraliste, vu qu'à la fois elle dérange la raison des individus et, suivant la circonstance, jette de la perturbation dans l'intellect social.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de rappeler quelques-uns des phénomènes qui se présentèrent dans des épidémies anciennes de sorcellerie et de démonopathie.

En Italie, sous le pontificat de Jules II, l'inquisition livra au supplice plusieurs milliers d'individus qui, d'après leurs propres dires, avaient à se reprocher la mort d'une foule d'enfans. Ces gens recevaient de la main du diable, auquel ils s'abandonnaient corps et âme, une pincée de poudre qu'ils portaient, leur vie durant, dans un endroit secret de leur vêtement. Un seul atome de cette poudre suffisait pour causer aussitôt la perte des individus qu'elle atteignait. Le plus ordinairement, les sorcières de ce genre parvenaient à se métamorphoser en chattes, et c'est sous la forme d'animaux qu'elles allaient tendre leurs embûches aux nouveau-nés. Possédant l'agilité et la souplesse des chats, elles pouvaient s'introduire par les lucarnes, sauter lestement sur les lits, sucer gloutonnement le sang de

leurs victimes et s'évader prestement par les moindres issues. Les doigts, les orteils, les lèvres étaient autant d'endroits qu'elles choisissaient de préférence pour appliquer leur bouche avide. Chacune d'elles devait de la sorte mettre à mort au moins deux nourrissons par mois. L'ongle, une aiguille que les sorcières avaient soin d'emporter avec elles servaient à pratiquer sur les vaisseaux des petits enfans une ouverture imperceptible. Cependant plus d'une mère éveillée en sursaut par les vagissemens et les cris plaintifs de son enfant ne s'était que trop souvent aperçue à la rougeur de la peau, aux taches de sang sur les langes du nouveau-né, que le malheureux avait été sucé. Ces disciples de Satan se faisaient une grande joie d'assister aux assemblées des esprits déchus, que présidait une espèce de diablesse nommée par eux *la sage déesse*. Une fois que les adorateurs de Satan sont réunis dans le lieu qui leur a été indiqué, ils n'ont plus rien à faire, si ce n'est de se livrer au plaisir de la danse, de s'abandonner aux jouissances des festins et de prêter l'oreille aux accens de la musique. Il arrive cependant que le diable fascine les yeux des convives en faisant apparaître des mets prestigieux, et les convives, qui ont mâché à vide, arrivent le matin à leur domicile plus affamés qu'ils ne l'étaient la veille. Certains jours les tables sont chargées de viandes réelles et de vins exquis; des bœufs entiers qu'on a eu la précaution d'enlever dans les étables des riches servent à assouvir l'appétit des sorciers. Ces vols ne peuvent être soupçonnés par les propriétaires. La sage déesse connaît le secret de remplir les futailles qui ont été vidées, et il lui suffit de faire rassembler les ossemens des bœufs qui ont été dévorés, de les faire déposer les uns auprès des autres sur la peau et d'agiter sa baguette, pour que ces bœufs puissent recommencer à vivre et être reconduits dans leurs étables. Dans ce fait, pour lequel, pendant quelques années, s'allumèrent les bûchers, on remarquera, au premier chef, un phénomène qui est capital : c'est le caractère collectif. Toutes ces sorcières se disent changées en chattes, et elles le disent en face du supplice qui les attend, tant leur conviction est inébranlable; elles s'accusent aussi d'homicides sans nombre. En confirmation, des mères assurent avoir vu des traces de sang sur leurs enfans; elles se plaignent de l'importunité de certains chats qui s'introduisaient dans leurs maisons, et les maris signalent la peine qu'ils avaient eue à les atteindre en leur donnant la chasse. A toute cette tragédie si bien attestée de toutes parts, scellée par les aveux des sorciers, certifiée par le jugement solennel des inquisiteurs, il ne manque qu'une chose : c'est que, malgré ces assassinats de tant d'enfans, la mortalité ne fut pas accrue ni la contrée dépeuplée.

De ces traits épars, je ne signale que ceux qui ont été simultanément observés chez un grand nombre de personnes, c'est-à-dire qui ont eu un caractère collectif, afin que le lecteur en attribue la cause, quelle qu'elle soit, non à un cas particulier, mais à un cas général. Je continue. Au XVIe siècle, dans un couvent, les nonnes furent réveillées en sursaut, croyant entendre les gémissemens plaintifs d'une personne souffrante. Bientôt, se persuadant que leurs compagnes appelaient au secours et se levant à tour de rôle en toute hâte, elles étaient étonnées de leur méprise. Quelquefois il leur semblait qu'elles étaient chatouillées sous la plante des pieds, et elles s'abandonnaient aux accès d'un rire inextinguible. Elles se sentaient aussi entraînées hors du lit, et glissaient sur le parquet comme si on les eût tirées par les jambes. Plusieurs portaient sur le corps des marques de coups dont nul ne soupçonnait l'origine. Ces phénomènes eurent une issue tragique. Les personnes ainsi atteintes attribuaient leurs souffrances aux effets d'un pacte; leurs accusations se portèrent sur une pauvre femme qui, saisie par le bras séculier et mise à la question, nia avec fermeté l'accusation, mais succomba aux suites des tortures endurées. On remarquera que souvent les vases qu'elles tenaient leur étaient violemment retirés des mains, qu'à quelques-unes une violence de même nature arrachait une partie de la chair, qu'à d'autres elle retournait sens devant derrière les jambes, les bras et la face; qu'une d'entre elles fut soulevée en l'air, quoique les assistans s'efforçassent de l'empêcher et y missent la main, qu'ensuite rejetée contre terre, elle semblait morte, mais que, se relevant bientôt après comme d'un sommeil profond, elle sortit du réfectoire n'ayant aucun mal. C'était là un genre d'esprits frappeurs.

Veut-on voir les morts apparaître et se mêler aux vivans? L'an 1594, au marquisat de Brandebourg, se montrèrent plus de cent soixante démoniaques, dont les paroles excitaient un vif étonnement. Ils connaissaient, nommaient les gens qu'ils n'avaient jamais vus, et dans leur bande on remarquait des personnes mortes depuis longtemps qui cheminaient, criant qu'on se repentît, que l'on quittât toutes les dissolutions, dénonçant le jugement de Dieu et confessant qu'il leur était commandé de publier, malgré qu'ils en eussent, amendement et retour au droit chemin.

En Lorraine, de 1580 à 1595, il y eut des manifestations d'un genre analogue, pour lesquelles plus de neuf cents personnes furent mises à mort par les juges. Ce n'était pas seulement dans la solitude et dans l'ombre de la prison que les prévenus voyaient le diable rôder autour de leur personne; ils le voyaient, le sentaient, l'entendaient dans le tribunal et même pendant qu'on leur infligeait la

question. Une femme était étendue sur le chevalet, et Satan, niché dans l'épaisseur de sa chevelure, cherchait à ranimer son courage et répétait que l'épreuve touchait à sa fin. Près de certains condamnés, le diable se tint jusqu'à la fin des épreuves de la question, et ils l'entendaient parler aussi distinctement que s'il eût été logé dans leur tympan. Une autre, s'étant décidée à raconter les moindres détails de son histoire, préluda à ce récit en adressant une prière au Seigneur; tout à coup elle est précipitée en arrière, la tête à la renverse. D'abord on la croit morte, mais aussitôt qu'elle a repris ses esprits : « Comment ne voyez-vous pas, s'écria-t-elle, le démon qui vient de me terrasser et qui s'est caché sous ce meuble? »

Le Labourd, au commencement du XVII[e] siècle, eut sa sorcellerie, que les juges chargés de cette commission s'efforcèrent de détruire par la torture et par le feu. Les supplices, mêlés avec les visions du diable, jetèrent les inculpés dans un état d'esprit qui leur faisait ardemment souhaiter la mort. La plupart parlaient avec une expression passionnée des sensations éprouvées au sabbat; ils peignaient en termes licencieux leur enivrement, ils assuraient avoir vu à ces réunions des individus appartenant à toutes les contrées de la terre, et disaient que les adorateurs du démon ne sont pas moins nombreux que les étoiles du firmament. Beaucoup déclaraient être présentement trop bien habitués à la société du diable pour redouter les tourmens de l'enfer, et avoir la conviction que les flammes qui brûlent dans les abîmes de la terre ne diffèrent pas des feux du sabbat. Quand les femmes étaient amenées devant la justice, elles ne pleuraient pas, ne versaient pas une seule larme, et même le martyre de la torture ou du gibet leur était si *plaisant* (pour me servir de l'expression de celui qui les y envoyait), qu'il tardait à plusieurs d'être exécutées à mort, souffrant fort joyeusement qu'on leur fît leur procès, tant elles avaient hâte d'être avec le diable; elles ne s'impatientaient de rien tant en leur prison que de ce qu'elles ne lui pouvaient témoigner combien elles désiraient souffrir pour lui, et elles trouvaient fort étrange qu'une chose si agréable fût punie. Là ne s'arrêtaient pas les phénomènes, et à peine les cendres de ces sorcières étaient-elles livrées aux vents, que d'autres scènes éclataient. Les filles de celles qui avaient péri adressaient d'amers reproches au diable : Tu nous avais promis, lui criaient-elles dans leurs lamentations, que nos mères prisonnières seraient sauvées; néanmoins les voilà réduites en cendres. — Alors le diable se disculpait, il leur maintenait effrontément que leurs mères n'étaient ni mortes ni brûlées, mais qu'elles reposaient en quelque lieu où elles étaient beaucoup mieux à leur aise que dans ce monde. Et, pour mieux les surprendre, il leur disait : Appelez-les, et vous verrez ce qu'elles vous en diront. Alors ces pau-

vres filles criaient l'une après l'autre, comme qui veut faire parler un écho, et chacune rappelait sa mère, lui demandant si elle était morte et où elle se trouvait maintenant. Les mères, se faisant remarquer chacune par sa voix, répondaient toutes qu'elles étaient en beaucoup meilleur état et en plus de repos qu'auparavant.

Le démon accordait aussi à ses adorateurs des facultés qui leur permettaient de ressentir des impressions à distance et de lire dans la pensée d'autrui, témoin un couvent d'Espagne dont presque toutes les religieuses étaient possédées. L'une d'elles était tenue par un démon chef des autres, et il suffisait qu'elle exprimât le désir de voir auprès d'elle l'une de ses compagnes pour que celle-ci, quoique se trouvant loin de là et hors de la portée de la voix, se sentît intérieurement appelée et arrivât, parlant déjà de ce qui faisait l'objet d'une conversation qu'elle n'avait pas entendue. Témoin encore un couvent d'Auxonne. Là un évêque rapporte que toutes les filles de cette maison, qui sont au nombre de dix-huit, tant séculières que régulières, et sans en excepter une, lui ont paru avoir le don de l'intelligence des langues, car elles ont toujours répondu fidèlement au latin qui leur était prononcé par les exorcistes, qui n'était point emprunté du rituel, et encore moins concerté avec eux; souvent elles se sont expliquées en latin, quelquefois par des périodes entières, quelquefois par des discours achevés. Toutes ou presque toutes ont témoigné avoir connaissance de l'intérieur et du secret de la pensée, ce qui a paru particulièrement dans les commandemens intérieurs qui leur ont été faits très souvent par les exorcistes en diverses occasions, commandemens auxquels elles ont obéi très exactement pour l'ordinaire, sans qu'ils fussent exprimés ni par parole, ni par aucun signe extérieur. De cela l'évêque fit plusieurs expériences, entre autres sur la personne d'une religieuse à laquelle il ordonna, dans le fond de sa pensée, de le venir trouver pour être exorcisée, et elle vint incontinent, quoiqu'elle demeurât dans un quartier de la ville assez éloigné, disant à l'évêque qu'elle avait été commandée par lui de venir. Une autre, sortant de l'exorcisme, lui dit le commandement intérieur qu'il avait fait au démon pendant l'exorcisme. L'évêque ayant ordonné mentalement à une autre, au plus fort de ses agitations, de venir se prosterner devant le Saint-Sacrement, le ventre contre terre et les bras étendus, la religieuse exécuta le commandement au même instant qu'il eut été formé avec une promptitude et une précipitation tout extraordinaires.

Jusqu'ici, dans les fragmens que j'ai fait passer sous les yeux du lecteur, c'est le diable qui a joué le grand rôle, et comme le diable est le père du mal, comme il est le type de la laideur, comme il se plaît aux actions détestables, les manifestations ont été empreintes

de son caractère. Singulières et merveilleuses sans doute, elles se sont passées dans les abominations du sabbat, dans les impiétés, dans les méfaits de tout genre; l'imagination de ceux qui étaient sous son inspiration, sous sa domination, n'a cherché que les choses perverses ou dégoûtantes, et mettant dès lors les inquisiteurs et les juges à cet affreux diapason, la scène s'est encore assombrie. La justice, se montrant aussi cruelle que le diable était méchant, a promené la mort parmi les sectateurs du prince des ténèbres, et les flammes terrestres des bûchers dévorans ont répondu aux flammes de l'enfer et aux feux nocturnes du sabbat sur la bruyère solitaire et désolée. Cependant il s'en faut de beaucoup que les manifestations aient toujours le caractère diabolique, et maintes fois elles ont été inspirées par des influences qui venaient du ciel. Tel fut le cas des camisards. Dans un temps où les passions religieuses avaient perdu de leur violence, et où la persécution commençait, dans une société refroidie, à n'avoir plus de raison, une des plus cruelles persécutions qui se vit jamais s'abattit sur les paisibles populations des Cévennes, à la honte ineffaçable de Louis XIV et des agens qui le servirent dans ces impardonnables violences. Soudainement les maisons furent envahies; la fuite et l'exil séparèrent les familles; les enfans furent arrachés aux pères et aux mères; les récalcitrans furent livrés aux gibets ou aux galères; les biens furent confisqués; une soldatesque effrénée fut chargée du système de conversion, qui a gardé le nom historique de *dragonnades*. Dans cet excès de misère, des visitations célestes vinrent adoucir les maux des persécutés; ce ne fut plus le démon et son hideux cortége qui hantèrent les imaginations; ce fut la foi dans le secours divin, le courage dans la souffrance qui s'emparèrent des cœurs. Alors se manifestèrent toute une série de phénomènes sans exemple dans l'histoire. Le don de prophétie se répandit parmi les gens les plus illettrés; la bouche même des enfans s'ouvrit pour prononcer des paroles illuminées, et ces paroles envoyaient les insurgés au-devant des fusils et des convertisseurs. Un enfant de quinze mois, qui fut mis en prison avec sa mère, prophétisait; il parlait avec sanglots, distinctement et à voix haute, mais pourtant avec des interruptions, ce qui était cause qu'il fallait prêter l'oreille pour entendre certaines paroles; il parlait comme si Dieu eût parlé par sa bouche, se servant toujours de cette manière d'assurer les choses : je te dis, mon enfant. Ailleurs, quelques camisards étant réunis, une fille de la maison vint appeler sa mère et lui dit : « Ma mère, venez voir l'enfant. » Puis la mère appela les autres personnes, disant qu'elles vinssent voir le petit enfant qui parlait, et ajoutant qu'il ne fallait pas s'épouvanter et que ce miracle était déjà arrivé. Tous coururent. L'enfant, âgé de treize ou quatorze mois,

était emmaillotté dans le berceau; il parlait distinctement, d'une voix assez haute vu son âge, en sorte qu'il était aisé de l'entendre par toute la chambre; il exhortait, comme les autres, à faire des œuvres de repentance. Là ne s'arrêtaient pas les phénomènes; à cette exaltation prophétique se joignit une faculté singulière, celle de voir ou d'entendre à des distances où la vue et l'ouïe ordinaires ne s'exercent plus. De la sorte la prophétie se manifestait et par les discours mystiques qui coulaient d'une multitude de bouches inspirées, et par les œuvres qui venaient en appui aux discours. Néanmoins il faut remarquer que ces merveilles, qui remuaient si profondément les protestans, qui les assuraient dans leurs misères, qui les animaient dans leurs résistances, passaient comme non avenues aux yeux de leurs adversaires, qui, suivant l'expression du poète, avaient des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre.

La même incrédulité, au milieu de phénomènes non moins extraordinaires, accueillit les jansénistes quand ils devinrent convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris. Et pourtant là aussi les merveilles ne manquèrent pas. Un personnage de la cour, fort opposé à la cause des jansénistes, se trouva dans une maison où on l'avait invité à dîner avec une grande compagnie. Tout à coup il se sentit forcé, par une puissance invisible, de tourner sur un pied avec une vitesse prodigieuse, ne pouvant se retenir, ce qui dura plus d'une heure sans un seul instant de relâche. Notez qu'il faisait jusqu'à soixante tours par minute. Les convulsionnaires avaient, comme les camisards, le don de la parole inspirée, improvisant sur les choses qui se rapportent aux matières religieuses. Les protestans des Cévennes annonçaient l'abolition prochaine du papisme; les jansénistes de Saint-Médard déclamaient contre la perversion du clergé et de la cour de Rome. L'effet ordinaire de la convulsion était de donner à l'âme plus de lumière et d'activité, et de communiquer aux esprits les plus humbles et les plus vulgaires une élévation et une abondance qui faisaient taire les hommes les plus confians en eux-mêmes. Ce n'était pas tout, et le tombeau du diacre Pâris se signalait par une vertu spécifique merveilleuse : il communiquait une sorte d'invulnérabilité à ceux qui recevaient son influence souveraine. Ni les distensions ou les pressions à l'aide d'hommes vigoureux, ni les supplices de l'estrapade, ni les coups portés avec des barres ou des instrumens lourds et contondans, n'étaient capables de léser, de meurtrir, d'estropier les victimes volontaires. Les muscles de femmes faibles résistaient à ces tractions puissantes, leurs chairs supportaient ces contusions énormes, afin que personne ne doutât qu'il était fa-

cile au pouvoir occulte qui les dominait de rendre invulnérables et impassibles des corps fragiles et délicats.

C'est parmi un grand nombre d'histoires de ce genre que j'ai choisi ces quelques exemples. On voit que les temps jadis ont été agités par les manifestations dites surnaturelles, que ces manifestations ont eu un caractère éminemment collectif, saisissant toujours un grand nombre de personnes et les soumettant à un même ordre de sensations et d'actions, qu'elles ont été diversement jugées au sein des populations où elles éclataient, tantôt considérées comme le plus abominable des forfaits et poursuivies comme telles, tantôt débattues, contredites, et exerçant aussi peu d'empire sur ceux qui n'y croyaient pas qu'elles en exerçaient sur ceux qui y croyaient, et que finalement elles se sont éteintes sans laisser d'autre trace de leur passage que le souvenir de leur singularité et la difficulté d'en faire la théorie, et sans avoir sur la société contemporaine ou future aucune de ces influences que semblait leur promettre la nature des agens ou des effets.

Il y avait longtemps qu'aucun grand fait de ce genre ne s'était produit dans les temps modernes. Tout se réduisait à des cas isolés, et partant sans importance et sans retentissement, lorsque tout à coup, à l'occasion du phénomène des meubles qui craquent et des tables qui tournent, reparaît, sous une autre forme, un ébranlement analogue à celui des âges précédens. Tout le monde connaît l'histoire des tables qui tournent; après avoir tourné quelque temps, elles commencèrent à se dresser sur leurs pieds et à frapper des coups; puis, leur parlant et conversant avec elles au moyen d'un alphabet, on apprit qu'elles étaient animées par des âmes de morts, par des esprits, par des démons, et l'on obtint, grâce à cet intermédiaire, des renseignemens sur le passé, sur l'avenir des individus et de la société, et sur le mode d'existence des êtres incorporels à qui on avait affaire. Quant aux meubles qui craquent, les premiers bruits se firent entendre, il y a six ou sept ans, dans une maison située à Hydesville (état de New-York). Cette maison passait pour avoir antérieurement retenti de bruits étranges, et deux jeunes filles furent les premières qui se trouvèrent en communication avec les nouveaux phénomènes. Ces bruits, à la différence des anciens bruits, qui s'étaient éteints sans trouver un milieu favorable, se propagèrent dans le voisinage, et successivement gagnèrent toute l'étendue des États-Unis. Au moyen des coups, les êtres invisibles sont parvenus à faire des signes affirmatifs et négatifs, à compter, à écrire des phrases et des pages entières. Non-seulement ils battent des marches suivant le rhythme des airs qu'on leur indique ou qu'on

chante avec eux, et imitent toute sorte de bruits, mais encore on les a entendus jouer des airs sur des instrumens, sonner les cloches et même exécuter des marches militaires. D'autres fois, on voit des meubles ou des objets de diverse nature se mettre en mouvement, tandis que d'autres au contraire prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. Là, des mains sans corps se laissent voir et sentir, ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées. Ici, on aperçoit des formes humaines diaphanes dont on entend même quelquefois la voix; ailleurs, des porcelaines se rompent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées. Le lecteur rapprochera ces derniers phénomènes de celui que j'ai rapporté plus haut, où des vases étaient arrachés des mains de religieuses en proie au démon. Il rapprochera encore du cas de ces mêmes religieuses ces hommes qui, dans la manifestation américaine, sont entraînés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre, ou bien enlevés en l'air, et y demeurent quelques instans suspendus.

Pour que ces choses se produisent, une condition est nécessaire, c'est la présence de certaines personnes qui en sont les intermédiaires obligés, et qu'en conséquence on désigne sous le nom de *mediums*. Il y a les *rapping mediums*, c'est-à-dire ceux dont l'intervention est signalée par les coups et les bruits; sous l'influence des esprits, ils tombent dans des états nerveux où ils ne sont plus que de véritables automates, et alors, aux questions qu'on leur adresse, ils répondent par des mouvemens spasmodiques et involontaires, soit en frappant des coups avec la main, soit en faisant des signes de la tête ou du corps, soit en parcourant du doigt les lettres d'un alphabet. Il y a les *writing mediums*, les médiums qui écrivent; tout à coup ils sentent leur bras saisi d'une roideur tétanique, et, munis d'une plume ou d'un crayon, ils servent d'instrumens passifs pour écrire des pages et quelquefois des volumes entiers sans que leur intelligence soit en jeu. Il est curieux que le bras seul soit affecté, mais on trouvera un exemple d'une semblable localisation (je demande pardon pour ce terme de médecine) dans les aboiemens démoniaques des femmes d'Amou, près de Dax, au XVIIe siècle; il s'y joignait un violent remuement du bras, avec un tel mouvement de la main et des doigts, qu'aucun joueur d'instrument n'eût pu les mouvoir si vite et avec une telle agilité, et ce bras était devenu comme un membre ou une pièce étrangère du corps qui n'était plus à la libre disposition de la possédée. Il y a les *speaking mediums*, les mediums qui parlent. Ceux-ci sont de véritables pythonisses;

d'une voix souvent différente de la leur, ils prononcent des paroles qui leur sont inspirées ou qui sont mises directement dans leur bouche. Cette passivité a été notée chez les convulsionnaires. Plusieurs parlaient comme si les lèvres, la langue, tous les organes de la prononciation eussent été remués et mis en action par une force étrangère; dans l'abondance de leur éloquence, il leur semblait qu'ils débitaient des idées qui ne leur appartenaient aucunement, et dont ils n'acquéraient la connaissance qu'au moment où leurs oreilles étaient frappées par le son des mots. Ils articulaient d'une manière forcée la plus grande partie de leurs discours, de façon qu'ils sentaient une puissance supérieure remuer leur bouche et former leurs paroles, sans que leur volonté eût besoin d'y contribuer. Ils écoutaient eux-mêmes comme faisaient les assistans. Il en était ainsi parmi les camisards. Une de leurs prophétesses disait, et ce qu'elle déclarait s'appliquait à des milliers d'autres : « Je sens que l'esprit divin forme dans ma bouche les paroles qu'il me veut faire prononcer. Il y a des fois que le premier mot qui me reste à prononcer est déjà formé dans mon idée; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'esprit m'a déjà fait commencer. C'est à l'ange de Dieu que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de la langue. Je sais que c'est un pouvoir étranger et supérieur qui me fait parler. Je ne médite point ni ne connais point par avance les choses que je dois dire moi-même. Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours récité par un autre. »

Les médiums de nos jours écrivent des volumes entiers. On a recueilli de même des volumes de prédications chez les camisards. Certains, parmi les prophètes cévenols, prononçaient parfois jusqu'à sept improvisations par jour. On a un recueil des discours d'un d'entre eux; les idées mystiques y pullulent à l'exclusion de toutes les autres, et la personnalité de l'orateur y est constamment oubliée.

Les musiques miraculeuses qui retentissent en Amérique sans musiciens et sans instrumens ont eu leurs précédens dans les Cévennes. Des chants de psaumes ont été entendus en beaucoup d'endroits par les camisards comme venant du haut des airs. Cette divine mélodie a éclaté en plein jour et en présence de beaucoup de personnes, dans des lieux écartés des maisons, où il n'y avait ni bois ni creux de rochers, et où, en un mot, il était absolument impossible que quelqu'un fût caché. Les voix célestes étaient si belles que les voix des paysans cévenols n'étaient assurément pas capables de former un pareil concert. A la vérité, on ajoute que, par une permission céleste, ceux qui accouraient pour entendre n'entendaient

pas tous, et que plusieurs protestaient ne rien ouïr, pendant que les autres étaient charmés de cette mélodie angélique.

Sous l'influence qui les domine, certains médiums imitent avec une habileté surprenante la figure, la voix, la tournure et les gestes de personnes qu'ils n'ont jamais connues, et jouent des scènes de leur vie d'une façon telle qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'individu qu'ils représentent. De la sorte il se développe en eux une aptitude singulière à la mimique, comme se développe la faculté de composer ou d'écrire. On a rencontré ailleurs des exemples d'une semblable faculté, et Joseph Acosta, qui résida longtemps au Pérou dans la seconde moitié du XVIe siècle, rapporte qu'il y existait encore à cette époque des sorciers qui savaient prendre ou du moins imiter toutes les formes qu'ils voulaient.

Les camisards, qui se voyaient entourés de merveilles, pour qui les petits enfans faisaient entendre des paroles de piété et de consolation, à qui les prophètes annonçaient l'avenir, qui entendaient des musiques célestes dans le vide de l'air, ne doutaient pas que d'aussi éclatans miracles ne touchassent les cœurs endurcis; ils attendaient que les dragons s'éloigneraient, que le grand roi serait fléchi, et que même le pontife de Rome inclinerait devant la volonté divine sa triple couronne. Les convulsionnaires fondaient d'autres espérances, mais non pas moindres, sur les visitations dont ils étaient les objets; ce Paris, ce lieu de tumulte, d'affaires et de licence, ce Paris, au sein duquel les œuvres surnaturelles s'accomplissaient, allait se convertir, et la cour de Rome, subissant à son tour l'action de ces manifestations irrésistibles, se réformerait. Rien de tout cela ne s'accomplit, et, quelque garanties qu'elles fussent par des miracles, les espérances étaient vaines. A la vérité, grâce à l'exaltation religieuse qui les animait, une poignée de camisards tint longtemps tête aux dragons de Louis XIV et arracha une meilleure capitulation qu'une si faible troupe ne devait l'attendre; mais la grande persécution n'en poursuivit pas moins son cours, et le protestantisme ne fit aucun progrès. Il en fut de même du jansénisme; lui aussi ne retira aucun profit des merveilles de Saint-Médard, et si l'ordre des jésuites fut supprimé, cette suppression est le résultat de conditions historiques qui n'ont aucun rapport avec les phénomènes du convulsionarisme. De nos jours, ceux des Américains parmi lesquels les forces mystiques ont élu domicile, qui reconnaissent qu'un pouvoir inconnu s'applique à remuer, soulever, retenir, suspendre et déranger de diverses manières la position d'un grand nombre de corps pesans, le tout en contradiction directe avec les lois reconnues de la nature; qui voient des éclairs ou clartés de différentes formes et de

couleurs variées apparaître dans des salles obscures, là où il n'existe aucune substance capable de développer une action chimique ou phosphorescente, et en l'absence de tout appareil ou instrument susceptible d'engendrer l'électricité ou de produire la combustion; qui entendent une singulière variété de sons produits par des agens invisibles, tels que des tapotemens, des bruits de scies ou de marteaux, des rugissemens de vent et de tempête, des concerts de voix humaines ou d'instrumens de musique; ceux-là, dis-je, pensent, comme les camisards et les jansénistes, que la puissance du ciel est ici révélée, et qu'il en doit résulter des conséquences prodigieuses pour le genre humain. Seulement, comme il n'est plus question, à notre époque, d'une persécution particulière contre des calvinistes ou des jansénistes, d'autres objets sont en vue, et il ne s'agit de rien de moins que de modifier par là les conditions de notre existence, la foi et la philosophie de notre siècle, ainsi que le gouvernement du monde.

Les annales de la sorcellerie, de la possession, de la vision, de l'extase, de la convulsion, sont très considérables, et je n'ai voulu qu'y prendre quelques traits, afin de signaler la continuité du phénomène. Ce n'est rien de nouveau qui se manifeste aujourd'hui. Quelque loin que l'on remonte dans l'histoire, on aperçoit de nombreuses traces qui témoignent que nul siècle n'a été exempt de telles perturbations. Elles renaissent pour périr, elles périssent pour renaître; elles sont comme les maladies qui ne quittent jamais l'espèce humaine, et que l'on retrouve aussi bien dans les antiques sociétés que dans les modernes, avec un fonds toujours le même, bien qu'avec des traits diversifiés, non-seulement suivant les lieux et la géographie, mais aussi suivant les temps et la chronologie. De même entre les cas particuliers du phénomène général qui m'occupe ici règne une analogie fondamentale, qui n'empêche pas des variétés en rapport avec le temps et le lieu : ainsi on n'a signalé nulle part ailleurs que dans l'événement contemporain, à ma connaissance du moins, les tournoiemens de tables, cette agitation des meubles et ces tapotemens.

Je n'ai pas besoin de rappeler que ceux qui sont agens et patiens dans ces déplacemens de meubles et ces tapotemens les attribuent, ainsi que le reste, à une agence surnaturelle; je n'ai pas besoin d'ajouter non plus que telle fut aussi l'opinion de l'antiquité et du moyen âge pour les manifestations analogues qui eurent lieu dans ces époques. Toutefois il vint un moment où une opinion qui était appuyée d'une part sur le témoignage en apparence le plus évident des sens, et d'autre part sur les témoignages les plus respectés, fut

ébranlée, à peu près comme la croyance au mouvement du soleil autour de la terre et à l'immobilité de notre planète fit place à une explication toute différente, malgré le dire des sens et les affirmations des autorités traditionnelles. Ce fut au sujet de la sorcellerie. Et en effet il y avait là quelque chose d'incompatible avec le surnaturalisme, et qui fit réfléchir. Des sorciers, amenés devant le tribunal, confessaient avoir fait périr par leurs sortiléges telle et telle personne, et ces personnes étaient vivantes au su et au vu de tout le monde, et on les amenait en confrontation avec les hommes qui disaient leur avoir donné la mort. D'autres fois, un sorcier était surveillé soigneusement, on ne le perdait pas de vue pendant son sommeil, et, quand il en sortait, il racontait des scènes du sabbat auxquelles il venait d'assister, bien que certainement il n'eût pas bougé de sa place. Cependant cela n'était rien à côté d'une singularité encore plus grande. Ces mêmes sorciers, qui avaient la faveur du prince des ténèbres, à qui il prêtait une part de sa puissance, qui, à leur gré, changeaient de forme, qui excitaient les tempêtes et soulevaient les flots, ces mêmes sorciers, dis-je, n'avaient ni richesses, ni éclat, ni grandeur, et par-dessus tout ne pouvaient se défendre de l'échafaud et du bûcher.

Ce furent les médecins qui prirent un ascendant sur la question et détournèrent le cours des opinions dominantes. Sans doute, en aucun temps il ne manqua d'esprits incrédules à toute sorcellerie, à toute possession; mais nier et expliquer sont deux choses fort différentes, dont l'une ne remplace jamais l'autre : la négation est individuelle et laisse toujours le fait rebelle et incompatible; l'explication est collective et soumet le fait au système général de la science positive. Et ici, en ce point difficile et délicat, je veux faire toucher au lecteur la loi de connexion qui unit les phénomènes historiques les uns aux autres, et qui, après la loi de filiation, est la plus importante de l'histoire. La filiation, c'est la condition suivant laquelle un fait engendre un fait, et le passé le présent; la connexion, c'est la condition suivant laquelle certaines parties de civilisation s'allient et s'appellent, et certaines autres se repoussent et s'excluent. Ceci posé, comment advint-il que dans le cours du XVIIe siècle la médecine commença d'attirer à elle les sorcelleries, les possessions, les extases, d'en donner une doctrine et d'en chasser les doctrines antécédentes, qui attribuaient tout cela aux esprits purs ou impurs, bons ou mauvais? Rien de pareil n'avait surgi dans l'antiquité ni dans le moyen âge : le plus qu'il y avait eu de dit, c'est que toutes les maladies étaient naturelles; mais on n'avait pas dit que les états démoniaques fussent des maladies. Les progrès que la pathologie avait

faits depuis la renaissance, tout réels qu'ils étaient, n'auraient pas autorisé la médecine à contredire directement les opinions accréditées, et surtout ne lui auraient pas permis d'y substituer les siennes, si une autre circonstance n'avait concouru. De grands événemens s'étaient accomplis dans le domaine de la science : l'astronomie, la physique et des essais très réels de chimie modifiaient profondément l'ensemble des idées sur l'ordre et le gouvernement des choses, et tendaient à écarter loin des phénomènes les agences surnaturelles. C'est cette coïncidence qui favorisa la tentative hardie de la médecine. Quand les hommes éclairés virent d'une part que la sorcellerie était impuissante à tenir ses promesses et à garantir ses adeptes, et d'autre part qu'on leur offrait une explication non-seulement satisfaisante, mais concordante avec l'ensemble des idées scientifiques, ils laissèrent celles de la vieille doctrine, et les bûchers ne s'allumèrent plus. Noble et éclatant service, qui ne doit pas être oublié parmi ceux qu'a rendus et que rend tous les jours la médecine!

Quelques traits généraux montreront sur quoi elle se fonde. Toutes les fois que se sont présentés les phénomènes dont il s'agit, il s'est manifesté aussi sur les personnes qui y étaient agens ou patiens des dérangemens nerveux parfaitement caractérisés, si bien qu'on aurait dû dire, si la doctrine des esprits ou des démons avait été suivie jusqu'au bout, que ces êtres ne pouvaient agir que par l'intermédiaire des nerfs, exactement comme font les causes des maladies. Toutes les fois qu'un esprit ou démon s'est introduit dans le corps d'un homme, ou que des influences surnaturelles venant du ciel ou de l'enfer se sont fait sentir, il est survenu des tremblemens, des convulsions, des raideurs tétaniques, des mouvemens spontanés, des troubles dans les sens, des perversions de la sensibilité, des paralysies; mais ces accidens sont, si je puis parler ainsi, de la connaissance du médecin : il n'y a pour lui dans tout cela rien de surnaturel. Il sait non pas ce qu'est la vie en soi, distinguons bien le genre de connaissances qui est accessible à la science positive, mais comment, cette vie une fois donnée et allumée, les actes s'en produisent et s'en manifestent; il sait l'influence des viscères sur le cerveau, du cerveau sur les viscères; il connaît le réseau des nerfs qui unit le centre à la circonférence, et la circonférence au centre : le lit des malades l'a familiarisé avec des désordres tout semblables, et, quand il voit un muscle paralysé ou contracté, il est disposé à chercher si c'est dans le nerf, dans la moelle épinière ou dans le cerveau que gît la cause du mal.

D'ailleurs un lien étroit unit ces effets morbides au monde extérieur, au milieu même dans lequel l'homme est plongé. Des affinités

singulières existent entre notre système nerveux et des agens que la nature a disséminés çà et là : grand phénomène qui laisse pénétrer l'œil profondément dans l'histoire de la vie, montrant, dans le point en apparence le plus délicat et le plus indépendant, les subordinations nécessaires qu'indique déjà l'emploi des élémens, oxygène, hydrogène, azote et carbone, dans la constitution des êtres vivans. Une foule de substances ont le pouvoir de troubler les mouvemens, la sensibilité, l'intelligence. Veut-on produire une succession indéfinie de visions enivrantes qui charment le temps et soustraient la vie à ses ennuis, à ses fatigues, à ses devoirs, on n'a qu'à fumer l'opium, qu'à boire le hachich, pour déplacer aussitôt le centre des sensations et faire disparaître la réalité sous des illusions changeantes; aujourd'hui même, des milliers ou plutôt des millions d'individus demandent à ces agens le facile bonheur de rêves délicieux. D'autres livrent le corps à des convulsions que rien ne peut maîtriser; administrez quelques parcelles de strychnine, et vous verrez les muscles s'agiter sous l'aiguillon qui les pique, et, comme des chevaux qui ne connaissent plus de frein, échapper au contrôle habituel de la volonté. Voulez-vous faire entendre à l'oreille des bruissemens prolongés et formidables, sans qu'il y ait au dehors aucun son de produit, donnez une suffisante quantité de sulfate de quinine, et il semblera à celui qui l'aura prise qu'une cataracte l'assourdit incessamment du fracas de ses eaux qui se brisent au loin. Voulez-vous agir sur l'œil et troubler la vision, la belladone est là toute prête pour infliger une cécité transitoire. Je m'arrête; ces substances et bien d'autres sont autant de doigts qui vont faire mouvoir telle touche, faire vibrer telle corde. Tout est département, tout est spécialité, tout est localisation, tout a une organisation et un office séparé, et c'est sur ces organes tous différens et tous chargés d'actes différens que se portent les agens ou accidentels et nuisibles (ce qui constitue la maladie, la pathologie), ou choisis et envoyés (ce qui constitue la médecine). Tout concourt, a dit le vieil Hippocrate, dans le corps. A cette vérité générale qui frappa tout d'abord la vue d'une science naissante, il faut ajouter que tout y est spécialité, vérité qui était reculée loin des yeux, et qu'une science plus avancée a mise en lumière.

Indépendamment de tant de substances qui suscitent les troubles les plus variés, il est d'autres conditions qui désordonnent et déconcertent le système des fonctions nerveuses. Les sens, les mouvemens, le moral, l'intelligence, n'ont pas besoin d'être sollicités par des objets du dehors, par des impressions extérieures, par des agens introduits dans l'économie, pour produire les actes qui leur sont respec-

tivement affectés. Il suffit que les organes chargés de ces divers offices soient excités par quelque cause externe ou interne, pour que ces offices se manifestent aussitôt. En d'autres termes, l'œil peut voir de la lumière sans qu'il y ait là une lumière effective; l'oreille peut percevoir un son sans qu'il y ait là un son réel. Un homme frappé à la tête dans un lieu obscur vit à l'instant des lueurs brillantes, et, confronté devant le tribunal avec celui qui était accusé de l'avoir blessé, il prétendait l'avoir reconnu à cette lueur même qui avait soudainement éclairé ses yeux et l'obscurité, quand un médecin appelé aux débats fit observer que la lumière dont il était question, bornée au nerf optique du patient, n'avait rien de réel et n'avait pu se projeter dans les ténèbres ni aider à reconnaître qui que ce fût. En irritant les nerfs du goût par un courant électrique, on produit dans la bouche une saveur indépendamment de tout corps sapide. Semblablement, sous l'influence d'états pathologiques, les sens éprouvent des sensations, les yeux voient, les oreilles entendent, les narines flairent, la langue goûte, les muscles s'agitent, des visions se produisent, des sentimens et des impulsions surgissent, l'intelligence crée des associations étranges d'idées, et le patient, soustrait au monde réel et visible, appartient désormais à un monde fictif et invisible, auquel il ne peut s'empêcher d'ajouter foi entière. Tous les degrés, toutes les combinaisons se présentent dans ces désordres, et le médecin qui les contemple en fait spontanément le rapport à la pathologie surnaturelle ou démoniaque, qui n'est ni plus singulière ni plus compliquée.

Dans cet ordre de faits, c'est l'hallucination qui domine; c'est elle qui change les apparences des choses et introduit dans l'existence de l'halluciné une série de phénomènes illusoires. Elle a une puissance merveilleuse pour donner corps, lumière, son, saveur, odeur, à ce qui n'a rien de tout cela. La réalité n'est pas plus réelle que les apparences qu'elle suscite, et il faut toute l'intégrité des autres facultés pour que la confusion n'arrive pas. Un savant allemand du siècle dernier, Gleditsch, à trois heures après midi, vit nettement, dans un coin de la salle de l'académie de Berlin, Maupertuis, mort à Bâle quelque temps auparavant : il n'attribua cette illusion qu'à un dérangement momentané de ses organes; mais, en en parlant, il affirmait que la vision avait été aussi parfaite que si Maupertuis eût été vivant et placé devant lui. Il y a dans les recueils médicaux nombre d'observations de ce genre; une des plus remarquables est celle d'un médecin qui, ayant pleinement conscience de lui-même et s'examinant avec attention, ne pouvait se soustraire aux hallucinations qui l'obsédaient, particulièrement aux hallucinations de

l'ouïe, et mainte fois, tout prévenu qu'il était, il lui arriva de quitter une occupation pour répondre à une voix qui l'appelait, et qui pourtant n'avait d'autre siége que son nerf acoustique. Mais souvent l'intelligence ne demeure pas ainsi spectatrice vigilante des fausses sensations qui l'assaillent. Ou bien elle finit par se laisser séduire, et, tout en conservant sa rectitude en autre chose, ces fausses sensations sont tellement intenses et lui deviennent tellement plausibles, qu'elles prennent la place des sensations réelles : dès-lors le monde a changé de face, et tandis que la masse continue à entendre et voir ce qui se voit et s'entend, quelques-uns voient et entendent ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas. Ou bien l'intelligence elle-même prend part au désordre, et à la série des phénomènes hallucinatoires se joignent diverses séries d'autres phénomènes, suivant le genre de désordres qui surgissent.

Parmi les formes diverses que revêt l'hallucination, une mérite d'être signalée à cause de l'importance qu'elle prend par momens : c'est l'hallucination collective. L'hallucination, au lieu de se borner à frapper des individus, en peut frapper simultanément un grand nombre, et, au lieu de leur suggérer des sensations différentes, les soumettre à un même groupe de sensations. Ce qui en fait le caractère, ce n'est pas tant d'atteindre à la fois beaucoup de personnes que de faire naître dans leur esprit des aperceptions de même genre et d'imprimer à leurs visions une certaine uniformité. On ne peut en rappeler aucun exemple plus remarquable que celui de la sorcellerie; dans ce vaste et long phénomène qui a occupé tant de pays et tant de siècles, les formes fondamentales se reproduisaient toujours; le sorcier, la sorcière étaient transportés au sabbat, et là voyaient le diable, lui parlaient, le touchaient; nul n'échappait à ce genre de vision qui était déterminé par le concours de la lésion mentale avec la prédominance d'un ordre d'idées alors familières à tous les esprits. La maladie, bien qu'elle soit un trouble de l'arrangement naturel et régulier, n'est pourtant aucunement arbitraire; elle aussi est soumise à des règles qui imposent des limites au désordre et déterminent les nouvelles associations; elle dépend de la cause qui la produit et des élémens vivans qu'elle atteint. De même l'hallucination se subordonne à des conditions qui lui impriment leur cachet; oscillant entre des écartemens qui ne sont pas illimités, elle dépend, elle, du sens qu'elle affecte et du milieu où elle naît : du sens, ce sont des voix, des sons qu'on entend, des formes, des lumières, qu'on voit, des odeurs qu'on perçoit, etc.; du milieu, ce sont des opinions générales et puissantes qui en déterminent le caractère et donnent corps et vie à ces impressions. Ayant reçu ainsi naissance et accroissement, l'hallucination devient un événement historique

qui mérite d'être consigné dans les annales du genre humain. Si la maladie ne peut être supprimée de l'histoire de l'homme individuel, elle ne peut pas l'être non plus de l'histoire des sociétés.

Dans la vie, à chaque instant se présente la maladie isolée. A celui-ci, tout à coup une douleur aiguë se fait sentir entre les côtes, la toux s'éveille et la fièvre s'allume; à celui-là, les articulations se gonflent douloureusement; à un troisième, le blanc de l'œil jaunit, et bientôt toute la peau offre cette même teinte, et ainsi de suite, tant et tant de formes de souffrir que les médecins ont soigneusement décrites, et pour lesquelles ils ont, suivant les cas, des remèdes puissans, faibles, incertains, inefficaces. A cela cependant ne se borne pas la pathologie : la maladie dépasse mainte fois l'individu, et, devenant, comme on dit, épidémique, elle frappe d'une même lésion des foules entières. Il éclate sur quelque point des affections qui se généralisent, et dans un cercle plus ou moins étendu la diversité des accidens disparaît, l'uniformité s'établit. Enfin le cercle peut s'étendre encore davantage et embrasser de vastes régions, comme cela est pour la lèpre du moyen âge, la peste du XIV[e] siècle, la suette du XV[e], et le choléra de notre temps. Ce qui se passe dans le domaine de la vie végétative, — car toutes les affections dont je viens de parler, et celles qui s'y rattachent, appartiennent à des lésions du sang, des humeurs, des tissus, des organes, et de leurs actions et réactions, — ce qui se passe dans le domaine de la vie végétative se passe aussi dans celui de la vie intellectuelle et morale, dans celui des fonctions nerveuses. Les troubles qui y surviennent ne se présentent pas seulement sous la forme isolée, la forme épidémique y a aussi sa place; mais, au lieu d'être des influences de nourriture, d'air, de chaud, de froid, de miasmes et d'agens délétères, manifestes ou occultes, qui dérangent l'être vivant, ce sont des influences morales, des opinions, des croyances, des craintes, qui causent la perturbation. De la sorte naissent des penchans qui s'emparent irrésistiblement d'une foule d'esprits, par exemple le besoin d'expiation et la grande épidémie des flagellans au XIV[e] siècle; de là naissent les extases et les visions mystiques, par exemple l'épidémie qui a régné parmi les camisards persécutés. De même que chez l'individu les passions touchent de près aux dérangemens de la raison, si bien que parfois la distinction est difficile, de même dans la société les troubles intellectuels et moraux qui se généralisent tiennent de près aux entraînemens collectifs, aux émotions dominantes.

C'est dans les sciences, et surtout dans les sciences de la vie et de l'histoire, un procédé efficace et lumineux que de rapprocher les uns des autres les faits desquels on dispute, et qui, pris isolément,

laissent l'esprit dans le doute. Le groupement seul est une clarté; il élimine ce qui est accidentel, montre la constance du phénomène, et le présente sous toutes ses faces. Ainsi, de nos jours, plusieurs ont pu être singulièrement étonnés d'entendre parler d'esprits qui frappent, de tables qui ont des âmes, de lumières qui apparaissent, de sons qui se produisent miraculeusement. Eh bien! qu'ils se retournent vers le passé, et ils vont trouver tout cela, ou l'analogue, dans les récits historiques. Je dirais, s'il avait pu rester quelque méfiance sur le fond de ces récits, que les faits actuels leur donnent créance, comme à leur tour ces récits mettent à leur place les faits actuels. L'ensemble de ces manifestations maladives est limité dans un cercle assez étroit. Il s'agit toujours de troubles des sens qui font voir, entendre ou toucher, d'extases qui mettent le système nerveux dans des conditions très singulières, de modifications graves dans la sensibilité, de convulsions énergiques qui donnent au système musculaire une puissance incalculable. Puis, à ces circonstances générales se joint ce que fournissent les idées et les croyances du temps. Dans un siècle, la pythonisse reçoit le souffle d'Apollon, et la sorcière conjure Hécate par ses évocations; dans un autre, c'est le diable difforme ou ridicule du moyen âge qui hante les imaginations. Sous une autre influence, les anges du Seigneur envoient des secours aux malheureux persécutés. Sous une autre influence encore, à cette vision des esprits se mêlent des idées mystiques sur les fluides hypothétiques que la science a mis en honneur.

C'est ce qui est arrivé de notre temps et ne pouvait arriver qu'à ce moment en effet. De notre temps aussi on peut apercevoir quelques causes analogues à celles qui jadis ont agi collectivement sur les esprits. Notre époque est une époque de révolutions. Des ébranlemens considérables ont à de courts intervalles troublé la société, inspiré aux uns des terreurs inouies, aux autres des espérances illimitées. Dans cet état, le système nerveux est devenu plus susceptible qu'il n'était. D'un autre côté, quand le sol social semblait manquer, bien des âmes se sont retournées avec anxiété vers les idées religieuses comme vers un refuge, et ce retour n'était pas pur de tout alliage; il se faisait en présence des idées opposées, qui conservent leur part d'ascendant, et en présence des idées scientifiques, qui ont inspiré un grand respect, même à ceux qui en redoutent l'influence. Voilà un concours de circonstances qui a dû favoriser l'explosion contemporaine. Je dis favoriser et non produire, car il en est, je pense, de ces affections collectives de l'esprit comme des affections collectives du corps; on connaît souvent ce qui en aide le développement; on connaît rarement ce qui le cause de fait. Au reste, tout le chapitre très digne de méditation qui est constitué dans l'his-

toire par la série des affections démoniaques est à peine ébauché.

On aperçoit parfois dans la campagne, surtout dans les lieux marécageux et où le pied ne peut se poser avec sûreté, des lueurs nocturnes qui frappent et attirent l'œil du voyageur attardé. Ces flammes ne brûlent pas, et, si on va sur la place, on ne voit pas qu'elles y aient marqué leur passage par la cendre et les charbons. Ces flammes n'illuminent pas, ne faisant que voltiger dans les ténèbres sans les dissiper : véritables feux-follets, suivant l'expression vulgaire, qui n'ont ni force ni chaleur. De même, comme autant de feux-follets se projettent dans les champs de l'histoire ces manifestations de démons, de mânes, d'esprits, d'agens surnaturels. Bien des fois elles y apparaissent pour disparaître bientôt, et, comme leur apparition n'éclaircit rien, rien non plus n'est obscurci par leur disparition. Leur lumière est maladive, et qui la suit dans ses mouvemens irréguliers ne fait que tourner et n'avance pas. D'ailleurs, malgré les promesses merveilleuses qu'elles prodiguent, malgré les immensités qu'elles semblent découvrir, leur impuissance finale demeure manifeste. Tout dans l'histoire chemine comme si elles n'existaient pas. Elles tiennent la baguette des fées, et cette baguette ne produit pas d'œuvres dans leurs mains. Elles commandent aux pouvoirs occultes des choses, et les choses suivent une direction propre et assujettie à de tout autres conditions. En un mot, dans l'histoire ces manifestations se montrent semblables à ce dormeur de Virgile qui dans son rêve veut en vain s'élancer et courir : il s'affaisse au milieu de ses efforts, sa langue n'obéit pas, ses forces le trahissent, et de sa bouche qui se refuse à le servir il ne sort ni parole ni voix.

Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus, non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox aut verba sequuntur.

La théorie spontanée (il faut ici allier ces deux mots), servant à lier et à représenter pour l'esprit les phénomènes dont il s'agit, est indiquée par l'histoire : l'agence surnaturelle, qui d'ailleurs était admise partout, les déterminait aussi. Sans doute il n'y avait dans cette théorie rien qui répugnât soit aux faits, soit à la raison : aux faits, l'intervention des démons ou des âmes en rendait compte; à la raison, cette intervention lui semblait bien autrement plausible que ne lui aurait semblé l'action de causes naturelles qui alors n'avaient aucune vertu d'explication. Les choses étaient ainsi avant toute expérience et quand l'esprit était à l'égard de ces phénomènes ce que

l'œil était à l'égard du mouvement diurne des étoiles, qu'il voyait et croyait tourner autour de la terre; mais vint le moment où l'on se mit à réviser les notions spontanées reçues des aïeux, pour certifier les unes et repousser les autres, ce qui proprement constitue la science abstraite. Au début, manifestement l'investigation désirait plutôt trouver des résultats conformes à la tradition que des nouveautés toujours suspectes. Malgré cette tendance, il fallut peu à peu laisser tomber ce qui avait été transmis touchant les sorcelleries, les possessions, les extases, les convulsions. Ces faits ne purent s'expliquer par la théorie des esprits, et ils purent s'expliquer autrement. De là les convictions modernes. On dira, je le sais, que de temps en temps ces faits renaissent, et que les convictions modernes ne les suppriment pas. Oui, sans doute, ils renaissent, car les conditions qui les suscitent, c'est-à-dire les divers ébranlemens du système nerveux, gardent toujours leur activité. D'ailleurs, à quoi bon prolonger la discussion? Vous êtes en communication avec les esprits qui pénètrent à travers la matière impénétrable, avec le prince de l'enfer pour qui les plus grandes merveilles ne sont qu'un jeu, avec les âmes des morts qui habitent des séjours interdits aux frêles humains, avec tous ces êtres en un mot immatériels et puissans pour qui rien n'est caché et rien n'est impossible : par conséquent vous pouvez et vous savez. Eh bien! donnez des preuves de votre pouvoir et de votre savoir. Mais point. Tout se borne aux plus pauvres manifestations, et l'on ne sait que remuer des meubles, ébranler des portes et des fenêtres, produire des sons ou des lumières, et tenir des langages où l'on ne trouve jamais que des redites mystiques de ce qui a été cent fois dit beaucoup mieux.

Suivant d'autres, dans les merveilles magiques, ce n'est pas avec le peuple infini des êtres immatériels que l'on se met en rapport, c'est avec les forces élémentaires de la nature. Comme il est vrai qu'un homme, à l'aide de procédés divers, peut susciter dans le système nerveux d'un autre des phénomènes très singuliers, pourquoi ne serait-il pas vrai aussi qu'une action analogue, dépendant de la volonté, s'exerçât sur les animaux qui ont également un système nerveux susceptible d'impressions? Pourquoi n'irait-elle pas jusqu'aux végétaux, qui, s'ils ne sont pas sensibles, sont du moins vivans? Pourquoi ne passerait-elle pas jusqu'aux substances composées, comme l'être humain, d'oxygène ou d'hydrogène, de carbone ou d'azote, et ayant conséquemment par ce côté une certaine affinité avec lui? Pourquoi enfin, franchissant toute barrière, ne s'étendrait-elle pas jusqu'aux corps bruts, quels qu'ils soient, en raison d'une certaine vie universelle qui pénètre tout, c'est-à-dire pourquoi la volonté, qui, dans le corps, passe instantanément jusqu'au bout des

doigts, ne passerait-elle pas instantanément aux objets extérieurs, et ne leur communiquerait-elle pas l'impulsion et le mouvement? Pourquoi?... Mais que servirait de multiplier ces pourquoi, qui demeuraient plausibles jusqu'à ce que l'expérience répondît? Si la volonté et par elle le mot magique ont pouvoir, qu'ils le montrent; qu'ils remplacent la vapeur, l'électricité, et tous ces agens que la science abstraite a mis à la disposition du travail et de l'industrie. Rien ne se meut cependant, et, pour que le navire quitte le rivage, il faut toujours que le vent enfle ses voiles, ou que la houille fasse tourner ses roues.

Savoir et pouvoir sont les deux grands termes de la raison collective, dont le développement progressif fait la trame de l'histoire. A l'origine des annales humaines, on trouve la magie liée étroitement et confondue d'une part avec la science commençante, d'autre part avec la maladie, sans qu'il fût possible alors de faire un départ entre les trois. La magie, comme la science, cherchait à scruter les choses et à les faire servir à son usage, et sans doute mainte fois elle a, dans ses investigations, rencontré, comme fit plus tard l'alchimie, des phénomènes curieux ou importans. A son tour, la science, peu sûre en sa doctrine, peu riche de faits, ne refusait pas une alliance que les penseurs de la Grèce furent les premiers à oser repousser. Enfin la maladie, rêvant conformément à toutes les croyances reçues, apportait une confirmation apparente à l'art occulte. Tout cela, par l'office du temps révélateur et instructeur, s'est séparé et distingué. La science, riche de faits et assurée en sa doctrine, sait qu'elle n'agit que par l'intermédiaire des propriétés des choses, propriétés où elle ne pénètre peu à peu qu'en construisant, par la main des générations successives, des théories abstraites et profondes. La magie, isolée de la science et à part de la maladie, invoquant en vain les êtres immatériels de l'espace ou les forces élémentaires de la nature, a des charmes et des formules, mais rien qui leur obéisse. La maladie, qui si longtemps lui donna certificat d'existence, reconnue sous les formes singulières qui la masquaient, ajoute à la médecine une page que l'histoire, de son côté, ne doit pas négliger.

É. Littré.

BEAUX-ARTS

LA STATUE ÉQUESTRE DE FRANÇOIS PREMIER.

La statue de François Ier placée dans la cour du Louvre n'est qu'un essai. Ce qui le prouve clairement, c'est qu'au lieu d'exposer le bronze, l'administration s'est contentée d'exposer le modèle en plâtre. Il n'y a donc pas à se méprendre sur ses intentions : elle veut consulter l'opinion publique et recueillir les voix avant de donner à cet ouvrage une forme dispendieuse et définitive. C'est là une mesure excellente à laquelle nous devons applaudir. Si l'on eût adopté ce parti pour la statue de Louis XIV de la place des Victoires, pour le quadrige de l'arc du Carrousel, il est probable que les Parisiens n'auraient pas devant les yeux ces deux compositions déplorables.

Chacun sait aujourd'hui que l'importance de M. Clésinger a été singulièrement exagérée. Quelques flatteurs empressés avaient affirmé, en voyant *la Femme piquée par un serpent*, que l'auteur allait renouveler la face de son art. Quelques esprits rebelles, pour s'être permis d'en douter et de publier leurs doutes, furent traités de zoïles. Cette accusation banale ne méritait pas une réponse, et le temps s'est chargé d'en faire justice. L'opinion publique s'est aujourd'hui rangée du côté des esprits rebelles. On ne conteste pas l'adresse de M. Clésinger dans l'exécution d'un morceau, mais on s'accorde à dire qu'il ne sait ni concevoir ni composer : c'est une main habile dirigée par une intelligence paresseuse ou peu éclairée. Je laisse au lecteur le soin de trancher la question.

En disant ce que je pense de la statue de François Ier, je ne m'expose donc pas au reproche de témérité. M. Clésinger ne semble plus destiné à régénérer la sculpture. Il a mis à profit l'engouement de la multitude pour l'exactitude littérale; le bruit fait autour de son nom a pu l'abuser pendant quelques années; les travaux importans qui lui ont été confiés devaient le confirmer dans sa méprise : aujourd'hui sans doute, il comprend que le

bruit n'est pas précisément la renommée. S'il a recueilli quelques-unes des paroles échappées aux curieux, il doit s'apercevoir que l'indulgence de quelques-uns est combattue par l'étonnement du plus grand nombre. Je dis étonnement, je ne dis pas admiration.

Convenait-il de placer une statue équestre dans la cour du Louvre? A cet égard, les avis sont partagés. Cependant, si au lieu d'écouter l'avis des passans on interroge les hommes qui ont étudié la décoration des monumens, on arrive à cette conclusion, qu'une fontaine peu élevée produirait dans cette cour un effet plus heureux. La richesse de l'architecture conseille de renoncer à tout ce qui pourrait en masquer la partie inférieure. Si l'on voulait absolument une statue, il eût été plus sage de placer la figure du roi debout sur un socle à hauteur d'appui. De cette manière, le regard des promeneurs n'aurait rien perdu. Toutes les belles sculptures de la renaissance qui ornent la façade intérieure du côté de l'horloge, contemplées librement comme par le passé, auraient gardé leur importance. Maintenant, quand on tourne le dos à Saint-Germain-l'Auxerrois, on n'aperçoit pas toutes les merveilles qui sont pour notre génération un sujet d'émulation et d'étude. C'est là un grave inconvénient dont il faut tenir compte, et j'espère que l'administration, après avoir recueilli les voix, c'est-à-dire consulté les hommes compétens, réduira les proportions de la statue, si toutefois elle persiste dans le choix du sujet, car ce que je dis de la façade intérieure du côté de l'horloge, je peux le dire des trois autres façades sur la cour, qui n'ont sans doute pas la même valeur comme décoration, mais qui cependant veulent être vues librement. Qu'on aille du pont des Arts à la rue du Coq, de la rue du Coq au pont des Arts, du pavillon de l'Horloge à Saint-Germain-l'Auxerrois, l'on est toujours désagréablement surpris en apercevant cette masse noire qui masque la partie inférieure du monument. Ces remarques, faciles à vérifier, engageront sans doute l'administration à modifier son premier projet. Elle comprendra que les dimensions de cette statue ne sont pas en rapport avec l'architecture du Louvre. Si le rez-de-chaussée du monument n'offrait qu'une surface nue, si l'ornementation ne commençait qu'au premier étage, l'inconvénient que je signale, sans disparaître tout entier, aurait pourtant moins de gravité; mais il n'en est pas ainsi. La sculpture est partout, et lors même qu'on aurait devant soi, en traversant la cour du Louvre, une œuvre de premier ordre, le dédommagement ne serait pas suffisant. Tout doit être subordonné à l'effet d'ensemble; si une erreur de proportion vient troubler cet effet, il faut s'empresser de la rectifier. La réclamation des hommes de goût sera facilement accueillie, puisque le modèle n'est pas encore fondu. Avant de faire le moule destiné à recevoir le bronze, on pourra réduire le cheval et le cavalier.

Quant au choix de la figure, je ne crois pas qu'il soulève de sérieuses objections. Il ne s'agit pas en effet de savoir si François I[er] mérite tous les éloges qui lui ont été prodigués, s'il a donné aux lettres, aux sciences, aux arts tous les encouragemens dont parlent ses panégyristes. Les bûchers allumés sous son règne ne sont pas précisément un service rendu à la philosophie; les flammes qui dévoraient les hérétiques projettent sur son nom une lueur sinistre; mais quand il s'agit de décorer un monument, les récriminations historiques n'ont pas la même valeur que dans un livre destiné

à l'enseignement. Quelque jugement que l'on prononce sur François Ier, et je crois qu'il mérite plus d'un reproche, on ne peut s'étonner de voir son image dans la cour du Louvre, car sous son règne le Louvre a reçu de nombreux embellissemens. Que sous Henri II, sous Charles IX, les artistes les plus habiles de la renaissance aient travaillé activement à la décoration du nouveau palais, personne ne l'ignore; mais le nom de Henri II n'est pas populaire, et celui de Charles IX est justement flétri. De quelque manière qu'on explique la Saint-Barthélemy, qu'on y voie une conspiration ourdie depuis longtemps, ou qu'on la traite comme un caprice sanguinaire, comme une fantaisie du pouvoir absolu, il n'y a pas un esprit sensé qui songe à la réhabiliter. Les petits vers qu'on attribue à Charles IX, rapprochés de cette épouvantable tragédie, ajoutent encore à l'horreur de son nom. Les bûchers allumés par François Ier sont moins connus que la bataille de Marignan et les travaux accomplis au château de Fontainebleau par les artistes italiens; je pense donc que l'image du vainqueur de Marignan n'est pas déplacée dans la cour du Louvre. Malgré mon profond respect pour le témoignage de l'histoire, je ne crois pas qu'il faille proscrire sans pitié l'image de tous les rois qui n'ont pas laissé une mémoire pure et sans tache. Si le rival de Charles-Quint n'a pas fait pour la science, la littérature et les arts tout ce qu'il pouvait faire, nous savons cependant que les études ont accompli sous son règne d'éclatans progrès, et c'en est assez pour expliquer, pour légitimer sa présence dans un monument qu'il a enrichi.

Mais avant d'aborder la statue de M. Clésinger, je veux dire quelques mots d'une autre question : étant donné la figure de François Ier, fallait-il représenter le protecteur des arts ou le guerrier? Le choix de l'emplacement ne devait-il pas déterminer le choix du costume? C'est, je crois, la manière la plus simple de trancher la difficulté. Au Champ-de-Mars, près de l'École-Militaire, je comprends le guerrier; au Louvre, je ne comprends que le protecteur des arts, car il faut que la figure soit en harmonie avec sa destination. Si le protecteur des arts convient seul au Louvre, si le guerrier n'a rien à démêler avec le palais splendide dont le ciseau de Jean Goujon a fait une école de sculpture, nous sommes amené à dire que la statue équestre doit faire place à une statue debout. Que signifie un cheval de bataille lorsqu'il s'agit de consacrer la mémoire des services rendus à l'imagination, au savoir, par François Ier? Le costume de cour est le seul qui convienne. L'appareil militaire ne s'accorde pas avec la destination de la figure. Les considérations morales et les considérations purement techniques se réunissent pour recommander le parti que je propose. Si ce parti était adopté, l'architecture s'en accommoderait, et le penseur n'aurait rien à dire.

M. Clésinger paraît avoir négligé ou dédaigné toutes les considérations que je viens de présenter. Il a voulu faire un François Ier théâtral, et je dois avouer qu'il a pleinement réussi. Dans la réduction exposée par M. Barbedienne au palais de l'industrie, le défaut que je signale était déjà très sensible; il est devenu plus manifeste encore dans le modèle que nous avons sous les yeux. Quand il s'agissait d'une statuette destinée à orner une cheminée, si les plus clairvoyans savaient à quoi s'en tenir, le plus grand nombre pouvait croire que le sculpteur avait ordonné l'économie de sa

composition pour une grande masse, et que les juges les plus difficiles lui rendraient justice dès que son œuvre serait placée dans la cour du Louvre. Aujourd'hui les promeneurs étrangers à toutes les questions techniques, éclairés par les seules lumières du bon sens, se demandent ce que signifie cette statue. Quant à ceux qui connaissent les monumens de l'art antique et ceux de l'art moderne, si je dois en juger par les voix que j'ai recueillies, ils n'hésiteraient pas à se prononcer. Toutefois les avis qui sont venus jusqu'à moi pourraient trouver des contradicteurs parmi ceux mêmes qui ont étudié l'histoire de la sculpture. Je n'entends pas affirmer dès aujourd'hui que mon opinion soit partagée par tous les hommes qui jouissent d'une autorité légitime.

Est-ce un guerrier, est-ce un Mécène que nous avons devant nous? Si c'est un guerrier, pourquoi donc est-il coiffé d'une toque? Si c'est un Mécène, un roi protecteur des arts, pourquoi donc est-il couvert d'une cuirasse? Est-ce avec une toque, le front découvert, que François Ier affrontait les balles à Marignan? Est-ce avec une cuirasse qu'il visitait, qu'il encourageait les travaux de Fontainebleau? C'est à ces termes élémentaires que se réduit la question posée par le bon sens. Il fallait choisir entre l'homme de guerre et l'homme de goût. M. Clésinger a voulu tout concilier, et je crains fort qu'il n'ait contenté personne. Il n'y a qu'une manière d'exprimer franchement l'impression produite par son œuvre : le *François Ier* de la cour du Louvre appartient à l'Opéra-Comique par la toque, à Franconi par la cuirasse. Ces mots suffisent à caractériser la statue dont nous parlons. Ce n'est pas un guerrier, car au XVIe siècle on n'allait pas au combat le visage découvert; ce n'est pas un roi protecteur des arts, car, pour encourager la peinture et la sculpture, la cuirasse est au moins inutile. Un tel attirail de guerre serait embarrassant et ridicule dans l'atelier de Léonard de Vinci, de Primatice ou de Benvenuto Cellini.

De quelque côté en effet qu'on regarde cette statue, on n'aperçoit qu'une figure de théâtre. Qu'on pense au vainqueur de Marignan ou au roi protecteur des arts, on est également désappointé. Si, pour se préparer à l'indulgence, on veut bien oublier un instant le personnage qu'on a devant les yeux, on n'est guère plus satisfait. Le cavalier n'est pas en selle, il n'est pas campé de façon à gouverner son cheval. Je n'ai pas la prétention de me poser en homme du métier, je veux dire en écuyer; mais il suffit d'avoir vu un dragon à cheval, manœuvrant au Champ-de-Mars, pour affirmer que le *François Ier* de M. Clésinger serait désarçonné au premier caprice de sa monture. La bouche du coursier ne sent pas la main qui le guide; les cuisses du cavalier n'étreignent pas les côtes; un bond jetterait à terre, en un clin d'œil, l'homme assez inexpérimenté pour se conduire avec une telle maladresse. Avec les pieds en dehors, comment imposer sa volonté? Il n'y a pas un écolier de manége qui, après trois leçons, ne se comporte autrement. Parlerai-je de la pantomime de François Ier? Elle est plus étrange encore que sa tenue à cheval. Le mouvement de son bras droit ne se comprend pas, à moins qu'on ne consente à voir dans le roi un des virtuoses du Cirque. Pourquoi étend-il la main? Qui donc salue-t-il? S'il tenait la bride entre ses dents, s'il gouvernait son cheval d'une étreinte puissante, s'il tenait le mous-

quet d'une main, l'épée de l'autre, je ne m'étonnerais pas; mais je n'ai devant moi qu'un héros de parade, et pour m'expliquer son attitude, je suis obligé de croire qu'il défile devant le parterre et va recueillir ses applaudissemens. Ce jugement pourra paraître sévère aux admirateurs de M. Clésinger. J'ai pourtant quelques raisons de penser qu'il sera bientôt accepté.

Le cheval ne vaut pas mieux que le cavalier, et ses dimensions ne s'accordent pas avec celles du roi. Qu'on agrandisse un peu le modèle d'un cheval de bataille, je le conçois sans peine : encore faut-il que le cavalier puisse enfourcher sa monture. Si le roi, pour se mettre en selle, est obligé de demander un escabeau, s'il ne peut mettre le pied à l'étrier en partant du sol, il est évident que le sculpteur a dépassé le but. Or je crois que les plus habiles cavaliers seraient quelque peu embarrassés pour grimper sur le géant que M. Clésinger a donné pour monture à François Ier. Si nous prenons la peine d'étudier les diverses parties du cheval, notre étonnement redouble à bon droit. A quelle race appartient-il? Est-il normand, est-il arabe? Bien fin serait celui qui trancherait cette question. Ni les naseaux, ni les orbites, ni le front ne peuvent servir à la décider. Les sabots sont d'une dimension inusitée, pour quelque race qu'on se prononce. Les lecteurs les plus assidus du *Stud-Book*, qui connaissent familièrement tous les signes généalogiques, hésiteraient sans doute devant le problème que je leur propose, et je suis porté à croire qu'ils rangeraient le cheval de François Ier dans une race inconnue. Ne trouvant en lui aucun des signes indiqués par les maîtres de la science, ils renonceraient à le caractériser, et déclineraient l'honneur de révéler son origine. Il faudrait en effet être doué d'une singulière témérité pour essayer de résoudre cette question.

M. Clésinger connaît l'Italie; il y a vécu pendant plusieurs années. Comment donc se fait-il qu'il ait oublié Venise et Padoue, qui possèdent d'admirables statues équestres? Venise garde comme un trésor inestimable, comme une œuvre digne des meilleurs temps, la statue de Colleoni, d'Andrea Verocchio; Padoue vante à bon droit la statue de Gatta Melata, placée devant l'église de Saint-Antoine. Je ne parle pas de la statue de Marc-Aurèle, placée au Capitole derrière les trophées de Marius, car elle ne pourrait fournir d'utiles conseils pour la statue de François Ier. Une fois résolu à composer une statue équestre, M. Clésinger ne devait négliger ni Donatello ni Andrea Verocchio, deux maîtres d'une habileté consommée, qui ont su faire deux guerriers solidement établis sur leur monture. Ni Gatta Melata ni Colleoni ne se laisseraient désarçonner par le premier caprice. Fièrement campés sur la selle, ils ne redoutent ni bond ni faux pas. Que leur cheval bronche ou poursuive sa route d'une allure paisible, ils n'ont rien à craindre, car si la bride leur échappait, la puissance musculaire de leurs genoux et de leurs cuisses leur suffirait pour dompter l'indocilité de leur monture. A défaut de Venise et de Padoue, de Colleoni et de Gatta Melata, nous avons sous les yeux les cavaliers du Parthénon. C'est plus qu'il n'en faut pour reconnaître et pour signaler les défauts de l'œuvre conçue par M. Clésinger. Ces cavaliers ne ressemblent guère par leur attitude au roi placé dans la cour du Louvre. Tous les monumens justement célèbres de l'art antique et de l'art moderne se réunissent donc pour condamner la statue soumise au contrôle de l'opinion publique.

Quoique je sois profondément convaincu de l'inopportunité d'une statue équestre dans la cour du Louvre, et j'ai dit pourquoi, j'aurais accueilli sans déplaisir une œuvre de ce genre, si elle eût été conçue et composée avec simplicité. Dans le *François Ier* de M. Clésinger, je ne trouve rien de pareil: cheval et cavalier ne conviennent qu'au théâtre; je ne vois là rien de monumental. La toque a plus d'importance que la tête du cavalier, le harnais a plus d'importance que le cheval. La queue, relevée pour une raison que j'ignore, offre une ligne des plus malheureuses. Le portrait de Titien, que nous avons au Louvre, admirable comme peinture, ne donne pas de François Ier une idée très avantageuse; il exprime la luxure, la gourmandise, et révèle une intelligence très modestement développée. Il me semble cependant que le statuaire pouvait tirer parti de ce portrait en le modifiant légèrement. Personne n'eût songé à l'accuser d'infidélité en voyant le front s'avancer au lieu de fuir, comme dans le portrait vénitien, les pommettes moins saillantes, les lèvres un peu moins épaisses. On aurait accepté sans répugnance ces corrections, que réclamait la sculpture monumentale. La gourmandise et la luxure ne sont pas les traits caractéristiques d'un Mécène, et puisqu'il s'agissait d'un roi protecteur des arts, parmi les visiteurs les plus assidus de la galerie du Louvre, il ne s'en fût pas trouvé un seul pour reprocher à M. Clésinger la faiblesse de sa mémoire. Il a copié servilement, et pourtant inexactement, le portrait de Titien. Il nous a donné une tête de Faune qui s'accorde assez mal avec la destination du modèle.

Il est donc permis d'affirmer que M. Clésinger a complétement oublié ou méconnu le but qui lui était assigné. Il s'agissait d'une sculpture monumentale destinée à retracer l'image d'un roi protecteur des arts : qu'a-t-il fait? que nous a-t-il donné? A cet égard, les avis ne sont pas partagés. Le *François Ier* exposé dans la cour du Louvre ne satisfait à aucune des conditions du programme. Je ne veux pas rappeler toutes les conjectures plus ou moins hasardées auxquelles a donné lieu cette étrange statue. Ce serait traiter d'une manière trop légère un sujet grave. Que des esprits enclins à la raillerie aient vu et s'obstinent à voir dans l'œuvre de M. Clésinger l'image non pas de François Ier, mais du héros de Cervantes, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je ne veux pas introduire dans la discussion des élémens que la raison doit répudier. Qu'ils s'étonnent de ne pas trouver Sancho près de son maître, c'est un regret que je ne puis accueillir. Sans recourir à de tels argumens, il est facile de démontrer que la statue de *François Ier* ne répond pas à sa destination. Non-seulement en effet la toque ne s'accorde pas avec la cuirasse, mais lors même qu'on accepterait sans répugnance le costume singulier, à demi pacifique, à demi guerrier, qu'il a plu à l'auteur d'inventer, on aurait encore le droit de lui demander pourquoi, au lieu de laisser le cheval au repos, comme l'exige impérieusement la sculpture monumentale, comme le bon sens le conseille, il a imaginé un mouvement qui inquiète le spectateur. Le cheval se cabre, et comme le cavalier est assez mal assis, comme il n'est pas maître de sa monture, on craint à chaque instant de le voir désarçonné. Si M. Clésinger eût pris la peine de consulter les monumens de son art qui font autorité en pareille matière, il aurait compris que la sculpture monumentale ne s'accommode pas de ces mouvemens désordonnés. Dans une statue équestre, il ne s'agit pas de représenter

une action, mais un personnage. Tout ce qui excède cette dernière limite doit être condamné sans hésitation. Qu'ayant à retracer la victoire de Marignan ou la défaite de Pavie, M. Clésinger lance au galop le cheval de François Ier, personne ne se plaindra, personne n'aura le droit de se plaindre; mais une figure isolée n'est pas soumise aux mêmes conditions qu'une figure engagée dans une action militaire. A la première l'immobilité, à la seconde le mouvement. Pour sentir l'opportunité de cette distinction, il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, il suffit de se demander la destination de l'œuvre soumise au contrôle public. Que le statuaire enflamme le regard de son modèle, qu'il donne à son attitude une expression guerrière, c'est son droit; qu'il n'essaie pas de concevoir le personnage comme il pourrait le faire dans un bas-relief, car dans cette tentative réprouvée par le goût, il est sûr d'échouer. Un mouvement qui ne rencontre aucune résistance, un mouvement qui ne s'explique par la présence d'aucun adversaire est un mouvement inutile. M. Clésinger, obéissant à l'opinion vulgaire qui ne connait pas la vie sans mouvement, a fait un cheval qui se cabre, et, ce qui est plus grave, un cheval qui se cabre sous un cavalier inhabile.

Malheureusement les statues équestres que nous possédons à Paris ne valent guère mieux que la statue de François Ier. La statue de Louis XIII, commencée par Dupaty et achevée par Roman, se dérobe par le ridicule à toute discussion. Le tronc d'arbre placé sous le ventre du cheval pour l'étayer est à coup sûr une des conceptions les plus singulières que l'on puisse rêver. Les paisibles habitans de la Place-Royale ont perdu depuis longtemps l'habitude d'en rire, et je suis loin de blâmer leur indifférence. La statue de Louis XIV, condamnée par le bon sens de tous ceux qui ont pris la peine de la regarder, peut être citée comme une des œuvres les plus absurdes de la sculpture moderne. La statue de Henri IV quoique très supérieure aux statues de Louis XIII et de Louis XIV, ne mérite cependant pas de grands éloges. Si Lemot a mieux fait que Dupaty et Bosio, il n'a pas montré une bien grande habileté. La construction du cheval ne révèle pas des études bien profondes. Il y a, dans toutes les parties qui présentent une difficulté à résoudre, une mollesse d'exécution que je prendrais volontiers pour une ruse. On dirait que Lemot, ne sachant comment indiquer la forme vraie du cheval qu'il a voulu modeler, n'achève pas sa tâche pour échapper au reproche des spectateurs trop sévères. Il faut du moins lui rendre cette justice, qu'il n'a pas lancé au galop la monture de Henri IV. Le roi, tête nue, quoique vêtu en guerrier, respire une majesté calme; en un mot, si l'auteur n'a pas réalisé pleinement le programme qui lui était donné, il faut reconnaître qu'il l'a compris, et qu'il a fait de son mieux pour contenter ses juges.

M. Clésinger n'a pas suivi l'exemple de Lemot. Il a voulu faire quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui fût sans précédent, et j'avoue sans hésiter qu'il a réussi. La statue de François Ier est une œuvre inattendue, qui n'a pas dans le passé de termes de comparaison. La réunion d'une toque et d'une cuirasse est une invention hardie qui doit satisfaire les amis de l'imprévu. Un esprit timide, soumis docilement aux traditions consacrées, ne se fût jamais avisé de tenter cette réunion. L'étonnement des spectateurs a dépassé toutes les espérances du statuaire. Son œuvre est à

bon droit considérée comme une témérité, sinon des plus heureuses, au moins des plus singulières. Il a fait certainement ce que personne n'avait fait avant lui. Reste à savoir si c'est là le but que l'art doit se proposer. Que l'invention soit le premier devoir de tous ceux qui veulent émouvoir et charmer, je l'ai toujours pensé; qu'il soit permis d'inventer sans tenir compte de la destination assignée à l'œuvre qu'on exécute, je l'ai toujours nié, et je crois que mon avis trouvera de nombreux approbateurs. Si je me trompe, j'ai du moins pour moi la Grèce et l'Italie, dont l'autorité n'est pas sans quelque poids en pareille matière. Je n'ai pas la prétention de résoudre par moi-même tous les problèmes qui relèvent du goût, mais une telle autorité me confirme dans mon opinion.

A quoi bon invoquer le témoignage du passé? M. Clésinger ne s'en inquiète guère, et ceux qui l'admirent partagent à cet égard son indifférence. Il y a aujourd'hui parmi les sculpteurs, comme parmi les peintres, une classe nombreuse d'esprits étourdis par la louange, égarés par l'orgueil, qui croient de bonne foi avoir découvert le secret de leur profession, et qui parlent du passé avec un dédain très sincère. Ces hardis inventeurs, qui se prennent au sérieux, n'écoutent jamais sans sourire l'éloge de l'art grec ou romain. C'est à peine si la renaissance trouve grâce à leurs yeux. Les révélations de leurs panégyristes nous ont édifiés sur la valeur de cette merveilleuse découverte. Il s'agit tout simplement de copier ce qu'on voit, rien de moins, rien de plus. C'est une recette souveraine pour éblouir ses contemporains et transmettre son nom à la postérité la plus reculée. Les anciens ont fait fausse route. Comment en douter? On chercherait vainement dans leurs œuvres la copie exacte du modèle vivant. Ils n'avaient pas deviné le grand secret qui fait tant de bruit de nos jours; ils croyaient ingénument à la nécessité d'inventer; ils ne pensaient pas que le travail du statuaire ou du peintre dût se réduire à copier ce que l'œil a vu. Ils s'imposaient une tâche plus difficile, et pour eux l'habileté de la main n'était pas le terme suprême. Ils se trompaient, la chose est aujourd'hui démontrée; il ne faut ni s'en étonner, ni leur en vouloir. A l'époque où ils vivaient, l'intelligence humaine n'était pas assez puissante pour poser nettement le problème résolu sous nos yeux. Ils méritent l'indulgence, et se montrer sévère serait méconnaître l'action du temps sur le développement des idées. En sculpture et en peinture, il est désormais avéré qu'il s'agit d'imiter la nature. Plus l'imitation sera fidèle, plus la gloire sera grande. Quiconque se permettra de rêver quelque chose au-delà de l'imitation sera déclaré aveugle, inintelligent, incapable de se prononcer sur les qualités ou les défauts d'une figure peinte ou modelée. Cette doctrine, malgré les nombreux adeptes qu'elle a déjà recrutés, n'a pas encore imposé silence à toutes les objections, mais elle grandit, elle s'affermit de jour en jour, et bientôt il ne sera plus permis d'en parler qu'avec un profond respect. En attendant qu'elle soit déclarée infaillible, nous croyons utile de l'appliquer dans toute sa rigueur à ceux mêmes qui la préconisent. Plus tard, il serait trop tard. Dès qu'elle sera proclamée supérieure et antérieure à toute discussion, l'épreuve de l'application ne sera plus de mise. Les adeptes de bonne foi feront la sourde oreille; ils se croiront en possession de la vérité, et ne voudront écouter personne.

Je veux donc bien admettre pour un instant que la tâche des peintres et

des sculpteurs se réduit à l'imitation de la nature, et je demande si M. Clésinger, en modelant la statue de François Ier, a réalisé cette condition unique et suprême. Qu'on me prouve qu'il a fait un vrai cavalier, un vrai cheval, et je me résigne à l'admiration. Malgré mes vieux scrupules, malgré la part que j'ai toujours attribuée à l'invention dans les arts du dessin, je consentirai à voir dans l'auteur de cette statue un maître habile, digne de l'attention et des encouragemens non-seulement de la France, mais de l'Europe entière. Si l'on vient me dire que l'Allemagne et l'Angleterre se disputent son ciseau, je ne m'en étonnerai pas; que l'Italie regrette amèrement de ne pas le compter au nombre de ses enfans, je compatirai à sa douleur. Mais qui oserait affirmer la vérité du cavalier, la vérité du cheval? Parmi les spectateurs étrangers aux querelles d'école, qui n'ont jamais songé à prendre parti pour l'invention ou pour l'imitation, impartiaux et désintéressés par conséquent, les uns trouvent que le cavalier n'est pas en selle, qu'il n'a pas son cheval dans la main; les autres, que le cheval n'est pas possible, que l'avant-train et l'arrière-train ne s'accordent pas, que les cuisses sont trop grosses pour les épaules. En examinant froidement la valeur de ces reproches, on arrive à reconnaître qu'ils ne sont pas dépourvus de fondement. Ainsi M. Clésinger est condamné par la doctrine même qu'il professe. S'il faut en croire ses admirateurs, et je les tiens pour bien informés, il n'a rien tenté, rien voulu au-delà de l'imitation. A-t-il réussi dans l'accomplissement de son projet? Si je consulte l'impression produite par son œuvre, je suis obligé de dire non. Comme je le juge au nom du principe qu'il a posé, auquel il attribue le mérite de la nouveauté, il aurait mauvaise grâce à se plaindre. Pour blâmer sa statue, j'ai consenti à négliger les exemples fournis par l'antiquité; la nature seule m'a servi de guide. Je ne cherchais dans la statue de François Ier que l'exactitude, la fidélité scrupuleuse de l'imitation. Mon espérance déçue, faut-il s'étonner que mon désappointement se traduise en paroles sévères? J'ai bien voulu, pour estimer l'œuvre nouvelle de M. Clésinger, me placer à son point de vue, et faire abstraction d'une doctrine qui n'est pas la sienne et que je crois vraie. Cette seconde épreuve n'a pas été pour lui plus heureuse que la première.

Mais, diront les partisans exclusifs de l'imitation, lors même que vous auriez démontré l'infidélité que vous affirmez et qui ne frappe pas nos yeux, auriez-vous réfuté la doctrine que nous soutenons? L'auteur de cette statue, que vous épluchez avec tant d'obstination, n'a pas fait tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il espérait faire : est-ce une raison pour condamner en même temps son œuvre et son espérance? Lors même que le premier point vous serait acquis, sur le second la discussion resterait ouverte. — Et cette réponse n'est pas une pure invention. L'argument n'est pas imaginé pour les besoins de la cause. Eh bien! je dis que les épreuves, en se multipliant, ne laisseront aucun doute sur la puérilité de la doctrine que je combats. La main la plus habile ne remplacera jamais le travail de la pensée. Quand l'artiste, en face de la nature, comprend qu'il ne peut lutter avec elle, qu'il doit renoncer à la copier littéralement, quand il profite du témoignage de ses yeux en y ajoutant les fruits de la méditation, — si la tâche qu'il se propose est difficile, elle n'est pas au-dessus de ses forces. S'il

ne comprend pas l'inégalité de la lutte, sa défaite est certaine. Lors même que son regard atteindrait tous les élémens de la vérité, ce qui lui est refusé, comme il ne dispose pas des mêmes moyens que la nature, il serait vaincu. Ainsi, quand on arriverait à prouver que dans la statue de M. Clésinger ni le cavalier ni le cheval ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude, il resterait à prouver que l'œuvre est belle, qu'elle intéresse, qu'elle dit quelque chose à la pensée.

Les défauts que j'ai signalés dans la statue de François Ier, et qui frappent tous les yeux, ne doivent pas surprendre ceux qui ont suivi avec attention les travaux de M. Clésinger. Lorsqu'il a voulu aborder la sculpture religieuse, les admirateurs les plus empressés, les plus sincères de *la Femme piquée par un serpent* ont reconnu que son talent n'était pas à la hauteur d'une pareille tentative, et n'ont pas même essayé de le défendre. C'était en effet le parti le plus sage. Quelques-uns de ses bustes ont réuni d'assez nombreux suffrages, je dois même reconnaître que parmi les gens du monde ils ont passé pour de véritables chefs-d'œuvre. Malheureusement pour l'auteur, quelques amis imprudens ont prononcé le nom de Coustou, et les hommes familiarisés avec l'histoire de la sculpture française ont dû repousser cette étrange comparaison. Les *femmes* de Nicolas Coustou, placées devant le château des Tuileries, n'ont rien de commun avec les bustes de M. Clésinger. Il y a dans ces figures une élégance qu'il n'atteindra jamais, si nous devons juger de son avenir par son passé. Il ne faut pas s'abuser en effet sur le mérite de ces bustes si vantés. Dépouillés de la couche légère de stéarine qui les recouvre, ils auraient bientôt perdu la meilleure partie de leur charme. Tout ce qu'on peut louer dans ces œuvres trop prônées, c'est une certaine habileté de ciseau. Quant à l'expression des physionomies, elle n'a rien qui excite l'attention. Rapprocher M. Clésinger de Nicolas Coustou, c'est là en vérité un étrange caprice. Pour imaginer une telle comparaison, il faut compter singulièrement sur l'ignorance des lecteurs. Quoique les développemens de l'art français depuis la renaissance jusqu'à nos jours ne fassent pas partie de l'enseignement ordinaire de nos écoles, un tel jugement devait rencontrer des contradicteurs.

Insuffisant dans la sculpture religieuse, prosaïque dans la représentation du masque humain, comment M. Clésinger s'est-il trouvé chargé d'un travail aussi important que la statue de François Ier Je ne veux pas accuser légèrement ceux qui distribuent les commandes : je ne m'étonne pas qu'ils aient songé à l'auteur de *la Femme piquée par un serpent*, car cette figure, malgré les objections très légitimes qu'elle a soulevées, garde encore aujourd'hui une véritable popularité. Il sera toujours difficile de contenter tout le monde, et si le choix de M. Clésinger ne s'accorde pas avec ses antécédens, sévèrement estimés, je reconnais sans hésiter que pour bien des gens c'était un acte de justice. En apprenant cette heureuse nouvelle, ses amis nous promettaient merveille : nous allions donc avoir enfin un ouvrage original; la sculpture allait se dégager de la routine. Si quelques incrédules secouaient la tête en écoutant ces magnifiques promesses, on les accusait de ne pas encourager les talens nouveaux, de suivre aveuglément les doctrines académiques. Aujourd'hui les incrédules n'ont pas besoin de

se justifier : la statue placée dans la cour du Louvre suffit à leur défense. Quel argument pourraient-ils invoquer qui ne demeurât au-dessous de ce plaidoyer? L'aptitude de M. Clésinger pour la sculpture monumentale est aujourd'hui appréciée par des milliers de spectateurs. A cet égard, toute discussion serait désormais superflue.

Quelque singulier que puisse paraître le choix de l'artiste en présence de l'œuvre qu'il nous a donnée, il ne faut pas oublier qu'avant l'épreuve décisive qui vient de dessiller les yeux, il passait pour très capable. C'est donc à lui-même que le public doit s'en prendre; il recueille aujourd'hui le prix de son engouement. S'il n'avait pas loué sans réserve une figure qui n'avait d'autre mérite que l'exactitude littérale, il n'aurait pas devant lui une statue vulgaire, dont personne ne comprend la composition. La sculpture monumentale exige impérieusement des facultés d'une nature toute spéciale. Pour l'accomplissement d'une pareille tâche, l'habileté de la main ne suffit pas. Il ne faut pas seulement posséder une intelligence étendue, il faut encore avoir le goût de la méditation. Or, je le demande à tous les hommes de bonne foi, *la Femme piquée par un serpent* pouvait-elle être acceptée comme un gage suffisant? Ceux qui ont accueilli avec joie la nouvelle d'une statue équestre commandée à M. Clésinger le croyaient sans doute; ils doivent maintenant savoir à quoi s'en tenir.

Pour concevoir, pour exécuter la figure à laquelle M. Clésinger doit sa popularité, la méditation est parfaitement superflue. De quelque manière qu'on l'envisage, il est impossible d'y découvrir l'ombre même d'une pensée. Et si l'on veut prendre l'auteur au mot, si l'on cherche dans son œuvre l'expression de la douleur, on est obligé de lui donner tort, car la figure entière, empreinte d'un caractère lascif, ne laisse pas deviner la plus légère souffrance. Il est évident qu'elle n'avait pas de nom avant d'être achevée, c'est-à-dire, en d'autres termes, que l'intelligence n'a rien à démêler avec cet ouvrage. Or, quand il s'agit de représenter un personnage historique, l'intelligence est une mise de fonds de première nécessité. Le maniement de l'ébauchoir, dont je ne méconnais pas l'importance, ne satisfait qu'à demi aux exigences du programme. Les admirateurs de M. Clésinger vantent beaucoup la prestesse de son exécution : c'est sans doute un avantage toutes les fois que la prestesse se trouve réunie à la perfection de la forme. Si l'œuvre est imparfaite ou vulgaire, n'est-ce pas le cas de se rappeler la parole d'Alceste avant d'écouter le sonnet d'Oronte? En sculpture comme en poésie, le temps ne fait rien à l'affaire. On viendrait me dire que la statue de François Ier a été modelée en six semaines, cette nouvelle ne me rendrait pas plus indulgent. Peut-être fallait-il une année de travail pour atteindre le but désigné; les hommes du métier peuvent seuls décider cette question, qui n'intéresse pas le public. L'œuvre est-elle bonne? répond-elle à sa destination? Voilà ce qui l'inquiète. Si, pour justifier l'échec de l'auteur, on nous affirme qu'il a improvisé la statue de François Ier, cet argument restera pour nous sans valeur. Je n'admets pas même qu'on soit reçu à le produire pour défendre un mauvais sonnet écrit sur un album; à plus forte raison, je dois l'écarter lorsqu'il s'agit de sculpture monumentale. Improvisée ou non, la statue de François Ier ne soutient pas l'examen, et si

l'on se décidait à la couler en bronze, je crois qu'on ne tarderait pas à s'en repentir. Malgré les dépenses déjà faites, il est encore temps d'aviser, et j'espère qu'on n'ira pas plus loin.

En face de cette statue, qui obtient une improbation unanime, une question se présente que je ne puis éluder, et qui n'est pas facile à résoudre : d'après quels principes l'administration doit-elle se décider lorsqu'il s'agit de choisir un sculpteur ou un peintre pour l'exécution d'un travail important? En appelant M. Clésinger, il est hors de doute qu'elle s'est trompée. Cependant il est certain que son choix s'explique par la popularité du nom qu'elle avait préféré. Comment à l'avenir pourra-t-elle se mettre à l'abri de pareilles déceptions? Bien habile serait celui qui lui donnerait une recette infaillible pour prévenir tout mécompte. Il y a pourtant quelques précautions à prendre qui réduisent le nombre des chances malheureuses. Je n'entends pas supprimer les recommandations : quelle que soit la forme du gouvernement, les recommandations interviendront toujours; mais je voudrais que les bureaux qui distribuent les travaux fussent défendus contre l'action dangereuse des apostilles, je voudrais qu'ils s'entourassent de conseils désintéressés. Quand il s'agit d'un monument qui doit attester aux générations futures le bon goût ou le goût dépravé de notre temps, la prudence n'est pas superflue. En pareil cas, l'administration, au lieu d'écouter docilement l'opinion populaire, doit s'imposer le devoir de la contrôler, car ceux qui ont accepté, qui ont suivi aveuglément cette opinion, sont les premiers à se plaindre, quand l'administration est déçue dans son espérance. Délivrés tout à coup de leur engouement, ils dédaignent ce qu'ils ont adoré, comme ils adoreront demain ce qu'ils dédaignent aujourd'hui. L'administration, en raison même des fonctions qui lui sont dévolues, doit dominer cette inconstance de l'opinion populaire. Il faut qu'elle étudie par elle-même ou qu'elle fasse étudier par des hommes spéciaux les transformations, les défaillances, les déviations, les progrès de la sculpture et de la peinture, afin de choisir, le cas échéant, des artistes capables de justifier la confiance ou de mériter l'approbation publique. Je ne propose pas de rétablir le concours, je sais trop bien que cette méthode a trompé l'espérance de ses plus fervens approbateurs : c'est au concours que nous devons le fronton de la Madeleine et le tombeau de Napoléon; sans le concours, nous aurions peut-être évité MM. Lemaire et Visconti. La mesure que j'indique n'est pas d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire. Il suffirait de consulter ceux qui connaissent les antécédens des peintres et des sculpteurs de notre temps, et d'estimer l'aptitude des artistes pour un travail projeté d'après les œuvres qu'ils ont déjà soumises au contrôle de l'opinion. La plus sûre manière de prévenir les recommandations, ou du moins d'en atténuer le danger, serait de ne pas révéler le nom des conseillers dont on réclamerait l'assistance. Il serait impossible d'éviter les indiscrétions, je ne l'ignore pas; cependant j'aime à penser qu'en suivant cette méthode on arriverait à décorer Paris de monumens plus heureusement conçus, plus habilement exécutés que la statue de François Ier. Je ne considère pas l'impartialité en pareille matière comme un rêve d'enfant. Sans prétendre à la sagacité souveraine de Salomon, l'administration peut choisir des hommes

dont les facultés, dont les études s'accordent avec la tâche qu'elle leur confiera. Pour atteindre ce but, il serait nécessaire de déroger aux habitudes consacrées, et de ne pas accepter sans réserve les droits attribués par l'usage aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Qu'un lauréat vive cinq ans en Italie aux frais de l'état, qu'il s'instruise, qu'il étudie, qu'il travaille librement sans souci du lendemain, c'est déjà un assez beau privilége. Je ne comprends pas que ces cinq années de loisir, je veux dire de travail indépendant, dégagé de toute préoccupation, constituent pour l'avenir un titre à la préférence de l'administration. Et cependant, pour me servir d'une expression vulgaire, les pensionnaires de Rome écrêment les travaux du gouvernement. Si pourtant les lauréats de l'Académie ne sont pas préparés par leurs études à la conception, à l'exécution d'un monument, il faut bien jeter les yeux sur d'autres noms. En appelant M. Clésinger, qui n'est pas lauréat, l'administration s'engageait dans la voie que j'indique; malheureusement sa préférence n'a pas été justifiée. Ce n'est pas une raison pour ne pas choisir à l'avenir en dehors des pensionnaires, lorsqu'ils ne présentent pas de garanties suffisantes.

J'ignore si les statues équestres de Louis XIV et de Napoléon, qui doivent décorer le nouveau Louvre, sont dès à présent données. Si l'administration n'a pas encore pris d'engagement, l'occasion est bonne pour réparer l'échec éprouvé par M. Clésinger. Parmi les pensionnaires qui ont dessiné *la Famille de Balbus* au musée de Naples, y en a-t-il un qui ait prouvé son aptitude pour la composition d'une statue équestre? y en a-t-il un qui soit naturellement désigné pour représenter Louis XIV ou Napoléon? Toute la question est là. Quoique les costumes du XVII[e] et du XIX[e] siècle ne se prêtent pas facilement à la sculpture, il y a cependant moyen de prouver aux plus incrédules que MM. Bosio et Seurre n'ont pas épuisé les ressources de l'art. L'œuvre de Bosio est ridicule, l'œuvre de M. Seurre n'est que vulgaire. Louis XIV et Napoléon entre les mains d'un artiste habile peuvent donner quelque chose de mieux. Sans recourir au manteau romain, que le bon sens proscrit, il n'est pas défendu d'assouplir le costume réel, et je nourris la ferme confiance qu'un sculpteur habile résoudra cette difficulté. Avant tout, puisqu'il s'agit de deux statues équestres, il est indispensable d'appeler un homme qui connaisse la forme et les mouvemens du cheval. Fût-il cent fois capable de modeler une figure humaine, s'il ne sait pas l'asseoir en selle, s'il ne sait pas placer les pieds dans les étriers, mettre la bride dans la main, il ne fera jamais qu'une œuvre incomplète, insuffisante. Il y a tel pensionnaire qui conçoit très bien une statue debout, et qui se trouverait fort empêché s'il avait à faire un cheval. Ses travaux en effet ne l'ont pas préparé à l'accomplissement de cette tâche. Quoique l'antiquité nous ait laissé plus d'une leçon en ce genre, les professeurs de l'école de Paris sont habitués à traiter la forme et les mouvemens de toutes les figures qui ne sont pas la figure humaine comme une chose secondaire. Aussi, lorsqu'on a besoin d'une statue équestre, professeurs et lauréats sont presque toujours pris au dépourvu.

Toutes les conditions que je viens d'énumérer, qui semblent au premier aspect si difficiles à réaliser, se trouvent pourtant réunies dans un homme

dont le nom commence aujourd'hui à devenir populaire, mais qui n'a pas encore été encouragé selon la mesure de son mérite. C'est à peine si quelques travaux lui ont été confiés, et ses débuts remontent à l'année 1831. Après une lutte soutenue sans relâche pendant vingt-cinq ans, le nom de Barye se fait enfin jour. On s'aperçoit qu'il possède un savoir profond, un talent souple et varié. C'est un peu tard sans doute, mais l'heure est venue de réparer les injustices du passé. Les hommes du métier savent ce que vaut Barye, le public ne le sait pas encore complétement. Bien des occasions ont été négligées dont cet artiste éminent aurait dignement profité. Quand il s'agissait de l'achèvement de l'arc de l'Étoile, les promesses ne lui ont pas manqué; on lui a demandé des esquisses, et les promesses sont demeurées sans résultat. On a confié la *Bataille de Jemmapes* à M. Marochetti, la *Bataille d'Austerlitz* à M. Gechter, et Barye n'a rien obtenu dans la décoration de cet immense monument. Ceux qui connaissent l'histoire anecdotique des artistes contemporains se rappellent avec amertume toutes les intrigues ourdies pour l'ensevelir dans l'obscurité. Des hommes d'une habileté réelle, mais d'un caractère envieux, dont je veux taire le nom, ont abusé longtemps l'administration sur la valeur et la portée de ce talent, qui est dès à présent et qui sera pour la postérité un des plus grands, un des plus purs de l'école française. Pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe, Barye a été considéré comme un sculpteur de genre. C'est à peine si quelques esprits clairvoyans et désintéressés se permettaient de le recommander à l'administration : on prenait leurs réclamations pour un engouement paradoxal. Aujourd'hui la vérité frappe les yeux les moins exercés, mais ce talent de premier ordre n'a pas encore trouvé son emploi. Le duc d'Orléans avait eu l'heureuse pensée de demander à Barye des groupes d'animaux qui sont aujourd'hui dispersés, et qui devraient figurer au musée du Luxembourg. Ces groupes ont appris aux plus ignorans, aux plus incrédules, que ce prétendu sculpteur de genre est capable des plus hardies conceptions, et que sa main obéit docilement à sa volonté. Les *Chasses au tigre*, les *Chasses au lion* destinées à récréer les yeux des convives du prince, auraient été pour les jeunes sculpteurs et pour les sculpteurs d'un âge mûr un sujet d'étude profitable, et pour ma part je regrette qu'elles soient dispersées. Puisqu'on ne peut effacer le passé, qu'on se hâte du moins d'employer pour la décoration de nos monumens ce talent si fin et si vrai, qui ne s'est pas encore révélé avec une entière liberté. Qu'on lui demande des statues et des bas-reliefs, qu'on lui permette d'exprimer sa pensée par le bronze et par le marbre, sans lui assigner les limites étroites qu'il n'a pu franchir jusqu'ici. Les statues équestres de Louis XIV et de Napoléon sont une excellente occasion. Personne mieux que lui ne pourra satisfaire aux conditions de ce double programme. Si ces deux figures sont déjà commandées, dans une ville comme Paris il ne sera pas difficile de trouver une occasion équivalente. Les Tuileries, les Champs-Élysées, le Luxembourg offrent un vaste champ, et nous n'avons de lui que deux lions dans nos promenades publiques. C'est aux Tuileries que devrait être placé le groupe du *Lapithe* et du *Centaure*, enfouis dans le musée du Puy. Pourquoi ne demanderait-on pas à l'auteur de cet admirable ouvrage un groupe

de Nessus et Déjanire qu'on placerait dans le jardin des Tuileries? Ce serait une réparation équitable, éclatante, à laquelle tous les bons esprits applaudiraient.

La statue de François Ier, qui nous suggère ces réflexions, malgré tous les défauts que j'ai relevés, ne sera pas une œuvre inutile, si les hommes chargés de distribuer les travaux de sculpture se décident, après avoir recueilli les voix, à consulter le savoir plutôt que la popularité. Qu'ils essaient de pressentir ce que fût devenu le vainqueur de Marignan entre les mains d'un homme tel que Barye : au lieu d'une œuvre mesquine, sans élan, sans vérité, nous aurions une composition pleine de grandeur et de vie. Je n'abandonne pas les réserves que j'ai faites au sujet du programme : je persiste à croire qu'une statue équestre, quel que soit le nom du personnage, ne convient pas à la cour du Louvre; mais si Barye eût été chargé de modeler la statue de François Ier, nous aurions du moins un vrai cavalier, un vrai cheval, et l'excellence de l'œuvre en atténuerait l'inopportunité. Le *Charles VI*, *le général Bonaparte*, malgré l'exiguité de leurs dimensions, ont montré tout ce que l'auteur peut faire, et nous savons d'ailleurs, par les deux lions des Tuileries, qu'en modelant une figure grande comme nature, il n'a rien à redouter.

La réparation que j'appelle de tous mes vœux, que je sollicite avec empressement, est-elle prochaine? J'aime à le penser. Il faut effacer au plus tôt le souvenir du *François Ier*, qui tour à tour égaie ou étonne les passans. Le talent de Barye est aujourd'hui en pleine maturité : que l'administration le mette à profit. Il y a dans la vie de cet artiste, si longtemps méconnu, des épisodes qu'on a peine à croire vrais, et qui pourtant ne peuvent être contestés. Quand on réparait le Pont-Neuf, après en avoir abaissé le tablier, on a senti la nécessité de refaire les mascarons placés au-dessus des arches, et la moitié de cette besogne est échue à Barye. Que penser d'un tel choix? A coup sûr celui qui s'en est avisé ne possède pas un esprit vulgaire. De la sculpture de genre à la sculpture d'ornement, il n'y a guère que l'épaisseur d'un cheveu; c'est pour cela sans doute que l'auteur des deux lions placés au bas de la terrasse du bord de l'eau a été chargé de refaire une moitié des mascarons du Pont-Neuf. Aujourd'hui l'opinion publique, ou du moins celle de tous les hommes éclairés, le désigne pour les grands travaux. Puisqu'on n'a pas eu l'heureuse pensée de lui demander François Ier, qu'on lui confie, s'il en est temps encore, Louis XIV ou Napoléon; qu'on lui fournisse l'occasion de montrer d'une manière décisive ce qu'il sait et ce qu'il sent, la profondeur de ses études, la richesse de son imagination; que son œuvre soit librement soumise au contrôle de la foule et des connaisseurs, je veux dire placée assez près du regard pour ne pas exiger le secours d'une longue-vue; qu'on puisse en faire le tour et la contempler sans effort sous ses différens aspects. Le jour où mon vœu se réalisera, l'administration aura rendu à l'école française un éclatant service, et nous oublierons volontiers la statue de François Ier.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février 1856.

Voilà donc l'Europe, après deux années d'épreuves et d'incertitudes, ramenée en face de toutes les perspectives de la paix. Autant on montrait d'incrédulité, il y a deux mois, à l'égard de ces négociations, qu'on pressentait sans en connaître le secret, autant on est porté aujourd'hui à se précipiter en quelque sorte vers l'issue inespérée ouverte par la diplomatie. On dirait même qu'il y a de toutes parts une émulation singulière à hâter le dénoûment, à considérer la paix comme conclue et irrévocable, en un mot à clore ce chapitre nouveau de notre histoire, déjà si féconde en épisodes émouvans. Le fait est que si la paix est rendue au monde en ce moment, la crise qui est venue assaillir l'Europe aura offert un spectacle rare, celui d'une guerre commençant avec un objet déterminé et précis, se déroulant sans franchir jamais les limites qu'elle s'était tracées, et s'arrêtant aussitôt après avoir touché le but. Étrange affaire, où une sorte de rigueur méthodique se sera conciliée avec tous les hasards et tout l'imprévu d'une lutte immense! Oui, il en sera ainsi à la condition que les efforts de la diplomatie soient couronnés de succès. Il faut cependant tenir compte de tout dans une situation aussi grave. La paix réunit sans doute aujourd'hui les chances les plus nombreuses : la bonne foi du tsar peut d'autant moins être mise en suspicion, qu'il a fallu à ce prince un véritable courage moral, ainsi que le disait récemment lord Clarendon, pour prendre l'initiative qu'il a prise; dans tous les pays, les passions belliqueuses s'amortissent, les déceptions elles-mêmes s'efforcent de se consoler; mais croire que tout soit réglé par cela même, ne serait-ce pas pousser un peu loin l'illusion? Il y a encore à traverser cette crise épineuse d'une négociation sur les plus sérieuses matières de la politique. Le terrain sur lequel la diplomatie doit opérer est choisi, pour ainsi dire évalué par toutes les parties. Les conditions générales sont acceptées. Il reste à serrer de plus près quelques-uns des points qu'on connaît, à éclair-

cir ceux sur lesquels continue à planer quelque mystère, et sur ce chemin bien des obstacles peuvent naître assurément. La difficulté consiste à trouver une forme qui n'affaiblisse pour la France et pour l'Angleterre aucun des avantages d'une situation victorieuse, et qui n'offre pour le chef de l'empire russe aucune des humiliations ostensibles d'une défaite qu'il ne pourrait accepter aux yeux de ses peuples. Les résultats sérieux de la guerre une fois acquis et garantis d'ailleurs, les puissances occidentales seraient intéressées les premières à donner à cette forme le caractère d'une transaction élevée propre à sauvegarder la dignité des peuples, en devenant une règle nouvelle des relations européennes.

Ainsi se présente aujourd'hui la question avec ses chances diverses. L'acquiescement du cabinet de Saint-Pétersbourg aux propositions autrichiennes n'avait été consigné d'abord que dans une communication diplomatique émanée de M. de Nesselrode. Il a pris, il y a peu de jours, la forme d'un protocole qui a été signé à Vienne, et qui constate tout à la fois l'acceptation de la Russie et l'adhésion des autres puissances, en réservant au congrès qui va se réunir la mission de signer des préliminaires formels de paix, de conclure un armistice et d'ouvrir les négociations définitives. Le protocole est du 1er de ce mois, et c'est le 23 que le congrès doit inaugurer ses travaux au milieu de nous. Singulier retour des choses, qui ramène un congrès où la France va figurer en victorieuse dans ce Paris même où le duc de Richelieu signait il y a quarante ans, le désespoir dans l'âme, le traité du 20 novembre 1815! On connaît déjà les principaux hommes d'état qui vont intervenir au nom de leur pays dans la nouvelle réunion diplomatique. L'empereur Alexandre envoie le comte Orlof, l'un des premiers personnages de l'empire, dont la carrière est déjà longue, et qui a eu un rôle dans les plus grands événemens de l'histoire contemporaine de la Russie. Il fut notamment le négociateur des traités d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi. Il avait prouvé son dévouement à l'empereur Nicolas le jour de son avénement au trône, en présence de l'émeute qui grondait à Saint-Pétersbourg; aussi était-il devenu le conseiller intime, le confident, l'ami écouté du dernier tsar, qui le choisissait encore au commencement de la guerre, pour aller proposer à l'Autriche un traité de neutralité. Le comte Orlof ne réussit pas, et il se trouve conduit aujourd'hui à venir négocier une paix dont la clairvoyance de son esprit aperçoit sans doute la nécessité, en même temps que la popularité de son nom doit la rendre acceptable en Russie; il doit être assisté par M. de Brunnow. L'Angleterre et l'Autriche seront représentées, comme on sait, par leur ministre des affaires étrangères et leur ambassadeur à Paris. Le sultan envoie son grand-visir Aali-Pacha, qui figurera au congrès avec le ministre turc en France. La représentation diplomatique du Piémont s'est modifiée, sans doute pour devenir en tous points semblable à celle des autres gouvernemens. A la place de M. d'Azeglio, seul désigné d'abord, c'est le président du conseil de Turin, M. de Cavour, qui doit venir prendre part aux négociations avec le marquis de Villamarina, ministre sarde accrédité à Paris. Toutes les puissances engagées à un titre quelconque dans la lutte actuelle seront donc représentées dans le prochain congrès; il n'y manquera probablement que la Prusse, qui s'est condamnée elle-même à l'isolement par sa

politique vacillante et timide. Quelle est la pensée dernière du roi Frédéric-Guillaume? Il serait difficile de le dire à coup sûr. La Prusse avait encore une occasion de préparer sa rentrée dans le concert de l'Europe, en s'appropriant les propositions autrichiennes; mais il y avait quelques obligations éventuelles à contracter, et au lieu d'entrer par une porte qui lui eût été facilement ouverte, le cabinet de Berlin semble mettre tous ses efforts à la fermer de plus en plus; il emploie tout son zèle à peser en Allemagne pour empêcher la diète de souscrire aux propositions de l'Autriche. Qu'en peut-il résulter? Si la Prusse doit être appelée, comme signataire du traité de 1841, à participer aux négociations, ce ne peut être qu'au dernier moment, quand les grandes questions seront résolues. Acceptera-t-elle dans ces conditions? Sa fierté de grande puissance ne s'en trouvera pas très rehaussée sans doute. Et d'un autre côté, si on considère ce que la Prusse a fait à l'appui de ses engagemens antérieurs, quel poids sa signature peut-elle ajouter aux transactions destinées à clore la crise actuelle?

Ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici, c'est que le congrès paraît devoir s'ouvrir en l'absence de toute représentation de la Prusse. Du reste, il est dans l'esprit et dans le vœu de tous les gouvernemens d'arriver rapidement à une solution, dès que les conférences auront commencé. Seulement ici peut se réaliser ce que nous disions des difficultés possibles des négociations. Dans tous les cas, les délibérations du congrès ne dureront pas moins d'un mois certainement. Ce n'est point un trop long espace de temps quand on songe aux immenses problèmes qui seront abordés, et dont la solution doit être le fondement même de la paix. La plus grave question qui se présentera au premier abord, et qui peut devenir un écueil, paraît devoir être celle du règlement des frontières à l'embouchure du Danube et de l'organisation des principautés. C'est là peut-être qu'on pourra le mieux apprécier les dispositions véritables de la Russie, l'esprit qui a dicté ses récentes concessions. Bien que la neutralisation de la Mer-Noire semble un point universellement accepté et mis hors de tout débat, l'application du principe ne sera pas moins épineuse. Quant à ce qui touche à l'état des populations chrétiennes de l'Orient, la question arrivera au congrès à peu près résolue, théoriquement du moins. On sait en effet que des conférences ont été ouvertes à Constantinople entre les représentans de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Porte, pour délibérer sur les moyens d'améliorer la situation des chrétiens. Ces conférences, dont les travaux laissaient entièrement intacte l'autorité du sultan, ont eu un résultat: elles ont produit un projet auquel il ne manque que la sanction définitive de l'empereur ottoman pour devenir un hatti-chériff, et le hatti-chériff ne peut tarder à être publié. Le projet élaboré dans les conférences de Constantinople consacre la liberté pleine et entière des cultes, la faculté de construire et de réparer des églises dans toutes les parties de l'empire, la réforme des abus qui se sont glissés dans l'administration des patriarches, l'admissibilité des chrétiens à tous les emplois, la création de tribunaux mixtes pour juger les contestations entre musulmans et rayas, le droit des chrétiens à témoigner devant la justice turque. C'est, comme on voit, tout un ensemble de réformes qui garantissent aux populations chrétiennes des avantages que la Russie n'eût point

songé à réclamer pour elles. Sur un seul point, il paraît s'être élevé quelques difficultés. La liberté des cultes comporte-t-elle pour les musulmans la faculté d'abjurer leur religion et d'embrasser le christianisme? Aux yeux des représentans de l'Europe, cela n'est point douteux. Aux yeux des conseillers du sultan, la liberté ainsi entendue deviendrait la source des complications les plus sérieuses, peut-être le principe d'une révolution, en affaiblissant de plus en plus l'autorité du chef de la religion musulmane.

Au surplus, il est facile de l'observer, toutes les réformes justes, légitimes, adoptées en principe et inscrites dans un hatti-cheriff, n'acquerront leur pleine valeur qu'en devenant une sérieuse et bienfaisante réalité. Le premier intérêt de la Turquie est d'assurer ce résultat en cherchant une force nouvelle dans l'élévation morale, politique et matérielle de populations nombreuses, qu'une situation meilleure rendra moins hostiles. En réalité, c'est là une des conséquences inévitabes des événemens actuels. La guerre que la France et l'Angleterre ont entreprise aura produit un fait sans exemple jusqu'ici : c'est l'admission de l'empire ottoman dans le concert européen, ou, en d'autres termes, la garantie collective de l'Occident solennellement assurée à l'existence indépendante de la Porte; mais pour que cette garantie devienne réelle et efficace, il faut invinciblement que la Turquie tende de plus en plus à se rapprocher de la civilisation occidentale. Si, en dehors de tous les arrangemens diplomatiques, les divers états européens sont liés entre eux par une certaine solidarité, c'est qu'à travers les différences de régimes, de formes politiques, de religion même, ils vivent d'un fonds commun d'idées, de sentimens et de principes; ils reconnaissent le même droit, et là est la raison morale de ce qu'on nomme le concert des puissances. La garantie que l'Europe va offrir à la Porte ne sera sérieuse que si le gouvernement du sultan entre dans cette voie de progrès, et il peut y entrer en faisant de l'empire turc, non un mélange de maîtres et d'esclaves opprimés, mais une terre où puisse grandir une population chrétienne laborieuse et réconciliée par les bienfaits qu'elle recevra. De toutes les questions qui pourront occuper le congrès, celle-là est la plus grande assurément, et si la Russie, dans l'intérêt de sa politique, a si hautement revendiqué des immunités restreintes pour les chrétiens d'Orient, elle ne refusera pas sans doute son concours à des améliorations plus générales, plus étendues, dans l'intérêt de ces populations elles-mêmes.

Une sorte d'inquiétude restait encore, il y a quelque temps, au sujet des dispositions que l'Angleterre apporterait dans les négociations où vont se débattre tous ces problèmes de la politique contemporaine. Le langage de la presse de Londres n'avait pas peu servi à répandre des doutes dans le premier instant. Qu'y avait-il de vrai et de sérieux sous ces apparences obstinément belliqueuses? Le parlement s'est ouvert. La reine a annoncé dans son discours que des négociations allaient commencer à Paris; les ministres enfin ont exposé la situation dans les chambres, et, on peut le dire, la vérité des sentimens du peuple anglais s'est révélée sans feinte, sans détour. Oui, il est certain que la possibilité d'une paix immédiate a causé tout d'abord chez nos puissans alliés un moment de déception. Quelques-uns des hommes publics ne l'ont nullement caché. L'Angleterre a éprouvé comme un

regret d'avoir à déposer les armes au moment où elle sentait ses forces croître en quelque façon, et où elle pensait être en mesure de frapper des coups terribles dans la Baltique. D'ailleurs les Anglais ont plus que nous les regards tournés vers l'Asie, et la chute de Kars, bien que retardée par l'héroïsme d'un de leurs généraux, n'est point sans avoir laissé une impression très vive. A travers tout enfin, on distingue toujours une sorte de besoin secret de relever le lustre des armes anglaises, comme si l'armée britannique n'avait point montré ses grandes et fortes qualités dans cette longue et rude campagne de Crimée. Par tous ces motifs, l'Angleterre eût continué la guerre sans peine, cela n'est point douteux : sauf le parti plus spécialement et plus exclusivement acquis à la paix, la plupart des orateurs l'ont avoué sans peine; mais si l'Angleterre est toute prête à continuer la guerre, ce n'est pas une raison pour qu'elle la prolonge, si elle devient inutile. Aussi lord Palmerston et lord Clarendon ont-il mis une entière netteté dans leurs déclarations; ils n'ont point hésité un seul instant à décliner toute pensée hostile aux négociations. Ce qu'il y a de remarquable dans ces premiers débats du parlement anglais, c'est l'attitude de tous les partis. Que la guerre doive continuer ou que la paix soit prochainement conclue, il n'est point certain que dans l'un ou l'autre cas lord Palmerston parvienne à se maintenir au pouvoir; il aura tout au moins à surmonter d'immenses difficultés. Tous les partis cependant se sont renfermés dans le silence et la réserve en présence d'une négociation où un grand intérêt public est engagé : rare et digne spectacle offert par un pays libre, qui met son honneur et son patriotisme à se contenir pour ne point créer à son gouvernement l'embarras de discussions irritantes et de dissentimens qui pourraient énerver ou égarer son action! Au fond, on peut dire que le gouvernement anglais est aussi disposé à la paix aujourd'hui que toutes les puissances qui vont entrer dans les négociations. Les conditions auxquelles il a souscrit, il les maintiendra dans leur modération; mais il n'en laissera ni diminuer ni affaiblir la portée, et sous ce rapport l'Angleterre et la France n'ont qu'une même pensée, celle d'une paix fondée sur de sérieuses et fortes garanties.

Ce congrès, dont les délibérations vont s'ouvrir, présentera un fait singulier et caractéristique : c'est l'alliance de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, rapprochées sur le terrain d'une défense commune et prêtes à signer ensemble la paix avec la Russie ou à continuer ensemble la guerre. En présence de ce fait, il est impossible de ne point se rappeler une autre circonstance de l'histoire diplomatique de l'Europe. En 1815 aussi, au lendemain des gigantesques luttes de l'empire et de la chute de Napoléon, la France, l'Angleterre et l'Autriche se trouvaient conduites à conclure le 3 janvier un traité assez semblable à celui qu'elles ont signé l'an dernier le 2 décembre. Ce traité, qui devait rester secret, n'eut aucune suite; il fut même communiqué pendant les cent jours à l'empereur Alexandre, contre lequel il était dirigé. Quarante ans plus tard, la même alliance s'est renouée, tant il est vrai qu'elle était dans la nature des choses, et qu'elle représentait la seule force capable de lutter contre un danger qu'on entrevoyait déjà dans ce premier instant! Au lendemain de coalitions de toute sorte, on déposait le germe

d'une coalition nouvelle. Et à quelle occasion le traité du 3 janvier 1815 était-il signé? C'était à l'occasion des prétentions de la Russie sur la Pologne, sur ce qui restait du moins de ce royaume, sur le duché de Varsovie. La France et l'Angleterre eussent voulu la reconstitution d'une Pologne indépendante; l'Autriche elle-même n'était point éloignée de s'y prêter. La Russie finit par l'emporter. N'est-ce point cependant un fait frappant que dans toutes le grandes crises le nom de la Pologne revienne toujours? Par une aberration singulière, on a laissé tomber la cause de ce malheureux peuple aux mains des révolutionnaires, qui l'ont souvent compromise. Voici une crise nouvelle, et ce ne sont plus cette fois les révolutionnaires qui s'occupent de la Pologne, ce sont les gouvernemens eux-mêmes qui commencent à murmurer son nom, à envisager la possibilité de faire quelque chose pour elle. Nul ne peut dire ce que cache l'avenir; mais du moins ne peut-on pas demander pour la Pologne le traitement que lui garantissait l'acte final du congrès de Vienne, en lui donnant le caractère d'un royaume-uni et non d'une province russe, en lui assurant le maintien de sa nationalité, — des institutions propres? La Russie ne pourrait certainement dire que la révolution polonaise de 1830 l'a déliée de tout engagement, car ce n'est point avec la Pologne qu'elle se liait en 1815, et les obligations qu'elle contractait, elle les contractait vis-à-vis de l'Europe, qui trouvait une dernière garantie dans ce reste d'une nationalité survivante. C'est à l'empereur Alexandre II d'entrer dans cette voie de réparation. Cela lui serait compté à coup sûr dans l'esprit de l'Europe. Quant à la France, plus que toute autre puissance, elle est en position d'invoquer les stipulations préservatrices de ces traités, car ils ont été faits contre elle, et seule elle ne les a pas violés. Elle n'a point du reste à modifier sa politique pour que ses sympathies soient assurées à la Pologne, comme à tous les peuples à qui un appui est parfois nécessaire. La France peut être conduite parfois à contracter de grandes alliances. La tendance la plus essentielle de sa politique peut-être consiste à se tenir en étroite amitié avec des états comme le Piémont, la Suède, le Danemark, l'Espagne, le Portugal, dont le faisceau est une force. Aussi, dans le cas où quelque question relative au Piémont ou à la Suède naîtrait dans les prochaines négociations, l'appui de la France ne manquerait point certainement à ces deux pays.

Pour le moment donc et plus que jamais tout se résume dans la réunion de ce congrès, qui va tenir ses séances au milieu de nous. Paris a eu l'an dernier l'exposition universelle des beaux-arts et de l'industrie, la visite de la reine Victoria, la visite du roi de Sardaigne; il va avoir cette année la plus grande assemblée diplomatique qui ait été tenue depuis longtemps. On ne la verra pas, mais sa présence se fera sûrement sentir, surtout si la paix sort de ses délibérations. Paris alors aura les fêtes de la paix. C'est au ministère des affaires étrangères que le congrès se réunira, et, suivant un usage consacré, c'est le ministre des affaires étrangères, M. le comte Walewski, qui sera le président, de même que M. de Buol présida, il y a un an, les conférences de Vienne. Chaque jour maintenant, les représentans des diverses puissances vont arriver pour se trouver à l'heure indiquée où va se poser solennellement cette grande question de la paix et de la guerre. En attendant, à côté de ces grandes affaires qui intéressent l'Europe entière,

divers changemens viennent d'avoir lieu dans le personnel du ministère des affaires étrangères. M. Lefebvre de Bécour a quitté la sous-direction des affaires du nord pour passer au poste de ministre plénipotentiaire au Parana, dans la Confédération Argentine. Au milieu de toutes ces complications qui s'agitent toujours dans la Plata, nul mieux que le nouveau ministre ne peut parvenir à conduire les affaires de la France avec la sûreté d'un esprit à qui toutes ces questions sont familières. M. de Bécour a pour successeur au ministère des affaires étrangères M. H. Desprez, dont on connaît les travaux sur l'Orient, et qui a commencé avec succès comme écrivain l'étude de ces grandes affaires, dont il a aujourd'hui à s'occuper dans une position officielle. Une nouvelle sous-direction a été créée en même temps pour les affaires d'Amérique et confiée à M. Noël, attaché depuis plusieurs années au département.

Le mouvement des choses diplomatiques éclipse naturellement ce qui reste parmi nous de vie politique intérieure, et cependant au moment même où le congrès va s'ouvrir, ou du moins peu après, le sénat et le corps-législatif vont se réunir à leur tour; ils sont convoqués pour le 3 mars. On n'a point oublié peut-être un article du *Moniteur* qui venait récemment provoquer l'activité du sénat. Le sens de cet article semblait assez énigmatique; il est devenu plus clair par une publication officielle subséquente, qui offre en effet au sénat de quoi s'occuper. Les conseils-généraux émettent chaque année des vœux dictés par la connaissance qu'ont ces assemblées départementales de tous les besoins, de tous les intérêts du pays. Ces vœux annuels ont été réunis depuis 1851, et devront être communiqués au sénat comme un ensemble de documens où ce corps peut puiser toutes les lumières nécessaires pour proposer des mesures d'utilité publique. Il en a été décidé ainsi d'après un rapport adressé par M. le ministre de l'intérieur au chef de l'état. Cette mission confiée au sénat peut en effet, suivant les circonstances, acquérir une certaine importance. Il s'agit simplement de recueillir dans leur spontanéité les vœux, les désirs, les espérances et les justes aspirations d'un pays où se réveille toujours, sous une forme ou sous l'autre, l'énergie morale ou intellectuelle.

Il y a certes dans la vie contemporaine une confusion qui la rend difficile à saisir pour l'esprit politique, et plus difficile encore à reproduire pour l'esprit littéraire. On risque souvent de marcher de contradictions en contradictions, d'incohérences en incohérences. Cette confusion néanmoins laisse apercevoir un fait supérieur : c'est cette sorte de solidarité de principes, d'aspirations ou d'intérêts, qui se révèle entre les peuples et leur crée pour ainsi dire un même but, vers lequel ils se dirigent par des chemins différens. Chaque pays a son histoire particulière sans doute, et il y a aussi une histoire commune à tous les pays; il est des momens où les nations se sentent invinciblement dépendantes l'une de l'autre et soumises à la pression des mêmes événemens. Ce fait est devenu bien plus palpable depuis la révolution qui a clos le dernier siècle en ouvrant le siècle présent. La révolution française n'est point seulement en effet l'orageuse et terrible transformation d'un peuple livré à lui-même : c'est une grande mêlée de l'Europe, et cette mêlée dure vingt-cinq ans, pendant lesquels tout est démoli, reconstruit,

rajusté, pour finir par être remis en équilibre tant bien que mal. L'Europe porte encore la marque de cette opération empirique. Le côté abstrait, organique ou purement intérieur de la révolution a été, surtout en France, l'objet de bien des études qui ne font que se multiplier de jour en jour. Il est plus rare qu'on se soit appliqué à caractériser nettement la partie extérieure de la révolution, le rôle des divers états de l'Europe, surtout ces premiers démêlés bientôt transformés en un duel gigantesque. C'est là ce que s'est proposé un écrivain hollandais, M. A. van Dijk, dans un livre de *Considérations sur l'histoire de la révolution française depuis* 1789 *jusqu'en* 1795. M. van Dijk n'est point un contre-révolutionnaire, comme il le dit peut-être un peu subtilement; mais il est anti-révolutionnaire en ce sens qu'il incline visiblement vers la nécessité d'une réforme sensée, juste, devenue d'ailleurs irrésistible, et qui aurait pu être contenue dans de raisonnables limites sans un enchaînement de fatalités auxquelles l'Europe, par sa conduite, ne fut point étrangère.

C'est ici en effet la partie intéressante des *Considérations* de M. van Dijk. La vérité est que l'Europe contribua singulièrement à irriter la révolution française en se refusant à comprendre le sens des événemens qui se préparaient, en prêtant au roi Louis XVI un appui périlleux et inefficace, en portant dans ces premiers démêlés aussi peu de sagacité que de décision, surtout des vues étroites et égoïstes. Quel était l'état de l'Europe au moment où déjà se dessinait cette lutte? L'Angleterre était indifférente encore, ne se sentant pas menacée dans sa puissance. La Russie était engagée dans sa guerre avec les Turcs, et elle ne voulait point se détourner de sa proie, ou si elle se détournait, c'était pour se rejeter sur la Pologne. L'Autriche sortait aussi d'une guerre avec la Turquie, et en se repliant du côté de l'Occident, elle songeait avant tout à sauvegarder ses provinces de Belgique. La Prusse, tout hostile qu'elle fût à la révolution, craignait de voir la prépondérance de l'Autriche sortir des conflits possibles. Les petits princes allemands déjà se voyaient avec effroi absorbés par les deux puissances allemandes rivales. C'est une histoire assez vieille et toujours nouvelle. De là un système plein de tergiversations, de duplicité et d'impuissance. Cette déclaration même de Pilnitz, dont les révolutionnaires de Paris avaient intérêt à exagérer l'importance, ne stipulait rien que de très éventuel et de très équivoque. La déclaration de Pilnitz n'était point une force pour les alliés, ni même un engagement sérieux; elle ne faisait qu'enflammer l'instinct patriotique en France en le ralliant à la révolution. C'est ce que montre d'une façon lumineuse M. van Dijk. A l'heure des hostilités, l'Autriche et la Prusse engageaient la lutte sans esprit d'unité, avec des forces restreintes Pourquoi cela? Parce que la Prusse et l'Autriche gardaient une partie de leur armée du côté de la Pologne, sur laquelle Catherine ne dissimulait plus ses desseins, et qu'il y avait à revendiquer une part de butin. C'est là le nouveau partage que M. de Lamarck appelle « un acte de rapine et de vol, » en montrant les mêmes souverains d'accord pour dépouiller un roi inoffensif et se partager ses états, et coalisés en même temps pour rétablir un autre roi dans ses droits en proclamant des vues de modération. Lorsque fut nouée enfin la grande coalition de tous les états, sauf la Suède et le Danemark,

il n'était plus temps. Les révolutionnaires français pouvaient faire honneur de leurs victoires à l'inextinguible amour de la liberté. La grande raison de ces victoires sans doute, ce fut, après l'héroïsme de nos soldats, la politique égoïste et impuissante de ces cours, qui songeaient avant tout à un intérêt étroit, qui rusaient entre elles, menaçaient sans agir, et ne laissaient à la France d'autre alternative qu'une lutte désespérée, en lui offrant le spectacle d'un royaume démembré et partagé. C'est avec pénétration et sûreté que M. van Dijk retrace cette série d'événemens, devenus le point de départ de l'histoire contemporaine.

L'un de ces événemens, le partage de la Pologne, garde sans doute un caractère général ineffaçable, et il a eu aussi une influence particulière sur l'Allemagne. Cette influence n'a point cessé; elle réagit à chaque instant sur la politique; elle communique aux gouvernemens une secrète faiblesse, car cette suppression d'un peuple, surtout d'un peuple de soldats, a privé les états germaniques du bouclier qu'ils avaient au nord. Aussi n'est-il pas surprenant que bien des historiens en Allemagne aient tourné leurs recherches vers ce triste épisode des annales du XVIIIe siècle, et ce n'est pas sans raison que dans ses *Études contemporaines* sur les pays germaniques et slaves M. Édouard Laboulaye commence par résumer tous les incidens, toutes les péripéties du premier partage, dont tous les autres n'ont été que la conséquence fatale. Chose curieuse et morale à observer, personne n'a songé à absoudre cet acte, dont Marie-Thérèse s'accusait elle-même en le signant; il ne s'agit que de fixer ses résultats politiques et de démêler la part de responsabilité des divers auteurs de l'œuvre. Il y a, comme on sait, un système historique qui tend à rejeter sur Frédéric II la principale responsabilité du partage, et certes les témoignages accusateurs ne manquent pas contre le roi philosophe. Seulement il reste toujours cette question : Frédéric fut-il dupe en étant complice? Qui avait préparé la dissolution de la Pologne? qui poursuivait cette œuvre avec un acharnement incroyable? qui en a recueilli le plus grand profit? Tandis que Catherine faisait avancer la Russie vers l'Occident, l'Allemagne se trouvait affaiblie. C'est ce que M. Laboulaye, après bien d'autres, met en relief dans ses *Études*. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule question allemande que traite l'auteur. Il va librement de la politique à la philosophie. M. Laboulaye n'est point un historien de l'Allemagne contemporaine; mais c'est un observateur des choses et des hommes, des idées et des faits, qui analyse plus qu'il ne peint, qui juge plus qu'il ne raconte, et qui recueille enfin ses jugemens sur les publications diverses dont il a eu à s'occuper à mesure qu'elles se succédaient. C'est ainsi que de l'essai sur le partage de la Pologne, l'auteur passe à une étude sur la dernière révolution de Hongrie, pour aborder ensuite le système historique de M. de Savigny. L'esprit qui domine dans ces études est un esprit libéral et équitable, indulgent même parfois. Il est des faits presque inaperçus qui s'accomplissent au-delà du Rhin et que M. Laboulaye indique rapidement. L'un de ces faits est l'échange singulier qui s'opère chaque jour entre l'Allemagne et l'Amérique. Les pays germaniques envoient aux États-Unis leurs émigrans, qui vont chercher la fortune ou un foyer; l'Amérique envoie en Allemagne ses idées républicaines. Quel augure peut-on tirer de tels faits?

L'émigration allemande, qui se développe toujours dans de vastes proportions, est certes un élément sain et vigoureux pour les États-Unis; elle porte au-delà de l'Océan des mœurs fortes et paisibles, des habitudes de travail. En compensation, les idées américaines sont-elles destinées à faire des progrès au-delà du Rhin? et si elles faisaient des progrès, sont-elles de nature à favoriser la grandeur de l'Allemagne? C'est peut-être le rêve de quelque imagination démocratique, rêve qui s'évanouit bien vite quand on le rapproche de la réalité, de tous les instincts, de toutes les traditions germaniques. Il n'est pas moins curieux d'observer ces affinités entre l'Allemagne de notre temps et la puissante république américaine, qui, pour dernière singularité, grandit chaque jour par le concours des Européens, et semble à chaque instant prendre l'attitude d'une ennemie de l'Europe.

C'est certainement l'une des plus graves questions politiques aujourd'hui que celle des complications survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. Les relations entre ces deux grands pays, après s'être sensiblement refroidies dans ces derniers temps, finiront-elles par se rompre tout à fait? Les querelles soutenues des deux côtés de l'Océan par la diplomatie et par la presse se changeront-elles en hostilités ouvertes? Tous les faits par momens semblent conduire à ce résultat, quand tous les intérêts des deux pays et toutes les affinités de race se réunissent pour le rendre impossible. Dans les premières et courtes discussions du parlement anglais, il n'y a eu place, à vrai dire, que pour deux questions. La première est celle de la guerre avec la Russie et des négociations qui vont s'ouvrir; la seconde a été celle des rapports de l'Angleterre avec les États-Unis. On sait du reste en quoi consistent les difficultés qui se sont élevées entre les cabinets de Londres et de Washington. Le gouvernement américain accuse l'Angleterre d'avoir violé les lois nationales des États-Unis en faisant des enrôlemens, et il fait peser la responsabilité de cette violation sur le ministre anglais en Amérique, M. Crampton, dont il réclame le rappel. L'autre difficulté a trait à l'interprétation du traité Clayton-Bulwer, relatif à l'Amérique centrale. Il s'agit de savoir si l'un des articles de ce traité, en vertu duquel les deux parties s'interdisent d'occuper ou de coloniser un point quelconque des républiques de Nicaragua, Honduras et Costa-Rica, s'applique aux possessions anciennes de la Grande-Bretagne sur les côtes de l'Amérique centrale. Le gouvernement américain soutient que l'Angleterre doit se retirer complétement de cette partie de l'Amérique. Le gouvernement anglais prétend au contraire que le traité s'applique uniquement à des acquisitions nouvelles et nullement aux droits et possessions qu'avait antérieurement l'Angleterre à Belize, sur la côte des Mosquitos et dans les îles de la Baie. Sur ces divers points, le président Pierce, dans son dernier message, a pris un ton assez haut vis-à-vis de l'Angleterre. Il dit d'une façon assez claire et assez menaçante que les États-Unis iront jusqu'au bout, s'ils n'obtiennent pas satisfaction pour la violation de leurs lois nationales et au sujet de l'interprétation du traité Clayton-Bulwer.

C'est ainsi que la question arrivait récemment devant le parlement anglais. Les explications des ministres, de lord Clarendon et de lord Palmerston, ont été, il faut le dire, empreintes d'une modération extrême. Quoiqu'ils

eussent été assez fondés à relever les paroles de M. Pierce, ils n'en ont rien fait; bien au contraire, ils ont poussé l'esprit de conciliation presque jusqu'à la limite de l'humilité, et certes ce jour-là lord Palmerston avait oublié le fameux *civis romanus*. Du reste les explications des ministres anglais étaient fort simples. En ce qui touche l'interprétation du traité Clayton-Bulwer, ils ont offert de soumettre la question à l'arbitrage d'une puissance amie. Quant à l'affaire du recrutement, ils ont tout fait pour désarmer la susceptibilité américaine sans aller cependant jusqu'à rappeler M. Crampton. La querelle suit son cours entre les deux gouvernemens, car à la veille de l'ouverture du parlement le cabinet anglais recevait encore une communication plus péremptoire de Washington. Les explications données par le ministère de Londres suffiront-elles pour satisfaire le gouvernement américain? Il ne serait point impossible que la perspective d'une paix prochaine en Europe n'eût encore plus d'effet et ne servît à ramener le cabinet de Washington à une politique moins acerbe et moins impérieuse. Dans tous les cas, le cabinet britannique a prouvé certainement tout le prix qu'il attachait à ne se point brouiller avec les États-Unis. Cela ne paraît point suffire cependant à l'humeur pacifique de M. Bright et aux manufacturiers de Manchester, qui ont besoin du coton américain. Il est vrai qu'après les discours de M. Bright, il ne reste plus qu'à laisser les États-Unis suivre leurs volontés et leurs impérieux caprices, comme il eût fallu laisser paisiblement la Russie accomplir ses desseins en Orient. La politique de la paix eût été satisfaite; il n'y a que la dignité des peuples qui eût reçu l'irréparable atteinte. Il n'est point douteux que le gouvernement anglais a une raison de tout faire pour éloigner une rupture avec les États-Unis; mais si malgré tout cette rupture éclatait, la question pourrait bien changer de face, et l'attention de l'Europe pourrait se tourner du côté de l'Atlantique, pour demander enfin quelques garanties à cette politique turbulente qui remplit et agite le Nouveau-Monde de ses ambitions et de ses provocations.

Placée en dehors des conflits où d'autres peuples sont engagés, heureusement affranchie de toute complication extérieure, l'Espagne en est, aujourd'hui comme hier, à lutter avec elle-même; c'est la condition de son existence politique depuis deux ans. La Péninsule parviendra-t-elle enfin à se donner un gouvernement? De cet amas de passions personnelles, de rivalités, d'antagonismes qui semblent tout obscurcir au-delà des Pyrénées, sortira-t-il un pouvoir capable de reprendre d'une main vigoureuse la direction du pays? Il n'y a pas d'autre question à Madrid. Après avoir voté une constitution qui reste provisoirement suspendue, le congrès discute maintenant les lois organiques, notamment la loi électorale, et pendant ce temps le cabinet vient de se modifier encore une fois, sans qu'il y ait eu à la vérité une crise réelle. Le ministre des finances, M. Juan Bruil, a quitté le pouvoir et a été remplacé par M. Francisco Santa-Cruz. Des considérations toutes personnelles ont sans doute présidé à ce changement, qui ne modifie pas d'une manière sensible la position du gouvernement. M. Francisco Santa- Cruz est un riche propriétaire de la province de Teruel, progressiste modéré, qui a déjà fait partie, comme ministre de l'intérieur, du premier cabinet formé après la révolution de 1854, et qui a donné sa démission, il y a six mois, pour quel-

ques démêlés avec la milice nationale de Madrid. Sa rentrée au pouvoir ne peut que promettre un appui de plus à une politique modérée dans le sein du conseil. Ce n'est plus toutefois comme ministre de l'intérieur que M. Francisco Santa-Cruz revient au gouvernement, c'est comme ministre des finances. Or les finances sont certainement un des côtés les plus graves de la situation de l'Espagne, et il reste à savoir si le nouveau ministre sera à la hauteur des difficultés qu'il va avoir à résoudre. C'est peut-être pour n'avoir pas pu vaincre ces difficultés que M. Bruil s'est retiré après avoir mis la main à beaucoup d'opérations d'un succès au moins douteux. La chose est curieuse à observer. Il y a à Madrid une assemblée qui est en permanence, qui prolonge son existence au risque d'ajouter à l'incertitude du pays, qui se livre chaque jour aux querelles les plus irritantes et les plus stériles, et qui n'a point trouvé le temps de discuter sérieusement le budget. Les contributions publiques se perçoivent encore, selon l'habitude, en vertu d'une autorisation préalable, et ce budget même présente un déficit considérable, principalement occasionné par la suppression de l'impôt des *consumos*. Pendant l'année qui vient de s'écouler, on a cherché, à l'aide de divers emprunts et d'opérations onéreuses, à combler le vide laissé par cette suppression; mais la difficulté ne subsiste pas moins tout entière pour le nouveau ministre comme pour celui qui s'est retiré. Il s'agit toujours de créer des ressources permanentes pour faire face à des dépenses permanentes. M. Francisco Santa-Cruz proposera-t-il le rétablissement des droits de consommation? La question serait bien vite résolue si ce n'était pour la révolution une espèce de désaveu d'elle-même, et si on ne craignait de mettre une arme dans la main des partis extrêmes. Il n'y a point cependant d'autre issue pour rétablir un certain équilibre financier.

La situation de l'Espagne, à ce point de vue, reste donc singulièrement embarrassée, soit par suite des mesures irréfléchies adoptées l'an dernier, soit par bien d'autres causes qui contribuent à maintenir le pays dans une certaine stagnation matérielle. Dans tous les cas, si l'Espagne ne retrouve pas subitement aujourd'hui la route de toutes les prospérités matérielles et financières, ce ne sont pas les moyens de crédit qui vont lui manquer. Depuis quelque temps en effet, il y a à Madrid une véritable invasion de faiseurs, de projets, de capitaux en espérance, si l'on nous passe ce terme. Banques, institutions de crédit, sociétés mobilières, — jusqu'ici on en peut compter au moins quatre, qui viennent d'être l'objet de concessions de la part du gouvernement et du congrès. Durant plus d'un mois, il n'a été question que de cela dans les couloirs de l'assemblée aussi bien qu'à la bourse de Madrid. La spéculation a fait son entrée à pleines voiles dans la vieille Espagne, et la petite chronique de cette entrée solennelle ne serait peut-être pas sans offrir quelques particularités curieuses. Quoi qu'il en soit, la première de ces sociétés nouvelles s'est formée sous les auspices et au nom des fondateurs du crédit mobilier de France, qui avaient commencé par avancer au ministre des finances une somme de 6 millions de francs pour le paiement du semestre de la dette, et avaient eu peut-être un moment la pensée d'obtenir le privilége d'une entreprise unique de ce genre. Il n'en a point été ainsi cependant. Un autre banquier français, M. Prost, a fait une soumission de la

même nature, et il a eu aussi sa concession. Ce n'est pas tout; les banquiers espagnols n'ont pas voulu laisser le champ libre aux étrangers; MM. Collado, Sevillano, bien d'autres encore, ont fondé également une société dont l'existence a été consacrée par les cortès. Enfin des négocians et des capitalistes catalans ont à leur tour formé pour le même objet une association financière, dont l'action restera circonscrite, il est vrai, dans la principauté de Catalogne. Tout compte fait, voilà donc quatre sociétés qui s'offrent à inonder l'Espagne d'argent ou peut-être de papier. Cette intervention des capitaux étrangers, cette multiplication des moyens de crédit ne pourraient évidemment qu'être utiles à la Péninsule; mais n'est-il pas à craindre que tout ce mouvement ne soit plus apparent que réel, et qu'il ne soit très disproportionné avec l'état vrai des affaires? Qu'on songe bien que le crédit est chose récente en Espagne : le seul établissement de ce genre, la banque de Saint-Ferdinand, date de 1829. On essaya en 1844 de créer la banque d'Isabelle II, qui ne put vivre, et alla bientôt se fondre avec sa rivale et son aînée. La banque de Saint-Ferdinand, successivement réorganisée par M. Mon en 1849 et par M. Bravo Murillo en 1851, a donc seule fonctionné jusqu'ici, avec un capital social de 120 millions de réaux et avec la faculté de mettre en circulation pour une somme égale de billets. M. Domenech, durant son ministère en 1854, avait songé un moment à augmenter le chiffre de la somme émissible en billets, et dès cette époque il avait même reçu, dit-on, des propositions des fondateurs du crédit mobilier français. La révolution survenait, et la banque de Saint-Ferdinand est restée dans des conditions modestes, qui n'indiquent point à coup sûr un grand mouvement d'affaires. Qu'on se représente maintenant quatre sociétés nouvelles de crédit survenant avec un capital presque fabuleux pour l'Espagne, et, ce qui est plus grave, avec la faculté d'émettre du papier pour une somme décuple du capital de fondation. N'y a-t-il pas à craindre quelque perturbation dans un pays où le crédit est jusqu'ici peu entré dans les habitudes? Il y a eu un exemple de ce genre après 1846, après la création de nombreuses sociétés anonymes; il en est résulté deux années de crises durant lesquelles la place de Madrid eut à subir les plus rudes épreuves. L'Espagne est donc fondée à se prémunir, non certes contre la propagation du crédit, mais contre l'excès des entreprises de ce genre. Du reste, le premier élément de sa régénération financière, l'Espagne le trouvera toujours dans une bonne et intelligente politique, et sous ce rapport il reste malheureusement beaucoup à faire. Les mêmes luttes existent en effet dans toutes les régions; seulement plus on avance, plus on aperçoit distinctement pour le général O'Donnell la nécessité d'adopter une politique dans laquelle l'Espagne puisse voir la garantie de sa sécurité et de ses intérêts.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Nous signalions l'autre jour le mouvement d'études sérieuses qui s'accroît et se propage en Allemagne; en voici de nouveaux témoignages que nous nous empressons de recueillir. Un libraire de Leipzig, M. Hirzel, qui se distingue par son activité et par le choix de ses publications, vient de faire paraître deux ouvrages qui ne peuvent manquer de saisir vivement l'attention des penseurs; l'un est une *Histoire de la Logique dans l'Occident*, par M. Charles Prantl (1), professeur à l'université de Munich; l'autre est une *Philosophie du Christianisme*, par M. Christian Weisse (2).

En publiant son œuvre, qui est évidemment le fruit de longues années de travail, M. Charles Prantl remarque avec une satisfaction très allemande qu'il traite un sujet tout nouveau (*invia doctorum pedibus peragro loca*), et qu'il n'a trouvé que d'insuffisantes ressources chez les écrivains qui l'ont précédé. Ramus dans ses *Scholæ dialecticæ*, Gassendi dans son livre intitulé *De Logicæ origine et varietate*, avaient donné sans doute des indications fort utiles; mais M. Prantl est un de ces esprits acharnés qui croient que rien n'est fait tant qu'il reste à faire quelque chose; il prend son sujet dès les plus lointaines origines et ne nous fait grâce d'aucun détail. L'histoire de la philosophie ancienne a été, de nos jours surtout, l'objet de bien des travaux approfondis; a-t-on étudié les procédés de l'esprit humain dans les différentes écoles avec autant de soin et d'attention qu'on étudiait ces écoles même et leurs doctrines générales? M. Prantl ne le croit pas. Rechercher ce qu'a été l'art de penser chez les Éléates, chez les Mégariens, dans l'école de Socrate et de ses glorieux successeurs, telle est la tâche qu'il se donne. Cet art de penser, tantôt il est formulé, chez Aristote par exemple, avec une force et une précision supérieure, tantôt il s'exerce naïvement sans se rendre compte à lui-même des procédés qu'il emploie; le docte critique veut découvrir ces secrets et montrer quelles phases de progrès ou de décadence la logique a traversées dans l'Occident depuis Parménide et Zénon jusqu'à Kant et Hegel. Le premier volume que nous avons sous les yeux embrasse toute la philosophie ancienne, et s'arrête au seuil du moyen âge avec Boèce; le second, qui doit paraître bientôt, comprendra la scolastique et la philosophie moderne. C'est à coup sûr un tableau instructif que cette histoire des procédés de l'esprit chez les penseurs de la Grèce et des écoles alexandrines; M. Prantl y a déployé une science incontestable et quelquefois des vues ingénieuses et fécondes. Je ne dirai pas que le livre soit bien fait, qu'il soit composé avec art, que la logique, sujet de ces longues investigations, appa-

(1) *Geschichte der Logik im Abendlande*, von Carl Prantl; premier vol., Leipzig 1856.

(2) *Philosophische Dogmatik oder Philosophie des Christenthums*, von Ch. Weisse; premier vol., Leipzig 1855. Hirzel. Paris, Glaeser, rue Jacob, 9.

raisse suffisamment dans l'emploi et la distribution des matériaux, mais certainement c'est là un manuel qu'on ne pourra se dispenser de consulter chaque fois qu'on s'occupera de l'art de philosopher chez les anciens. M. Prantl s'excuse quelque part d'avoir laissé de côté la logique des écoles orientales, bien que les traditions de l'Asie aient exercé une influence manifeste sur les premiers développemens de la philosophie hellénique; il prévient aussi, en demandant grâce, qu'il n'a parlé qu'accessoirement des logiciens arabes du moyen âge. Qu'il se rassure : ce n'est pas l'insuffisance des documens qu'on pourra lui reprocher. Je regrette pour ma part qu'il ait accumulé tant de choses. On étouffe dans cet arsenal de formules; on voudrait y voir circuler un peu d'air, et l'on est tenté de s'écrier avec Goethe : *mehr Licht!* Après tout, M. Prantl a remué beaucoup de faits, beaucoup d'idées, et cette abondance d'un écrivain qui ne sait se borner, défaut si grave chez nous, sera beaucoup moins remarquée chez nos voisins. On sait de reste que l'Allemagne ne ressemble pas à notre immortel fabuliste, et ce n'est pas elle qui dirait : *Les longs ouvrages me font peur.*

Que de faits aussi, que d'idées et de formules dans l'ouvrage de M. Christian Weisse! Heureusement l'érudition de l'auteur s'applique à un fonds plus riche et plus varié. Il ne s'agit pas de consulter sur un même point l'opinion de toutes les écoles, il s'agit d'établir par la raison et par l'histoire la philosophie du christianisme. La philosophie du christianisme! M. Weisse ne s'inquiète pas de savoir si ces mots sonneront mal aujourd'hui au milieu des passions contraires entretenues par les ennemis de la raison; il est philosophe, il est chrétien, et il poursuit son œuvre. Dès la première page de son livre, il réfute l'intolérance et le fanatisme en rappelant qu'à toutes les époques où le christianisme a vécu d'une vie complète, il a eu sa philosophie. Cette philosophie se révèle déjà, et avec quelle sublimité! chez saint Jean et saint Paul; elle se développe chez les pères, et elle produit sous la plume de saint Augustin des monumens immortels. Que sont les travaux des scolastiques et des mystiques du moyen âge, sinon une série de systèmes philosophiques inspirés par la religion du Christ? Des apôtres à saint Augustin, de saint Augustin à saint Thomas, de saint Thomas à Tauler, à Bossuet, à Leibnitz, à Schleiermacher, si cette tradition s'interrompt quelquefois, elle n'est jamais brisée. M. Weisse a raison de s'appuyer sur ces glorieux témoignages; la meilleure partie de son livre incontestablement, c'est celle qui déroule devant nous ces grands et audacieux efforts de l'intelligence humaine. J'aurais même désiré qu'il fît une part plus large à ce développement historique de la philosophie chrétienne. Quand il nous donne ses propres commentaires des dogmes, il tombe souvent dans le vague; l'histoire le contient et le redresse.

On demandera à quel point de vue s'est placé M. Christian Weisse et de quelle école il relève. M. Weisse est un de ces nobles esprits qu'avaient séduits d'abord la mystique grandeur de l'idéalisme hégélien, et qui bientôt, effrayés des conséquences d'une doctrine qui anéantit la liberté humaine, n'ont conservé de l'inspiration du maître que l'enthousiasme de la science et l'ardent désir de concilier la philosophie et la religion. Les ouvrages de M. Weisse sont nombreux; un des plus remarquables sans contredit est celui

où il revendique contre Hegel le droit de l'individu et l'immortalité de la conscience. M. Weisse reprend donc la philosophie au point où elle semblait parvenue lorsque Hegel apparaissait aux esprits comme le créateur d'un système qui unissait la raison et la foi. Hegel n'a pas réalisé, on le sait trop, les sublimes espérances qu'il avait fait concevoir; M. Weisse est-il mieux inspiré? Il l'est très certainement si l'on considère, non pas l'éclat du génie, mais la justesse des intentions. Aucune trace de panthéisme dans le système qu'il expose, à moins que ce ne soit ce prétendu panthéisme que certains esprits aperçoivent partout, le panthéisme dont saint Paul et saint Jean sont remplis. L'homme est libre dans la doctrine de M. Weisse, et toutefois il dépend d'un pouvoir supérieur vers lequel l'emportent les aspirations de son amour. La religion n'est pas pour lui, comme chez Hegel, la conscience de sa propre divinité; elle naît au contraire du sentiment de sa faiblesse, en même temps qu'elle atteste la dignité de son être. En un mot, nous ne sommes pas des dieux longtemps emprisonnés dans la matière et affranchis enfin après une captivité de six mille ans par l'audacieux philosophe de Berlin; mais si l'esprit humain n'est pas dieu, ne croyez pas cependant qu'il soit privé, comme le veut de nos jours une théologie sceptique, de cette lumière céleste qui éclaire tout homme venant en ce monde; il porte en lui la marque de la main qui l'a formé, et c'est en s'étudiant lui-même qu'il peut s'élever à la connaissance du divin maître et de ses attributs. L'étude de Dieu, l'étude métaphysique du Père, du Fils, du Saint-Esprit, l'étude psychologique, si je puis ainsi parler, de la bonté, de la justice et de la providence infinie, voilà le sujet de M. Christian Weisse dans ce premier volume; le second s'attaquera à des problèmes plus périlleux encore : il essaiera une explication philosophique des dogmes fondamentaux du christianisme, le péché originel et la rédemption. Un livre qui traite de matières si hautes, qui discute les questions les plus ardues de la métaphysique et de la théologie, soulèvera sans doute plus d'une objection sérieuse. Quant à nous, sans entrer dans le fond des choses, nous lui reprocherons bien des défauts de mise en œuvre, bien des obscurités de style et un amas de dissertations abstruses. Il n'en est pas moins vrai que cette lecture élève l'âme et la transporte en des régions idéales dont la philosophie allemande avait perdu la voie. Quel qu'en puisse être le succès, nous félicitons l'auteur de cette audacieuse tentative; il y a là, on ne peut le nier, un symptôme éclatant du retour à ce spiritualisme chrétien qui est en définitive le vrai génie de l'Allemagne.

C'est encore l'éditeur Hirzel qui publie un ouvrage d'un ordre bien différent, mais qui représente aussi avec éclat les plus glorieuses facultés du génie germanique; je parle du *Dictionnaire allemand* de MM. Jacob et Wilhelm Grimm (1). Ce grand ouvrage est le résumé de toutes les recherches qui occupent depuis quarante ans les deux infatigables philologues; leur vie entière est là. On sait avec quelle patience, avec quelle sagacité lumineuse, M. Jacob Grimm et son frère ont scruté les antiquités du droit, de

(1) *Deutsches Wörterbuch*, von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm. Premier vol. et neuf livraisons du deuxième vol; Leipzig, chez Hirzel, 1854-1855.

la mythologie et de la littérature germaniques; en exhumant toutes ces richesses, ils ont eu maintes occasions de noter les transformations de la langue, de marquer le sens primitif d'un mot et de suivre ses destinées dans le cours des âges. Tout cela se retrouve dans le dictionnaire qu'ils publient aujourd'hui, dictionnaire sans précédens, dictionnaire impossible jusque-là, car il ne pouvait naître avant les immenses travaux de la philologie du XIXe siècle, et il exigeait toute une carrière comme celle de Jacob Grimm assisté de son digne frère.

Quelle est l'inspiration de M. Jacob Grimm? Un amour passionné de la langue de son pays. Ce n'est pas le grammairien d'autrefois, défiant, méticuleux, voyant partout des solécismes et châtiant le peuple avec sa férule; ce n'est pas le philosophe scythe émondant à coups de serpette le feuillage trop touffu; il a foi dans l'idiome du peuple, il recueille avec piété les termes, les locutions, les tours de phrase que tout le monde emploie, il interroge les documens primitifs et les livres populaires aussi bien que les œuvres classiques des maîtres, il étend même, autant qu'il le peut, les limites de son domaine; tous les pays où la langue allemande est parlée lui fournissent des indications, et le romancier populaire de la Suisse allemande, Jérémie Gotthelf, est invoqué à côté de Luther et de Goethe.

Ceux qui veulent connaître dans son fond le plus intime le génie des idiomes germaniques ne sauraient choisir un autre guide que celui-là; c'est à la fois, dans le même tableau, l'histoire et la philosophie de la langue. Sous la gravité de la science, on sent à chaque page l'enthousiasme de la poésie. — Voyez cette montagne immense, dit quelque part Henri Heine, c'est l'érudition de Jacob Grimm; voyez au pied de la montagne la source fraîche et limpide qui en sort, c'est l'imagination de Jacob Grimm. — Rien de plus vrai; cette fraîcheur de pensée, cet enthousiasme poétique et national éclatent dans l'abondance et le choix des citations littéraires qui viennent expliquer l'histoire des mots. La préface est un chef-d'œuvre d'exposition : l'éminent philologue, souvent un peu embarrassé de ses richesses, a rarement montré dans ses autres ouvrages la netteté et la précision dont il fait preuve ici. On y trouvera une explication éloquente et candide des principes qui l'ont dirigé, en même temps qu'un résumé rapide et substantiel des travaux analogues accomplis en Allemagne avant la création de la philologie comparée. C'est un immense travail qu'ont entrepris MM. Wilhelm et Jacob Grimm : le premier volume, le seul qui soit achevé, ne termine pas la lettre B; mais nous n'avons pas besoin d'adresser aux auteurs une parole d'encouragement. Leur érudition est riche de trésors amassés, leur juvénile ardeur ne se lasse pas, et on peut affirmer que les deux illustres frères auront bientôt élevé un monument durable à la langue des nations germaniques. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SVENSK OCH RYSS (1)! (*Suédois et Russes*). — S'il était besoin, outre les nombreux témoignages que nous avons invoqués dans la *Revue*, de démontrer par d'autres preuves encore que les sympathies en faveur de la France sont en Suède aussi nombreuses qu'elles l'ont jamais été, aussi nombreuses

(1) Un volume in-12, Stockholm 1855.

et aussi vives qu'elles l'étaient avant 1812, et qu'après avoir rebroussé à cette époque vers la Russie, sous une pression du moment, l'opinion publique en Suède a repris de notre temps son cours naturel, mille nouveaux indices nous ôteraient toute incertitude. Voici par exemple une publication suédoise, essentiellement populaire, qui se répand à bon marché, dont le titre est une menace, et qui n'est tout entière elle-même qu'un cri de guerre. C'est un petit volume de cent cinquante pages, dont la couverture montre un bouclier, des glaives et un vigoureux Suédois terrassant une poignée de Moscovites, avec cette légende : « Non pas un contre sept, ce serait peu; un contre vingt! » et cette autre, tirée d'une belle poésie de Tegner en l'honneur de Charles XII : « Hors du chemin, Moscovites! *Ur vægen, Moscovist er!* » L'éditeur n'a fait que réunir les témoignages les plus connus de la haine qui a toujours divisé Suédois et Russes, chants nationaux, récits populaires, poésies patriotiques. Rangées selon la suite des temps, ces voix, qui respirent souvent la colère et la vengeance, ne laissent pas de produire une vive impression et donnent bien à ce petit livre le caractère national et populaire qu'il cherchait. Du XIV[e] siècle à l'an 1855, voilà quelles ont été les antipathies d'une nation tout entière contre la Russie voisine : est-il possible que les vrais intérêts d'un peuple ne soient pas d'accord avec ses sentimens, si longtemps et si uniformément exprimés?

Un des premiers récits contenus dans le volume suédois met en scène le défenseur de Wiborg, le célèbre Knut Posse. En l'an de grâce 1395, Knut Posse (un des grands noms de la noblesse suédoise) passait aux yeux de ses compatriotes, à Stockholm, pour un redoutable sorcier, parce que, pendant un long séjour dans les pays étrangers, et surtout à Paris, il avait appris beaucoup des secrets de la nature. Tout à coup la nouvelle se répand que la province (alors suédoise) de Finlande est envahie par ses farouches voisins les Russes. On ne parle qu'avec horreur des excès commis par ces hordes asiatiques : ils rôtissent leurs prisonniers à petit feu, arrachent le sein des femmes avec des tenailles, et se montrent enfin ce que peuvent être des païens sans foi ni loi. Le jeune Svante Sture Nilsson les a bien poursuivis une fois, mais c'est à peine s'il a pu les atteindre; ils ont disparu devant lui, se sont dispersés dans leurs déserts, puis, revenant en hordes innombrables, ont inondé la Finlande comme des nuées de sauterelles. Sténon Sture, l'administrateur du royaume, se prépare donc à aller les combattre lui-même. Il écrit d'abord à l'archevêque et au chapitre d'Upsal pour obtenir la bannière de saint Éric et la protection divine contre les ennemis de la foi, et puis il s'embarque. Pendant ce temps-là, Knut Posse, qui n'avait pas attendu si tard pour passer en Finlande, combattait les Russes comme on combat les bêtes sauvages, et se faisait si bien redouter par eux, qu'ils fuyaient tous quand ils l'apercevaient de loin. Toutefois son armée s'épuise, et il ne lui arrive de Suède aucun renfort, tandis que les Russes amènent chaque mois des hordes nouvelles. Il ne lui reste bientôt plus de ses braves compagnons d'armes que deux cents hommes, quand l'ennemi en compte des milliers. Il se retire donc dans les murs de Wiborg, non loin de l'emplacement où s'élèvera plus tard Saint-Pétersbourg, et il s'y défend énergiquement, de la Saint-Martin à la Saint-André, en attendant l'arrivée de Sténon Sture et de son armée. Les Russes font bien quelquefois des brèches

à ses murailles, mais il les répare avec une incroyable rapidité... Il finit cependant par voir que sa défense ne pourra pas se prolonger beaucoup, et alors il a recours à un expédient. Au nombre des connaissances secrètes qu'il a acquises pendant ses lointains voyages, il compte celle de la fabrication redoutable d'une poussière noire qui éclate au contact du feu et renverse tout autour d'elle. C'est la poudre à canon, que le génie industrieux de l'Occident vient d'inventer. Il rapporte ce secret et imagine de s'en servir pour la première fois contre les Russes. Aidé fidèlement par un guerrier suédois nommé Winholth, il lui confie la défense des murailles, pendant que lui-même, assis devant sa chaudière bouillonnante ou devant le mortier où il pile et broie tout le jour, il fabrique l'horrible matière, à laquelle il ne faut plus qu'une étincelle pour renverser maisons, tours et murailles. Par son ordre, la chaudière est placée dans un trou pratiqué sous la tour principale, dont les autres fortifications dépendent, et un de ses serviteurs est chargé d'y mettre le feu quand il en donnera le signal. — C'était le matin de la Saint-André, le 30 novembre 1395. Les Russes, avec de grands cris et au son des trompes, se précipitent vers la ville, appliquent leurs échelles contre la grande tour qui donne entrée dans la place, et commencent l'assaut. Alors Knut Posse, sans s'émouvoir, assemble sa petite troupe dans la cour du château; il déploie fièrement la bannière suédoise, qui porte les images de saint Éric et de saint Olaf, et il la fixe devant l'ennemi, qu'il laisse sans se troubler gravir les premiers murs. Cela fait, il donne le signal. La tour s'écroule, et les murs qui l'entouraient écrasent des milliers de Russes. Ce fut ce qu'on appela *l'explosion de Wiborg*. Le rusé vainqueur reçut de ses compatriotes de grands éloges et de riches domaines en Finlande, et les Russes chantèrent pendant bien longtemps dans leurs litanies : « De l'explosion de Wiborg et de Knut Posse préservez-nous, Seigneur! »

Un second récit contient encore un épisode de ces guerres incessantes en Finlande; celui-là date de 1555. La Finlande mettait fréquemment aux prises, il est vrai, Suédois et Russes; mais, toute suédoise par la langue, la civilisation, la religion et le cœur, cette belle et riche province résistait facilement après tout, bien défendue non pas seulement par le courage de ses habitans, mais aussi par la configuration même de son territoire, entrecoupé de lacs et de forêts.

Charles XII ne pouvait manquer d'avoir sa place dans cette galerie toute suédoise. Son imprudence, il est vrai, a éveillé la Russie, jusque-là peu puissante, et ses victoires ont instruit ses ennemis; mais les Suédois ont oublié ses fautes pour ne se rappeler que son héroïque ardeur et son courage. Je me souviens d'avoir entendu l'an dernier, sur la principale scène de Stockholm, un acteur intelligent, prenant le vêtement et la physionomie de Charles XII, ses grosses bottes et sa houppelande de drap bleu, réciter avec talent les beaux vers de M. Ridderstad sur *Charles XII à Frederikshall*, un monologue au bruit du canon. Il fallait entendre les applaudissemens de toute la salle à cette voix du héros dans lequel les Suédois prétendent retrouver leur image. Les rudes apostrophes à la Russie ne manquaient pas dans cette ardente poésie; le parterre les saisissait avec enthousiasme, et les théâtres de la province, répétant les mêmes scènes, offraient les mêmes échos.

Charles XII donc, le héros de la Suède contre la Russie, est représenté dans cette série de souvenirs par les récits d'Holofzin et de Narva, et par quelques poésies détachées. C'est sans doute parce qu'il est su par cœur dans toutes les parties de la Suède que l'éditeur n'a pas inséré le beau morceau de Tegner, belle, simple et vivante poésie :

Kung Carl, den unga hjelte,
Han stod i roek och dam;
. . . .

« Le roi Charles, le jeune héros, il est debout au milieu de la fumée et de la poussière. Il tire son épée du fourreau et il s'élance dans la mêlée. — Voyons, s'écrie-il, voyons s'il mord bien, l'acier suédois! Hors d'ici, Moscovites, et courage, mes garçons bleus! — Dans sa colère, un contre dix, il les engage, le glorieux fils des Vasas. Les Russes tombent ou prennent la fuite, et c'est là son coup d'essai. Trois rois ensemble n'ont pas dicté au jeune roi leur volonté. Tranquille il résiste à l'Europe, imberbe dieu de la foudre... »

Ce souvenir du *roi Charles*, présent au cœur de tous les Suédois, et l'un de ceux qui s'élèvent comme d'infranchissables barrières, quelques efforts qu'on ait pu tenter, entre la Russie et la Suède, un poète contemporain vient de l'évoquer récemment avec une certaine énergie en saluant de ses rimes improvisées l'arrivée du général Canrobert: « ... Héros de l'Alma, dit-il, d'un courage et d'une force d'âme antiques, sois le bien-venu! Nous aussi, nous détestons le nom russe. Comme la France, nous trouverons dans notre passé de grandes leçons. Nous avons, nous aussi, notre campagne de Russie à venger. »

Aussi bien que Charles XII, Gustave III, l'ami déclaré de la France, le correspondant spirituel de Marmontel et de Voltaire, de Mme de Staël, de Mme de Boufflers et de Mme d'Egmont, a combattu la Russie. La journée d'Hogland, restée populaire, consacre ce souvenir.

D'ailleurs la mémoire des batailles n'est pas la seule que ce petit livre invoque. Celle des perfidies de la diplomatie ou de la police moscovite y prend aussi sa place. On y trouve par exemple la narration du meurtre de ce malheureux Malcolm Sinclair, qui, chargé par le gouvernement suédois d'aller à Constantinople liquider les dettes laissées par Charles XII et porter au divan des instructions secrètes relatives à la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, fut assassiné dans un bois près de Naumbourg en Silésie, le 17 juin 1739, par des officiers russes. Il était accompagné d'un marchand français nommé Couturier, à qui les meurtriers, en le rassurant, expliquèrent en mauvais latin le motif de sa mort : *Ne timeas! Peccatum esset contra Spiritum Sanctum male facere viro probo sicut te* (sic). *Iste habuit quod merebat; erat enim inimicus magistri; inimicus magistri est inimicus Dei, et puto nos non peccasse interficiendo eum.* Ce mélange de superstition et de crime, cette insulte manifeste au droit des gens, au respect des nations, firent en Suède une vive impression sur les esprits. Cent preuves confirmèrent les premiers soupçons qui s'étaient élevés contre la Russie, et cet acte de brigandage devint le motif de nombreux chants populaires en Suède, même en Angleterre et en Allemagne, qui ranimèrent les haines nationales contre les Russes.

La conquête de la Finlande en 1809, la perte de Svéaborg, achetée par les roubles russes, et l'espérance enfin d'un meilleur et plus glorieux avenir, voilà quels traits accompagnent les témoignages suédois des derniers temps. Le livre finit par une pièce intitulée *Vaticinium*, la même qui fut prononcée jadis à l'une de ces réunions d'étudians scandinaves ayant pour but de rapprocher ensemble les trois peuples du Nord. Il y avait là des jeunes gens de chacune des universités du Nord. Ceux de la Finlande manquaient seuls depuis quelques années, ou bien, si quelques-uns s'aventuraient en échappant à la police, ils étaient punis au retour. La Finlande néanmoins, la *chère Suomi*, n'était jamais oubliée dans ces assemblées fraternelles, et des espérances hardies, anticipant sur l'avenir, en rêvaient déjà la nouvelle conquête. «Finlande! s'écrie M. Strandberg, tu es toujours notre sœur, et la brise qui nous vient d'Orient nous apporte les vœux de plus d'un ami. C'est de là que chaque matin nous arrivent les rayons du soleil! Bien que nos frères soient courbés sous le joug, le langage les trahit, et, même après une longue séparation, à ce signe vous les reconnaîtrez. — Un soir, j'espère, nous ferons voile vers cette côte; nous irons prendre au lit l'astre du jour. Nos escadrons couvriront le rivage. En avant! Nous aurons bientôt tranché les liens qui retiennent les mains de nos frères! — Avant le coucher du soleil, amis, le Cosaque sera gisant sur la terre. Le nom de ce jour-là sera pour nous un titre d'honneur, et le roi Charles, du haut des cieux, où il tient le solennel chapitre des braves, homme par homme, nous appellera tous, et de chaque étoile que laissera tomber sa main entr'ouverte fera pour chacun de nous une médaille d'honneur! »

A. GEFFROY.

ART, SCENERY AND PHILOSOPHY IN EUROPE (*Art, Sites et Philosophie d'Europe*), etc., par H. B. Wallace, de Philadelphie (1). — Ces fragmens, réunis et publiés après la mort de l'auteur, révèlent un aimable enthousiasme et une chaleur d'admiration pour le beau dans l'art et dans la nature, qui dénotent un esprit sincère et bien intentionné. M. Wallace était un jeune avocat américain qui paraît s'être enflammé à première vue d'un ardent amour pour les chefs-d'œuvre de l'art et tout en même temps du désir d'exposer les lois de la beauté plastique. Son noviciat à peine commencé, il se lance dans des critiques et des théories du genre le plus ardu. Un peu plus d'expérience aurait sans doute modéré cet excès d'audace, car M. Wallace semble avoir possédé un certain sentiment de l'art aussi bien que de remarquables capacités intellectuelles, et on peut croire que cette assurance exagérée provenait plus encore d'une éducation première défectueuse que d'une disposition présomptueuse. Pour les natures bien douées, le temps et les voyages corrigent souvent ce qu'il y a d'erroné dans les enseignemens nationaux, qui, à tout le moins, tendent à circonscrire l'esprit plutôt qu'à l'élargir. Il n'est pas moins assez difficile de s'expliquer la publication d'une œuvre aussi incomplète. Nous ne prétendons pas deviner jusqu'à quel point elle peut être suffisante pour répondre aux goûts des compatriotes de l'écrivain et pour satisfaire aux exigences de leurs lumières actuelles en matière de beaux-arts; mais en regard des vues et des idées esthé-

(1) 1 vol. in-8°, Philadelphie, Herman Horace Binney Hooker, 1855.

tiques qui circulent de ce côté de l'Atlantique, on ne voit plus guère ce qui a pu mériter la publicité à des fragmens aussi crus et à un langage aussi imparfait et aussi peu soigneux. Peut-être la précipitation, qui semble être l'état normal de la vie américaine, a-t-elle poussé les éditeurs à se hâter d'imprimer ce que l'auteur lui-même, s'il eût vécu, eût gardé en portefeuille pour le revoir et le méditer. Tel qu'on nous l'a donné, le volume, quoiqu'il ne soit pas absolument sans renfermer quelques justes aperçus, ne saurait rendre qu'un faible témoignage aux talens et aux connaissances de M. Wallace, et il confirme mal ce que des plumes amies racontent de ses études et de ses capacités dans les notices louangeuses qui remplissent les trente premières pages.

Le volume s'ouvre par quatre morceaux de peu d'étendue, où sont traités les plus mystérieux problèmes de l'esthétique. Le premier développe l'idée que *l'art est une émanation du sentiment religieux;* le second est consacré à démontrer que *l'art est symbolique et non imitatif;* le troisième nous donne la *loi du développement de l'architecture gothique;* dans le quatrième, l'auteur recherche *les principes du beau dans les œuvres d'art*. Si les conclusions de ces essais étaient vraiment satisfaisantes, et si M. Wallace avait été aussi profond et aussi judicieux qu'il a été concis et rapide dans ses jugemens, nous aurions ainsi, dans quatre fois vingt pages de lecture facile, la solution de ces questions intéressantes et ardues. Malheureusement les difficultés du sujet ne paraissent pas avoir épouvanté l'auteur, probablement parce qu'il ne les apercevait pas; au lieu de l'arrêter dans ses raisonnemens, elles l'entrainent seulement à se contredire lui-même. Ainsi, au commencement de son premier essai, il écrit ces mots : « La faculté créatrice qui fait l'artiste est une faculté distincte et indépendante, originale et naturelle, un don accordé à quelques-uns et refusé aux autres, qui implique sans doute une organisation cérébrale ou au moins un développement d'espèce particulière. » Et deux pages plus loin, dans le même essai, il attribue au même instinct une tout autre origine. Nous lisons que « la faculté artistique n'est pas autre chose qu'un intense sentiment religieux qui opère imaginativement, ou une vive imagination agissant sous l'influence d'un sentiment religieux qui l'échauffe et l'élève. » Un déploiement aussi formidable d'inconséquence au début du premier et du principal morceau donne une mauvaise idée des pages qui restent à lire, et de fait elles sont remplies d'idées mal digérées et d'assertions précipitées. On y trouve pourtant, comme nous l'avons dit, des passages disséminés qui indiquent confusément quelques vagues perceptions dans le sens de l'art, et probablement une certaine fibre pour le sentir; mais, quoique cette aptitude naturelle et toute spéciale à recevoir des impressions plastiques soit aussi indispensable à celui qui juge qu'à celui qui pratique, elle a besoin chez l'un et chez l'autre d'être complétée par une forte dose d'instruction technique. Et, à vrai dire, pour pouvoir réellement apprécier une œuvre, il faut à peu de chose près la même éducation que pour pouvoir la produire. Sans cette préparation, on peut, quand on est docte en d'autres matières, écrire des choses très sagaces au sujet d'une peinture; néanmoins, si l'on ne donne pas dans le faux, on n'entre qu'à peine dans le vrai, ou l'on reste tout à fait à côté. M. Wallace ne diffère pas de la grande majorité des lettrés qui ont prononcé sur l'art

sans en avoir fait une étude pratique. Ses remarques et ses jugemens nous semblent superficiels et nullement concluans.

A la suite de ces quatre essais viennent des observations *sur les cathédrales du continent*, des *souvenirs d'un voyage en Suisse et en Italie*, des notes sur *les peintres italiens*, et enfin une lettre inachevée sur la philosophie de M. Auguste Comte. Il est clair que l'esprit de M. Wallace n'avait rien d'exclusif, et nous pouvons concevoir une intelligence largement douée qui toucherait avec puissance, quoique en passant, à tous ces divers sujets, pour faire jaillir de chacun d'eux une succession d'étincelles électriques, ou pour les enchaîner tous dans une même harmonie. Il faut toutefois dans ces pages nous contenter de la bonne volonté et de la jouissance évidente avec laquelle l'auteur épanche ses sensations. Çà et là, comme l'ardeur de son enthousiasme eût pu le faire présumer, il s'est abandonné à des élans de description poétique; mais ce sont là les parties les moins attrayantes de son livre, et l'enflure de ces passages pourrait même donner des doutes sur la vérité de son sentiment général pour l'art. En tout cas, il est loin d'être un maître dans son propre art d'écrivain, et quand il quitte le beau style pour un ton plus simple, sa prose est gauche et mal construite, malgré l'abondance aventureuse avec laquelle elle s'épanche. Néanmoins la jeunesse est si visible dans ces défauts, qu'ils appellent l'indulgence, et ce n'est que justice peut-être de supposer que la maturité, en arrivant à l'auteur, lui aurait fait produire de bien meilleurs fruits.

Les pages sur la philosophie de M. Comte ne sont que la première ébauche d'une lettre qui, à la mort de M. Wallace, a été trouvée dans ses papiers. Nous les mentionnons seulement pour en extraire un ou deux passages qui sont remarquables comme venant d'un citoyen des États-Unis. Après avoir énergiquement soutenu que la philosophie positive était applicable et devait être appliquée à l'ordre des phénomènes moraux, il s'attaque virilement aux théories sociales du jour, et donne un franc démenti aux axiomes des démocrates républicains ou socialistes et autres docteurs du corps politique. Ainsi les dogmes populaires, que « tous les hommes ont des droits égaux, » et que tout pouvoir politique ne « peut procéder légitimement que du consentement des gouvernés, » sont traités par lui de sophismes métaphysiques. Plus loin il ajoute : « Quant à ces maximes démocratiques sur les droits de l'homme, elles sont clairement fausses et pernicieuses, parce qu'elles sont de la pure métaphysique, et parce qu'elles ne s'accordent pas avec les phénomènes des sociétés tels qu'ils sont consignés dans l'histoire. Que ces notions ne représentent aucunement les lois implantées dans la nature de l'homme en tant qu'être social, cela résulte clairement du fait que jamais la société n'a obéi à de telles règles, et qu'elle n'a jamais été compatible avec elles. »

Des principes de ce genre sont faits pour frapper chez un citoyen de la république modèle. On se fût à peine attendu à les entendre sortir d'une telle bouche; mais nous ne serons peut-être pas dans l'erreur en supposant que M. Wallace avait appris à douter des vérités républicaines en contemplant de près leurs conséquences pratiques. W. H. DARLEY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIe ANNÉE.

JANVIER. — FÉVRIER 1856.

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

FIN DE LA TABLE.

